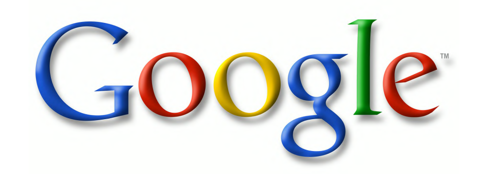
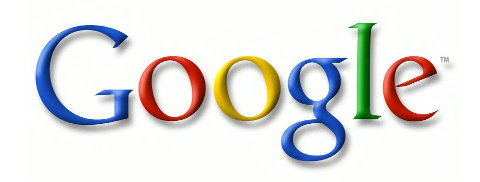
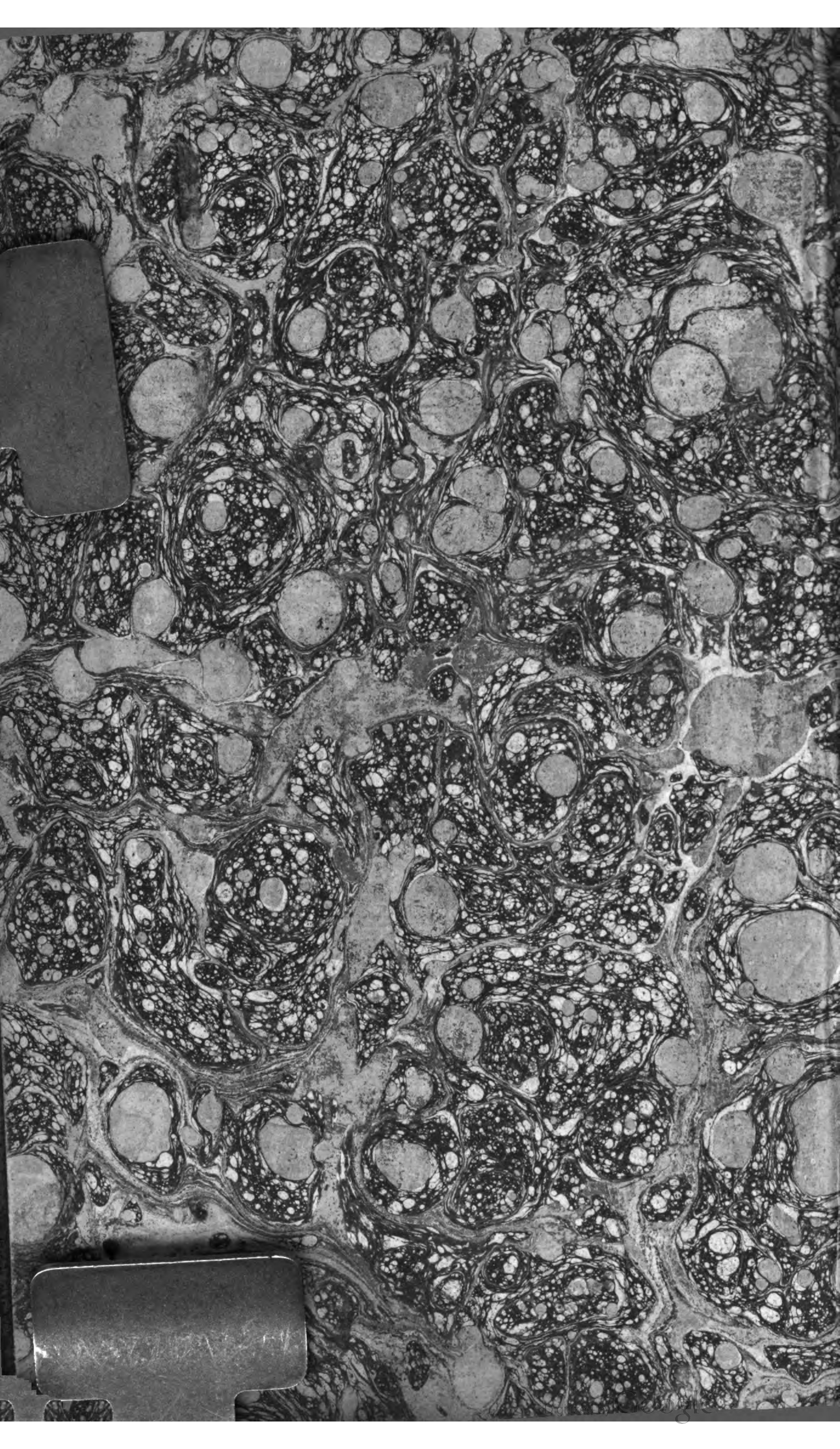
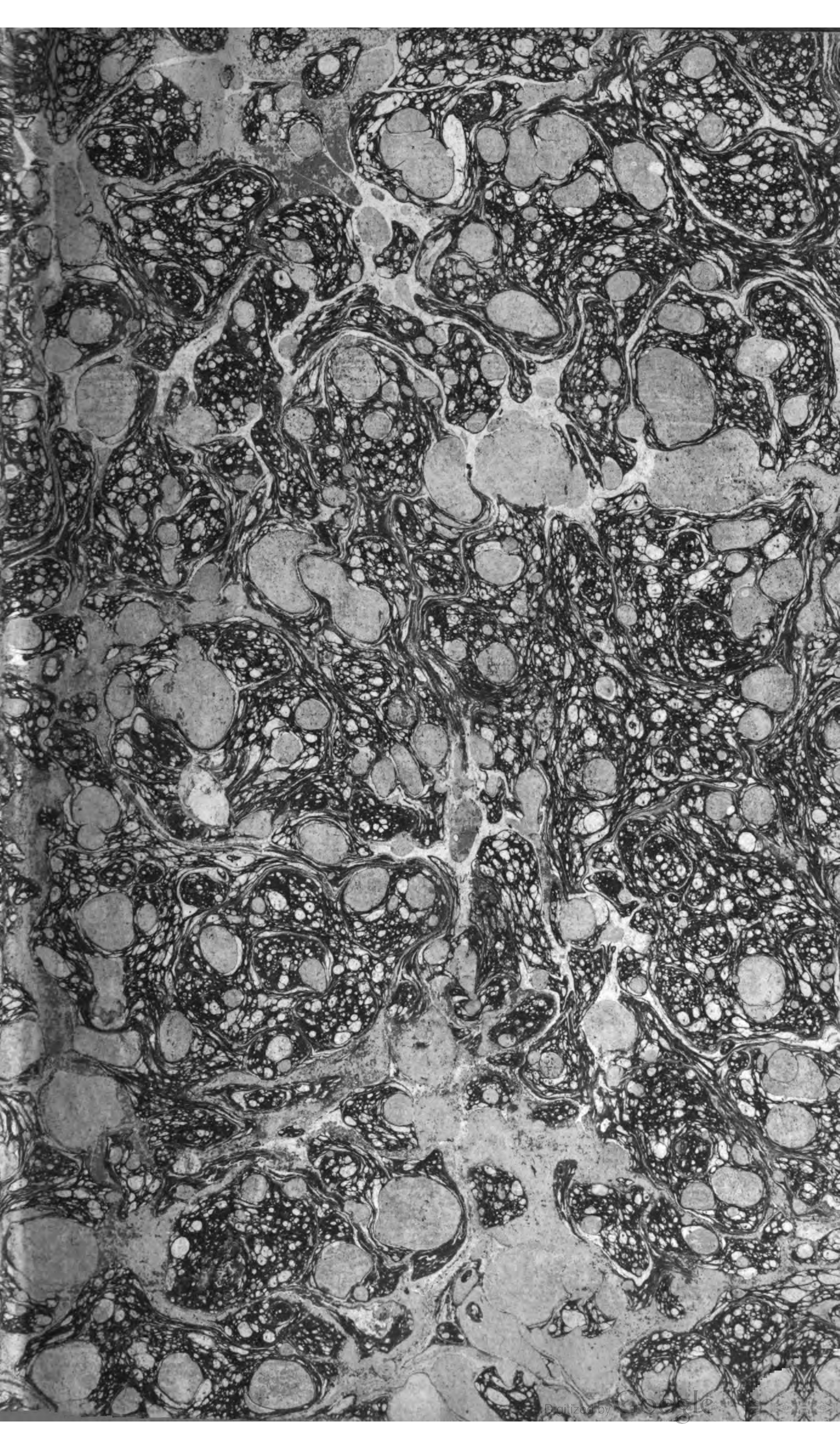

Google









HISTOIRE DES CROISADES.

SECONDE PARTIE.

HISTOIRE DES CROISADES.

SECONDE PARTIE,

CONTENANT

L'HISTOIRE DES SECONDE ET TROISIÈME CROISADES;

PAR M. MICHAUD.

AVEC UNE CARTE DES ÉTATS CHRÉTIENS EN ASIE, ET LE PLAN DE PTOLÉMAÏS.



DEUXIÈME VOLUME.



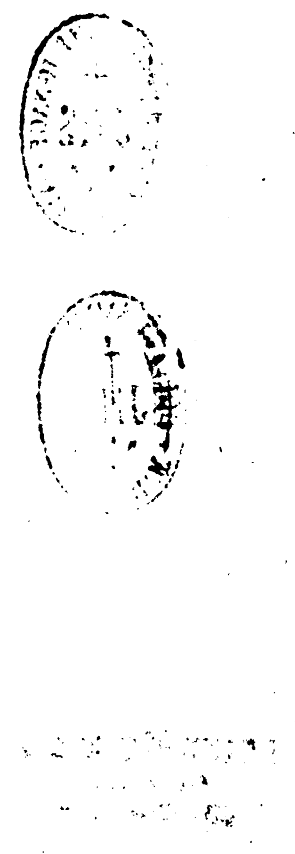


A PARIS,

CHEZ MICHAUD FRÈRES, LIBRAIRES,
RUE DES BONS-ENFANTS, N°. 34;
ET CHEZ PILLET, IMP.-LIB., RUE CHRISTINE, N°. 5.

DE L'IMPRIMERIE DE L. G. MICHAUD.

M. DCCC. XIV.



AVIS DE L'AUTEUR.

J'AI rempli la moitié de la tâche que je m'étais imposée; il me reste deux volumes de cette Histoire à publier. Le troisième volume renfermera, 1°. la Croisade d'Henri VI, empereur d'Allemagne; 2°. la prise de Constantinople par les Croisés, et la fondation de l'empire des Latins; 3°. la Croisade de l'empereur Frédéric II. Dans le quatrième volume je raconterai, 1°. les deux Croisades dirigées par S. Louis; 2°. les événements qui achevèrent la ruine des chrétiens en Asie et les chassèrent pour

jamais de la Palestine; 3°. les tentatives faites par les papes et plusieurs souverains de l'Europe, pour faire revivre parmi les peuples de l'Occident l'esprit des guerres saintes. Je terminerai mon récit par le résumé des opinions exprimées sur les Croisades, depuis le 13me. siècle jusqu'au siècle où nous sommes, et par quelques considérations sur les biens ou les maux qui sont nés de ces guerres lointaines. J'ajouterai à mon travail un cinquième Volume qui ne sera que la bibliographie des Croisades, et dans lequel je donnerai une courte notice sur tous les ouvrages qui m'ont servi de guide, et m'ont fourni des matériaux pour écrire cette Histoire.

Mon Ouvrage est presque entièrement terminé; mais l'accueil que le public a

bien voulu faire à mon premier Volume, m'impose l'obligation d'employer beaucoup de temps à revoir mon travail avant de le publier. Le troisième Volume ne sera mis sous presse que l'été prochain.

Avant de terminer cet Avis, où j'ai peut-être trop parlé de moi et de mon livre, je dois payer un juste tribut de reconnaissance à ceux de mes amis qui ont bien voulu lire mon manuscrit et m'éclairer sur mes fautes : je m'estime heureux d'avoir à nommer MM. Muttin, Chéron, Villemain, Walckenaër. Je dois à M. Jourdain la communication et la traduction de plusieurs pièces arabes qui n'ont point été connues jusqu'ici, et qui peuvent donner quelque prix à cette Histoire. Je dois beaucoup aussi à M. Pillet, qui a soigné les cartes qui accompagnent cet Ouvrage, et leur a

donné toute l'exactitude qu'elles peuvent avoir dans un si petit format. Il en a discuté la composition dans des analyses particulières, qui terminent les *Pièces Justificatives* jointes à chaque volume.

HISTOIRE DES CROISADES.

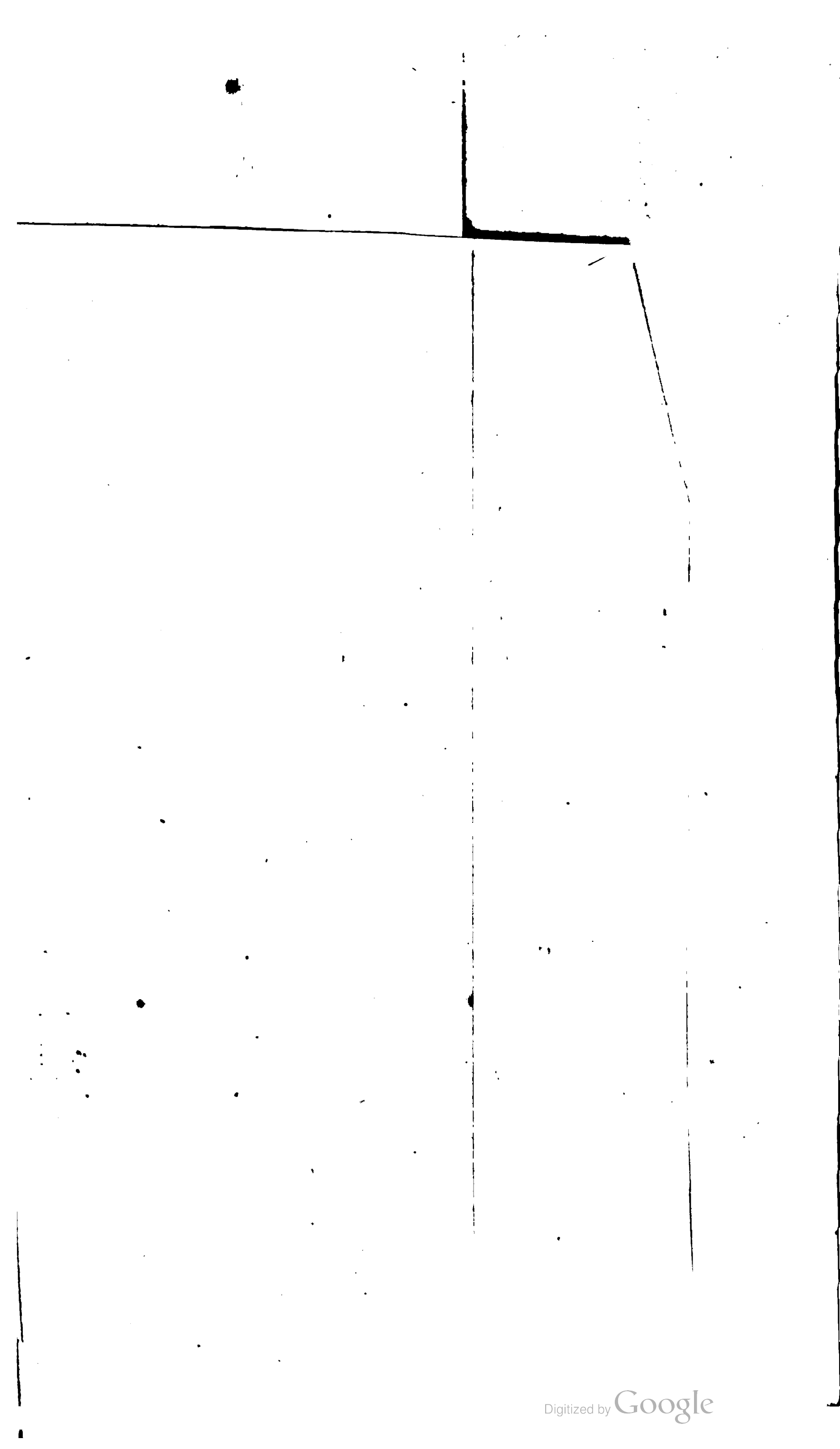
LIVRE V.

J'AI raconté les désastres, les travaux et les 1099-1118
conquêtes des premiers croisés; je vais parler maintenant du royaume qui fut fondé par leurs victoires, et dont les périls armèrent plusieurs fois les peuples de l'Occident. Si le récit d'une guerre pleine d'aventures et de prodiges a dû souvent exciter la curiosité et la surprise des lecteurs, on ne refusera pas de suivre avec moi les progrès de ce royaume lointain, qui fut le fruit de tant d'exploits et de gloire, qui coûta tant de sang et de larmes. Après avoir vu la foule innombrable de pèlerins partant pour la délivrance de la Terre-Sainte, qui ne s'étonnera de voir deux ou trois cents preux chevaliers, restes glorieux des armées chrétiennes, suffire à la défense des provinces et des villes conquises par toutes les forces de l'Occident? Quel spec-

1099 1118 tacle peut faire naître plus de réflexions dans l'esprit des hommes éclairés, que celui d'un peuple nouveau, jeté comme par la tempête sur une terre étrangère, au milieu d'un pays d'où il est repoussé sans cesse par les armes, par la religion et les mœurs d'un grand nombre de nations.

Le pays dans lequel venaient de s'établir les croisés, et que les souvenirs de la religion et de l'histoire rendaient cher aux peuples de l'Occident, formait dans l'antiquité le royaume de Juda et d'Israël. Lorsque les Romains portèrent leurs armes dans cette contrée, ses nouveaux maîtres ajoutèrent au nom que lui avaient donné les juifs celui de Palestine ou pays des Palestins. Elle avait pour limites, au midi et à l'orient, les déserts de l'Arabie et ceux de l'Idumée. Elle était bornée à l'occident par la Méditerranée, au nord, par les montagnes du Liban, qui la séparent de la Syrie.

Au temps des croisades, comme aujourd'hui, une grande partie du sol de la Palestine où s'élèvent les montagnes arides de Sion, d'Hébron, d'Hébal, de Gelboë, présentait l'aspect d'une terre sur laquelle étaient tombées les malédictions du ciel. Cette terre, autrefois promise au peuple élu de Dieu, avait plusieurs fois changé d'habitants; toutes les sectes, toutes les dy-



nasties musulmanes s'en étaient disputé la possession, les armes à la main; les révolutions et la guerre avaient amoncelé les ruines dans sa capitale et dans la plupart de ses provinces. Les idées religieuses des peuples musulmans et des peuples chrétiens semblaient seules donner quelque prix à la conquête de la Judée; l'histoire cependant doit se défendre de l'exagération avec laquelle certains voyageurs ont parlé de la stérilité de ce malheureux pays (1). Au milieu des fléaux qui, depuis plusieurs siècles, ravageaient les provinces de la Palestine, on pouvait retrouver quelques traces de son ancienne splendeur. Les rives du lac de Galilée et du Jourdain, quelques vallées arrosées par le Bésor, l'Arnon, le Jaboc; les plaines voisines de la mer, que la guerre n'avait point ravagées, rappelaient encore par leur fertilité les promesses de l'Écriture. La Palestine avait conservé quelques villes florissantes, et plusieurs de ses ports offraient un asyle commode aux vaisseaux de l'Europe et de l'Asie. 1099-1118

Dans l'état où se trouvait la Palestine, si son

(1) On peut consulter avec fruit une excellente Dissertation de l'abbé Guénée sur la Terre-Sainte, dans le cinquantième volume des *Mémoires de l'Académie des inscriptions*.

1099-1118 territoire eût été tout entier sous les lois de Godefroi, le nouveau roi aurait pu rivaliser de puissance avec la plupart des princes musulmans de l'Asie; mais le royaume naissant de Jérusalem n'était formé que de la capitale et d'une vingtaine de villes ou bourgs du voisinage. Plusieurs de ces villes se trouvaient séparées par des places qu'occupaient encore les infidèles. Une forteresse au pouvoir des chrétiens, était voisine d'une forteresse où flottaient les étendards de Mahomet. Dans les campagnes, habitaient des turcs, des arabes, des égyptiens, qui se réunissaient pour faire la guerre aux sujets de Godefroi. Ces derniers étaient menacés jusque dans les villes, presque toujours mal gardées, et se trouvaient sans cesse exposés à tout ce que la guerre a de violence. Les terres restaient incultes; toutes les communications étaient interrompues. Au milieu de tant de périls, plusieurs des Latins abandonnaient les possessions que leur avait données la victoire; et pour que le pays conquis ne manquât pas d'habitants, on fut obligé de fortifier l'amour de la nouvelle patrie, par l'intérêt de la propriété. Tout homme qui avait séjourné pendant un an et un jour dans une maison et sur une terre cultivée, devait en être reconnu légitime possesseur. Tous les droits de possession se trou-

vaient anéantis par une absence de la même 1099-1118
durée.

Le premier soin de Godefroi fut de réprimer les hostilités des Sarrasins et de reculer les frontières du royaume dont on lui avait confié la défense. Par ses ordres, Tancrède entra dans la Galilée, s'empara de Tibériade, et de plusieurs autres villes situées dans le voisinage du lac de Genesareth. Pour prix de ses travaux, il obtint la possession du pays qu'il venait de conquérir, et qui dans la suite devint une principauté.

Tancrède, maître d'une riche province, s'avança sur le territoire de Damas, tandis que Godefroi, dans une heureuse excursion, imposa des tributs aux émirs de Césarée, de Ptolémaïs, d'Ascalon, et soumit à ses armes les Arabes qui habitaient la rive gauche du Jourdain. Il revenait victorieux à Jérusalem, lorsque la ville d'Arsur, qui s'était rendue après la bataille d'Ascalon, refusa de payer les tributs et secoua le joug des chrétiens. Godefroi résolut de faire le siége de cette ville rebelle (1); il assembla

(1) Nous avons eu principalement pour guides dans l'histoire du royaume de Jérusalem, la chronique de Foulcher de Chartres, celle d'Albert d'Aix, l'auteur anonyme du *Gesta francorum*

1099-1118 ses troupes, les conduisit devant Arsur, et se mit en devoir de livrer un assaut à la place. Déjà les tours roulantes s'approchaient des remparts, les béliers ébranlaient les murailles, la ville allait être emportée, quand les assiégés employèrent un moyen de défense digne des barbares. Gérard d'Avesnes, qui leur avait été donné en otage par Godefroi, fut attaché à la pointe d'un mât très élevé, qu'on plaça sur la muraille même où se dirigeaient tous les coups

---

expugnantium Hierusalem, et l'histoire de Guillaume de Tyr.

Nous n'avons rien en français sur le royaume de Jérusalem. Ne sachant point la langue allemande, nous regrettons de n'avoir pu prendre qu'une connaissance très imparfaite du second volume de l'*Histoire des Croisades* de M. Wilken; de celle de M. Hacken, et de plusieurs ouvrages allemands sur l'établissement des chrétiens en Orient.

Parmi les historiens arabes dont le savant D. Bertheraud a fait des extraits, nous avons consulté, 1°. *les Annales musulmanes d'Aboulfeda*; 2°. l'*Histoire de Tabari*, ou plutôt le continuateur de cet historien, qu'on appelle le Tite-Live des Arabes; 3°. l'*Histoire de Jérusalem*, par Movdgireddin; 4°. l'*Histoire d'Halep*, par Kemaleddin; 5°. l'*Histoire des Attabecs*, par Ben Latir. Ces historiens et quelques autres, nous ont fourni quelques points de comparaison et quelques documents souvent incomplets, le plus souvent inutiles. Les historiens orientaux ne deviennent une source abondante que pour l'époque des règnes de Noureddin et de Saladin.

des assiégeants. A la vue d'une mort inévitable 1099-1118
et sans gloire, ce malheureux chevalier chrétien poussa des cris douloureux, et conjura son ami Godefroi de lui sauver la vie par une retraite volontaire. Ce spectacle cruel déchira l'ame de Godefroi, mais n'ébranla point sa fermeté et son courage. Comme il était assez près de Gérard d'Avesnes, pour se faire entendre de lui, il l'exhorta à mériter par sa résignation la couronne du martyre. « Je ne peux pas vous » sauver, lui dit il; lors même que mon frère » Eustache serait à votre place, je ne pourrais » le délivrer de la mort. Mourez donc, illustre » et brave chevalier, avec le courage d'un héros » chrétien; mourez pour le salut de vos frères » et pour la gloire de Jésus-Christ. Ces paroles de Godefroi donnèrent à Gérard d'Avesnes le courage de mourir; il recommanda à ses anciens compagnons d'offrir au St.-Sépulcre son cheval et ses armes, afin qu'on fît des prières pour le salut de son ame (1). Peu de temps après il succomba sous une grêle de javelots lancés par les chrétiens.

Les soldats de Godefroi en voyant expirer

(1) Ce récit se trouve tout entier dans Albert d'Aix, liv. VII, chap. 8, 9 et suivants.

1099-1118 Gérard d'Avesnes, brûlaient de venger son trépas, et redoublaient d'efforts pour se rendre maîtres de la ville. De leur côté, les assiégés reprochaient aux chrétiens leur barbarie, et se défendaient avec animosité. Le feu grégeois consuma les tours et les machines des assiégeants; Godefroi avait perdu un grand nombre de ses guerriers, et désespérait de réduire la ville, qui recevait des secours par la mer. Comme l'hiver s'avançait, il résolut enfin de lever le siége et de retourner à Jérusalem, vivement affligé d'avoir causé la mort de Gérard d'Avesnes, sans aucun avantage pour la cause des chrétiens.

Pendant le siége d'Arsur, plusieurs émirs descendus des montagnes de Samarie, étaient venus visiter Godefroi. Ils furent frappés d'une grande surprise, lorsqu'ils trouvèrent le roi des chrétiens sans garde, sans appareil, et couché sur un sac de paille comme le dernier de ses soldats. Ils ne montrèrent pas moins d'étonnement lorsqu'à leur prière, il déploya devant eux sa force extraordinaire, en abattant d'un seul coup de sabre la tête d'un chameau. Les émirs, après avoir offert des présents à Godefroi, retournèrent dans leur pays, et publièrent les merveilles qu'ils avaient vues; leurs récits, que l'histoire n'a pas dédaignés, contribuè-

rent à augmenter la renommée du roi de Jéru- 1099-1118
salem.

Lorsque Godefroi revenait dans sa capitale, il apprit la prochaine arrivée d'un grand nombre de pèlerins; la plupart de ces pèlerins étaient des Pisans et des Génois, conduits par l'évêque d'Ariano et Daimbert, archevêque de Pise. Aux chrétiens venus de l'occident s'étaient réunis Bohémond, prince d'Antioche, Baudouin, comte d'Edesse, Raymond, comte de Toulouse; ils venaient visiter les saints lieux et célébrer à Jérusalem l'époque de la naissance de Jésus-Christ.

Godefroi vint au-devant des pèlerins jusqu'à Bethléem, avec ses chevaliers et le clergé. « Après qu'ils furent venus en la sainte cité, » dit une vieille chronique, le roi les reçut et » festoya magnifiquement, et tout le long de » l'hiver, les retint en Judée, grandement aise » de la présence de son frère Baudouin ». Daimbert, archevêque de Pise, était arrivé dans la Palestine, comme légat du St.-Siége. A force de présents et de promesses, il se fit nommer patriarche de Jérusalem, à la place d'Arnoul de Rohes. Ce prélat, élevé à l'école de Grégoire VII, soutenait avec chaleur les prétentions du St.-Siége; son ambition ne tarda pas à jeter le trouble parmi les chrétiens. Dans

1099-1118 les lieux même où Jésus-Christ avait dit que son royaume n'était point de ce monde, celui qui se disait son vicaire voulut régner avec Godefroi, et demanda la souveraineté d'une partie de Jaffa et du quartier de Jérusalem, où était bâtie l'église de la Résurrection. Après quelques débats, le pieux Godefroi céda aux demandes impérieuses de Daimbert; et tel était alors l'ascendant de l'église et du clergé, que le nouveau roi fut obligé de consentir à un traité, par lequel le royaume appartiendrait au patriarche, s'il venait à mourir sans enfants. Godefroi se déclara ainsi le vassal du souverain pontife, et reçut du pape et de son légat la permission de régner sur un pays conquis par ses armes. Bohémond et Baudouin consentirent en même temps à recevoir du pape l'investiture de leurs principautés. Le prince d'Antioche avait refusé de rendre hommage au roi de Jérusalem, mais il n'hésita pas de se reconnaître le vassal d'une puissance qui donnait des empires, et pouvait envoyer des armées en Orient.

Cependant le sage Godefroi, après avoir affranchi son territoire des incursions des musulmans, et porté la terreur de ses armes au-delà du Jourdain, pensa que la victoire ne suffisait pas pour fonder un état. Sa capitale avait été

dépeuplée par le glaive des croisés; plusieurs 1099-1118
autres villes de son royaume, comme Jaffa, avaient perdu leurs habitants; ce nouveau roi comptait parmi ses sujets, des Arméniens, des Grecs, des Juifs, des Arabes, des renégats de toutes les religions et des aventuriers de tous les pays. L'état confié à ses soins, était comme un lieu de passage, et n'avait pour appui et pour défenseurs, que des voyageurs et des étrangers. Il était le rendez-vous et l'asyle des grands pécheurs qui y venaient pour fléchir la colère de Dieu, et des criminels qui se dérobaient à la justice des hommes; les uns et les autres étaient également dangereux, quand les circonstances réveillaient leurs passions, et que la crainte ou le repentir faisait place à des tentations nouvelles. Godefroi, d'après l'esprit des coutumes féodales et des lois de la guerre, avait partagé les terres conquises aux compagnons de ses victoires. Les nouveaux seigneurs de Jaffa, de Tibériade, de Ramla, de Naplouse, reconnaissaient à peine l'autorité d'un roi. Le clergé soutenu par l'exemple du patriarche de Jérusalem, parlait en maître, et les évêques exerçaient comme les barons un pouvoir temporel. Les uns attribuaient la conquête du royaume à leur valeur, les autres à leurs prières; chacun réclamait le prix de sa piété ou de ses travaux;

1099-1118 la plupart prétendaient à la domination, tous à l'indépendance.

Godefroi entreprit de régler tant de prétentions et de donner à un gouvernement tumultueux quelques formes régulières. Pour que l'exécution de son projet eût plus de solennité, il choisit la circonstance qui avait conduit les princes latins à Jérusalem; après les avoir accompagnés jusqu'à Jéricho, pour y célébrer avec eux la fête de l'épiphanie, il revint dans sa capitale, où il assembla des hommes éclairés et pieux, qui formèrent les États ou les assises du royaume. Dans cette assemblée solennelle, on s'occupa d'abord de régler et de déterminer les devoirs des barons, des seigneurs, des sujets envers le roi, les devoirs du roi envers les seigneurs et les sujets. Le roi était chargé de maintenir les lois, de défendre l'église, les veuves et les orphelins, de veiller au salut du peuple et des grands, et de les conduire à la guerre. Le seigneur qui était le lieutenant du prince auprès de ses vassaux, devait les garantir de toute insulte, protéger leur propriété, leur honneur, leurs droits. Le premier devoir des comtes et des barons envers le roi, était de le servir dans les conseils et dans les combats. La première obligation d'un sujet ou d'un vassal envers son prince ou son seigneur, était de le défendre ou

de le venger de toute espèce d'outrage, de protéger l'honneur de sa femme, de sa fille, de sa sœur; de le suivre au milieu des périls, de se présenter pour lui comme otage, s'il tombait entre les mains des ennemis (1). 1099-1118

Le roi et ses sujets, les grands et les petits vassaux s'engageaient mutuellement leur foi. Dans la hiérarchie féodale, chaque classe avait ses priviléges maintenus par l'honneur. L'honneur, ce grand mobile des chevaliers, prescrivait à tous de repousser l'injure faite à un seul, et devenait ainsi, contenu dans de justes bornes, la garantie de la liberté publique.

La guerre était la grande affaire dans un royaume fondé par des chevaliers et des barons; tout ce qui portait les armes fut compté pour quelque chose dans l'état, et protégé par la législation nouvelle; tout le reste, à l'exception du clergé, dont l'existence et les priviléges tenaient du droit divin, n'était compté pour rien, et fixait à peine les regards du législateur. Les

(1) Les assises de Jérusalem, transportées dans le royaume de Chypre, furent recueillies dans le treizième siècle, par Jean d'Ibelin, comte de Jaffa et d'Ascalon. Elles ont été imprimées par Baumanoir, et commentées par Thomas de la Thaumassière. Il est fâcheux que nos publicistes français, et Montesquieu lui-même, aient si peu étudié ce monument de la législation moderne, qui peut jeter le plus grand jour sur l'histoire, les lois et les mœurs du moyen âge.

1099-1118 assises de Jérusalem daignèrent s'occuper des vilains, des esclaves, des paysans ou cultivateurs, des captifs pris à la guerre ; mais on ne les regarda que comme une propriété dont on voulait assurer la jouissance à ses légitimes possesseurs ; ceux qui les avaient perdus, pouvaient les réclamer comme des chiens ou des faucons ; la valeur d'un faucon et d'un esclave était la même : on estimait deux fois plus un cheval de bataille qu'un paysan ou un captif. Les lois ne vinrent point au secours de cette classe malheureuse et laissèrent à la religion seule le soin de la protéger.

Pour surveiller l'exécution des lois constitutionnelles de l'état et juger toutes les contestations, deux cours furent instituées : l'une présidée par le roi, et composée de la noblesse, devait prononcer sur les différends des grands vassaux ; l'autre, présidée par le vicomte de Jérusalem, et formée des principaux habitants de chaque ville, devait régler les intérêts et les droits de la bourgeoisie ou des communes. On institua une troisième cour, réservée aux chrétiens orientaux ; les juges étaient nés en Syrie, en parlaient la langue et prononçaient d'après les lois et les usages du pays. Ainsi tous les citoyens du royaume étaient jugés par leurs pairs, et jouissaient des bienfaits d'une institution qui

n'a point été dédaignée dans des siècles plus 1099-1118
éclairés.

Les Francs, avec leur caractère belliqueux, ne devaient montrer que du dédain pour les lenteurs et les formes, souvent incertaines de la justice; ils adoptèrent dans leur législation, faite pour l'Orient, l'épreuve par le fer et par le feu, qui avait pris son origine parmi les nations du Nord. Le combat judiciaire était aussi admis dans les causes criminelles et quelquefois dans les causes civiles. Chez un peuple guerrier, tout devait présenter l'image de la guerre; toute action intentée à un baron, à un chevalier, était à ses yeux comme une injure, comme un affront qu'il devait repousser les armes à la main; les chevaliers chrétiens étaient d'ailleurs persuadés que Dieu ne pouvait laisser succomber l'innocence dans un combat inégal, et la victoire leur paraissait à la fois le triomphe de la justice humaine et de la justice divine.

De pareilles dispositions montraient encore la barbarie des siècles les plus reculés; mais un grand nombre d'autres lois attestaient la sagesse des législateurs de la terre sainte; leur code renfermait tout ce que la féodalité avait d'institutions raisonnables. La Palestine vit alors renaître pour elle de sages lois créées pour l'Europe, et que l'Europe avait oubliées au milieu

1099-1118 des guerres civiles ; plusieurs améliorations faites à la législation féodale dans quelques états de l'Occident, et surtout dans les villes d'Italie, furent consacrées dans les lois nouvelles de Jérusalem.

On doit croire qu'en cette circonstance, la religion mêla quelquefois ses utiles inspirations à celles de l'humaine sagesse ; la justice, l'humanité, prenaient un caractère plus sacré en présence du saint tombeau. Comme tous les sujets de Godefroi étaient appelés à défendre la cause de Dieu, la qualité de soldat de Jésus-Christ put faire respecter la dignité de l'homme. S'il est vrai que l'établissement des communes soit l'ouvrage des croisades, on ne peut nier que ces guerres saintes n'aient contribué aux progrès de la civilisation. Les lois qu'on venait de faire et dans lesquelles on reconnaît les premières lueurs d'une sage liberté, furent un spectacle nouveau au milieu de l'Asie; elles durent être aussi un sujet de surprise et un moyen d'instruction pour l'Europe elle-même, où les pèlerins racontaient à leur retour les usages et les coutumes établis par les Francs dans la terre sainte. Cette législation, la meilleure ou la moins imparfaite qu'on eût vue jusqu'alors, et qui s'accrut ou se modifia sous d'autres règnes, fut déposée en grande pompe

dans l'église de la Résurrection, et prit le nom d'assises de Jérusalem ou de lettres du saint sépulcre. 1099-1118

Après cette cérémonie qui se fit en présence de tous les pèlerins, les princes latins venus à Jérusalem retournèrent dans leurs états; Baudouin à Edesse, Bohémond dans la principauté d'Antioche, Raymond à Laodicée, dont il s'était rendu maître, et qu'il gouvernait au nom de l'empereur de Constantinople. A peine Tancrède était-il de retour dans sa principauté, qu'il fut attaqué par toutes les forces du sultan de Damas. Godefroi, accompagné de ses fidèles chevaliers et d'un grand nombre de pèlerins accourus pour combattre sous ses ordres, se rendit dans la Galilée, battit les Sarrazins et les poursuivit jusque dans les montagnes du Liban.

Comme il revenait de cette expédition, l'émir de Césarée vint au-devant de lui et lui présenta des fruits de la Palestine; Godefroi n'accepta qu'une pomme de cèdre, et peu de temps après tomba malade; cette maladie, qu'on ne manqua pas d'attribuer au poison, donna sur-le-champ les plus vives alarmes. Godefroi se rendit avec peine à Joppé, et de-là, dans sa capitale, où il mourut en recommandant aux compagnons de ses victoires, la gloire de la religion et du royaume de Jérusalem. On ensevelit ses dé-

1099-1118 pouilles mortelles dans l'enceinte du calvaire, près du tombeau de Jésus-Christ, qu'il avait délivré par sa valeur. Sa mort fut pleurée par les chrétiens, dont il était le père et l'appui, et par les musulmans, qui avaient plusieurs fois éprouvé sa justice et sa clémence. L'histoire peut dire de lui ce que l'Écriture dit de Judas-Macchabée. « Ce fut lui qui accrut la gloire de son peuple : semblable à un géant, il se revêtait de ses armes dans les combats, et son épée était la protection de tout le camp ». Godefroi de Bouillon surpassa tous les capitaines de son siècle, par son habileté dans la guerre; s'il eût régné plus long-temps, on l'aurait placé parmi les grands rois. Dans le royaume qu'il avait fondé, on le proposa souvent pour modèle aux princes comme aux guerriers. Son nom rappelle encore aujourd'hui les vertus des temps héroïques, et doit vivre parmi les hommes, aussi long-temps que le souvenir des croisades.

Après la mort de Godefroi, il s'éleva de grandes contestations sur le choix de son successeur. Le patriache Daimbert voulait faire valoir les droits que lui avaient donnés les promesses de Godeffroi, et monter sur le trône de Jérusalem; mais les barons ne voulaient avoir pour chef qu'un de leurs compagnons d'armes. Garnier, comte de Gray, prit pos-

session de la tour de David et des autres forte- 1099-1118
resses de Jérusalem, au nom de Baudouin, comte d'Édesse. Le patriache invoqua pour sa cause l'autorité de l'Église ; et comme le comte Garnier mourut alors subitement, le clergé de Jérusalem attribua sa mort à la justice divine qu'avaient irritée les projets impies des barons et des chevaliers. Daimbert écrivit à Bohémond, prince d'Antioche, et le conjura de venir défendre ce qu'il appelait les droits de l'Église et la cause de Dieu. Jérusalem était remplie d'agitation et de trouble ; mais pendant qu'on délibérait en tumulte, des députés d'Antioche vinrent annoncer que leur prince avait été surpris dans une expédition contre les Turcs, et qu'il était retenu prisonnier chez les infidèles. Cette nouvelle répandit le deuil parmi les chrétiens, et fit sentir davantage la nécessité d'appeler au trône Baudouin, dont on connaissait la bravoure.

Baudouin, à qui on avait envoyé des députés, versa des larmes en apprenant la mort de Godefroi (1) ; mais il se consola bientôt par l'espoir d'obtenir une couronne. Le comté d'Edesse était beaucoup plus riche et plus étendu

(1) *Dolens aliquantulùm de fratris morte et plus gaudens de hæreditate.* Fulch. Carn. lib. X, cap. 22.

1099-1118 que le faible royaume de Jérusalem, dont plusieurs villes appartenaient encore aux Sarrazins; mais tel était l'esprit actif et entreprenant de Baudouin, qu'un royaume à conquérir lui paraissait préférable à un pays dont il se trouvait paisible possesseur. Après avoir cédé le comté d'Edesse à son cousin Baudouin du Bourg, il se mit en route avec quatre cents cavaliers et mille fantassins. Les émirs d'Emesse et de Damas, avertis de sa marche, vinrent l'attendre dans les chemins étroits et difficiles, qui bordent la mer de Phénicie. Baudouin feignit de prendre la fuite devant l'armée des infidèles, et les ayant attirés dans une plaine, les mit en déroute, et fit un grand nombre de prisonniers qu'il conduisit à Jérusalem (1). Les chevaliers, les barons, une partie du clergé, vinrent audevant du vainqueur; Baudouin fit son entrée triomphante dans la ville, au milieu des acclamations de tout le peuple chrétien, accouru pour voir le frère de Godefroi; mais tandis que les habitants faisaient éclater leur joie, le patriarche, avec quelques-uns de ses partisans, protestait contre l'élection du nouveau roi, et,

(1) Les chrétiens coururent de si grands dangers dans cette expédition, que Foulcher de Chartres s'écrie dans son histoire: « J'aurais mieux aimé être à Chartres ou à Orléans ». *Ego quidem vel Carnoti vel Aurelianis mallem esse quam ibi.* (lib. X, cap. 22).

feignant de croire qu'il n'était plus en sûreté 1099-1118
près du tombeau de Jésus-Christ, se retirait en silence sur le mont Sion, comme pour y chercher un asyle; Baudouin ne songea point à troubler la retraite de Daimbert, et, satisfait d'avoir obtenu le suffrage des barons et des chevaliers, il voulut s'assurer de nouveaux titres à la couronne, en remportant quelques victoires sur les Sarrazins. Il sortit de Jérusalem avec ses plus braves chevaliers, et se présenta devant les murs d'Ascalon.

La saison étant trop avancée pour faire le siége de cette ville, il ravagea le territoire ennemi, pénétra dans les montagnes d'Engaddi, surprit Segor, et força une troupe de brigands dans une caverne qu'ils avaient choisie pour retraite. Dans cette campagne, qui ne fut en quelque sorte qu'un pèlerinage, les soldats de Baudouin parcoururent les rivages de la mer Morte, dont la vue leur rappela la punition de Sodome, la vallée fameuse par la sépulture des ancêtres d'Israël, et celle où l'on croyait que Moïse avait fait jaillir une source d'eau vive, des flancs arides d'un rocher. Les soldats chrétiens ne pouvaient se lasser d'admirer ces lieux remplis des souvenirs de l'Écriture; l'historien Foulcher de Chartres, qui accompagnait Baudouin, montre dans son récit tout son enthousiasme, et nous

1099-1118 raconte avec une joie naïve, qu'il abreuva ses chevaux à la fontaine miraculeuse du législateur des Hébreux (1).

La petite armée des chrétiens revint à Jérusalem, chargée de butin; au retour de Baudouin, le patriarche n'osa plus parler de ses prétentions, et consentit à couronner lui-même le successeur de Godefroi ; la cérémonie se fit avec une grande solennité, à Bethléem, en présence des barons, des évêques et des grands du royaume.

Tancrède n'assista pas au couronnement du nouveau roi; les deux compagnons de Godefroi n'avaient point oublié leurs anciennes querelles. Tancrède s'était déclaré contre l'élection de Baudouin, et refusait de lui rendre hommage ; Baudouin à son tour disputait à Tancrède la principauté de Galilée, et le fit citer devant lui comme un vassal infidèle. La réponse de Tancrède fut laconique et pleine d'un orgueilleux mépris pour son rival : J'ignore, dit-il, en s'adressant au messager de Baudouin, si ton maître est roi de Jérusalem. Il ne daigna

(1) *Ubi ego ipse Fulcherius adaquavi meos.* Dans *Bongars*, pag. 405, le même historien parle au même chapitre de la mer Morte, et des phénomènes qu'il avait remarqués. Foulcher de Chartres néglige rarement l'occasion de parler de lui; ces mots : *ego Fulcherius*, se trouvent souvent dans ses récits.

pas répondre à une seconde sommation ; à la fin, on employa les prières, et Tancrède se laissa fléchir : les deux princes convinrent d'avoir une entrevue entre Jérusalem et Jaffa ; dans cette entrevue, Tancrède consentit à oublier les injures passées, mais il ne voulut point renoncer à une principauté qu'il tenait de Godefroi. Les débats entre le prince de Galilée et le roi de Jérusalem n'étaient point encore terminés, lorsque des députés d'Antioche vinrent conjurer Tancrède de se rendre dans leur ville, pour gouverner un état qui restait sans chef depuis la captivité de Bohémond. Tancrède se rendit à leurs prières, et partit aussitôt pour Antioche, abandonnant à Hugue de Saint-Omer, la ville de Tibériade et la principauté de Galilée. 1099-1118

Ces démêlés avec Tancrède n'empêchèrent pas Baudouin de faire la guerre aux infidèles, et d'étendre les limites de son royaume naissant. Tandis que la Perse, l'Egypte, la Syrie, la mésopotamie, pouvaient rassembler d'innombrables armées contre les chrétiens, il n'avait sous ses drapeaux qu'un petit nombre de guerriers auxquels se réunissaient quelques pèlerins de l'Occident, la plupart sans chevaux et mal armés. Sa bravoure et son activité surmontaient tous les obstacles, s'élevaient au-dessus de tous les périls. Dès le commencement de son règne,

1099-1118 on voit avec surprise le royaume de Jérusalem troublé à son berceau par la discorde, et défendu par quelques chevaliers, s'élever au milieu de ses formidables ennemis, et porter la terreur chez des voisins qui le surpassaient de beaucoup en puissance.

Le roi de Jérusalem profita de l'arrivée d'une flotte génoise, pour punir la rébellion des habitants d'Arsur, et faire le siége de leur ville par terre et par mer. Le troisième jour, la ville tomba au pouvoir des chrétiens. Peu de temps après, Baudouin vint assiéger Césarée, ville bâtie par Hérode, en l'honneur de César. Le siége fut poussé avec chaleur; au quinzième jour, tout était prêt pour un assaut général; dès que la trompette eut donné le premier signal, tous les soldats se confessèrent et reçurent l'absolution de leurs péchés. Le patriarche, vêtu d'ornements blancs, un crucifix à la main, les conduisit au pied des remparts; la ville fut prise et la garnison passée au fil de l'épée. Les chrétiens, et surtout les Génois, entraînés par la soif du pillage, encore plus que par la vengeance et la fureur de la guerre, souillèrent leur victoire par d'horribles cruautés (1). Les musulmans, échappés au massacre de Césarée, por-

(1) Guillaume de Tyr, dans le récit de la prise de Césarée, parle d'un vase précieux, qui tomba en partage aux Génois. « En ce

tèrent l'effroi dans les villes de Ptolemaïs, d'Ascalon et dans tous les pays soumis encore à la domination des Égyptiens. 1099-1118

Le calife d'Egypte, pour venger la mort de ses guerriers, fit assembler une armée qui s'avança jusque dans le voisinage de Ramla; Baudouin réunit à la hâte une troupe de trois cents chevaliers et de mille fantassins, et marcha audevant de l'ennemi. Lorsqu'il aperçut les étendards de l'armée égyptienne, dix fois plus nombreuse que celle des chrétiens, il représenta à ses soldats qu'ils combattaient pour la gloire du christianisme; « s'ils succombaient, le ciel » leur était ouvert; s'ils triomphaient, le bruit » de leur victoire se répandrait dans tout l'u- » nivers chrétien. Ils n'avaient point de salut » dans la fuite, la patrie était au-delà des » mers; l'Orient n'avait point d'asyle pour les » vaincus ».

Après avoir ainsi ranimé le courage de ses

» temps, dit-il, fut trouvé un vase en forme d'un plat, d'une » couleur très verte, lequel les Génois, cuydans que ce » fut émeraude, le voulurent en déduction d'une grosse somme » d'argent, pour en faire offre à leur église, comme d'un excel- » lent ornement, lequel aussi jusqu'à aujourd'hui vat coutume » de montrer aux grands seigneurs, passant par leur ville ». Ce vase trouvé à Césarée, et conservé à Gènes jusqu'à la fin du siècle dernier, est maintenant au cabinet des antiques de la bibliothèque impériale de Paris.

1099-1118 guerriers, Baudouin partagea sa troupe en six bataillons: les deux premiers qui se présentent au combat sont écrasés par le nombre; deux autres qui les suivent, éprouvent le même sort. Alors, deux évêques qui se trouvaient auprès de Baudouin lui conseillèrent d'implorer la miséricorde du ciel. A leur voix, le roi de Jérusalem descend de cheval, tombe à genoux, se confesse et reçoit l'absolution. Il reprend ensuite ses armes, et fond sur l'ennemi, à la tête des deux bataillons qui lui restent; les guerriers chrétiens combattent comme des lions; *vaincre ou mourir* est leur cri de guerre; Baudouin avait attaché un mouchoir blanc à la pointe de sa lance, et traçait ainsi le chemin du carnage; la victoire resta long-temps incertaine; mais à la fin, dit un historien, la volonté de Dieu se déclara pour les soldats de Jésus-Christ. L'armée égyptienne avait perdu son chef au milieu du combat, elle fut mise en pleine déroute; cinq mille infidèles restèrent sur le champ de bataille.

Les ennemis prirent la fuite avec tant de désordre, qu'ils abandonnèrent leurs tentes et leurs bagages. Comme Baudouin les poursuivait, des cris plaintifs vinrent tout à coup frapper son oreille; il s'approche et voit une femme musulmane, dans les douleurs de l'enfantement; il lui jette son manteau pour la couvrir,

et la fait placer sur des tapis étendus à terre. 1099-1118
Par ses ordres, des fruits et deux outres remplies d'eau sont apportés près de ce lit de douleur; il fait amener la femelle d'un chameau pour allaiter l'enfant qui venait de naître. La mère est confiée aux soins d'une esclave, chargée de la conduire à son époux. Celui-ci occupait un rang distingué parmi les musulmans; il versa des larmes de joie en revoyant une épouse dont il pleurait la mort, et jura de ne jamais oublier l'action généreuse de Baudouin.

Vainqueur des Sarrazins, le roi de Jérusalem avait renvoyé ses troupes, et se reposait à Joppé, des fatigues de la guerre, lorsqu'on apprit que l'armée musulmane s'était ralliée et revenait attaquer les chrétiens. Baudouin, que la victoire avait rendu téméraire, sans faire assembler tous ses soldats, marcha au-devant de l'ennemi, à la tête de deux cents chevaliers et de quelques pèlerins arrivés de l'Occident. Sans être étonné du nombre des Sarrazins, il livra la bataille; dès le premier choc, les chrétiens sont enveloppés et ne cherchent qu'une mort glorieuse, en combattant à côté de leur chef. Le roi de Jérusalem, obligé de fuir, se cacha parmi les herbes sèches et les bruyères qui couvraient la plaine. Comme les Sarrazins y mirent le feu, Baudouin fut sur le point

1099-1118 d'être consumé par les flammes, et se réfugia avec peine dans Ramla.

La nuit qui survint, l'avait empêché d'être poursuivi, mais dès le lendemain, la place qui lui servait d'asyle allait être assiégée, et n'avait point de moyen de défense. Baudouin était en proie aux plus vives inquiétudes, lorsque tout à coup un étranger est introduit dans la ville, et demande à parler au roi de Jérusalem. « C'est » la reconnaissance, lui dit-il, qui m'amène » auprès de toi. Tu t'es montré généreux envers » une épouse qui m'est chère, tu l'as rendue à » sa famille, après lui avoir sauvé la vie; je » brave aujourd'hui mille dangers, pour ac- » quitter une dette si sacrée. Les Sarrazins envi- » ronnent de toutes parts la ville qui te sert de » retraite; demain elle sera prise; aucun de » ses habitants ne peut échapper à la mort; je » viens t'offrir un moyen de salut: je connais » des chemins qui ne sont point gardés (1); » hâte-toi, le temps presse; tu n'as qu'à me » suivre; avant le lever du jour, tu seras parmi » les tiens. »

Baudouin hésite, et pleure sur le sort de ses compagnons d'infortune; à la fin, il s'aban-

(1) Ce trait singulier est rapporté, avec tous ses détails, par Guillaume, de Tyr, chap. X.

donne à la générosité de l'émir musulman, et tous deux, accompagnés d'une faible escorte, sortent de la ville, au milieu d'une nuit orageuse. Arrivés à quelques lieues de Ramla, ils se séparent les larmes aux yeux; l'émir rejoignit l'armée musulmane; Baudouin se rendit dans la ville d'Arsur. 1099-1118

Au lever du jour, les Sarrazins s'avancent vers les remparts de Ramla; ils s'emparent de la ville; tout ce qu'ils rencontrent dans la place est massacré. Quelques soldats échappés à la mort, portent l'effroi dans les villes voisines; c'était la première défaite qu'éprouvaient les chrétiens, depuis leur arrivée dans la Palestine. Comme le bruit se répandait que Baudouin avait perdu la vie à la prise de Ramla, cette nouvelle ajoutait à la consternation générale. La grosse cloche de Jérusalem annonça l'approche et l'invasion des Sarrazins. Les prêtres, les religieux, les pèlerins, couverts de cilices, les pieds nus, allaient en procession dans les rues de la ville sainte; les femmes, les enfants, remplissaient les églises; et, les larmes aux yeux, les mains jointes, imploraient la miséricorde du ciel. Les plus braves désespéraient du salut du royaume, lorsque Baudouin apparut aux siens, dit Guillaume de Tyr, comme l'étoile du matin, et releva leur courage par sa présence.

1099-1118 Le roi de Jérusalem assembla à Jaffa les débris de son armée ; les villes chrétiennes lui avaient envoyé tous leurs habitants en état de porter les armes. Plusieurs princes et chevaliers venus de l'Occident, se réunirent à lui. Les chrétiens se mettent en marche pour aller au-devant des infidèles ; le patriarche de Jérusalem portait dans les rangs le bois de la vraie croix. Le cri de guerre des soldats chrétiens était : *le Christ vit* (1), *le Christ règne*, *le Christ commande*. Bientôt les deux armées se trouvent en présence dans la plaine de Jaffa ; tout à coup, la trompette sonne, et donne le signal de la bataille. Des deux côtés, on combat avec fureur ; les infidèles enveloppent les chrétiens, et les serrent de si près, que ceux-ci peuvent à peine se servir de leurs armes ; la victoire se déclarait pour les musulmans,

(1) Nous suivons ici la version de Foulcher de Chartres, qui se sert du mot *vivit* au lieu du mot *vincit*, lequel paraît avoir prévalu dans la suite. La devise *christus regnat vincit, imperat*, forme la légende du revers de toutes les monnaies d'or frappées en France depuis le roi Jean jusqu'à Louis XVI, sous les différents noms de Francs à pied et à cheval, d'agnelet., d'écus d'or et de louis. Dans les plus anciens (les *francs*) le verbe *vincit* est le premier ; XPC. VINCIT XPC. REGNAT. XPC. IMPERAT, le Christ vainc, le Christ règne, le Christ gouverne ; ce qui prouve que cette devise, ou cri de guerre, remonte au moins au temps des croisades.

lorsque Baudouin arrache le drapeau blanc des mains de son écuyer, et suivi de cent soixante chevaliers, se précipite au milieu des ennemis. Cet acte de bravoure décide du sort de la bataille; les chrétiens reprennent courage; on avait combattu toute la journée, à l'approche de la nuit, les musulmans fuyaient en désordre; ils perdirent dans cette défaite l'émir d'Ascalon et quatre mille de leurs plus braves guerriers. 1099-1118

Baudouin, qu'on avait cru mort quelques jours auparavant, rentra triomphant à Jérusalem. Il donna une grande partie du butin aux hospitaliers de Saint-Jean, chargés d'accueillir les pauvres et les pèlerins; et, pour nous servir des expressions d'une vieille chronique, il partagea ainsi avec Dieu les dépouilles des Sarrazins.

Les chrétiens assemblés dans les églises, rendirent à Dieu des actions de grâce, pour la délivrance du royaume; mais la dernière victoire ne séchait point toutes les larmes qu'un premier revers avait fait répandre; aux cantiques de la joie se mêlèrent des chants funèbres. Ce fut dans cette campagne que périrent plusieurs princes et chevaliers qui avaient quitté l'Europe après la première croisade. Etienne, comte de Chartres et de Blois, Etienne, duc de Bourgogne, arrivés dans la Palestine avec les débris d'une armée dispersée par les Turcs,

1099-1118 dans l'Asie mineure, furent tués sous les murs de Ramla. Comme on accusait les Grecs d'avoir préparé la ruine des armées venues au secours des Latins, des murmures s'élevèrent dans toutes les colonies chrétiennes, contre l'empereur Alexis. Ce prince qui redoutait toujours les forces de l'Occident, envoya féliciter le roi de Jérusalem sur ses victoires, et fit tous ses efforts pour obtenir la liberté des chrétiens tombés au pouvoir des Egyptiens et des Turcs. Après avoir délivré ou racheté plusieurs illustres chevaliers, il les reçut à Constantinople, les combla de présents, et les renvoya dans leur patrie.

Mais tandis qu'il brisait les fers de quelques captifs, il équipait des flottes, levait des armées pour attaquer Antioche et s'emparer des villes de la côte de Syrie, qui appartenaient aux Latins. Il offrit de payer la rançon de Bohémond, toujours prisonnier chez les Turcs, non pour lui rendre sa liberté, mais pour le faire conduire à Constantinople, où il espérait obtenir de lui l'abandon de sa principauté. Bohémond, qui devinait les projets d'Alexis, gagna l'esprit de l'émir qui le retenait prisonnier, lui promit son alliance et son appui, et lui fit accepter pour sa rançon, la moitié de la somme qu'offrait l'empereur des Grecs. Après une captivité de quatre ans, il revint à Antioche, où

il s'occupa de repousser les aggressions d'A- 1099-1118
lexis. Les flottes des Pisans et des Génois vinrent à son secours; il se livra sur terre et sur mer plusieurs combats, dans lesquels les Grecs et les Latins eurent tour à tour l'avantage.

Au milieu de cette guerre allumée entre Alexis et Bohémond, les Francs ne négligèrent point les occasions de combattre les infidèles; Bohémond, Baudouin du Bourg, comte d'Edesse, et son cousin Josselin de Courtenay, maître de plusieurs villes sur les bords de l'Euphrate, réunirent leurs forces pour attaquer Charan, ville florissante de la Mésopotamie. Les chrétiens, après un siége de quelques jours, étaient sur le point d'entrer dans la place lorsque le comte d'Edesse et le prince d'Antioche s'en disputèrent la possession: pendant que leurs débats retenaient sous la tente l'armée chrétienne, les Sarrazins de Mossoul et d'Alep vinrent secourir la ville et livrèrent une bataille aux assiégeants. Un grand nombre de chrétiens perdit la vie dans le combat; plusieurs tombèrent entre les mains des infidèles, qui, dans l'ivresse de la victoire, insultèrent aux vaincus et à la religion de Jésus-Christ. L'histoire rapporte que les railleries des musulmans portèrent la rage et le désespoir dans l'armée chrétienne; à la fin du combat, on vit un che-

1099 1118 valier braver, lui seul, les infidèles victorieux, et se jeter dans les rangs ennemis, en s'écriant: *Que ceux qui veulent souper avec moi en paradis, me suivent.* Ce brave chevalier étonna les Sarrazins par son audace, mais il tomba bientôt percé de coups. L'archevêque d'Edesse, Josselin de Courtenay et Baudouin du Bourg, furent chargés de fers, et conduits dans les prisons de Mossoul. Le prince d'Antioche et Tancrède purent seuls échapper à la poursuite des musulmans, avec un petit nombre de leurs soldats.

Cette défaite répandit l'effroi parmi tous les chrétiens d'Orient. Bohémond, revenu dans sa capitale, était menacé à la fois par les Grecs et les Sarrazins; comme il n'avait plus d'alliés et d'auxiliaires, qu'il restait sans trésors et sans armée, il prit la résolution de revenir en Europe et d'appeler l'Occident à sa défense.

Après avoir fait répandre le bruit de sa mort, il s'embarqua à Antioche; et, caché dans un cercueil, il traversa la flotte des Grecs qui se réjouissaient de son trépas, et maudissaient sa mémoire. En arrivant en Italie, Bohémond va se jeter aux pieds du souverain pontife; il se plaint des malheurs qu'il a éprouvés en défendant la religion; il invoque surtout la vengeance du ciel contre Alexis, qu'il représente comme

le plus grand fléau des chrétiens. Le pape l'accueille comme un héros et comme un martyr ; il loue ses exploits, écoute ses plaintes, lui donne l'étendard de S. Pierre, et lui permet, au nom de l'église, de lever en Europe une armée pour réparer ses malheurs et venger la cause de Dieu. 1099-1118

Bohémond se rend en France. Ses aventures, ses exploits avaient partout répandu son nom. Il se présente à la cour de Philippe Ier., qui le reçoit avec les plus grands honneurs, et lui donne sa fille Constance en mariage. Au milieu des fêtes de la cour, tour à tour le plus brillant des chevaliers et le plus ardent des missionnaires, il fait admirer son adresse dans les tournois, et prêche la guerre contre les ennemis des chrétiens; il embrase aisément des cœurs passionnés pour la gloire des armes; un grand nombre de chevaliers se dispute l'honneur de l'accompagner en Orient. Il traverse les Pyrénées et lève des soldats en Espagne; il retourne en Italie, et trouve partout le même empressement à le suivre. Tous les préparatifs achevés, il s'embarque à Bari et va descendre sur les terres de l'empire Grec, où ses menaces et le bruit de son expédition avaient déjà semé la terreur.

Le prince d'Antioche ne cessait de ranimer

1099-1118 par ses discours l'ardeur de ses nombreux compagnons; aux uns, il représentait les Grecs comme les alliés des musulmans et les ennemis de Jésus-Christ; aux autres, il parlait des richesses d'Alexis et leur promettait les dépouilles de l'empire. Il était sur le point de réaliser ses brillantes espérances, lorsqu'il fut tout à coup abandonné par la fortune, qui jusque-là, n'avait fait pour lui que des prodiges.

La ville de Durazzo, dont il avait entrepris le siége, résista long-temps à tous ses efforts; les maladies ravagèrent son armée. Les guerriers qui l'avaient suivi, attirés par l'espoir de la victoire et du pillage, ou par le désir de visiter la Terre-Sainte, désertèrent ses drapeaux; il fut obligé de faire une paix honteuse avec l'empereur qu'il voulait détrôner, et vint mourir de désespoir dans la petite principauté de Tarente, qu'il avait abandonnée pour la conquête de l'Orient.

La malheureuse issue de cette croisade, dirigée toute entière contre les Grecs, devint funeste aux chrétiens établis en Syrie, et les priva des secours qu'ils devaient attendre de l'Occident. Tancrède, qui gouvernait toujours Antioche, dans l'absence et après la mort de Bohémond, fut attaqué plusieurs fois par les

Sarrazins d'Alep, et ne put leur résister que 1099-1118
par des prodiges de valeur. Josselin et Baudouin du Bourg n'étaient revenus dans leurs états qu'après cinq ans de captivité. Lorsque Baudouin retourna à Edesse, il était si pauvre qu'il ne pouvait payer ses serviteurs, et qu'un prince arménien, dont il avait épousé la fille, fut obligé de racheter la barbe de son gendre qui servait de gage à la solde des troupes. Les ressources du gouvernement d'Antioche n'étaient pas moins épuisées que celles du comté d'Edesse. Dans l'excès de leur misère, Tancrède et Baudouin du Bourg eurent entre eux de vives contestations; ils appelèrent tour à tour les Sarrazins à défendre leur cause, et tout fut dans la confusion sur les rives de l'Euphrate et de l'Oronte.

La discorde troublait aussi le royaume de Jérusalem; le roi Baudouin ne pouvait payer ses soldats, et demandait de l'argent au patriarche dépositaire des aumônes des fidèles. Daimbert refusa d'abord de venir au secours du roi; Baudouin résolut, pour l'y contraindre, d'employer la force et la violence. « Oui, dit-il, » au patriarche, dans un transport de colère, » j'enlèverai les trésors des églises et du saint » sépulcre; je veux sauver Jérusalem et le peu» ple chrétien; quand j'aurai accompli ce

1099-1118 » noble projet, je rétablirai la gloire et les richesses du Dieu tout-puissant ». Daimbert intimidé par les menaces de Baudouin, consentit à abandonner une partie de ses trésors, mais à mesure que le roi de Jérusalem éprouvait de nouveaux besoins, il faisait de nouvelles demandes auxquelles le patriarche répondait par un refus injurieux; il accusait le roi de profaner et de dépouiller le sanctuaire; le roi accusait à son tour Daimbert de trahir la cause des chrétiens, et de dissiper au milieu des plaisirs et dans l'ivresse des festins, les trésors de Jésus-Christ. Les querelles du patriarche et de Baudouin se renouvelaient chaque année; l'un et l'autre dans la suite portèrent souvent leurs plaintes au St.-Siége, qui ne prit aucune décision propre à concilier les partis toujours plus animés. La mort seule de Daimbert put mettre un terme à ces discussions, qui répandaient le scandale dans l'église de Jésus-Christ, et pouvaient, en affaiblissant l'autorité du roi, conduire le royaume à sa perte.

Tandis que le patriarche ne cessait de faire entendre ses plaintes contre Baudouin, le roi de Jérusalem n'y répondait souvent que par de nouvelles victoires sur les infidèles; rien ne pouvait surtout le détourner du projet d'agrandir chaque jour ses états. La prospérité et

le salut du royaume de Jérusalem semblaient 1099-1118
attachés à la conquête des villes maritimes de la Syrie et de la Palestine; c'est par-là qu'on devait recevoir des secours, et qu'on pouvait établir des communications promptes et faciles avec l'Occident. Les peuples navigateurs de l'Europe se trouvaient intéressés à seconder en cette circonstance les entreprises du roi de Jérusalem. La navigation de la Méditerranée et le transport des pèlerins dans la Terre-Sainte, étaient pour eux une source inépuisable de richesses; les places maritimes de la Syrie devaient offrir un asyle commode à leurs vaisseaux, un entrepôt assuré à leur commerce.

Depuis la première croisade, les Pisans et les Génois envoyaient sans cesse des vaisseaux dans les parages de l'Orient; leurs flottes avaient aidé les chrétiens dans plusieurs expéditions contre les musulmans. Une flotte Génoise venait d'arriver dans les mers de Syrie, lorsque Baudouin entreprit le siége de Ptolémaïs. Les Génois furent appelés à cette conquête, et comme la religion n'était point le mobile qui les faisait agir, ils exigèrent pour prix de leurs secours et de leurs travaux, qu'on leur accordât le tiers du butin; on convint encore qu'ils auraient une église particulière, un comptoir et un tribunal de leur nation, dans la ville conquise. Ptolemaïs fut assiégé par terre et par mer; après vingt

1099-1118 jours d'une résistance meurtrière, les habitants et la garnison proposèrent de se rendre, et sollicitèrent la clémence du vainqueur. La ville ouvrit ses portes aux chrétiens; les habitants se préparaient à en sortir, emportant ce qu'ils avaient de plus précieux; mais les Génois, à la vue d'un riche butin, ne respectèrent point la capitulation, et massacrèrent sans pitié un peuple désarmé et sans défense. Cette conduite barbare, que Baudouin ne put ni réprimer ni punir, souleva tous les musulmans contre les chrétiens.

A chaque conquête de Baudouin, une nouvelle armée venait des bords du Nil pour arrêter le cours de ses victoires; mais dès long-temps les Egyptiens étaient accoutumés à fuir devant les Francs; ils ne furent d'ailleurs jamais secondés dans leurs expéditions par les musulmans de Syrie, qui les voyaient avec peine sur leur territoire. Un petit nombre de guerriers chrétiens qu'on n'aurait jamais pu prendre pour une armée, s'il n'avait fait des prodiges, suffit pour mettre en déroute une multitude de soldats sortie des murs d'Ascalon; à la suite de cette victoire, plusieurs des places qu'occupaient encore les Egyptiens sur la côte de Syrie, tombèrent au pouvoir des chrétiens.

Bertrand, fils de Raymond-de-St.-Gilles, arrivé d'Europe avec une flotte, vint attaquer

la ville de Tripoli. Cette ville, prise d'abord par les Egyptiens avant la première croisade, et retombée au pouvoir d'un commandant turc, avait de nouveau reconnu, pour se défendre contre les chrétiens, l'autorité du calife d'Egypte. Mais ce calife s'était plus occupé de punir la rébellion de Tripoli que d'assurer sa défense; il avait fait jeter dans les fers les principaux habitants, avait levé des tributs considérables, et lorsque le peuple implora des secours contre les ennemis de l'islamisme, le calife envoya un vaisseau pour demander une belle esclave qui était dans la ville et qu'il destinait à son sérail. Le peuple irrité, au lieu de lui livrer l'esclave qu'il demandait, lui envoya une pièce de bois, en disant, *qu'il pouvait en faire des choses propres à l'amuser* (1). Les habitants de Tripoli, sans espoir de secours, se rendirent alors aux chrétiens. 1099-1118

Raymond, comte de saint Gilles et de Toulouse, l'un des compagnons de Godefroi, après avoir erré long-temps en Asie, était mort devant cette place dont il avait commencé le siége; en mémoire de ses exploits dans la première croisade, le riche territoire de Tripoli fut érigé en comté, et devint l'héritage de sa famille.

---

(1) Ces détails sont tirés de l'historien arabe *Novaïry*.

1099-1118 Ce territoire était renommé par ses productions; des eaux limpides, coulant avec impétuosité entre les rochers du Liban, allaient par des canaux arroser les nombreux jardins de Tripoli. Dans les plaines et sur les collines voisines de la mer, croissaient en abondance le blé, la vigne, les oliviers et le mûrier blanc, dont la feuille nourrissait le ver à soie, introduit par Justinien dans les plus riches provinces de son empire. La ville de Tripoli comptait plus de quatre mille ouvriers habiles à fabriquer des étoffes de laine, de soie et de lin. Une grande partie de ces avantages fut sans doute perdue pour les vainqueurs qui, pendant le siége, ravagèrent les campagnes, et dans la prise de la ville, portèrent partout le fer et la flamme.

Tripoli renfermait encore d'autres richesses pour lesquelles les Francs ne montrèrent pas moins de dédain que pour les produits de l'industrie et des manufactures. Une bibliothèque établie dans cette ville, et célèbre dans tout l'Orient, conservait en dépôt les monuments de l'ancienne littérature des Persans, des Arabes, des Egyptiens et des Grecs. Cent copistes y étaient sans cesse occupés à transcrire des manuscrits; le cadi envoyait dans tous les pays, des hommes chargés d'acheter des livres rares et précieux. Après la prise de la ville, un prêtre attaché au comte Bertrand-de-St.-

Gilles (1), entra dans la salle où se trouvait 1099-1118
rassemblé un grand nombre d'exemplaires du Coran, et comme il déclara que la bibliothèque de Tripoli ne renfermait que les livres impies de Mahomet, elle fut livrée aux flammes. Quelques auteurs orientaux ont déploré avec amertume cette perte irréparable, mais aucune de nos chroniques contemporaines n'en a parlé, et leur silence montre assez l'indifférence profonde avec laquelle les soldats francs furent témoins d'un incendie qui dévora cent mille volumes.

Biblos, située sur les rivages fertiles et riants de la Phénicie; Sarepta, où S. Jérôme voyait encore de son temps la tour d'Isaïe; Bérite, fameuse dans les premiers siècles de l'église, par une école d'éloquence, eurent le sort

(1) Abulfeda justifie dans son récit les Génois, du massacre des Musulmans, attendu que la ville avait été prise d'assaut, et que les vainqueurs n'avaient fait qu'user du droit de la guerre.

Un autre historien arabe, Ebn Abi-Tai, dit que les chrétiens montrèrent à la prise de Tripoli, la même fureur de destruction que les Arabes qui brûlèrent la bibliothèque d'Alexandrie. Le même historien parle du nombre incroyable de trois millions de volumes. Nous avons préféré la version de *Novaïry*, qui réduit le nombre des volumes à cent mille. Ce dernier auteur raconte que la bibliothèque de Tripoli avait été fondée par le cadi *Aboutaleb Hasen*, qui lui-même avait composé plusieurs ouvrages.

1099-1118 de Tripoli, et devinrent des baronies qui furent données à des chevaliers chrétiens. Après ces conquêtes, les Pisans et les Génois, et plusieurs guerriers de l'Occident qui avaient suivi Baudouin dans ses expéditions, revinrent en Europe. Le roi de Jérusalem, abandonné de ces utiles auxiliaires, fut obligé d'employer ce qui lui restait de forces, à repousser les invasions des Sarrazins, qui pénétrèrent dans la Palestine et montrèrent leurs étendards sur la montagne de Sion. Il avait renoncé au projet de conquérir les villes maritimes qui appartenaient encore aux Egyptiens, lorsqu'on vit arriver au port de Joppé, Sigur, fils de Magnus, roi de Norwége; Sigur était accompagné de dix mille norwégiens, qui, depuis trois ans, avaient quitté le nord de l'Europe pour visiter la Terre-Sainte. Baudouin vint au-devant du prince de Norwége, et le conjura de combattre avec lui pour le salut et l'aggrandissement du royaume de Jésus-Christ. Sigur se rendit avec joie à la prière du roi de Jérusalem, et ne demanda pour récompense de ses travaux, qu'un morceau du bois de la vraie croix.

Le patriarche de Jérusalem, pour donner plus de prix à ce que demandait le prince de Norwége, hésita d'abord à l'accorder, et fit avec lui un traité non moins solennel que s'il

eût été question de la possession d'un royaume. 1099-1118
Lorsqu'on eut fait de part et d'autre le serment de remplir les conditions du traité, Sigur, accompagné de ses guerriers, entra en triomphe à Jérusalem. Les habitants de la ville sainte virent avec une surprise mêlée de joie, l'énorme hache de bataille, la chevelure blonde et la haute stature des pèlerins de la Norwége ; la présence de ces guerriers redoutables était le présage assuré de la victoire. On résolut dans un conseil, d'assiéger la ville de Sidon ; Baudouin, et Bertrand comte de Tripoli, attaquèrent les remparts de la place, tandis que la flotte de Sigur, ferma le port et dirigea ses attaques du côté de la mer. Après un siége de six semaines, la ville se rendit aux chrétiens ; les chevaliers de Baudouin et les soldats de Sigur firent pendant le siége des prodiges de valeur, et montrèrent, dans leur victoire, l'humanité qui accompagne toujours la véritable bravoure. Après cette conquête, Sigur quitta la Palestine au milieu des bénédictions du peuple chrétien. Il s'embarqua pour retourner en Norwége, emportant avec lui un morceau de la vraie croix, marque précieuse de son pèlerinage, qu'il fit placer dans une église de Drontheim, où elle fut long-temps l'objet de la vénération des fidèles.

Baudouin, revenu dans sa capitale, apprit

1099-1118 avec douleur que Gervais, comte de Tibériade, avait été surpris par les Turcs et conduit avec ses plus fidèles chevaliers dans la ville de Damas. Des députés musulmans vinrent offrir au roi de Jérusalem, la liberté de Gervais, en échange de Ptolémaïs, de Jaffa et de quelques autres villes prises par les chrétiens; un refus, ajoutaient-ils, allait causer la mort du comte de Tibériade; Baudouin proposa de payer, pour la liberté de Gervais qu'il aimait tendrement, une somme considérable. « Quant aux » villes que vous me demandez, leur dit-il, je ne » vous les donnerais pas pour mon propre frère, » ni pour tous les princes chrétiens. » Au retour des ambassadeurs, Gervais fut traîné avec ses chevaliers sur une place de Damas, et tué à coups de flèches par les Sarrazins.

Les chrétiens donnèrent des larmes à la mort du comte de Tibériade, et bientôt ils eurent à pleurer une perte plus douloureuse. Tancrède qui gouvernait la principauté d'Antioche, mourut dans une expédition contre les infidèles. Il avait fait admirer à l'Orient les vertus héroïques d'un chevalier français; jamais la faiblesse et le malheur n'implorèrent vainement son appui. Il remporta un grand nombre de victoires sur les Sarrazins, et ne combattit jamais pour son ambition. Rien ne pouvait

ébranler sa fidélité, rien ne paraissait impossible à sa valeur. Il répondit aux ambassadeurs d'Alexis, qui lui redemandaient Antioche : « Je » ne rendrai point la ville qui m'est confiée, lors » même qu'il se présenterait pour la conquérir, » des guerriers avec des corps et des armes de » feu. » Tant qu'il vécut, la principauté d'Antioche n'eut rien à craindre de l'invasion des infidèles, ni de la discorde des habitants. Sa mort laissa cette colonie chrétienne dans le désordre et la confusion; elle répandit le deuil dans tous les états chrétiens d'Orient, et fut pour eux le signal des plus grands revers. 1099-1118

Le royaume de Jérusalem n'avait eu jusqu'alors à combattre que des armées venues d'Egypte; les Turcs de Syrie, beaucoup plus redoutables à la guerre que les Egyptiens, n'avaient jamais réuni leurs forces pour attaquer les chrétiens de Jérusalem (1). Les sultans de Damas, de Mossoul, plusieurs émirs de la Mésopotamie, assemblèrent une armée de trente mille combattants, et pénétrèrent par les montagnes du Liban, dans la Galilée. Pendant plus de trois mois, les bords du Jourdain et du lac

(1) Le gouverneur de Mossoul est appelé par les Latins, *Maledoctus*, *mandult*, et par les Arabes, Maudut. *Togdequin* était prince de Damas.

1099-1118 de Génézareth, furent en proie aux ravages de la guerre. Le roi de Jérusalem se mit à la tête de ses chevaliers pour aller combattre un ennemi si redoutable, et fut battu par les Sarrazins dans les plaines voisines du mont Thabor. Roger de Sicile, gouverneur d'Antioche depuis la mort de Tancrède; les comtes de Tripoli et d'Edesse, vinrent avec leurs troupes au secours de Baudouin. L'armée chrétienne quoiqu'elle eût alors onze mille combattants sous ses drapeaux ', alla camper sur des montagnes, et n'osa risquer une bataille. Les chrétiens retranchés sur des hauteurs furent témoins du ravage des campagnes et de l'incendie de leurs villes. Toutes les rives du Jourdain étaient en feu ; un grand nombre de Sarrazins sortis d'Ascalon, de Tyr et des autres villes musulmanes, avait profité des revers de l'armée chrétienne, pour dévaster plusieurs provinces de la Palestine. Le pays de Sichem fut envahi et la ville de Naplouse livrée au pillage. Jérusalem, qui était restée sans défenseurs, ferma ses portes, et craignit un moment de retomber au pouvoir des infidèles.

Cependant les Turcs qui redoutaient l'arrivée des pèlerins de l'Occident, abandonnèrent la Galilée et reprirent le chemin de Damas et de Mossoul : d'autres fléaux se réunirent bientôt à ceux de la guerre; des nuées de sauterelles

venues de l'Arabie, achevèrent de ravager les campagnes de la Palestine. Une horrible famine désolait le comté d'Edesse, la principauté d'Antioche et tous les états chrétiens. Un tremblement de terre se fit sentir depuis le mont Taurus jusqu'aux déserts de l'Idumée. Plusieurs villes de Cilicie n'étaient plus que des monceaux de ruines. A Samosate, un prince arménien fut englouti dans son propre palais; treize tours des murs d'Edesse, la citadelle d'Alep, s'écroulèrent avec fracas; les tours des plus hautes forteresses couvrirent la terre de leurs débris, et leurs commandants musulmans ou chrétiens, cherchèrent un azyle avec leurs soldats, dans les déserts et les forêts. Antioche souffrit plus encore du tremblement de terre que les autres villes. La tour de la porte du Nord, plusieurs édifices, plusieurs églises, furent renversées de fond en comble. 1099-1118

Les grands fléaux inspiraient toujours aux chrétiens des sentiments de pénitence. Une foule d'hommes et de femmes se précipita dans l'église de St.-Pierre d'Antioche; ils confessèrent leurs péchés au patriarche, et le conjurèrent d'apaiser la colère du ciel. Cependant les secousses se renouvelèrent pendant cinq mois; les chrétiens abandonnaient les villes, et, pleins de frayeur, erraient dans les mon-

1099-1118 tagnes qui avaient plus d'habitants que les grandes cités. Ceux qui étaient restés dans les villes, faisaient des processions, prenaient leurs habits de deuil, renonçaient à tous les plaisirs. Dans les rues et les églises, on n'entendait que des gémissements et des prières; on jurait d'oublier les injures, on faisait des aumônes. Enfin, le ciel parut apaisé, le tremblement de terre cessa ses ravages, et tous les chrétiens réunis célébrèrent la miséricorde de Dieu, par une fête solennelle.

A peine les chrétiens furent-ils délivrés de leurs alarmes, qu'un nouvel orage menaça la Syrie et la Palestine. Maudoud (1), prince ou gouverneur de Mossoul, avait été tué par deux Ismaéliens, en sortant d'une mosquée. Comme le prince de Mossoul passait pour le plus ferme appui de l'Islamisme, et le plus redoutable ennemi des chrétiens, le calife et le sultan de Bagdad le placèrent au rang des martyrs, et résolurent de venger sa mort. On accusa les Francs, on accusa le sultan de Damas, du

(1) Nous avons évité de citer trop souvent les sultans et les émirs de Syrie, dont les noms paraissent d'autant plus barbares, qu'ils sont écrits avec plus de correction. Pour mettre le lecteur à portée de connaître les dynasties musulmanes, en guerre avec les chrétiens, nous avons donné dans les *Pièces justificatives*, la succession des princes qui ont régné à Damas, à Alep, à Mossoul, etc.

meurtre d'un prince musulman. Une armée 1099-1118
nombreuse partit des bords du Tigre, et s'avança vers la Syrie, pour punir à la fois les chrétiens et les musulmans infidèles. Les guerriers de Bagdad, réunis à ceux de Mossoul, pénétrèrent jusque sur les terres d'Alep, et portèrent partout la destruction et la mort. Dans le danger qui les menaçait, les Sarrazins de Damas et de la Mésopotamie n'hésitèrent point à faire une alliance avec les princes chrétiens. Le roi de Jérusalem, le prince d'Antioche, le comte de Tripoli, joignirent leurs troupes à celles des musulmans. Les chrétiens étaient remplis de zèle et d'ardeur, et brûlaient de combattre, mais leurs nouveaux alliés, qui se défiaient toujours des soldats de Jésus-Christ, ne voulurent point leur donner l'avantage d'une victoire, et firent tous leurs efforts pour éviter une bataille décisive, dans laquelle ils craignaient à la fois le triomphe de leurs ennemis et de leurs auxiliaires. Après avoir ravagé le territoire d'Alep, les bords de l'Euphrate et de l'Oronte, les guerriers de Bagdad retournèrent dans leur pays sans s'être mesurés avec leurs redoutables adversaires. Les chrétiens, dans cette campagne, n'illustrèrent point leurs armes par de grands exploits, mais ils avaient entretenu la division

1099-1118 parmi les Sarrazins, et la discorde de leurs ennemis les servait mieux que la victoire.

Le roi de Jérusalem qui n'avait plus à combattre les turcs de Bagdad, ni les turcs établis en Syrie, tourna ses regards vers l'Egypte, dont il avait tant de fois dispersé les armées (1). Il rassembla l'élite de ses guerriers, traversa le désert, porta la terreur de ses armes jusque sur les bords du Nil, surprit et pilla la ville de Pharamia, située à trois journées du Caire. Le succès de cette expédition lui faisait espérer qu'un jour il pourrait se rendre maître d'un riche royaume; il revenait triomphant et chargé de butin à Jérusalem, lorsqu'il tomba malade à El-Arrich, sur les confins du désert qui sépare l'Egypte de la Palestine. Bientôt on désespéra de sa vie; les compagnons de ses victoires, assemblés autour de lui, laissaient voir leur profonde tristesse. Baudouin s'efforça de les consoler par ses discours.

« Mes chers compagnons, leur dit-il, vous » qui avez souffert tant de maux, bravé tant » de périls, pourquoi vous laissez-vous abattre » par la douleur? N'oubliez pas que vous êtes » encore sur le territoire des Sarrazins, et que » vous avez besoin de votre courage accou- » tumé. Songez que vous ne perdez en moi

(1) Tabari et Aboul-Féda.

» qu'un seul homme, et que vous avez parmi 1099-1118
» vous plusieurs guerriers qui me surpassent en » habileté. Ne vous occupez que des moyens » de retourner victorieux à Jérusalem et de dé» fendre l'héritage de Jésus-Christ. Si j'ai long» temps combattu avec vous, et si mes longs » travaux me donnent le droit de vous adresser » une prière, je vous conjure de ne pas aban» donner mes ossements sur une terre étrangère » et de les ensevelir près du tombeau de mon » frère Godefroi. »

Le roi de Jérusalem fit ensuite assembler ses serviteurs, et leur donna des ordres pour sa sépulture. Après avoir désigné Baudouin du Bourg pour son successeur, il expira au milieu de ses compagnons qui fondaient en larmes, et s'efforçaient, dit Albert d'Aix, de cacher leur désespoir pour ne point faire connaître aux infidèles la perte que venaient de faire les chrétiens.

Baudouin vécut et mourut au milieu des camps; pendant son règne, qui dura dix-huit ans, les habitants de Jérusalem entendirent chaque année la grosse cloche qui annoncait l'approche des Sarrazins. Ils ne virent presque jamais dans le sanctuaire le bois de la vraie croix, qui accompagnait les armées à la guerre, et dont la vue suffisait souvent pour donner la victoire aux chrétiens.

1099-1118 Pendant tout le temps qu'il resta sur le trône de Jérusalem, Baudouin n'eut pour entretenir une armée que la dîme sur les terres cultivées, quelques tributs imposés au commerce, le butin fait sur l'ennemi et la rançon des prisonniers. Lorsque la paix durait quelques mois, ou que la guerre était malheureuse, les revenus de l'état se trouvaient diminués de moitié, et ne pouvaient fournir aux dépenses les plus nécessaires. Les forces du royaume suffisaient à peine pour le défendre dans les moments de péril. Baudouin ne pouvait tenter quelque grande entreprise, que lorsqu'il lui arrivait des renforts de l'Occident; quand les pèlerins qui portaient les armes retournaient dans leur patrie, Baudouin était souvent obligé d'abandonner une expédition commencée, et se trouvait quelquefois exposé, sans moyen de résistance, aux attaques d'un ennemi toujours impatient de venger ses défaites.

Le frère et le successeur de Godefroi se vit souvent à la veille de perdre son royaume, et ne le conserva que par des prodiges de valeur. Il perdit plusieurs batailles par sa témérité et son imprudence; mais son activité extraordinaire le sauva toujours des périls où il s'était engagé.

Les historiens du temps donnent des éloges aux brillantes qualités de Baudouin. Dans la

première croisade il s'était fait haïr par un caractère ambitieux et altier; dès qu'il eut obtenu ce qu'il désirait, et qu'il fut monté sur un trône, il fit admirer sa générosité et sa clémence; devenu roi de Jérusalem, il suivit l'exemple de Godefroi, et mérita à son tour de servir de modèle à ses successeurs. 1099-1118

Son amour extrême pour les femmes lui attira quelquefois les vives censures du clergé. Pour expier ses fautes, selon l'opinion du temps, il dota richement les églises et surtout celle de Bethléem; plusieurs établissements religieux lui durent leur origine. Au milieu du tumulte des camps, il ajouta plusieurs dispositions au code de son prédécesseur; mais ce qui honore le plus son règne, c'est le soin qu'il prit de repeupler Jésusalem. Il offrit un asyle honorable aux chrétiens dispersés dans l'Arabie, dans la Syrie et l'Egypte. Les chrétiens persécutés par les musulmans accoururent en foule avec leurs femmes, leurs enfants, leurs richesses; Baudouin leur distribua les terres, les maisons abandonnées, et Jérusalem commença à devenir florissante.

Les dernières volontés de Baudouin furent accomplies. L'armée chrétienne, précédée des dépouilles mortelles de son chef, revint à Jérusalem. Baudouin du Bourg qui venait dans la cité sainte pour célébrer les fêtes de Pâques et

1118-1131 visiter le frère de Godefroi, arriva dans la ville le dimanche des Rameaux, à l'heure où suivant l'antique usage, le peuple et le clergé parcouraient en procession la vallée de Josaphat. Comme il entrait par la porte d'Ephraïm, les dépouilles funèbres de Baudouin, accompagnées de ses guerriers en deuil, entraient par la porte de Damas. A cet aspect, des cris lugubres se mêlèrent aux cantiques des chrétiens. Les Latins étaient dans l'affliction, les Syriens pleuraient, et les Sarrazins, dit Foulcher de Chartres, témoins de ce douloureux spectacle, ne pouvaient retenir leurs larmes. Au milieu de tout ce peuple affligé, le comte d'Edesse accompagna le convoi funèbre jusqu'au pied du Calvaire, où Baudouin fut enseveli près de Godefroi.

Quoique le dernier roi eût désigné Baudouin du Bourg pour son successeur, les barons et les prélats se réunirent pour choisir un nouveau prince. Plusieurs proposèrent d'offrir la couronne à Eustache de Boulogne, frère de Godefroi. Josselin de Courtenai, l'un des premiers comtes du royaume, se déclara en faveur de Baudouin du Bourg. Josselin, en arrivant en Asie, avait été accueilli et comblé de bienfaits par le comte d'Edesse, qui lui donna plusieurs villes sur l'Euphrate. Chassé ensuite ignominieusement par son bienfaiteur,

qui l'accusait d'ingratitude, il s'était réfugié 1118-1131
dans le royaume de Jérusalem, où il avait obtenu la principauté de Tibériade. Soit qu'il voulût réparer d'anciens torts, soit qu'il espérât obtenir de nouveaux bienfaits, il représenta aux barons assemblés « que Baudouin du Bourg » appartenait à la famille du dernier roi; que » sa piété, sa sagesse, sa bravoure étaient con» nues de tout l'Orient; qu'aucune contrée, » ni en-deçà ni au-delà des mers ne pouvait of» frir un prince plus digne de la confiance et de » l'amour des chrétiens. Les bénédictions des » habitants d'Édesse le désignaient au choix des » barons et des chevaliers; la Providence ve» nait de l'envoyer à Jérusalem pour consoler » le peuple chrétien de la mort de Godefroi. » Ce discours réunit tous les suffrages en faveur de Baudouin du Bourg, qui fut couronné peu de jours après, et transmit le comté d'Édesse à Josselin de Courtenai.

A peine Baudouin du Bourg était-il assis sur le trône de Jérusalem, qu'il fut obligé de voler au secours d'Antioche, attaquée par les Sarrazins de Damas, et les Turcomans venus des bords de l'Euphrate. Roger de Sicile, fils de Richard, qui depuis la mort de Tancrède gouvernait Antioche pendant la minorité du fils de Bohémond, avait été tué dans une sanglante bataille. Baudouin, accompagné du comte de

1118-1131 Tripoli, accourut sur les bords de l'Oronte, attaqua les musulmans victorieux et dispersa leur armée (1).

Après cette victoire, il était revenu à Jérusalem, lorsqu'il apprit que Josselin de Courtenay avait été fait prisonnier par les Turcs. Baudouin vola au secours du comté d'Édesse, menacé d'une invasion, et tomba lui-même entre les mains des musulmans.

Les vieilles chroniques ont célébré le zèle intrépide de cinquante Arméniens qui jurèrent de délivrer deux princes aimés de leurs sujets, et dont la captivité répandait la désolation parmi les chrétiens d'Orient. Leurs efforts brisèrent les fers de Josselin, mais après avoir bravé mille dangers sans pouvoir sauver Baudouin du Bourg, ils furent eux-mêmes pris par les infidèles. Ils périrent tous au milieu des supplices, et ne reçurent que dans le ciel, ajoutent les mêmes chroniques, le prix de leur généreux dévouement.

Josselin, échappé de sa prison, se rendit à Jérusalem, où il déposa dans l'église du St.-Sépulcre les chaînes qu'il avait portées chez les Turcs, et sollicita de prompts secours pour la délivrance de Baudouin. Le royaume dans le deuil, était menacé par les Sarrazins d'Égypte,

(1) Voyez, sur ce désastre, Kemaleddin et Tabari.

qui cherchaient à profiter de la captivité de Baudouin, et se rassemblaient dans les plaines d'Ascalon, avec le dessein de chasser les Francs de la Palestine. Dans ce pressant danger, les chrétiens de Jérusalem ne purent s'occuper que de la défense du royaume. A l'exemple des habitants de Ninive, ils cherchèrent d'abord à fléchir la colère du ciel par la pénitence et la prière. Un jeûne rigoureux fut ordonné, pendant lequel les femmes refusèrent le lait de leurs mamelles à leurs enfants au berceau; les troupeaux même furent éloignés de leur pâturage et privés de leur nourriture accoutumée. La guerre fut proclamée au son de la grosse cloche de Jérusalem. L'armée chrétienne, dans laquelle on comptait à peine trois mille combattants, était commandée par Eustache Grenier, comte de Sidon, nommé régent du royaume en l'absence de Baudouin. Le patriarche de la ville sainte portait, à la tête de l'armée, le bois de la vraie croix; il était suivi, dit Robert du Mont, de Ponce, abbé de Cluni, portant la lance avec laquelle on avait percé le flanc du Sauveur, et de l'évêque de Bethléem, qui tenait dans ses mains un vase où les prêtres chrétiens se vantaient d'avoir conservé le lait de la Vierge, mère de Dieu (1). 1118-1131

(1) Le récit de cette bataille et de ses préparatifs est tiré de

1118-1131 Les chrétiens rencontrèrent l'armée des Sarrazins dans les campagnes d'Ascalon. Bientôt la bataille s'engage; les Francs sont entourés par les Musulmans qui comptaient quarante mille hommes sous leurs drapeaux. La défaite des chrétiens paraissait assurée, lorsque tout à coup, dit l'historien que nous venons de citer, une lumière, semblable à celle de la foudre, sillonna les airs, et tomba sur l'armée musulmane. Cette lumière, que les chrétiens regardaient comme un miracle du ciel, devint le signal de la déroute des Sarrazins; les guerriers musulmans, plus superstitieux encore que les chrétiens, sont enchaînés par une subite terreur, et n'ont plus ni le courage ni la force de se défendre. Sept mille d'entr'eux restèrent sur le champ de bataille; cinq mille périrent engloutis dans les flots de la mer. Les chrétiens, victorieux, revinrent à Jérusalem, en chantant les louanges du Dieu des armées.

Les chevaliers chrétiens pleurèrent, dès lors, avec moins d'amertume, la captivité d'un roi sans lequel ils avaient pu vaincre les Sar-

---

Robert du Mont (*Robertus de Monte, appendice ad Sigebertum*). Cet auteur parle du jeûne qu'on fit subir aux troupeaux, comme on l'avait fait à Ninive : *universo pecori pabula negabantur*. Il parle ainsi du lait de la Sainte-Vierge porté dans un vase : *Episcopus Betlheemides ferens in pyxide lac sanctæ Mariæ virginis.*

razins ; mais l'armée des Francs, occupée de la défense des villes et des frontières toujours menacées par des armées nouvelles, ne pouvait sortir du royaume pour faire des conquêtes ; les guerriers qu'on retenait dans les villes chrétiennes, après une si grande victoire, s'affligeaient de leur inaction, et semblaient placer tout leur espoir dans les secours de l'Occident. Ce fut alors qu'il arriva une flotte vénitienne sur les côtes de Syrie. 1118-1131

Les Vénitiens, qui depuis plusieurs siècles faisaient le commerce de l'Orient et craignaient de rompre d'utiles relations avec les puissances musulmanes de l'Asie, n'avaient eu que très peu de part à la première croisade et aux événements dont elle fut suivie. Ils attendaient l'issue de cette grande entreprise pour prendre un parti, et s'associer sans péril aux victoires des chrétiens ; mais à la fin, jaloux des avantages qu'avaient obtenus les Génois et les Pisans en Syrie, ils voulurent aussi partager les dépouilles des musulmans, et préparèrent une expédition formidable contre les infidèles. Leur flotte, en traversant la Méditerranée, rencontra celle des Génois, qui revenait de l'Orient ; elle l'attaqua avec fureur et la força de fuir en désordre. Après avoir rougi la mer du sang des chrétiens, les Vénitiens poursuivirent leur route

1118-1131 vers les côtes de la Palestine, où ils rencontrèrent la flotte des Sarrazins, sortie des ports de l'Egypte. Bientôt il s'engagea un violent combat, dans lequel tous les vaisseaux égyptiens furent dispersés et couvrirent les flots de leurs débris.

Tandis que les Vénitiens détruisaient ainsi la flotte des musulmans, une armée envoyée par le calife du Caire fut battue par les chrétiens sous les murs de Jaffa; le doge de Venise qui commandait la flotte vénitienne entra dans le port de Ptolémaïs, et fut conduit en triomphe à Jérusalem. En célébrant la double victoire remportée sur les infidèles, on résolut de la mettre à profit par une expédition importante. Dans un conseil, tenu en présence du régent du royaume et du doge de Venise, on proposa d'assiéger la ville de Tyr ou la ville d'Ascalon. Comme les avis étaient partagés, on convint d'interroger Dieu et de suivre sa volonté. Deux billets de parchemin, sur lesquels on avait écrit les noms d'Ascalon et de Tyr furent déposés sur l'autel du St.-Sépulcre. Au milieu d'une foule nombreuse de spectateurs, un jeune orphelin s'avança vers l'autel, prit l'un des deux billets, et le sort tomba sur la ville de Tyr.

Les Vénitiens, plus dévoués aux intérêts de leur commerce et de leur nation qu'à ceux d'un royaume chrétien, demandèrent avant de com-

mencer le siége de Tyr, qu'on leur accordât une église, une rue, un four bannal, un tribunal particulier dans toutes les villes de la Palestine. Ils demandèrent encore d'autres priviléges et la possession d'un tiers de la ville conquise. La conquête de Tyr paraissait si importante, que le régent, le chancelier du royaume et les grands vassaux de la couronne acceptèrent, sans hésiter, les conditions des Vénitiens; dans un acte que l'histoire a conservé (1), ils s'engagèrent à ne point reconnaître pour roi de Jérusalem Baudouin du Bourg ou tout autre prince qui refuserait d'y souscrire. 1118-1131

Lorsqu'on eut partagé ainsi par un traité la ville qu'on allait conquérir, on s'occupa des préparatifs du siége. L'armée chrétienne partit de Jérusalem, et la flotte des vénitiens du port de Ptolemaïs, vers le commencement du printemps. L'historien du royaume de Jérusalem, qui fut long-temps archevêque de Tyr, s'arrête ici pour décrire les antiques merveilles de sa métropole. Dans son récit à la fois religieux et profane, il invoque tour à tour le témoignage d'Isaïe et de Virgile; après avoir parlé du roi Hyram et du tombeau d'Origène, il ne dédai-

(1) Cet acte est rapporté tout entier par Guillaume de Tyr. On pourra le lire dans les *Pièces justificatives*.

1118-1131 gne point de célébrer la mémoire de Cadmus et la patrie de Didon. Le bon archevêque vante surtout l'industrie et le commerce de Tyr, la fertilité de son territoire, ces teintures si célèbres dans l'antiquité, ce sable qui se changeait en vases transparents, et ces cannes à sucre qui, dès ce temps là, étaient recherchées dans toutes les régions de l'univers. La cité de Tyr, au temps du roi Baudouin, n'était plus cette ville somptueuse dont les riches marchands, au rapport d'Isaïe, étaient des princes; mais on la regardait encore comme la plus peuplée et la plus commerçante des villes de Syrie; elle s'élevait sur un rivage délicieux, que les montagnes mettaient à l'abri des frimas du nord; elle avait deux grands môles qui, comme deux bras, s'avançaient dans les flots, pour enfermer un port où la tempête ne trouvait point d'accès. La ville de Tyr, qui avait retenu sept mois et demi devant ses murs, Alexandre victorieux, était défendue d'un côté par une mer orageuse et des rochers escarpés; de l'autre, par une triple muraille surmontée de hautes tours.

Le doge de Venise, avec sa flotte, pénétra dans le port et ferma toute issue du côté de la mer. Le patriarche de Jérusalem, le régent du royaume, Ponce, comte de Tripoli, comman-

daient l'armée de terre. Dans les premiers jours 1118-1131
du siége, les chrétiens et les musulmans combattirent avec une opiniâtre ardeur, mais avec des succès partagés ; la désunion des infidèles vint bientôt seconder les efforts des Francs. Le calife d'Egypte avait cédé la moitié de la place au sultan de Damas, pour l'engager à la défendre contre les chrétiens. Les Turcs et les Egyptiens étaient divisés entre eux, et ne voulaient point combattre ensemble ; les Francs profitaient de ces divisions, et remportaient chaque jour de grands avantages. Après quelques mois de siége, les remparts s'écroulaient devant les machines des chrétiens ; les vivres commençaient à manquer dans la place ; les infidèles étaient prêts à capituler lorsque la discorde vint désunir à leur tour les chrétiens, et fut sur le point de rendre inutiles les prodiges de la valeur et les travaux d'un long siége.

L'armée de terre se plaignait hautement de supporter seule les combats et les fatigues ; les chevaliers et leurs soldats menaçaient de rester immobiles sous leurs tentes, comme les Vénitiens sur leur flotte. Pour prévenir l'effet de leurs plaintes, le doge de Venise vint dans le camp des chrétiens avec ses marins armés de leurs rames, et déclara qu'il était prêt à monter à l'assaut. Dès lors, une généreuse émulation

1118-1131 enflamma le zèle et le courage des soldats de terre et de mer; les musulmans, sans espoir de secours, furent obligés de se rendre après un siége de cinq mois et demi. Les drapeaux du roi de Jérusalem et du doge de Venise, flottèrent ensemble sur les murailles de Tyr; les chrétiens firent leur entrée triomphante dans la ville, tandis que les habitants, d'après la capitulation, en sortaient avec leurs femmes et leurs enfants (1).

Le jour où l'on reçut à Jérusalem la nouvelle de la conquête de Tyr, fut une fête pour tout le peuple de la ville sainte. Au bruit des cloches on chanta le *Te Deum* en actions de grâces; des drapeaux furent arborés sur les tours et sur

(1) Albert d'Aix finit son Histoire à la première année du règne de Baudouin II, et Foulcher de Chartres termine la sienne après le siége de Tyr. On peut consulter sur ce règne et les suivants plusieurs passages de Baronius, de Robert du Mont, de Sanuti, et surtout Guillaume de Tyr, et Bernardus Thesaurarius. Il nous reste la seconde partie d'une histoire de Jérusalem, dont l'auteur anonyme parle du règne des deux premiers Baudouin.

On trouvera peut-être que j'ai emprunté de ces différents historiens une trop grande quantité de détails; mais je n'ai pu résister au désir d'apprendre à mes lecteurs des choses qu'on n'a point racontées dans la langue française. On s'étonne qu'aucun écrivain de notre nation n'ait parlé du royaume de Jérusalem, presque toujours gouverné et défendu par des Français.

les remparts de la ville; des branches d'oliviers 1118-1131
et des bouquets de fleurs étaient semés dans les rues et sur les places publiques; de riches étoffes ornaient les dehors des maisons et les portes des églises. Les vieillards rappelaient dans leurs discours la splendeur du royaume de Juda, et les jeunes vierges répétaient en chœur les psaumes dans lesquels les prophètes avaient célébré la ville de Tyr.

Le doge de Venise, en revenant dans la ville sainte, fut salué par les acclamations du peuple et du clergé. Les barons et les grands du royaume firent leurs efforts pour le retenir dans la Palestine; ils allèrent jusqu'à lui offrir la couronne de Baudouin; les uns croyaient que ce prince était mort chez les infidèles, les autres ne reconnaissaient un roi qu'à la tête d'une armée et sur le champ de bataille. Le doge refusa la couronne qu'on lui proposait, et, content du titre de prince de Jérusalem, ramena sa flotte victorieuse en Italie.

Tandis qu'on offrait à un prince étranger le trône de Jérusalem, Baudouin du Bourg touchait au terme de sa captivité. L'émir Balac (1),

(1) L'émir Balac était un prince de la famille d'Ortoc, qui possédait plusieurs places sur l'Euphrate, régnait dans Alep, dans la Mésopotamie, et pouvait mettre sur pied des armées innombrables de Turcomans.

1118-1131 qui le retenait prisonnier, après avoir vaincu dans une bataille dix mille chrétiens commandés par Josselin, assiégeait la citadelle d'une ville musulmane de Syrie, et se préparait à secourir la ville de Tyr, lorsqu'il fut blessé d'un javelot et mourut regretté des plus ardents disciples de Mahomet. Baudouin put alors racheter sa liberté, et reparut au milieu des chrétiens, après avoir passé dix-huit mois dans les fers. Le roi de Jérusalem avait promis aux Sarrazins une somme considérable pour sa rançon; mais il lui était plus facile de combattre et de vaincre ses ennemis que de remplir sa promesse. Les musulmans lui avaient d'ailleurs fourni un prétexte pour les attaquer en maltraitant (1) les otages qu'il leur avait donnés; lorsque les infidèles lui demandèrent le prix de sa liberté, il ne leur répondit que par des victoires. Les chevaliers chrétiens qui paraissaient l'avoir oublié, lorsqu'ils le virent les armes à la main, remercièrent le ciel de sa délivrance. Ils vinrent en foule se ranger sous ses drapeaux, et reconnurent avec joie l'autorité d'un prince qui semblait n'être sorti de sa prison que pour les conduire à de nouveaux combats.

---

(1) Edme, fille de Baudouin, encore enfant, fut violée par les musulmans, à qui son père l'avait donnée en otage.

Les états chrétiens avaient alors pour ennemis les califes de Bagdad et du Caire, le sultan de Damas, les émirs de Mossoul, d'Alep, et les descendants d'Ortoc, maîtres de quelques places sur l'Euphrate (1). Les Egyptiens étaient fort affaiblis par leurs nombreuses défaites, et ne conservaient que la ville d'Ascalon, de leurs anciennes conquêtes sur les côtes de Syrie; mais la garnison de cette place, formée de plusieurs armées vaincues, menaçait encore le territoire des chrétiens. Quoique les Egyptiens eussent perdu les villes de Tyr, de Tripoli, de Ptolemaïs ils restaient toujours les maîtres de la mer, et leurs flottes dominaient sans obstacles dans les parages de la Syrie, lorsque les peuples maritimes de l'Europe ne venaient pas au secours des Francs établis en Palestine. 1118-1131

Les Turcs, accoutumés à la vie militaire et pastorale, n'aspiraient pas à l'empire des mers, mais ils ne laissaient point de repos aux chrétiens. Ils se faisaient redouter, non point par leurs grandes armées, qui souvent ne présentaient qu'une multitude confuse et sans discipline, mais par leurs incursions continuelles. Dociles et patients, ils supportaient mieux la faim,

(1) Voyez, tant sur les incursions des Turcs, que sur celles des chrétiens, Kemaleddin, Tabari et Aboul-Féda.

1118-1131 la soif, la fatigue, que la vue de l'ennemi. La connaissance du pays, l'habitude du climat, les intelligences qu'ils avaient avec les habitants, leur donnaient un grand avantage sur les chrétiens, dans leurs courses guerrières. Leurs soldats surpassaient les Francs dans l'art de diriger un trait, de monter à cheval; leurs chefs excellaient dans toutes les ruses de la guerre. Leur tactique consistait à fatiguer leurs ennemis, à leur dresser des embûches, à les attirer dans une position difficile, où ils pouvaient triompher sans combat. La discorde qui divisait sans cesse les princes musulmans de Syrie, les révolutions qui, chaque jour, menaçaient leur pouvoir, les empêchaient de suivre long-temps le même plan de défense ou d'attaque; mais lorsqu'ils jouissaient d'une tranquillité passagère, tantôt excités par l'ardeur du pillage, tantôt animés par les prières et les conseils du calife de Bagdad, ils fondaient comme un orage subit et imprévu, sur le territoire d'Antioche, d'Édesse, de Tripoli, ou sur le royaume de Jérusalem. Si les musulmans éprouvaient une défaite, ils se retiraient avec l'espoir de trouver une occasion plus favorable; s'ils étaient vainqueurs, ils ravageaient les villes et les campagnes, et retournaient dans leur pays, chargés de dépouilles, en chantant ces paroles : *l'Alcoran est dans la joie, et l'Évangile dans les larmes.*

L'espoir du butin attirait chaque année des hordes et des tribus nouvelles qui accouraient du mont Caucase, du mont Taurus, du Koraçan et des rivages du Tigre. Ces tribus, la plupart sauvages et barbares, se mêlaient aux musulmans de la Syrie et de la Mésopotamie, et remplaçaient dans les armées et dans les villes, ceux que la guerre avait moissonnés. 1118-1131

Parmi les tribus qui étaient venues s'établir en Syrie, l'histoire ne doit pas oublier celle des *Assassins* ou ismaéliens, dont la secte avait pris naissance vers le commencement du 11e. siècle, dans les montagnes de la Perse. Peu de temps avant la première croisade, ils s'emparèrent d'une partie du Liban, et fondèrent une colonie entre Tripoli et Tortose; cette colonie était gouvernée par un chef que les Francs appelaient le *Vieux ou le Seigneur de la Montagne.* Le chef des Ismaéliens ne régnait que sur une vingtaine de châteaux ou bourgades; il comptait à peine soixante mille sujets, mais il avait fait du despotisme, une espèce de culte, et son autorité était sans bornes. Ses sujets le regardaient comme le seul dépositaire des lois de Mahomet; tous ceux qui résistaient à ses volontés, méritaient la mort. Le Vieux de la Montagne, selon la croyance des Ismaéliens, pouvait distribuer à ses serviteurs les délices du paradis; celui qui mourait

1118-1131 pour obéir à son chef, montait au ciel où l'attendait le prophète de la Mecque ; celui qui mourait dans son lit, souffrait de longues douleurs dans un autre monde.

Les Ismaéliens étaient divisés en trois classes : le peuple, les soldats et les gardes. Le peuple vivait de la culture des terres et du commerce ; il était docile, laborieux, sobre et patient ; rien n'égalait l'adresse, la force et l'audace des guerriers : on vantait leur habileté dans la défense et le siége des places. La plupart des princes musulmans cherchaient à les avoir à leur solde.

La classe la plus distinguée était celle des gardes ou fédaïs ; on ne négligeait rien pour leur éducation. Dès leur enfance, ils fortifiaient leur corps par des exercices violents ; ils cultivaient leur esprit par l'étude des arts. On leur apprenait les langues de l'Asie et de l'Europe, pour qu'ils pussent aller dans tous les pays exécuter les ordres de leur maître. On employait toutes sortes de prestiges pour enflammer leur imagination et leur courage ; pendant leur sommeil, provoqué par des boissons enivrantes, ils étaient transportés dans des jardins délicieux, et se réveillaient entourés des séductions de la volupté. C'est là que le Vieux de la Montagne, en leur montrant l'image des joies du paradis, leur inspirait une aveugle obéissance. Au milieu des

illusions dont ils étaient frappés, leur maître 1118-1131
pouvait leur ordonner de se jeter du haut d'une tour, de se précipiter dans les flammes, de se percer d'un fer mortel. Lorsque le Vieux de la Montagne leur avait désigné celui qu'il voulait punir, ils allaient, armés d'un poignard, le chercher dans les palais, au milieu des camps, et ne connaissaient ni les obstacles ni le danger.

Souvent les princes chargeaient le chef des Ismaéliens du soin de leur vengeance, et lui demandaient le trépas de leurs rivaux ou de leurs ennemis. De puissants monarques étaient ses tributaires. La crainte qu'il inspirait, les meurtres commis par ses ordres grossissaient ses trésors. Entouré de sa milice intrépide, il envoyait au loin la mort; il répandait partout la terreur de son nom, et lui-même n'avait rien à craindre de ses ennemis.

Les Ismaéliens, implacables sectaires, avaient une profonde aversion pour les Turcs de Syrie; plusieurs d'entre eux servaient les émirs et les sultans de cette nation, mais ils faisaient payer cher leurs services, et se mêlaient souvent aux révolutions sanglantes qui précipitaient du trône les dynasties musulmanes de l'Orient. Ils avaient moins de haine pour les chrétiens, parce que ceux-ci combattaient les Turcs; quelquefois même ils furent pour les Francs d'utiles auxiliaires. Lorsque Baudouin du

1118-1131 Bourg sortit de sa captivité, ils proposèrent de lui livrer Damas, où se trouvaient un grand nombre de leurs guerriers; mais le complot ayant été découvert, ils échouèrent dans leur entreprise, et six mille Ismaéliens enfermés dans la ville, furent égorgés par les musulmans (1).

Le Vieux de la Montagne ordonna la mort de l'émir de Mossoul, qui avait défendu la ville de Damas contre les chrétiens. Le meurtre de l'émir musulman jeta la Syrie dans le trouble et l'agitation; mais du sein du désordre il s'éleva une puissance nouvelle et formidable. Zengui, fils d'Aksancar, l'un des plus habiles capitaines de son temps, obtint la principauté de Mossoul, s'empara d'Émesse, d'Alep, de plusieurs autres villes de Syrie, et fonda la dynastie des Atabecks ou gouverneurs du prince, qui devait bientôt dominer sur l'Orient et se rendre redoutable aux chrétiens (2).

---

(1) Nos savants orientalistes ont fait des travaux utiles et approfondis sur la secte des Ismaéliens; à leur tête est M. de Sacy, qui nous a fait connaître la doctrine et plusieurs usages de ce peuple singulier. M. Jourdain nous a fourni sur ce même sujet un Mémoire intéressant que nous renvoyons aux *Pièces justificatives*.

(2) Voyez, sur l'origine et le règne de Zengui, l'histoire des Atabecks, par Ben-Latir.

Tandis que cette puissance nouvelle s'élevait 1118-1131
en Syrie, les états chrétiens d'Orient étaient au plus haut degré de leur prospérité. Le comté d'Édesse, qui contenait une grande partie des riches provinces de la Mésopotamie, avait pour alliés et pour auxiliaires tous les princes arméniens. Plusieurs villes de la Célésyrie, de la Cilicie et de la petite Arménie formaient la principauté d'Antioche, la plus étendue et la plus florissante des provinces chrétiennes.

Le comté de Tripoli comprenait plusieurs places situées sur la mer de Phénicie, depuis Margath jusqu'au fleuve Adonis. Ce fleuve, célèbre dans l'antiquité profane et sacrée, bornait au nord le royaume de Jérusalem, qui, vers le midi, s'étendait sur les rivages de la mer jusqu'aux portes d'Ascalon, et vers l'Orient jusqu'au désert de l'Arabie.

Ces quatre états formaient une confédération redoutable; l'Europe voyait avec orgueil ces colonies chrétiennes qui lui avaient coûté tant de sang; on s'affligeait de leurs revers, on se réjouissait de leur progrès. Le salut de la chrétienté paraissait attaché à leur conservation. Les plus braves d'entre les chrétiens étaient toujours prêts à se dévouer pour l'héritage et la cause de Jésus-Christ. La religion ne promettait

1118-1131 plus ses récompenses qu'à la valeur, et la charité même était devenue guerrière.

Du sein d'un hôpital consacré au service des pauvres et des pèlerins, on vit sortir des héros armés contre les infidèles. On admirait à la fois l'humanité et la bravoure des chevaliers de St.-Jean (1). Tandis que les uns veillaient aux soins de l'hospitalité, les autres allaient combattre les ennemis de la foi. A l'exemple de ces pieux chevaliers, quelques gentilshommes se réunirent près du lieu où avait été bâti le temple de Salomon, et firent le serment de protéger et de défendre les pèlerins qui se rendaient à Jérusalem. Leur réunion donna naissance à l'ordre des Templiers, qui, dès son origine fut approuvé par un concile, et dut ses statuts à S. Bernard.

Ces deux ordres étaient dirigés par le même mobile qui avait fait naître les croisades, la réunion de l'esprit militaire et de l'esprit religieux. Retirés du monde, ils n'avaient plus d'autre patrie que Jérusalem, d'autre famille

(1) L'histoire des chevaliers de St.-Jean a été écrite en italien, par Bosio, traduite en français, par Boyssat. L'histoire qu'a faite ensuite l'abbé de Vertot, a fait oublier toutes celles qui l'ont précédée. Les Templiers, après leur fin tragique, n'ont point eu d'historien de leurs exploits dans la Terre-Sainte; mais ils ont trouvé, de nos jours, un éloquent défenseur dans M. Raynouard.

que celle de Jésus-Christ. Les biens, les maux, 1118-1131
les dangers, tout était commun entre eux; une seule volonté, un seul esprit dirigeait toutes leurs actions et toutes leurs pensées; tous étaient réunis dans une même maison, qui semblait habitée par un seul homme. Ils vivaient dans une grande austérité, et plus leur discipline était sévère, plus elle avait de liens pour enchaîner leurs cœurs. Les armes formaient leur seule parure; des ornements précieux ne décoraient point leurs habitations ni leurs églises; mais on y voyait partout des lances, des boucliers, des étendards pris sur les infidèles. A l'approche du combat, dit S. Bernard (1), ils s'armaient de foi au-dedans et de fer au-dehors; ils ne craignaient ni le nombre ni la fureur des barbares; ils étaient fiers de vaincre, heureux de mourir pour Jésus-Christ, et croyaient que toute victoire vient de Dieu.

La religion avait sanctifié les périls et les violences de la guerre. Chaque monastère de la Palestine était comme une forteresse où le bruit des armes se mêlait à la prière. D'humbles cénobites cherchaient la gloire des combats; des chanoines, institués par Godefroi pour prier

(1) Voyez saint Bernard, *Exhortatio ad milites Templi.*

1118-1131 auprès du saint tombeau, à l'exemple des hospitaliers et des templiers, s'étaient revêtus du casque et de la cuirasse, et sous le nom de chevaliers du St.-Sépulcre, se distinguaient parmi les soldats de Jésus-Christ.

La gloire de ces ordres militaires se répandit bientôt dans tout le monde chrétien. Leur renommée pénétra jusque dans les îles et chez les peuples lointains de l'Occident. Tous ceux qui avaient des péchés à expier accoururent dans la ville sainte pour partager les travaux des guerriers chrétiens. Une foule d'hommes qui avait dévasté leur propre pays, vint défendre le royaume de Jérusalem, et s'associer aux périls des plus fermes défenseurs de la foi.

L'Europe n'avait point de famille illustre qui ne fournît un chevalier aux ordres militaires de la Palestine. Les princes mêmes s'enrôlaient dans cette sainte milice, et quittaient les marques de leur dignité pour prendre la cotte d'armes rouge des hospitaliers, ou le manteau blanc des chevaliers du Temple. Chez tous les peuples de l'Occident on leur donnait des châteaux et des villes, qui offraient un asyle et des secours aux pèlerins, et devenaient des auxiliaires du royaume de Jérusalem. De simples religieux, des soldats de Jésus-Christ, avaient un legs dans tous les testaments, et souvent

ils furent les héritiers des princes et des monarques. 1118-1131

Les chevaliers de St.-Jean et du Temple méritèrent long-temps les plus grands éloges : heureux, et plus dignes des bénédictions de la postérité, si dans la suite ils ne s'étaient pas laissé corrompre par leurs succès et par leurs richesses ; s'ils n'avaient pas souvent troublé l'état dont leur bravoure était l'appui ! Ces deux ordres étaient comme une croisade qui se renouvelait sans cesse et qui entretenait l'émulation dans les armées chrétiennes.

Les mœurs militaires des Francs qui combattaient alors dans la Palestine présentent un spectacle digne de fixer l'attention de l'historien et du philosophe, et peuvent servir à expliquer les progrès rapides et la décadence future du royaume de Jérusalem. Le principe d'honneur qui animait les guerriers et les empêchait de fuir, même dans un combat inégal, était le mobile le plus actif de leur bravoure, et leur tenait lieu de discipline. Abandonner son compagnon dans le péril, se retirer devant l'ennemi était une action infâme aux yeux de Dieu et aux yeux des hommes. Dans les combats, leurs rangs serrés, leur haute stature, leurs chevaux de bataille, couverts comme eux de fer, renversaient, dispersaient les nombreux bataillons

1118-1131 des Sarrazins. Malgré la pesanteur de leurs armes, rien n'égalait la rapidité avec laquelle ils se transportaient dans les lieux les plus éloignés. On les voyait combattre presque dans le même temps en Égypte, sur l'Euphrate et sur l'Oronte; ils ne s'éloignaient de ces théâtres accoutumés de leurs victoires, que pour menacer la principauté de Damas ou quelques villes de l'Arabie. Au milieu de leurs exploits, ils ne connaissaient d'autre loi que la victoire, abandonnaient et rejoignaient à leur gré les drapeaux qui les conduisaient à l'ennemi, et ne demandaient à leurs chefs que l'exemple de la bravoure.

Comme leur milice avait sous ses drapeaux des guerriers de plusieurs nations, l'opposition des caractères, la différence des mœurs et du langage entretenait parmi eux une généreuse émulation, et quelquefois faisait naître la jalousie et la discorde. Souvent le hasard, une circonstance imprévue décidait une entreprise et le sort d'une campagne. Lorsque les chevaliers chrétiens se croyaient en état de combattre l'ennemi, ils allaient le chercher sans se mettre en peine de cacher leur marche; la confiance dans leur force, dans leurs armes, et surtout dans la protection du ciel, leur

leur faisait négliger les stratagêmes et les ruses 1118-1131
de la guerre, et même les précautions les plus nécessaires au salut d'une armée. La prudence dans leurs chefs ne leur paraissait souvent qu'une marque de timidité et de faiblesse, et plusieurs de leurs princes payèrent de leur vie ou de leur liberté, la vaine gloire d'affronter les périls sans utilité pour la cause des chrétiens.

Les Francs de la Palestine ne connaissaient guère d'autres dangers, d'autres ennemis que ceux qui se présentaient devant eux sur le champ de bataille. Plusieurs entreprises importantes, que la fortune seule semblait diriger, devaient assurer le salut et la prospérité des états chrétiens en Asie. La première de ces entreprises était d'abaisser la puissance des califes d'Égypte; la seconde de conquérir et de conserver les villes maritimes de la Syrie, afin de recevoir les flottes et les secours de l'Occident; la troisième de défendre les frontières et d'opposer de toute part une barrière aux Turcs et aux Sarrazins. Chacun de ces grands intérêts, ou plutôt tous ces intérêts réunis, occupaient sans cesse les Francs établis en Asie, sans qu'ils eussent d'autre politique que celle des circonstances, sans qu'ils employassent pour réussir, d'autre moyen que leur épée. C'est là qu'il faut admirer leurs efforts, et que leur

1118-1131 bravoure, qui suffisait à tout, paraîtra tenir du prodige.

Parmi les illustres pèlerins qui se rendaient alors dans la Palestine et s'associaient aux travaux des chevaliers chrétiens, l'histoire ne doit pas oublier Foulque, comte d'Anjou. Il était fils de Foulque le Rechin et de Bertrade de Montfort, qui devint la femme de Philippe Ier., et pour laquelle le roi de France avait bravé toutes les foudres de l'église. Foulque d'Anjou ne pouvait se consoler de la mort de sa femme Eremberge, fille d'Élie, comte du Maine. Son chagrin le conduisit dans la Palestine, où il entretint pendant un an cent hommes d'armes, qu'il menait lui-même au combat. Il réunissait la piété à la bravoure, et faisait admirer en lui les qualités d'un bon prince. Baudouin qui n'avait point d'enfant mâle, lui offrit en mariage sa fille Mélisende, et promit de le faire reconnaître pour son successeur. Foulque accepta cette proposition avec joie et devint le gendre et l'héritier du roi de Jérusalem.

Dès lors ces deux princes s'occupèrent ensemble de faire fleurir le royaume et de le défendre contre les Sarrazins. Leur union servit de modèle aux princes chrétiens et dura jusqu'à la mort de Baudouin, qui voyant s'approcher sa dernière heure, se fit transporter au lieu même

où Jésus Christ était ressuscité, et mourut entre 1118-1131
les bras de sa fille et de son gendre, auxquels il recommanda la gloire des chrétiens en Orient.

Baudouin avait un esprit droit, une ame élevée, une douceur inaltérable. La religion présidait à ses moindres actions, inspirait toutes ses pensées; mais il avait plus de dévotion peut-être qu'il ne convenait à un prince et à un guerrier. On le voyait sans cesse prosterné contre terre; et, si on en croit Guillaume de Tyr, il avait les mains et les genoux endurcis par les pratiques de la piété. Il passa dix-huit ans sur le trône d'Édesse, douze sur celui de Jérusalem; il fut fait deux fois prisonnier et resta sept ans dans les fers des infidèles. Il n'eut ni les défauts ni les qualités de son prédécesseur; son règne fut illustré par des conquêtes et des victoires auxquelles il n'eut point de part, mais il n'en fut pas moins regretté des chrétiens, qui aimaient à voir en lui le dernier des compagnons de Godefroi.

Sous son règne, les mœurs commençaient à se corrompre; par ses soins, un concile s'assembla à Naplouse, pour mettre un frein au libertinage, et punir les infracteurs de la morale et de l'ordre public. Mais les décrets du concile, déposés (1) dans les églises, ne ser-

(1) Nous rapporterons en entier, les décrets du concile de

1131-1142 virent qu'à montrer les désordres des chrétiens, et n'arrêtèrent point les progrès de la corruption, qui ne fit que s'accroître sous les règnes suivants. Baudouin fut plus heureux dans les mesures qu'il prit pour peupler et enrichir sa capitale. Un édit supprima tous les droits d'entrée sur les grains et les légumes, apportés dans la ville sainte par les Syriens. Baudouin augmenta ainsi le commerce et la population de Jérusalem, et ranima l'agriculture dans les provinces voisines.

Foulque, comte d'Anjou, fut couronné roi de Jérusalem après la mort de Baudouin. A son avénement au trône, la discorde troublait les états chrétiens et menaçait d'une ruine prochaine la principauté d'Antioche. Le fils de Bohémond qui venait de prendre les rênes du gouvernement, avait été tué dans une bataille contre les Turcs de l'Asie mineure. Une fille qu'il avait eue d'Alise, sœur de Mélisende, était appelée à recueillir l'héritage paternel; mais la faiblesse de son sexe et de son âge ne

---

Naplouse, qui sont un monument précieux de l'histoire de ces temps reculés; mais la plupart des crimes ou des péchés contre lesquels s'élèvent les pères du concile, ne permettent pas de citer leurs statuts en français, et d'en donner ici les détails les plus curieux.

lui permettait pas de faire valoir ses droits. 1131-1142
Alise sa mère voulut s'emparer de l'autorité, et ne craignit point, pour réussir dans ses projets, d'invoquer le secours et l'appui des Sarrazins. D'un autre côté, Roger, roi de Sicile, de la famille de Bohémond et de Tancrède, avait des prétentions sur la principauté d'Antioche. Le peuple, le clergé, la noblesse étaient partagés en plusieurs factions.

Le roi de Jérusalem, chef et protecteur de la confédération des Francs en Asie, résolut de rétablir l'ordre, et prit la route d'Antioche avec ses barons et les chevaliers du Temple et de St.-Jean. Le comte de Tripoli, qui avait embrassé le parti d'Alise, entreprit d'arrêter à son passage le roi de Jérusalem. Ces deux princes se livrèrent un combat, et les plaines de la Phénicie furent rougies du sang des chrétiens. Foulque d'Anjou, après avoir dispersé les troupes du comte de Tripoli, arriva sur les bords de l'Oronte, imposa silence aux factieux et rétablit la paix. Pour maintenir son ouvrage, il résolut de donner à la fille de Bohémond un époux qui pût défendre ses droits, et mériter la confiance des guerriers chrétiens. La Syrie ne lui offrait aucun prince, aucun chevalier digne de son choix ; il jeta les yeux sur les princes de l'Occident, et choisit Raymond de Poitiers

1131-1142 pour gouverner Antioche, comme Baudouin II l'avait choisi lui-même pour gouverner Jérusalem. Ainsi l'Europe, qui avait fourni des défenseurs aux états chrétiens d'Orient, leur fournissait aussi des princes et des rois. Raymond de Poitiers, frère de Guillaume, duc d'Aquitaine, quitta la France avec le bourdon et la pannetière des pelèrins, et vint en Syrie épouser la fille de Bohémond, et régner avec elle sur les bords de l'Oronte.

Les troubles d'Antioche avaient fait renaître les prétentions des empereurs de Constantinople. Jean Commène, fils et successeur d'Alexis, se mit à la tête d'une armée, s'empara de plusieurs places de la Cilicie, et vint camper devant la ville d'Antioche. Après quelques combats où la victoire resta indécise, on ouvrit des négociations, à la suite desquelles Raymond de Poitiers prêta serment de fidélité à l'empereur. Les deux princes, réunis par un traité, résolurent de tourner leurs armes contre les Sarrazins. Leurs troupes, qu'ils commandaient en personne, attaquèrent sans succès Alep et plusieurs villes de Syrie; la mésintelligence qui suivait partout les Grecs et les Latins fit échouer toutes leurs entreprises. L'empereur, dans son dépit, revint à Antioche dont il voulait se rendre maître, et qu'il fut obligé d'abandonner

dans une sédition. Il avait le projet d'aller jusqu'à Jérusalem à la tête de son armée, avec l'intention, si on en croit les Latins, de s'emparer de la Palestine; Foulque lui envoya des ambassadeurs pour lui annoncer qu'il ne pourrait être reçu dans la ville sainte que comme un simple pèlerin; Jean n'osa se plaindre, envoya des présents à Foulque d'Anjou, et renonça, sans peine, au pèlerinage de Jérusalem. Après une campagne où il avait déployé toutes les forces de l'empire, il retourna dans sa capitale, n'ayant obtenu pour fruit de son entreprise qu'un vain hommage du prince d'Antioche. 1131-1142

Foulque d'Anjou qui venait de rétablir la paix chez ses voisins, trouva à son retour la discorde dans ses états et jusque dans sa propre maison. Gauthier, comte de Césarée, accusa Hugues, comte de Jaffa, du crime de félonie envers son roi. Ce dernier s'était attiré la haine de Foulque d'Anjou et des grands du royaume; les uns disent par son orgueil et sa désobéissance, les autres par de coupables liaisons avec la reine Mélisende. Lorsque les barons eurent entendu Gauthier de Césarée, ils proposèrent un combat en champ clos entre l'accusé et l'accusateur, et, comme le comte de Jaffa ne se trouva point au lieu désigné pour le combat, il fut déclaré coupable.

1131-1142 Hugues descendait du fameux seigneur de Puyset, qui leva l'étendard de la révolte contre le roi de France, et qui, vaincu à la fin par Louis-le-Gros (1), dépouillé de ses possessions, banni de sa patrie, s'était réfugié dans la Palestine, où ses exploits lui avaient fait obtenir le comté de Jaffa, qu'il transmit à son fils. Hugues avait le caractère bouillant et impétueux de son père, et comme lui ne savait ni pardonner une injure ni supporter un acte d'autorité. En apprenant qu'il était condamné sans être entendu, il ne peut retenir sa colère, et court dans Ascalon implorer le secours des infidèles contre les chrétiens. Les musulmans, charmés de la division qui s'élevait parmi leurs ennemis, se mirent aussitôt en campagne, et ravagèrent tout le pays jusqu'à la ville d'Arsur. Hugues, après avoir contracté une alliance criminelle avec les Sarrazins, vint s'enfermer dans Jaffa, où il fut bientôt assiégé par le roi de Jérusalem.

La soif de la vengeance animait les deux par-

(1) Le château de Puyset, près d'Orléans, fut assiégé trois fois par toutes les forces de Louis-le-Gros; ce château fut à la fin pris et démoli. Velly et tous les historiens français font mourir le seigneur de Puyset dans le royaume de Naples, parce qu'ils ont négligé de lire Guillaume de Tyr.

tis; Foulque d'Anjou avait juré de punir la félonie de son vassal; Hugues était déterminé à s'ensevelir sur les ruines de Jaffa. Avant qu'on commençât l'attaque, le patriarche de Jérusalem interposa sa médiation, et rappela aux guerriers chrétiens les préceptes de la charité évangélique. Hugues rejeta d'abord la paix avec indignation, mais ayant été abandonné par les siens, il prêta enfin l'oreille aux discours pacifiques du patriarche, et consentit à déposer les armes. Le roi de Jérusalem renvoya son armée, et le comte de Jaffa s'engagea à quitter le royaume, où il ne devait rentrer qu'après trois ans d'exil. Il attendait à Jérusalem le moment favorable pour son départ, lorsqu'une circonstance imprévue fut sur le point de renouveler les querelles assoupies. 1131-1142

« Il advint, dit Guillaume de Tyr (1),
» comme le comte jouait aux dés dans la rue
» de la Pelterie, devant la boutique d'un mar-
» chand nommé Alpham, qu'un soldat breton
» de nation, ayant desgagé son espée, se vint
» jetter sur ledit comte au dépourvu, et qui
» étant du tout attentif à son jeu, ne pensait

(1) En citant Guillaume de Tyr, je me sers toujours de la vieille traduction, dont le style naïf et simple se rapproche plus de l'esprit et des mœurs du 12e. siècle.

1131-1142 » rien moins qu'à cela, et de prime entrée » sans dire ni qui a perdu ni qui a gaigné, lui » donna tel horion de sa ditte espée sur le » visage, qu'il le fit trebucher en la place. » A la vue de cette scène tragique, on accourt en foule, on se presse, on s'interroge; toute la ville est en rumeur; on déplore le sort du comte de Jaffa; on ne songe plus à sa rébellion; de toutes parts des plaintes se font entendre contre le roi qu'on accuse d'avoir dirigé lui-même le poignard d'un assassin; cependant le roi fait arrêter le meurtrier qui est jugé selon la rigueur des lois. Le jugement portait que les membres du coupable seraient rompus. Foulque confirma la sentence, en ajoutant seulement que l'assassin du comte de Jaffa n'aurait point la langue coupée, afin qu'il pût nommer ses complices. Ce malheureux expira en déclarant qu'aucun ordre ne lui avait été donné, mais qu'il croyait avoir servi sa religion et son roi. Chacun resta ainsi le maître de faire des conjectures selon la passion qui l'animait et le parti qu'il avait embrassé. Le comte de Jaffa ne tarda pas à guérir de ses blessures; au bout de quelques mois, il quitta la Palestine, et se rendit en Sicile, où il mourut avant le terme fixé pour son exil.

La reine Mélisende conserva un profond

ressentiment de tout ce qui s'était passé, et 1131 à 1142
montra par-là, qu'elle n'était point étrangère à l'origine de ces discordes fatales. « Depuis le » jour où le comte partit du royaume, dit Guil- » laume de Tyr, tous ceux qui, contre lui, » avaient été délateurs envers le roi, et l'avaient » incité à le mettre en sa male grâce, tellement » encoururent l'indignation de la reine, qu'ils » n'étaient pas en trop grande sûreté de leurs » propres personnes, et même le roi n'avait pas » l'air trop assuré entre les favoris et les parents » de la reine. » Toutefois le courroux de Mélisende s'apaisa avec le temps, et ne survécut point au comte de Jaffa. Foulque, lui-même, soit que l'âge eût affaibli ses sentiments, soit qu'il lui parût sage d'effacer les dernières traces d'une affaire malheureuse, se repentit d'avoir compromis l'honneur de la reine, et ne négligea rien pour lui faire oublier l'excès de sa jalousie et les rigueurs qu'il avait employées.

Au milieu de ces démêlés, le roi de Jérusalem devait s'applaudir de n'avoir point à repousser une invasion des infidèles. Le prince de Mossoul, Zengui, attaqua quelques forteresses des chrétiens, mais il fut bientôt détourné de ses entreprises contre les Francs, par le projet de réunir à ses états la principauté de Damas. Le prince musulman, qui régnait à Damas, ne

1131-1142 trouva d'autre moyen de résister à Zengui, que d'appeler à son secours les chrétiens. Le roi de Jérusalem, après avoir reçu des otages et des sommes considérables, se mit en campagne à la tête de son armée, pour protéger et défendre une ville musulmane; Zengui craignit de se mesurer avec les Francs, et ne vint point attaquer Damas. D'après les conditions de l'alliance avec les chrétiens, on devait leur rendre la ville de Paneas, ou Césarée de Philippe, qui, peu de temps auparavant, était tombée au pouvoir des Sarrazins. Les guerriers de Damas et ceux de Jérusalem allèrent ensemble mettre le siége devant cette ville, située au pied du Liban et près des sources du Jourdain; pour la seconde fois, on vit dans un même camp et dans une même armée flotter les étendards de Mahomet et ceux de Jésus-Christ. Césarée de Philippe capitula après quelques jours de siége, et fut rendue au roi de Jérusalem.

Cette conquête fut l'événement le plus important qui signala le dernières années du règne de Foulque d'Anjou. Le roi de Jérusalem, étant à la chasse dans la plaine de Ptolémaïs, tomba de cheval, et mourut de sa chute, ne laissant pour lui succéder que deux enfants en bas âge. Il fut moins regretté pour ses qualités

personnelles, que pour l'état fâcheux où sa mort laissait le royaume. Guillaume de Tyr, qui loue les vertus de Foulque d'Anjou, remarque avec une naïveté digne de ces temps reculés, que ce prince avait les cheveux roux, et qu'on ne pouvait lui reprocher aucuns des défauts attribués aux hommes de cette couleur. Il avait plus de soixante ans, lorsqu'il monta sur le trône de Jérusalem; dans les dernières années de sa vie, sa mémoire était si fort affaiblie qu'il ne reconnaissait pas ses propres serviteurs; il n'avait plus assez de forces et d'activité, pour être le chef d'un royaume environné d'ennemis. Il s'occupa plus de bâtir des forteresses que de rassembler des armées, et de défendre ses frontières que de faire de nouvelles conquêtes. Sous son règne, l'esprit militaire des chrétiens parut s'affaiblir et fut remplacé par l'esprit de discorde qui amena des calamités plus grandes que celles de la guerre. Au moment où Foulque d'Anjou avait été couronné roi de Jérusalem, les états chrétiens étaient au plus haut dégré de leur prospérité; vers la fin de son règne, ils penchaient vers leur décadence. 1131-1142

Baudouin III, âgé de treize ans, succéda à son père; la reine Mélisende fut régente du royaume; ainsi les rênes du gouvernement tombaient des mains faibles et impuissantes

1131-1142 d'un vieillard, dans celles d'une femme et d'un enfant. Bientôt des partis s'élevèrent autour du trône; le clergé, les chevaliers, les barons, le peuple lui-même prirent une part dangereuse aux affaires de l'état; l'autorité du prince, qui jusque-là n'avait été que celle d'un général d'armée, perdit sous la régence de la reine Mélisende, la considération et l'éclat qu'elle tenait de la victoire. Le gouvernement prenait insensiblement les formes turbulentes de la république; et dans les relations politiques que les chrétiens eurent à cette époque avec les Sarrazins (1), ceux-ci croyaient voir plusieurs chefs à la tête du royaume de Jérusalem.

Baudouin n'attendit point la majorité pour se faire couronner roi; il avait à peine quatorze ans, lorsqu'en présence des barons et du clergé il reçut (2) l'épée avec laquelle il devait défen-

(1) On peut voir dans Guillaume de Tyr la lettre que le visir de Damas adressait aux princes chrétiens de Jérusalem.

(2) Les assises de Jérusalem, parlent ainsi du couronnement du roi: *ly met l'anneau au doigt, qui sinefie foi, et asprès ly ceint l'espée, qui sinefie justice à deffendre, foy et sainte esglise, et asprès la couronne qui sinefie la dignité, et asprès le sceptre, qui sinefie chastier et deffendre, et après la pome, qui sinefie la terre dou royaume.*

dre la religion et la justice; l'anneau, symbole de 1131-1142
la foi; le sceptre et la couronne, marque de la dignité et de la puissance; et la pomme, image de la terre et du royaume qu'il était appelé à gouverner. Le jeune Baudouin déployait déjà une bravoure au-dessus de son âge; dès les premiers jours de son règne il fit au-delà du Jourdain une expédition glorieuse, dans laquelle il s'empara du Val de Moyse; mais il n'avait point assez d'expérience pour connaître les ennemis qu'il fallait attaquer, les alliés qu'il fallait défendre. Revenu de son expédition du Jourdain, il entreprit une guerre injuste et malheureuse, présage d'un funeste avenir pour le royaume de Jérusalem.

Un arménien, qui gouvernait la ville de Bosra, au nom du sultan de Damas, vint à Jérusalem proposer de livrer aux chrétiens la place qu'il commandait; les barons et les grands du royaume furent convoqués pour entendre les propositions du commandant arménien. Les plus sages rappelèrent l'alliance faite avec les Sarrazins de Damas; les promesses d'un guerrier inconnu leur paraissaient sans garantie, et ne leur inspiraient aucune confiance. Le royaume de Jérusalem ne manquait point d'ennemis à combattre, ni de conquêtes à faire; on devait attaquer les puissances les

1131-1142 plus formidables et protéger les autres comme d'utiles auxiliaires. Cet avis, qui était le plus raisonnable, fut celui qui réunit le moins de suffrages; on racontait des choses merveilleuses du pays qu'on allait conquérir sans peine et sans danger; Bosra était la capitale de la haute Arabie; toutes les richesses de cette contrée, semblaient déjà appartenir aux chrétiens; ceux qui s'opposaient à une conquête si brillante et si facile, étaient accusés de trahison. On délibéra dans le tumulte; les cris d'une multitude abusée (1) achevèrent d'étouffer la voix de la prudence et de la raison; le conseil des grands et des barons décida qu'on entreprendrait l'expédition sur laquelle se fondaient tant d'espérances.

Bientôt l'armée chrétienne se mit en marche, et traversa les montagnes du Liban. Arrivée dans le territoire de Damas, elle eut à combattre les Sarrazins, réunis pour s'opposer à son passage. Lorsque les chrétiens, après avoir soutenu plusieurs combats, furent entrés dans le pays appelé Traconite, ils ne

(1) Guillaume de Tyr attribue la détermination du roi et des barons aux cris de la populace de Jérusalem; le même historien raconte cette expédition avec de grands détails dans son seizième livre, ch. 7, 8, 9, 10, 11, 12, 13.

trouvèrent que des campagnes brûlées par les ardeurs du soleil. Les chemins étaient difficiles; les sauterelles, tombées dans les puits et les citernes, avaient empoisonné les eaux. Les habitants, enfermés dans des cavernes souterraines, tendaient partout des embûches à l'armée chrétienne; des archers musulmans, placés sur toutes les collines, ne laissaient point de repos aux guerriers de Jérusalem. Les maux de l'armée (c'est Guillaume de Tyr qui parle) s'accroissaient chaque jour, *et était tiré sur les chrétiens une telle quantité et quasi continuelle de toutes sortes de fleches qu'elles semblaient descendre sur eux ainsi que gresle et grosse pluye sur des maisons couvertes d'ardoises ou de tuiles, estant hommes et bestes cousus d'iscelles.* 1131-1142

Cependant l'espoir de s'emparer d'une riche cité soutenait le courage des soldats chrétiens, leur faisait braver tous les périls. Mais lorsqu'ils furent arrivés à la vue de Bosra, on vint leur annoncer que la femme du commandant arménien avait fait prendre les armes à la garnison, et qu'elle se disposait à défendre la ville que son époux avait promis de livrer au roi de Jérusalem. Cette nouvelle inattendue répandit tout à coup la consternation et le découragement dans l'armée chrétienne. Les chevaliers

1131-1142 et les barons, frappés des malheurs qui menaçaient les soldats chrétiens, pressèrent le roi de Jérusalem d'abandonner son armée, de sauver sa personne et la croix de Jésus-Christ. Le jeune Baudouin rejeta le conseil de ses fidèles barons, et voulut partager tous leurs périls.

Dès qu'on eut donné l'ordre de la retraite, les musulmans jetèrent de grands cris, et se mirent à la poursuite des chrétiens; les soldats de Jérusalem pressaient leurs rangs, et marchaient en silence l'épée nue à la main, emportant leurs morts et leurs blessés. Les Sarrazins qui ne pouvaient ébranler leurs ennemis, et qui, dans leur poursuite, ne trouvaient aucune trace du carnage, croyaient avoir à combattre des hommes de fer. La région que traversaient les chrétiens était couverte de bruyères, de chardons, et de plantes desséchées par la chaleur de l'été. Les Sarrazins y mirent le feu; le vent portait la flamme et la fumée vers l'armée chrétienne; les Francs s'avançaient dans une plaine embrasée; sur leurs têtes flottaient des nuages de fumée et de poussière; Guillaume de Tyr, dans son Histoire, les compare à des forgerons, tant leurs habits et leurs visages étaient noircis par l'incendie qui dévorait la plaine. Les chevaliers et les soldats, le peuple qui suivait l'armée, se rassemblèrent en foule autour de l'évêque

de Nazareth qui portait le bois de la vraie croix, et le conjurèrent en pleurant de faire cesser par ses prières des maux qu'ils ne pouvaient plus supporter.

L'évêque de Nazareth, touché de leur désespoir, éleva la croix en implorant la miséricorde du ciel; et, dans le même temps, le vent changea de direction. La flamme et la fumée qui désolaient les chrétiens, se portèrent tout à coup vers les musulmans. Les Francs poursuivirent leur marche, persuadés que Dieu avait fait un miracle pour les sauver. Un cavalier, qu'on n'avait jamais vu, monté sur un cheval blanc et portant un étendard rouge, précédait l'armée chrétienne, et la conduisait loin des dangers. Le peuple et les soldats le prenaient pour un ange du ciel; sa présence miraculeuse ranimait leur force et leur courage. Enfin, l'armée de Baudouin, après avoir éprouvé toutes sortes de misère, revint à Jérusalem où les habitants se réjouirent de son retour, en chantant ces paroles de l'évangile: *livrons-nous à la joie, car ce peuple qui était mort est ressuscité; il était perdu et le voilà retrouvé.*

Mais tandis que les habitants de Jérusalem se 1142-1148
réjouissaient du retour de leurs guerriers, les états chrétiens venaient de perdre une de leurs places les plus importantes, et d'éprouver un

1142-1148 malheur irréparable. Zengui, que le calife de Bagdad et les vrais musulmans regardaient comme le bouclier et l'appui de l'Islamisme, étendait son empire depuis Mossoul jusqu'aux frontières de Damas, et poursuivait sans relâche le cours de ses victoires et de ses conquêtes. Les chrétiens ne firent point d'efforts pour arrêter les progrès d'une puissance si redoutable. Zengui, qui réunissait à la bravoure toutes les ressources d'une habile politique, les entretenait dans une sécurité trompeuse, et ne voulait les réveiller de leur long sommeil, qu'en portant des coups mortels à leur empire. Il savait par l'expérience, que rien n'était plus funeste aux chrétiens qu'un trop long repos; les Francs qui devaient tout à leurs armes, s'affaiblissaient presque toujours dans la paix, et lorsqu'ils n'avaient point à combattre les Sarrazins, ils se faisaient la guerre entre eux.

Le royaume de Jérusalem avait deux barrières formidables, la principauté d'Antioche et le comté d'Edesse. Raymond de Poitiers défendait l'Oronte de l'invasion des Sarrazins; le vieux Josselin de Courtenai, avait été long-temps sur les bords de l'Euphrate la terreur des infidèles, mais il venait de mourir; jusqu'à son dernier soupir, il avait combattu, et, dans son lit de mort, il fit encore respecter sa bravoure et ses armes.

Josselin assiégeait un château près d'Halep, lorsqu'une tour s'écroula près de lui, et le couvrit de ses ruines; il fut transporté mourant à Édesse; comme il languissait dans son lit où il n'attendait que la mort, on vint lui annoncer que le sultan d'Iconium avait mis le siége devant une de ses places fortes; aussitôt il fait appeler son fils, et lui ordonne d'aller attaquer l'ennemi. Le jeune Josselin hésite et représente à son père qu'il n'a point assez de troupes pour combattre les Turcs. Le vieux guerrier, qui n'avait jamais connu d'obstacles, voulut, avant de mourir, donner un exemple à son fils, et se fit porter à la tête de ses soldats, dans une litière. Comme il approchait de la ville assiégée, on vint lui apprendre que les Turcs s'étaient retirés; alors il fait arrêter sa litière, et les yeux levés au ciel comme pour le remercier de la fuite des Sarrazins, il expire au milieu de ses fidèles guerriers. 1142-11

Ses dépouilles mortelles furent transportées à Edesse; tous les habitants accoururent audevant de cette pompe funèbre, qui présentait le plus attendrissant spectacle. D'un côté on voyait des soldats en deuil, portant le cercueil de leur chef; de l'autre, tout un peuple pleurait son appui, son défenseur, et célébrait la dernière victoire d'un héros chrétien.

1142-1148 Le vieux Josselin était mort en déplorant le sort du comté d'Edesse, qui allait être gouverné par un prince faible et pusillanime; dès son enfance, le fils du vieux Courtenai s'était adonné à l'ivrognerie et à la débauche. Dans un siècle et dans un pays où ces vices étaient communs, les excès du jeune Josselin avaient souvent scandalisé les guerriers chrétiens. Dès qu'il fut le maître, il quitta la ville d'Édesse pour se retirer à Turbessel[1], séjour délicieux sur les bords de l'Euphrate. Là, tout entier livré à ses penchants, et négligeant la solde des troupes, les fortifications des places, il oublia les soins du gouvernement et les menaces des Sarrazins.

Depuis long-temps Zengui cherchait l'occasion de surprendre la ville d'Edesse. Cette conquête qui flattait son orgueil et son ambition devait le rendre cher à tous les disciples de Mahomet. Pour entretenir Josselin dans sa sécurité, le prince de Mossoul feignit de faire la guerre aux Sarrazins. Lorsqu'on le croyait occupé de l'attaque de quelques châteaux musulmans, à l'orient de la Mésopotamie, il se présenta tout à coup avec une armée formidable devant les murs d'Édesse. Un grand nombre de Curdes et de Turcomans, tribus errantes et barbares, était accouru sous ses drapeaux, attiré par l'espoir d'un riche butin. Au premier

signal de Zengui (1), la ville est environnée de tous côtés ; sept énormes tours de bois s'élèvent plus haut que les remparts de la place ; plusieurs machines formidables ne cessaient de battre les murailles, ou de lancer dans la ville des pierres, des javelots et des matières enflammées ; en même temps, les fondements des tours étaient minés par les infidèles. Les murailles, qui n'avaient plus d'appui que des poutres fragiles et chancelantes, étaient près de s'écrouler, et, couvrant la terre de leurs débris, allaient offrir un passage facile aux soldats musulmans. 1142-1148

Prêt à donner le signal de la destruction et du carnage, le farouche musulman s'arrête et fait sommer la ville de se rendre. La vue de la mort qui les menace n'abat point le courage des habitants ; ils répondent qu'ils périront tous plutôt que de livrer une ville chrétienne aux infidèles. Ils s'exhortent les uns les autres à mériter la couronne du martyre. « Ne craignons » point, disaient-ils entre eux, ces pierres lan- » cées pour abattre nos tours et nos maisons ; » celui qui a fait le firmament et créé des lé- » gions d'anges nous défend contre ses enne-

(1) Kemaleddin, historien arabe, et Guillaume de Tyr, sont d'accord sur les principales circonstances de ce siége.

1142-1148 » mis, et nous prépare une demeure dans le » ciel. » Animés par ces discours, les habitants d'Édesse s'efforçaient de détruire les tours et les travaux des assiégeants; l'espoir d'être bientôt secourus, redoublait encore leur zèle et leur courage. Ils attendaient, dit un auteur arménien, des secours *de la nation qu'on appelle vaillante*, et chaque jour croyaient voir du haut de leurs tours les étendards des Francs victorieux.

Les secours qu'ils espéraient furent vainement attendus. Josselin apprit le danger de sa capitale; il sortit de son sommeil, fit avertir Raymond de Poitiers et la régente de Jérusalem; mais le prince d'Antioche qui n'aimait point Josselin, refusa de secourir Édesse. Les troupes de Jérusalem qui s'étaient mises en marche ne purent arriver à temps. Josselin aurait dû se dévouer lui-même pour réparer ses fautes; mais il n'eut point le courage d'aller chercher la mort sous les murs d'une ville qu'il ne pouvait sauver et dont il avait négligé la défense.

Le vingt-huitième jour du siége, plusieurs tours s'écroulèrent avec un horrible fracas; Zengui donna l'ordre à son armée d'entrer dans la place. Pour peindre les effroyables scènes de cette dernière attaque, je dois emprunter le récit d'un auteur contemporain. « Le moment où

» le soleil commençait à briller sur l'horizon, 1142-1148
» parut semblable à une nuit éclairée par les feux
» de la tempête. Dès que les remparts et les tours
» s'écroulèrent, tout fut saisi d'effroi dans la
» ville; cependant les défenseurs d'Édesse ne
» songèrent point à prendre la fuite, et tous en-
» semble répétèrent le cri des braves, *vaincre*
» *ou mourir*. Les uns s'occupaient à relever les
» murailles, les autres couraient au-devant des
» Sarrazins; le clergé, couvert du casque et de
» la cuirasse, marchait à leur tête. Les évêques,
» une croix à la main, bénissaient le peuple et
» l'animaient au combat. »

L'ennemi s'avançait en jetant des cris effroyables; dans le tumulte d'un assaut général on entendait partout les cris des hérauts d'armes qui parcouraient les rangs des Sarrazins en promettant le pillage de la ville aux vainqueurs. Alors, pour nous servir des expressions d'un poète arménien, on vit les hommes pusillanimes verser un torrent de larmes, et les braves, sans craindre le tranchant de l'épée, se jeter au milieu des musulmans.

Les prodiges de la valeur, les derniers efforts du désespoir ne purent sauver ni la ville ni les habitants. Une grande partie de l'armée musulmane était déjà dans la place; tout ce qui se présenta sous les pas du vainqueur fut passé au

1142-1148 fil de l'épée. La plupart de ceux qui cherchèrent un asyle dans la citadelle trouvèrent la mort sous ses remparts et furent étouffés par la foule. La ville d'Édesse n'offrait partout que des scènes lamentables; ceux-ci tombaient en fuyant et mouraient écrasés sous les pieds des chevaux; ceux-là, en volant au secours de leurs amis ou de leurs proches étaient eux-mêmes égorgés par les barbares. Ni la faiblesse d'un sexe timide, ni la vieillesse au bord du tombeau, ni les pleurs et les cris des enfants et des jeunes filles qui se réfugiaient dans les bras de leurs parents et se cachaient sous les vêtements de leurs mères, rien ne pouvait fléchir la rage des Sarrazins. Ceux que le glaive n'avaient point encore atteints, ne songeaient plus qu'à la mort; les uns allaient l'attendre dans les églises et mouraient en embrassant les autels de Jésus-Christ. Les autres se livraient à leur désespoir, et restaient immobiles dans leurs maisons où ils étaient massacrés au milieu de leurs familles.

La citadelle se rendit bientôt aux musulmans; les soldats qui la défendaient ne demandèrent que la vie, et malgré la capitulation, plusieurs périrent dans les supplices. La plupart des prêtres qui avaient survécu au carnage furent condamnés à la servitude; on vit un patriarche ar-

ménien, dépouillé de ses vêtements, traîné dans 1142-1148
les rues et battu de verges. Mathieu d'Édesse, l'un des plus célèbres historiens d'Arménie, tomba sous le fer des musulmans. Hugues, archevêque latin, ayant voulu prendre la fuite, fut égorgé par les infidèles avec tout son clergé. Ses trésors, qu'il emportait avec lui, et qui auraient pu être employés utilement pour la défense de la ville, devinrent la proie des infidèles. De pieux historiens imputent à l'avarice de ce prélat la perte d'Édesse, et paraissent croire qu'il fut puni dans une autre vie pour avoir préféré son or au salut de ses concitoyens (1).

Lorsque les musulmans furent maîtres de la citadelle, leurs prêtres montèrent dans les clochers des églises pour proclamer ces paroles. « O Mahomet! prophète du ciel, nous venons » de remporter une victoire en ton nom; nous » avons détruit ce peuple qui adorait la pierre, » et des torrents de sang ont coulé pour faire

(1) Nous avons sous les yeux, en manuscrit, des notes historiques et géographiques sur la ville d'Édesse, que nous a communiquées M. J. Chahan de Cerbied, professeur d'arménien. Cet ouvrage est d'autant plus précieux, que son auteur, M. Chahan de Cerbied est né à Édesse, où il a passé plusieurs années. Ces notes doivent être publiées dans un tableau général de l'Arménie, qui ne manquera pas d'attirer l'attention des savants.

1142-1148 » triompher ta loi. » Après cette proclamation, les Sarrazins redoublèrent leurs excès. Les Gazis ou vainqueurs s'enivrèrent de sang; les cadavres des vaincus furent mutilés, leurs têtes envoyées à Bagdad et jusqu'au Khoraçan. Tout ce qui restait vivant dans la ville d'Édesse fut traité comme un vil troupeau et vendu sur les places publiques. Les chrétiens, chargés de fers, après avoir perdu leurs biens, leur patrie, leur liberté, eurent encore la douleur de voir en butte aux railleries des infidèles, la religion qui seule leur restait pour consoler leurs maux. Les églises furent dépouillées de leurs ornements, et le sanctuaire devint le théâtre des plus horribles débauches. Plusieurs des fidèles qu'avaient épargnés les fureurs de la guerre, ne purent supporter la vue de tant de profanations et moururent de désespoir (1).

(1) La plupart des historiens arabes assurent que Zengui chercha à réparer les maux que son armée avait causés aux habitants d'Édesse. Kemaledin rapporte à ce sujet l'anecdote suivante, qui peut faire connaître à la fois l'esprit de l'historien et les mœurs musulmanes. Nous transcrirons l'extrait latin de dom Berthereau.

Norredinus ingressus est urbem, diripuit eam, incolas jugo captivitatis submisit; illis evacuata fuit urbs, pauci tantùm remanserunt. Ex captivis unam misit ancillam Norredinus ad Zeineddinum Ali Koudgoukum pro rege

Ainsi tomba au pouvoir des musulmans une ville que sa citadelle, ses remparts, sa position sur deux montagnes, rendaient une de places les plus fortes de l'Asie. Les traditions de la religion et de l'histoire, faisaient remonter son origine à la plus haute antiquité. Le patriarche Nerses déplore dans une élégie pathétique la chute de cette ville célèbre, et la fait parler elle-même de son ancienne splendeur (1). « J'étais, dit-elle, comme une reine au milieu de sa 1142-1148

patris sui in Mosulâ inter munera quæ ad eum misit; quam cum vidisset ille statim illâ usus est; lavit se posteà, dixitque suis : « nostisne quid mihi hâc die acciderit ? » dixerunt, non »; « dixit : cum Roham cepimus, regnante Zengui, inter res raptas in manus meas incidit ancilla pulchra, ejusque pulchritudo mihi admodùm placuit; ad eam declinavit cor meum, statimque jussu Zengui martyris fuit inclamatum : » redde servos opesque raptas. » « Metuendus porrò erat et reverendus; ancillam reddidi, ei vero semper adhæsit cor meum: Novè verò misit mihi dona Norredinus, quæ inter, ancillas misit plures, quas inter eamdem ancillam. Coitu eam subegi nè adhuc etiam tolletur. » Kemaleddin. Hist. de Halep, p. 62, traduction de D. Berthereau.

(1) M. Cerbied a traduit en français cette pièce qui, sous plusieurs rapports, mérite d'être connue. Ce poëme, en sept chants, fut composé par Narses-le-Beau, patriarche arménien, de la ville d'Edesse, pour consoler l'infortune de ses concitoyens et réveiller le zèle des défenseurs de la religion chrétienne contre les Turcs.

1142-1148 » cour; soixante bourgs élevés autour de moi » formaient mon cortége; mes nombreux en» fants coulaient leurs jours dans la joie; on » admirait la fertilité de mes campagnes, la » fraîcheur et la limpidité de mes eaux, la » beauté de mes palais; mes autels, chargés de » richesses, jetaient au loin leur éclat et sem» blaient être la demeure des anges. Je surpas» sais en magnificence les plus belles cités de » l'Asie, et j'étais comme un édifice céleste bâti » sur la terre. »

La conquête d'Édesse enfla l'orgueil des Sarrazins. Le calife de Bagdad ordonna que le barbare destructeur des chrétiens fût nommé dans la prière publique du vendredi et que tout le peuple musulman remerciât le ciel de ses victoires. Zengui laissa des troupes dans la ville conquise et poursuivit le cours de ses triomphes; mais la fortune ne lui permit pas d'achever ce qu'il avait commencé : il assiégeait le château de Schabar, dans la Mésopotamie, lorsqu'il fut assassiné par des esclaves que de mauvais traitements avaient irrités. La nouvelle de sa mort consola les chrétiens de leurs défaites; ils montrèrent une joie immodérée, comme s'ils avaient vu tomber à la fois toutes les puissances musulmanes. Mais cette joie fut de courte durée,

de nouveaux ennemis, de nouveaux malheurs 1142-1148
étaient prêts à fondre sur eux.

Josselin qui avait profité des troubles survenus après la mort du prince de Mossoul pour reprendre la ville d'Édesse, mal gardée par les musulmans, se vit tout à coup assiégé par Noureddin, le second des fils de Zengui. Noureddin avait reçu en partage la principauté d'Alep, et brûlait de signaler son zèle contre les chrétiens. Josselin et ses compagnons, qui avaient surpris la ville d'Édesse au milieu des ténèbres de la nuit, manquaient de machines de guerre pour faire le siége et s'emparer de la citadelle. Quand la ville fut investie par le prince d'Alep, les guerriers chrétiens placés entre la garnison de la forteresse et l'armée musulmane, virent tout le danger de leur position. Comme dans les circonstances désespérées, mille résolutions sont prises et rejetées tour à tour; pendant qu'ils délibèrent, l'ennemi les presse et les menace. Bientôt il n'y a plus de salut pour eux dans une ville où ils viennent d'entrer en vainqueurs; après avoir affronté la mort pour s'en emparer, ils sont décidés à braver tous les périls pour en sortir. Les soldats de Josselin, tous les chrétiens qui étaient accourus dans la ville, le petit nombre d'habitants qui avaient survécu au massacre de leurs frères, ne songent plus qu'à échapper par

1142-1148 la fuite à la barbarie des musulmans. Ils font en silence les préparatifs de leur départ; les portes s'ouvrent au milieu de la nuit, chacun emporte ce qu'il a de plus précieux; une foule éplorée se presse dans les rues. Déjà un grand nombre de ces malheureux fugitifs ont franchi les portes de la ville; les guerriers commandés par Josselin sont à la tête de la multitude et s'avancent les premiers dans la plaine où campaient les Sarrazins. La garnison de la citadelle, avertie par le tumulte, fait une sortie et se réunit aux soldats de Noureddin qui accourent vers la ville, et s'emparent des portes par lesquelles s'écoulait la foule des chrétiens : là, il se livre plusieurs combats dont les ténèbres redoublent le désordre et l'horreur. Les chrétiens parviennent à s'ouvrir un passage, et se répandent dans les campagnes voisines; ceux qui portent des armes se réunissent en bataillons et cherchent à traverser le camp des ennemis; les autres, séparés de la troupe des guerriers, marchent au hasard, s'égarent dans la plaine et trouvent partout la mort sur leurs pas. En racontant les événements de cette nuit horrible, Guillaume de Tyr ne peut retenir ses larmes. « O nuit désastreuse ! s'écrie l'historien Aboul- » farage, aurore de l'enfer, jour sans pitié, jour » de malheur, qui se leva sur les enfants d'une

» ville autrefois digne d'envie. » Dans Édesse, 1142-1148
hors d'Édesse, on n'entendait que des cris de mort. Les guerriers, réunis en bataillons, après avoir traversé l'armée des infidèles, furent poursuivis jusqu'aux rives de l'Euphrate; les chemins étaient couverts de leurs débris, de leurs armes et de leurs bagages. Mille d'entre eux seulement purent arriver à Samosate, qui les reçut dans ses murs, et déplora leurs malheurs sans pouvoir les venger.

L'histoire rapporte que plus de trente mille chrétiens avaient été tués par les soldats de Noureddin et de Zengui. Seize mille furent faits prisonniers et traînèrent leur vie dans la misère et la servitude. Noureddin dans sa vengeance n'épargna pas même les remparts et les édifices d'une ville rebelle; il fit abattre les tours, la citadelle et les églises d'Édesse. Il en bannit tous les chrétiens, et ne permit qu'à un petit nombre de pauvres et de mendiants d'habiter au milieu des ruines de leur patrie.

Zengui avait été regardé comme un saint, comme un guerrier chéri de Mahomet, pour avoir conquis la ville d'Edesse; la sanglante expédition de Noureddin le rendit cher aux musulmans, contribua beaucoup à étendre sa renommée et sa puissance, et déjà les imans

1142-1148 et les poètes promettaient à ses armes la conquête plus glorieuse de Jérusalem.

Les habitants de la ville sainte et des autres villes chrétiennes, versèrent des larmes de désespoir, en apprenant la chute et la destruction d'Edesse; des présages sinistres ajoutaient à la terreur que leur inspiraient les nouvelles arrivées des bords de l'Euphrate. La foudre tomba sur les églises du St.-Sépulcre et du mont Sion; on aperçut dans le ciel une comète à la chevelure étincelante, dont l'aspect répandit l'effroi; plusieurs autres signes, dit Guillaume de Tyr, apparurent *contre la coutume et la saison du temps*, *significatifs des choses futures*. Pour comble de malheur, Rodolphe, chancelier de Jérusalem, fut porté par la violence sur le siége de Tyr, et le scandale régna dans le sanctuaire. Tous les fidèles d'Orient furent persuadés que le ciel s'était déclaré contre eux, et que d'horribles calamités allaient tomber sur le peuple chrétien.

HISTOIRE
DES CROISADES.

SECONDE CROISADE.

LIVRE VI.

Les colonies chrétiennes, menacées par les musulmans, appelèrent les princes de l'Europe à leur secours. L'évêque de Gaballe en Syrie, accompagné d'un grand nombre de prêtres et de chevaliers, se rendit à Viterbe, où se trouvait le souverain pontife. Les récits de l'ambassade chrétienne firent couler les larmes du chef des fidèles; les malheurs d'Edesse, les malheurs qui menaçaient Jérusalem, répandirent partout la consternation et la douleur. Des cris d'alarmes retentirent dans tout l'Occident. Quarante-cinq ans s'étaient écoulés depuis la délivrance du St.-Sépulcre; l'esprit des peuples n'était point changé; de toutes parts on courut aux armes.

1142-1148

1142-1148 Ce fut à la voix de S. Bernard que les peuples et les rois de la chrétienté vinrent se ranger sous les drapeaux de la croix. Né d'une famille noble de Bourgogne, huit ans avant la conquête de Jérusalem, S. Bernard, dès sa plus tendre jeunesse, s'était enseveli dans le monastère de Citeaux avec trente de ses parents et de ses compagnons qu'il avait persuadés par ses discours et par son exemple (1). Il fut envoyé deux ans après à Clairvaux, retraite alors sans nom, qu'il vivifia par sa présence, et qu'il rendit célèbre entre tous les monastères de la chrétienté. Plusieurs docteurs consultèrent les lumières de l'abbé de Clairvaux; plusieurs conciles obéirent à ses décisions. Par les seules armes de son éloquence il terrassa l'anti-pape Léon, et fit asseoir Innocent II sur la chaire de S. Pierre. Le pape Eugène III et l'abbé Sugger étaient ses disciples. Les prélats, les princes, les monarques se faisaient une gloire de suivre ses conseils, et croyaient que Dieu parlait par sa bouche.

Lorsque les ambassadeurs d'Orient arrivè-

---

(1) Godefroi, qui fut abbé de Clairvaux, après saint Bernard, nous a laissé une vie de ce saint, dans laquelle il ne parle pas de la croisade; la raison en est que la croisade fut reprochée à saint Bernard, et que son panégyriste a cru devoir passer sous silence une époque remarquable. Nous avons plusieurs autres vies de saint Bernard; la meilleure et la plus complète est celle qui se trouve imprimée dans la France Littéraire.

rent en Europe, Louis VII venait de monter 1142-1148
sur le trône de France. Le jeune monarque avait vu commencer son règne sous les plus heureux auspices. La plupart des grands vassaux, révoltés contre l'autorité royale, avaient déposé les armes, et renoncé à leurs prétentions. Par un mariage avec la fille de Guillaume IX, Louis le jeune venait de réunir le duché d'Aquitaine à son royaume. La France agrandie n'avait rien à craindre des états voisins; et tandis que les guerres civiles désolaient à la fois l'Angleterre et l'Allemagne, elle florissait en paix sous l'administration de Sugger.

La paix ne fut un moment troublée que par les injustes prétentions du pape et par les intrigues de Thibaut, comte de Champagne, qui profitait de l'ascendant qu'il avait sur le clergé pour armer les foudres de l'église contre son souverain. Louis résista avec fermeté aux entreprises du St.-Siége, et voulut punir un vassal dangereux et rebelle. Poussé par une vengeance aveugle, il mit tout à feu et à sang dans les états de Thibaut; il assiégea Vitri, monta lui-même à l'assaut, et fit passer au fil de l'épée tous ceux qu'on rencontra dans la ville.

Un grand nombre d'habitants de tout âge, de tout sexe, s'étaient refugiés dans une église, croyant trouver au pied des autels un sûr asyle contre la colère d'un prince chrétien.

1142-1148 Louis y fit mettre le feu, et treize cents personnes furent la proie des flammes. Une action si barbare répandit l'effroi parmi les peuples que Louis était appelé à rendre heureux; lorsqu'il revint de cette expédition, sa capitale le reçut dans un morne silence; ses ministres laissèrent voir sur leur visage l'abattement de la douleur, et S. Bernard, comme un autre Ambroise, osa faire entendre les plaintes de la religion et de l'humanité.

Dans une lettre éloquente, il représenta au monarque la patrie désolée, il lui montra l'église méprisée et foulée aux pieds. « Je combattrai pour elle, disait-il, jusqu'à la mort; au lieu de boucliers et d'épées j'emploierai les armes qui me conviennent, je veux dire mes pleurs et mes prières devant Dieu. » A la voix du saint abbé, Louis reconnut enfin sa faute, et la vue des jugements du ciel fit sur son esprit une si vive impression, qu'il tomba dans une langueur mortelle. Louis croyait voir la main de Dieu prête à le frapper; il renonça à tous les plaisirs, il abandonna même le soin de son autorité, pour se livrer à sa douleur et verser des larmes. L'abbé de Clairvaux qui avait éveillé ses remords fut obligé de calmer son désespoir et de ranimer son courage, en lui parlant des miséricordes de Dieu. Le roi de France revint

alors à lui-même; mais comme dans l'opinion 1142-1148
de son siècle, les grands crimes ne pouvaient s'absoudre que par le voyage de la Terre-Sainte, l'envie d'expier la mort tragique des habitants de Vitri, lui fit prendre la résolution d'aller combattre les infidèles.

Louis VII convoqua à Bourges une assemblée, dans laquelle il fit connaître son projet aux principaux de la noblesse et du clergé. Godefroi, évêque de Langres, applaudit à son zèle, et dans un discours pathétique, déplora la captivité d'Édesse, les dangers et les désastres des chrétiens d'Orient. Son éloquence émut tous les auditeurs; mais l'oracle de l'assemblée, celui qui tenait tous les cœurs dans sa main, n'avait point encore parlé. Soit qu'il ne fût point alors pénétré de l'utilité de la croisade, soit qu'il voulût lui donner plus de solennité, S. Bernard conseilla au roi de France de consulter le St.-Siége avant de rien entreprendre. Cet avis fut généralement approuvé; Louis envoya des ambassadeurs à Rome, et résolut de convoquer une nouvelle assemblée lorsqu'on aurait reçu la réponse du souverain pontife.

Eugène III, qui occupait alors la chaire de St-Pierre, avait déjà dans plusieurs de ses lettres sollicité le secours des fidèles contre les Sarrazins. Jamais le St.-Siége n'avait eu plus de mo-

1142-1148 tifs pour faire prêcher une croisade. Un esprit de sédition et d'hérésie commençait à s'introduire parmi les peuples et même parmi le clergé de l'Occident, et menaçait à la fois la puissance des papes et les doctrines de l'Église. Eugène se trouvait en butte aux troubles suscités par Arnaud de Bresse. On ne parlait dans la capitale du monde chrétien que de rebâtir le capitole et de substituer à l'autorité pontificale celle des consuls et des tribuns de l'ancienne Rome. Dans cet état de choses, un grand événement comme celui de la croisade, devait détourner les esprits des nouveautés dangereuses et les rallier autour du sanctuaire. Le souverain pontife pouvait voir dans une guerre sainte le double avantage de défendre Jérusalem contre les entreprises des infidèles, l'église et lui-même contre les attaques des hérétiques et des novateurs. Eugène félicita le roi de France sur sa pieuse résolution ; il exhorta de nouveau par ses lettres tous les chrétiens à prendre la croix et les armes, et leur promit les mêmes priviléges, les mêmes récompenses qu'Urbain II avait accordées aux guerriers de la première croisade. Retenu en Italie, où il s'occupait d'apaiser les troubles de Rome, il regrettait de ne pouvoir, comme Urbain, venir au-delà des Alpes, et ranimer le zèle des fidèles par sa présence et ses

discours; mais il confiait à S. Bernard l'honorable mission de prêcher la croisade en France et en Allemagne. 1142-1148

Après avoir reçu l'approbation du St.-Siége, Louis convoqua une nouvelle assemblée à Vèzelai, petite ville de Bourgogne. La réputation de S. Bernard, les lettres adressées par le pape à toute la chrétienté firent accourir à cette assemblée un grand nombre de seigneurs, de chevaliers, de prélats et d'hommes de toutes les conditions. Le dimanche des Rameaux, après avoir invoqué le St.-Esprit, tous ceux qui étaient arrivés pour entendre l'abbé de Clairvaux, se réunirent sur le penchant d'une colline aux portes de la ville. Une vaste tribune fut élevée, où le roi, dans l'appareil de la royauté, et S. Bernard dans le costume modeste d'un cénobite, furent salués par les acclamations d'un peuple immense. L'orateur de la croisade lut d'abord les lettres du souverain pontife, et parla ensuite à ses auditeurs de la prise d'Édesse par les Sarrazins, et de la désolation des saints lieux. Il leur montra l'univers plongé dans la terreur, en apprenant que Dieu avait commencé à perdre sa terre chérie (1); il leur représenta la ville de Sion implorant leur secours, Jésus-

(1) *Commota est quidem et contremui terra, quia coepit deus cœli perdere terram suam.* (St. Bernard, epist. CCCXXII.)

1142-1148 Christ, prêt à s'immoler une seconde fois pour eux, et la Jérusalem céleste ouvrant toutes ses portes pour recevoir les glorieux martyrs de la foi. « Vous le savez, ajouta-t-il, nous vivons dans » un temps de châtiment et de ruine; l'ennemi » des hommes a fait voler de toutes parts le » souffle de la corruption; on ne voit partout » que des brigandages impunis. Les lois de la » patrie et les lois de la religion n'ont plus assez » d'empire pour arrêter le scandale des mœurs » et le triomphe des méchants. Le démon de » l'hérésie s'est assis dans la chaire de la vérité; » Dieu a donné sa malédiction à son sanctuaire. » O vous tous qui m'écoutez, hâtez-vous donc » d'apaiser la colère du ciel; mais n'implorez » plus sa bonté par de vains gémissements; ne » vous couvrez plus du cilice, mais de vos boucliers invincibles. Le bruit des armes, les » dangers, les travaux, les fatigues de la guerre, » voilà la pénitence que Dieu vous impose. Allez expier vos fautes par des victoires sur les » infidèles, et que la délivrance des lieux saints » soit le noble prix de votre repentir. »

Ces paroles de l'orateur excitèrent un vif enthousiasme dans l'assemblée des fidèles, et, comme Urbain au concile de Clermont, S. Bernard fut interrompu par les cris répétés, *Dieu le veut*, *Dieu le veut*. Alors il éleva la voix, comme s'il eût été l'interprête du ciel, promit,

au nom de Dieu, le succès de la sainte expédition, et poursuivit ainsi son discours. 1142-1148

« Si on venait vous annoncer que l'ennemi a » envahi vos cités, vos châteaux, vos terres, » ravi vos épouses et vos filles, profané vos temples, qui de vous ne volerait aux armes? Eh » bien! tous ces malheurs, et des malheurs plus » grands encore sont arrivés à vos frères, à la » famille de Jésus-Christ, qui est la vôtre. Qu'attendez-vous donc pour réparer tant de maux, » pour venger tant d'outrages? Laisserez-vous » les infidèles contempler en paix les ravages » qu'ils ont faits chez des peuples chrétiens? » Songez que leur triomphe sera un sujet de » douleur inconsolable pour tous les siècles, et » d'éternel opprobre pour la génération qui » l'a souffert. Oui, le Dieu vivant m'a chargé » de vous annoncer qu'il punira ceux qui ne » l'auront pas défendu contre ses ennemis. Volez donc à vos armes; qu'une sainte colère » vous anime au combat, et que le monde » chrétien retentisse de ces paroles du prophète : *Malheur à celui qui n'ensanglante* » *pas son épée.* »

» Si le Seigneur vous appelle à la défense de » son héritage, vous ne croirez pas sans doute » que sa main est devenue moins puissante (1).

---

(1) *Nunquid potest mittere angelorum plusquam duodecim*

1142-1148 » Ne pourrait-il pas envoyer douze légions
» d'anges ou dire une parole, et ses ennemis
» tomberaient en poussière? Mais Dieu a re-
» gardé les fils des hommes, pour leur ouvrir
» le chemin de sa miséricorde. Sa bonté a
» fait lever pour vous le jour du salut, en
» vous appelant à venger sa gloire et son nom.
» Guerriers chrétiens, celui qui a donné sa
» vie pour vous, demande aujourd'hui la vôtre.
» Voilà des combats dignes de vous, des com-
» bats où il est glorieux de vaincre, avan-
» tageux de mourir. Illustres chevaliers, gé-
» néreux défenseurs de la croix, rappelez-
» vous l'exemple de vos pères, qui ont conquis
» Jérusalem et dont le nom est écrit dans le ciel;
» abandonnez comme eux des biens périssables
» pour cueillir des palmes éternelles et conqué-
» rir un royaume qui ne finit point. »

Tous les barons et les chevaliers applaudirent à l'éloquence de S. Bernard, et furent persuadés qu'il avait exprimé la volonté de Dieu. Louis VII, vivement ému des paroles qu'il venait d'entendre, se jeta, en présence de tout le peuple, aux pieds de S. Bernard et lui demanda la croix. Revêtu de ce signe révéré, il parla lui-même à l'assemblée des fidèles pour les exhor-

legiones, aut certum discere verbo, et liberabitur terra, suc. (*Idem.*)

ter à suivre son exemple. Dans son discours il leur montra l'impie philistin versant l'opprobre sur la maison de David; et leur rappela la sainte détermination que Dieu lui-même lui avait inspirée. Il invoqua au nom des chrétiens d'Orient l'appui de la nation généreuse dont il était le chef; de cette nation qui ne pouvait supporter la honte ni pour elle ni pour ses alliés, et portait sans cesse la terreur parmi les ennemis de son culte et de sa gloire. A ce discours tout l'auditoire fut attendri et fondit en larmes La piété touchante du monarque acheva de persuader tous ceux que l'éloquence de Bernard n'avait point entraînés. La colline sur laquelle était rassemblé un peuple innombrable, retentit long-temps de ces mots : *Dieu le veut*, *Dieu le veut; la croix*, *la croix*. Éléonore de Guyenne, qui accompagnait Louis, reçut comme son époux le signe des croisés des mains de l'abbé de Clairvaux. Alphonse, comte de St.-Gilles et de Toulouse, Henri, fils de Thibaut, comte de Champagne, Thieri, comte de Flandre, Guillaume de Nevers, Renaud, comte de Tonnerre, Yves, comte de Soissons, Guillaume, comte de Ponthieu, Guillaume, comte de Varennes, Archambaud de Bourbon, Enguerand de Coucy, Hugues de Lusignan, le comte de Dreux, frère du roi, son oncle le comte de

1142-1148

1142-1148 Maurienne, une foule de barons et de cheva-liers suivirent l'exemple de Louis et d'Éléonore. Plusieurs prélats, parmi lesquels l'histoire remarque Simon, évêque de Noyon, Godefroi, évêque de Langres, Alain, évêque d'Arras, Arnoul, évêque de Lisieux, se jetèrent aux pieds de S. Bernard en faisant le serment de combattre les infidèles. Les croix que l'abbé de Clairvaux avait apportées ne purent suffire au grand nombre de ceux qui se présentaient. Il déchira ses vêtements pour en faire de nouvelles, et plusieurs de ceux qui l'environnaient mirent à leur tour leurs habits en lambeaux, afin de satisfaire à l'impatience de tous les fidèles qu'il avait embrasés du feu de la guerre sainte.

Pour conserver la mémoire de cette journée, Pons, abbé de Vèzelai, fonda, sur la colline où les chevaliers et les barons s'étaient assemblés, une église qu'il dédia à la sainte croix. La tribune, du haut de laquelle S. Bernard avait prêché la croisade (1), y resta long-temps exposée à la vénération des fidèles.

(1) La chaire sur laquelle saint Bernard avait prêché la croisade, était restée dans l'église de Vèzelai, jusqu'à l'époque de la révolution de 1789.

Après l'assemblée de Vèzelai, l'abbé de Clairvaux continua à prêcher la croisade dans les villes et dans les campagnes voisines. Bientôt la France retentit du bruit des miracles par lesquels Dieu semblait autoriser et consacrer en quelque sorte sa mission. On le regardait partout comme l'envoyé du ciel, comme un autre Moïse, qui devait conduire le peuple de Dieu. Tous les chrétiens étaient persuadés que l'heureux succès de la croisade dépendait de S. Bernard, et dans une assemblée tenue à Chartres, où se trouvaient plusieurs barons, plusieurs princes illustres par leurs exploits, on résolut, d'un consentement unanime, de lui donner le commandement de la guerre sainte. Les croisés, disait-on, ne pouvaient manquer d'être toujours victorieux sous les lois d'un chef à qui Dieu semblait avoir confié sa toute-puissance. L'abbé de Clairvaux, qui se rappelait l'exemple de Pierre l'ermite, refusa le périlleux emploi dont on voulait le charger; il fut même si effrayé du suffrage des barons et des chevaliers, qu'il s'adressa au pape, et conjura le souverain pontife de ne pas l'abandonner aux fantaisies des hommes. 1142-1148

Le pape répondit à S. Bernard qu'il ne devait s'armer que du glaive de la parole de Dieu, et se contenter de prendre la trompette évangéli-

1142-1148 que pour annoncer la guerre. L'abbé de Clairvaux ne s'occupa plus alors que de remplir sa mission; il s'en acquitta avec tant de zèle, ses prédications eurent un succès si extraordinaire, et j'oserai dire, si malheureux, qu'elles dépeuplèrent les campagnes et les villes. Il écrivait au pape Eugène, *les villages et les châteaux sont déserts; on ne voit que des veuves et des orphelins dont les maris et les pères sont vivants.*

Tandis que saint Bernard prêchait ainsi la croisade dans les provinces de France, un moine Allemand, nommé Rodolphe, exhortait les peuples du Rhin à massacrer les Juifs, qu'il représentait dans ses discours véhéments, comme les alliés des Sarrazins et les plus dangereux ennemis de la religion chrétienne. L'abbé de Clairvaux, redoutant l'effet de ces prédications, accourut en Allemagne pour imposer silence à l'apôtre séditieux de la guerre sainte. Comme le moine Allemand avait flatté les passions de la multitude, saint Bernard eut besoin pour le combattre, de tout l'ascendant de sa vertu et de sa renommée; il osa faire entendre sa voix au milieu d'un peuple irrité; il lui fit sentir que les chrétiens ne devaient pas persécuter les Juifs, mais prier le ciel pour

leur conversion, qu'il était de la piété chré- 1142-1148
tienne de pardonner aux faibles, et de ne déclarer la guerre qu'aux superbes. Le prédicateur de la croisade fit taire enfin l'orateur turbulent, et le renvoya dans son monastère, en lui rappelant que le devoir des moines n'était pas de prêcher, mais de pleurer; qu'ils devaient regarder *les villes comme des prisons, et la solitude comme leur paradis.*

Cette action de saint Bernard (1), qui fut à peine remarquée dans un siècle barbare, et qu'on a tournée en ridicule dans le nôtre, honore son caractère, et pourrait excuser le zèle exagéré qu'il montra pour une guerre désastreuse. Lorsqu'il arriva en Allemagne, l'empire Germanique commençait à respirer des longs troubles qui avaient suivi l'élection de Lothaire. Conrad III, revêtu de la pourpre, venait de convoquer à Spire, une diète générale. L'abbe de Clairvaux s'y rendit avec l'intention de prêcher la guerre contre les musulmans, et la paix entre les princes chrétiens. Saint Ber-

(1) L'abbé Velly raconte ainsi le même fait. « Content du rôle de prédicateur et de thaumaturge, saint Bernard partit pour l'Allemagne, où il fit taire un autre moine, qui, sans avoir la mission du pape, osait exhorter les peuples chrétiens à prendre les armes pour secourir leurs frères d'Asie. »

1142-1148 nard pressa plusieurs fois l'empereur Conrad de prendre la croix; il l'exhorta d'abord dans des conférences particulières, et renouvela ensuite ses exhortations dans des sermons prêchés en public. Conrad ne pouvait se décider à faire le serment d'aller combattre les infidèles en Asie, alléguant les troubles récents de l'empire Germanique. S. Bernard lui répondit que le St.-Siége l'avait placé sur le trône impérial, que le pape et l'église maintiendraient leur ouvrage. « Pendant que vous défendrez son héritage, lui disait-il, Dieu lui-même se chargera de défendre le vôtre; il gouvernera vos peuples, et votre règne sera l'objet de son amour. » Plus l'empereur montrait d'irrésolution, plus saint Bernard redoublait d'ardeur et d'éloquence pour le persuader. Un jour que l'orateur de la croisade disait la messe devant les princes et les seigneurs convoqués à Spire, il interrompit tout à coup le service divin, pour prêcher la guerre contre les infidèles. A la fin de son discours, il transporta la pensée de ses auditeurs au jour du jugement dernier, et leur fit entendre les trompettes qui devaient appeler toutes les nations de la terre devant le tribunal de Dieu. Jésus-Christ, armé de sa croix, entouré de ses anges, s'adressant à l'empereur d'Allemagne, lui rappelait tous les biens dont il l'avait comblé, et lui repro-

chait son ingratitude. Conrad fut si touché de cette apostrophe véhémente, qu'il interrompit le prédicateur, et s'écria, les larmes aux yeux : *je sais ce que je dois à Jésus-Christ, et je jure d'aller où sa volonté m'appelle.* Alors, le peuple et les grands qui crurent être témoins d'un miracle, se jetèrent à genoux et rendirent à Dieu des actions de grâce. Conrad reçut des mains de l'abbé de Clairvaux, le signe des croisés, avec un drapeau qui était déposé sur l'autel, et que le ciel lui-même avait béni. Un grand nombre de barons et de chevaliers prirent la croix à l'exemple de Conrad, et la diète qui s'était rassemblée pour délibérer sur les intérêts de l'empire, ne s'occupa plus que du salut des colonies chrétiennes en Asie. 1142-1148

Une nouvelle diète fut convoquée en Bavière, où les lettres de saint Bernard déterminèrent un grand nombre d'évêques et de seigneurs Allemands à prendre la croix. Ladislas, duc de Bohême, Odoacre, marquis de Styrie, Bernard, comte de Carinthie, Amédée, duc de Turin, le marquis de Montferrat firent le serment d'aller en Orient combattre les Sarrazins. Parmi les prélats qui s'enrôlèrent sous les bannières de la croix, l'histoire remarque l'évêque de Passau, celui de Ratisbonne et le sage Otton de Frisingue, frère de l'empereur, à

1142-1148 qui la postérite doit une relation des principaux événements de cette croisade.

Les intérêts les plus chers, les plus tendres affections ne pouvaient retenir les chevaliers et les princes dans leur patrie. Frédéric, neveu de l'empereur, qui avait pris la croix, ne se laissa point toucher par les larmes de son vieux père, le duc de Souabe, qui mourut de douleur, malgré les consolations de saint Bernard. Un cri de guerre s'était fait entendre depuis le Rhin jusqu'au Danube; l'Allemagne long-temps ravagée par des troubles, trouva partout des guerriers pour la sainte expédition. Des hommes de toutes les conditions obéissaient à la voix du prédicateur de la guerre sainte, et suivaient l'exemple des rois et des princes : chose admirable, dit Otton de Frisingue, on vit accourir des voleurs et des brigands qui faisaient pénitence, et juraient de verser leur sang pour Jésus-Christ. « Tout homme raisonnable, ajoute » le même historien, témoin des changements » opérés en eux, y voyait l'œuvre de Dieu et » n'en était pas moins étonné ».

Les Allemands étaient si faciles à persuader, qu'ils venaient entendre l'abbé de Clairvaux, qui leur parlait une langue étrangère, et retournaient convaincus de la vérité et de la sainteté de ses discours. La vue d'un prédicateur révéré

semblait donner un sens merveilleux à chacune 1142-1148
de ses paroles. Les miracles qu'on lui attribuait, et qu'il faisait, dit Otton de Frisingue, tantôt en secret, tantôt en public, étaient comme un langage divin qui échauffait les plus indifférents, et persuadait les plus incrédules. Les bergers et les laboureurs abandonnaient les champs pour le suivre dans les bourgs et les cités; lorsqu'il arrivait dans une ville, tous les travaux étaient suspendus. La guerre contre les infidèles et les prodiges par lesquels Dieu promettait sa protection aux soldats de la croix, devenaient la seule affaire des hommes de toutes les classes. Tantôt l'abbé de Clairvaux faisait rassembler le clergé et prêchait la réforme des mœurs; tantôt il s'adressait au peuple qu'il animait contre les Sarrazins.

Saint Bernard parcourut toutes les villes du Rhin, depuis Constance jusqu'à Maestricht; dans chaque ville, disent les vieilles légendes, il rendait la vue aux aveugles et l'ouïe aux sourds; il guérissait les boiteux et les malades; on racontait trente-six miracles qu'il avait faits dans une seule journée; à chaque prodige, la multitude s'écriait (1) : *Jésus-Christ*,

(1) Ces exclamations se prononçaient en vieil allemand, *Christ u [illegible] gende, die heiligen alle helffen ûns.*

1142-1148 *ayez pitié de nous; tous les saints, secourez nous.* Les disciples qui suivaient l'abbé de Clairvaux, ne pouvaient se consoler de ce que le tumulte élevé sur son passage, les empêchait de voir plusieurs de ses miracles (1). Chaque jour, une foule plus nombreuse se pressait autour de lui. L'histoire rapporte qu'il fut une fois sur le point d'être étouffé par la multitude accourue sur ses pas : il ne dut son salut qu'à l'empereur d'Allemagne, qui le prit entre ses bras, et fit écarter le peuple impatient de voir et de toucher celui qu'on regardait comme l'interprète et l'envoyé de Dieu.

Après avoir embrasé l'Allemagne par ses prédications, et réveillé le zèle des peuples

(1) Philippe, archidiacre de Liége, ensuite moine de Clairvaux, a fait une relation détaillée des miracles de saint Bernard, depuis le premier dimanche de l'Avent, premier jour de décembre 1146, jusqu'au jeudi, second jour de janvier suivant; il fit parler dans sa relation, dix témoins oculaires, dont il cite les noms. Le père Maimbourg, dans son histoire des croisades, ne paraît point croire à l'authenticité des miracles de saint Bernard; l'auteur de la vie de Suger, 3 vol. in-12, reprend vivement le père Maimbourg sur son incrédulité. Nous n'entreprendrons point d'examiner cette question; nous pensons qu'il suffit de savoir que les contemporains de saint Bernard croyaient à ses miracles, et que cette croyance leur fit faire des choses que la raison elle-même pourrait appeler miraculeuses.

d'Italie par des lettres pathétiques, saint Bernard revint en France annoncer le succès de sa mission. Son absence avait tout suspendu, et cette multitude de croisés, que son éloquence avait entraînés, semblaient n'avoir ni chef, ni direction, ni point de ralliement, tant qu'il n'était point au milieu d'eux. Le roi de France et les grands du royaume, assemblés à Étampes, n'avaient pris aucune résolution; le retour de saint Bernard rendit la vie au conseil des princes et des barons, et fit reprendre avec une nouvelle ardeur l'entreprise de la guerre sainte. Lorsqu'il fit devant les seigneurs et les prélats, le recit de son voyage et des prodiges que Dieu avait opérés par ses mains, lorsqu'il parla de la résolution qu'il avait fait prendre à l'empereur d'Allemagne, résolution qu'il appelait lui-même le miracle des miracles, tous les cœurs s'ouvrirent à l'enthousiasme, et furent remplis d'espérance et de joie. 1142-1148

On entendit en même temps dans l'assemblée d'Étampes, plusieurs ambassadeurs, qui venaient annoncer que leurs princes avaient formé le projet de s'enrôler sous les drapeaux de la croix; on lut des lettres venues des pays les plus éloignés, par lesquelles un grand nombre de seigneurs et de barons étrangers, promettaient de se réunir aux Français contre les Sar-

1142-1148 razins. Dès lors, on ne douta plus de l'heureuse issue de la croisade ; et le zèle que montraient tous les peuples de l'Europe, fut regardé comme l'expression manifeste des volontés du ciel.

Parmi les ambassadeurs qui assistèrent à l'assemblée d'Etampes, on remarquait ceux de Roger, roi de Pouille et de Sicile, qui offrait aux croisés des vaisseaux, des vivres, et promettait d'envoyer son fils dans la terre sainte, si on prenait la résolution d'y aller par mer. Les députés Siciliens rappelèrent au roi de France et à ses barons, la perfidie des Grecs envers les Francs de la première croisade: vous pouvez, leur disaient-ils, braver les forces des nations les plus puissantes, mais rien ne peut vous mettre à l'abri des ruses et des embûches d'une nation trompeuse et perfide.

On délibéra sur les propositions du roi de Sicile, et sur la route qu'on devait suivre pour se rendre dans la Palestine; la plupart des barons, pleins de confiance dans leurs armes et dans la protection de Dieu, ne pouvaient se résoudre à redouter les Grecs. La route de mer semblait offrir moins de merveilles à leur curiosité, moins de périls et de combats à leur bravoure; d'ailleurs, les vaisseaux que devait fournir Roger, ne pouvaient suffire à transporter tous ceux que le zèle religieux entraînait

dans la guerre sainte. On donna la préférence 1142-1148
à la route par terre. L'historien Odon de Deuil parle en gémissant de cette résolution qui devint si funeste aux croisés, et sur laquelle on avait négligé de consulter le St.-Esprit. Les envoyés de Sicile ne cachèrent point leur douleur, et retournèrent dans leur pays, en annonçant tous les maux qui devaient arriver.

L'assemblée d'Etampes parut mieux inspirée lorsqu'il fallut choisir ceux qui devaient être chargés de l'administration du royaume, pendant le pèlerinage de Louis VII. Lorsque les barons et les prélats eurent deliberé sur ce choix important, S. Bernard qui était leur interprète, adressa la parole au roi; et, lui montrant l'abbé Suger et le comte de Nevers : Sire, lui dit-il, *voilà deux glaives et cela nous suffit.* Ce choix de l'assemblée devait obtenir l'approbation du roi et les suffrages du peuple. L'abbé de St.-Denis avait donné une longue paix à la France, et fait la gloire de deux règnes. Il s'était opposé à la croisade; et, ce qui achève de faire son éloge, il avait conservé sa popularité, sans partager les opinions dominantes. Suger conseillait au roi de ne point abandonner ses sujets, et lui représentait que ses fautes seraient beaucoup mieux réparées par une sage administration de son royaume, que par des conquêtes en Orient. Celui qui osait donner ce conseil, se montrait

1142-1148 plus digne que tout autre, de représenter son souverain ; mais Suger refusa d'abord un emploi dont il sentait le fardeau et le danger. L'assemblée ne voulut point faire un autre choix ; le roi lui-même eut recours aux prières pour déterminer son ministre à le remplacer dans le gouvernement du royaume. Le pape, qui arriva peu de temps après en France, ordonna à Suger de se rendre aux vœux du monarque, des grands et de la nation. Le souverain pontife, pour faciliter à l'abbé de St.-Denis la tâche honorable qui lui était imposée, lança d'avance les foudres de l'église contre tous ceux qui attenteraient à l'autorité royale pendant l'absence du roi.

Le comte de Nevers, désigné par l'assemblée des barons et des évêques, refusa, comme l'abbé de St.-Denis, la charge dangereuse qu'on lui proposait. Comme il était vivement pressé d'accepter le gouvernement du royaume, il déclara qu'il avait fait le vœu d'entrer dans l'ordre de St.-Bruno. Tel était l'esprit du siècle, que cette intention pieuse fut respectée comme la volonté de Dieu ; et tandis qu'on se félicitait de voir un moine sortir de son cloître pour gouverner la France, on vit sans étonnement un prince s'éloigner pour jamais du monde, et s'ensevelir dans un monastère.

Dès-lors on ne s'occupa plus que des prépa-

ratifs du départ, et tout fut en mouvement 1142-1148
dans les provinces de France et d'Allemagne. Les mêmes motifs qui avaient armé les compagnons de Godefroi dans la première expédition enflammaient le courage des nouveaux croisés. La guerre d'Orient offrait à leur ambition et à leur piété les mêmes espérances et les mêmes avantages. La plupart des peuples chrétiens étaient animés par le souvenir, toujours présent, de la conquête de Jérusalem. Les rapports que cette conquête avait établis entre la Syrie et l'Europe ajoutaient encore au zèle et à l'ardeur des soldats de la croix; il n'était point de famille dans l'Occident qui n'eût fourni un défenseur aux saints lieux, un habitant aux villes de la Palestine. Les colonies chrétiennes en Asie étaient pour les Francs comme une nouvelle patrie; les guerriers qui avaient pris la croix ne semblaient s'armer que pour défendre une autre France, chère à tous les chrétiens, et qu'on pouvait appeler *la France d'Orient*.

L'exemple de deux monarques dut aussi faire accourir un grand nombre de guerriers sous les drapeaux de la croisade. Beaucoup de ces seigneurs turbulents, qu'on appelait alors *prædones*, devaient avoir, comme Louis VII, de coupables violences à expier. L'esprit de chevalerie, qui faisait chaque jour

1142-1148 des progrès, ne fut pas un mobile moins puissant pour une noblesse toute guerrière. Un grand nombre de femmes, entraînées par l'exemple de la reine Éléonore de Guyenne, prirent la croix et s'armèrent de la lance et de l'épée. Une foule de chevaliers se précipitèrent sur leurs pas; une espèce de honte s'attachait à tous ceux qui n'allaient pas combattre les infidèles. Les historiens rapportent qu'on envoyait une quenouille et des fuseaux à ceux qui hésitaient à prendre les armes. Les troubadours et les trouvères, dont on aimait les chansons, et qui s'exerçaient à chanter les victoires des chevaliers sur les Sarrazins, voulurent suivre en Asie les héros et les dames qu'ils avaient célébrées dans leurs vers. La reine Éléonore et Louis le jeune emmenèrent en Orient plusieurs troubadours et menestrels pour charmer les ennuis d'un si long voyage.

Cependant l'enthousiasme des croisés n'avait point tout-à-fait le même caractère que dans la première croisade. Le monde n'était plus à leurs yeux rempli de ces prodiges qui proclamaient les volontés du ciel; les grands phénomènes de la nature ne frappaient plus aussi vivement l'imagination des pèlerins. Dieu semblait avoir confié toute sa puissance à un seul homme, qui entraînait les peuples par son éloquence et ses miracles. On ne voyait, on n'entendait que S.

Bernard, tandis qu'au temps de Pierre l'ermite 1142-1148
des orateurs se faisaient partout entendre, et que la nature entière semblait chargée par Dieu lui-même d'annoncer la croisade.

La seule chose extraordinaire qu'on vit alors, ce fut la paix qui régna en Europe. Comme (1) à l'approche de la première croisade les guerres entre particuliers, les troubles civils, les brigandages cessèrent tout à coup. Le départ des croisés fut accompagné de moins de désordres que dans la précédente expédition ; ils ne montrèrent ni la même imprudence dans le choix de leurs chefs, ni la même impatience de se mettre en route. La France et l'Allemagne n'eurent point à souffrir des fureurs d'une multitude indisciplinée. La première croisade, dont les armées étaient commandées les unes par des princes et des chevaliers, les autres par des aventuriers et des moines, montra toute la licence et les passions tumultueuses qu'on trouve dans les

(1) Un historien allemand parle ainsi de cette croisade. *Si autem aliter non, hâc tamen ratione, exitum habuit expeditio frequens purgaretur eo genere hominum, qui rapinis consueverunt victitare; nœus tum devotione qualicumque, omnes id genus homines, pro remedio peccatorum sacram amplexi militiam, in eam nomina dedêre volentes expeditionem.* Krantz, 6, sax., c. 13, De regibus hierosolymorum, auctore Christophano Besoldo, p. 214.

1142-1148 républiques. Dans la seconde guerre sainte, dirigée par deux puissants monarques, on put voir les formes plus régulières de la monarchie. Les petits vassaux se réunissaient autour de leurs seigneurs, et ceux-ci attendaient le signal du roi de France ou de l'empereur d'Allemagne. Un ordre si régulier dans les préparatifs de la sainte entreprise, semblait annoncer des victoires certaines, et ne laissait prévoir aucun des désastres dont les armées chrétiennes étaient menacées.

La ville de Metz était le rendez-vous des croisés français; Ratisbonne, celui des allemands. Les chemins qui conduisaient à ces deux villes étaient couverts de pèlerins qui marchaient sous les bannières de leurs seigneurs. Un grand nombre de guerriers se rendaient aussi dans les ports de la Flandre, de l'Angleterre et de l'Italie, où se préparaient des flottes pour le transport des vivres, des armes et des croisés impatients d'arriver en Asie.

Comme on connaissait les routes de l'Orient, les pèlerins se faisaient moins d'illusions sur les pays qu'ils allaient parcourir. Le souverain pontife avait recommandé aux barons et aux chevaliers de n'emmener avec eux ni chiens, ni oiseaux de chasse; ceux-ci renoncèrent au

luxe de leurs châteaux (1), et se contentèrent 1142.1148
d'emporter leurs armes. On prit même quelques-unes des précautions qu'exigeait un voyage lointain; les croisés, surtout les allemands, emportèrent tous les instruments nécessaires pour jeter des ponts, abattre des forêts et frayer des chemins.

La plus grande difficulté était de trouver de l'argent pour fournir aux dépenses de la guerre sainte. Ceux que leurs infirmités ou des circonstances particulières retenaient en Europe, voulurent contribuer par leurs offrandes à l'entreprise de la croisade. D'après la dévotion du temps, la plupart des gens riches qui mouraient sans avoir vu Jérusalem, léguaient par leur testament une somme pour les pèlerinages d'Orient. Tous ces dons de la piété étaient sans doute considérables, mais ils ne pouvaient suffire à l'entretien d'une grande armée. Pour se procurer l'argent nécessaire, Louis VII fit des

(1) Le pape avait défendu le luxe aux croisés; il s'exprimait ainsi dans une circulaire: *nec eant in vestibus pretiosis, et cum canibus sive avibus aut aliis, quae ostentatione potius et lasciviæ, quam necessariis videantur usibus deservire, sed in modesto apparatu, et habitu, in quo pœnitentiam potius agere quam inanem affectari gloriam videatur.* On peut consulter la lettre circulaire du pape dans les *Pièces justificatives.*

1142-1148 emprunts, leva des impôts qui furent approuvés et réglés par le souverain pontife. S. Bernard et Pierre le vénérable, s'étaient élevés avec courage contre la persécution des Juifs; mais l'abbé de Cluny pensait qu'il fallait les punir dans ce qu'ils avaient de plus cher, *leur argent, amassé par l'usure et même par le sacrilége*. Il conseillait au roi de France de prendre sur les Juifs l'argent nécessaire pour faire la guerre aux Sarrazins. Il est probable que le conseil de Pierre le vénérable ne fut point dédaigné, et que les Juifs fournirent aux dépenses de la croisade. Le clergé lui-même, qui s'était enrichi dans la première guerre sainte, fut obligé d'avancer des sommes considérables pour la nouvelle expédition. Le seul monastère de Fleury paya jusqu'à trois cents marcs d'argent et cinq cents pesant d'or. Dans plusieurs autres abbayes les vases et les ornements des églises furent vendus pour acheter des armes et pour payer les frais d'une guerre entreprise pour la gloire de Jésus-Christ.

Les seigneurs et les barons imitèrent l'exemple du roi de France; quelques-uns engagèrent ou vendirent leurs terres, mais la plupart firent payer à leurs vassaux les frais de leur pèlerinage. Les taxes mises sur le peuple, et surtout la spoliation des églises excitèrent beaucoup

de plaintes, et commencèrent à refroidir l'enthousiasme pour la croisade. « Il n'y eut, dit un » ancien historien (1), état, condition, âge ni » sexe, qui ne fût forcé de contribuer à la subvention du roi et des princes allants avec » lui, d'où s'ensuivit le mécontentement de » chacun, et une infinité de malédictions tant » sur le roi que sur ses troupes. » 1142-1148

Cependant Louis VII se préparait à son voyage par des actes de dévotion ; il visitait les hôpitaux, et faisait faire dans toutes les églises des prières pour le succès de la croisade. A l'approche de son départ, il se rendit à St.-Denis pour y prendre le fameux oriflamme que les rois de France faisaient porter devant eux dans les batailles. L'église de St.-Denis était alors décorée avec une grande magnificence ; parmi les monuments historiques qu'on y voyait rassemblés, les portraits de Godefroi de Bouillon, de Tancrède, de Raymond de St.-Gilles, les

(1) Nous citons ici les paroles de Belle-Forest, que nous n'aurions point citées si elles n'étaient la traduction des chroniques contemporaines. Nous ne rappellerons qu'un seul passage, qui est tiré de la chronique de *Raoul; de dicette, per totam Galliam fit Descriptio generalis; non sexus, non ordo, non dignitas quempiam excusavit, quin auxiliam regi conferet; cujus iter multis imprecationibus persequebatur.*

1142-1148 batailles de Dorylée, d'Antioche (1), d'Ascalon retracées sur les vitreaux du chœur, durent fixer les regards et l'attention de Louis et de ses compagnons d'armes. Le roi, prosterné sur le tombeau du saint apôtre de la France, implora sa protection et celle de ses pieux ancêtres dont les cendres reposaient au même lieu. Le pape, qui s'était rendu à St.-Denis, mit de nouveau le royaume de France sous la sauvegarde de la religion, et présenta à Louis VII la pannetière et le bourdon, marque de son pèlerinage. Après cette cérémonie, Louis se mit en route, accompagné de la reine Éléonore et d'une grande partie de sa cour. L'abbé Suger, qu'il embrassa en pleurant, ne put lui-même retenir ses larmes; le peuple, dit un écrivain moderne, qui partout accourait sur son passage, après l'avoir suivi long-temps avec les applaudissements les plus bruyants, retournait dans un morne et triste silence lorsqu'il l'avait perdu de vue. Il partit de Metz à la tête de cent mille croisés, traversa l'Allemagne et marcha vers Constantinople où il devait se réunir à l'empereur d'Occident.

L'empereur Conrad, après avoir fait couronner son fils Henri, était parti de Ratisbonne

(1) Monfaucon parle de ces différents tableaux dans les *Monuments de la Monarchie française*, Tom. Ier.

au commencement du printemps. Il traînait à sa suite une armée si nombreuse, qu'au rapport d'Otton de Frisingue, les fleuves ne suffisaient point à la transporter, et que les campagnes manquaient d'espace pour contenir tous ses bataillons. Il avait envoyé des ambassadeurs à Constantinople pour annoncer son arrivée et demander le passage sur le territoire de l'empire grec. Manuel Comnène lui fit la réponse la plus flatteuse et la plus amicale; mais lorsque les Allemands furent arrivés dans la Bulgarie et dans la Thrace, ils ne tardèrent pas à s'apercevoir qu'ils ne devaient pas compter sur les promesses qu'on leur avait faites. 1142-1148

Au temps de la première croisade les Turcs faisaient trembler Constantinople, ce qui fit supporter les Francs; mais depuis cette époque la capitale des Grecs était sans alarmes, et ne craignait plus les attaques des musulmans. Une opinion d'ailleurs s'était répandue dans toutes les provinces de l'empire, que les guerriers de l'Occident avaient le projet de s'emparer de Constantinople. Cette opinion, assez vraisemblable, accréditée par les menaces des croisés eux-mêmes, était peu propre à rétablir la paix et l'harmonie entre des peuples qui se méprisaient réciproquement et s'accusaient peut-être avec une égale raison de violer la foi des traités.

1142-1148 Manuel Comnène, qu'Odon de Deuil ne veut point nommer, parce que son nom, dit-il, n'est point écrit au livre de vie, était le petit-fils d'Alexis Ier., qui régnait au temps de la première croisade. Fidèle à la politique de son aïeul, plus habile, et surtout plus dissimulé que lui, il ne négligea aucun moyen pour perdre et ruiner l'armée des Allemands. Dans son conseil on regardait les guerriers d'Occident comme des hommes de fer, dont les yeux lançaient des flammes, et qui répandaient des torrents de sang avec la même indifférence que s'ils eussent versé de l'eau. Tandis qu'il leur envoyait des ambassadeurs et leur faisait fournir des vivres, Manuel s'alliait avec les Turcs et faisait fortifier sa capitale. Les Allemands dans leur marche eurent souvent à repousser les perfides attaques des Grecs, et ceux-ci eurent plus d'une fois à se plaindre de la violence des croisés. Un parent de Conrad, resté malade dans un monastère d'Andrinople, fut égorgé par les soldats de Manuel; Frédéric, duc de Souabe, livra aux flammes le monastère où le crime avait été commis, et des torrents de sang coulèrent pour venger un assassinat.

En approchant de Constantinople, les Allemands avaient déployé leurs tentes dans une riche vallée arrosée par le fleuve Mélas. Tout

à coup un violent orage éclata sur les montagnes voisines ; le fleuve, grossi par les torrents, inonda la plaine où l'armée chrétienne célébrait la fête de l'Assomption (1) ; et, comme s'il eût conspiré avec les Grecs, dit un historien français, comme s'il eût imité leur perfidie et leur trahison, il entraîna les chevaux et les bagages, et porta la désolation dans le camp des croisés. Les Grecs donnèrent quelques secours aux soldats allemands ; mais ils virent avec joie, dans un événement qu'ils affectaient de déplorer, un présage des défaites qui menaçaient les armées des Latins. 1142-1148

Constantinople, à l'arrivée de Conrad, présenta le spectacle nouveau de deux empereurs qui avaient hérité des débris de l'empire d'Auguste, et qui se disaient tous les deux successeurs de César et de Constantin. Leurs prétentions firent naître quelques divisions : l'empereur d'Occident avait une vaillante armée pour soutenir ses droits ; celui d'Orient n'osa pas insister trop ouvertement sur les siens. Il appela la perfidie à son secours, et la vanité blessée se vengea d'une manière aussi lâche que cruelle.

(1) Otton de Frisingue, témoin oculaire, rapporte ce malheur avec beaucoup de détail.

1142-1148 Dès que les Allemands eurent passé le Bosphore ils se trouvèrent en bute à tous les genres de trahison ; tous ceux qui s'écartaient de l'armée étaient égorgés par les soldats de Comnène. Partout sur leur passage, on leur fermait les portes des villes; lorsqu'ils demandaient des vivres, on les forçait de mettre de l'argent dans des paniers, qu'on leur descendait du haut des murs, et souvent ils n'obtenaient que d'insultantes railleries. On mêlait de la chaux aux farines qu'on leur fournissait, on avait créé une fausse monnaie qu'on leur donnait, lorsqu'ils avaient quelque chose à vendre et qu'on leur refusait, lorsqu'ils avaient quelque chose à acheter. Des embuscades les attendaient partout sur leur chemin; l'ennemi fut averti de leur marche, et pour comble de perfidie, on leur avait donné à Constantinople des guides infidèles qui égarèrent l'armée dans les défilés du mont Taurus et la livrèrent, déjà vaincue par les fatigues, la disette et le désespoir, au glaive des musulmans. Les Allemands, maltraités par les Grecs, ne cherchèrent point à en tirer une vengeance qui leur était facile, et qui, d'après les idées du siècle, pouvait leur paraître glorieuse. C'est ce qui a fait dire à Montesquieu, que les Allemands étaient les *meilleures gens du monde*. Les Français qui vinrent ensuite se

montrèrent moins patients et furent plus res- 1142-1148
pectés. L'empereur envoya les pricipaux seigneurs de sa cour au roi de France; ils se prosternèrent devant lui et ne lui parlèrent qu'à genoux. La fierté française fut plus surprise que touchée d'un pareil hommage, et ne répondit que par un silence dédaigneux à la flatterie des cours d'Orient. Les deux monarques eurent une entrevue dans laquelle ils se firent les plus tendres caresses et cherchèrent à se surpasser en magnificence. Si Manuel en cette occasion l'emporta sur son rival par l'éclat des richesses, il montra moins de franchise que Louis dans les démonstrations de son amitié; car au milieu des fêtes qu'on donnait aux croisés, on apprit que la cour de Constantinople entretenait d'étroites liaisons avec le sultan d'Iconium et que les Turcs étaient exactement avertis des projets du roi de France.

Cette trahison irrita les seigneurs français, et lorsque l'empereur exigea qu'ils lui rendissent hommage comme les chefs de la première croisade, pour toute réponse on proposa dans le conseil de s'emparer de Constantinople. « Vous avez entendu, dit l'évêque de » Langres, les Grecs qui vous proposent de re» connaître leur empire et de vous soumettre à » leurs lois; ainsi donc la faiblesse doit com-

1142-1148 » mander à la force, la lâcheté à la bravoure!
» Qu'a donc fait cette nation? qu'ont fait ses
» ancêtres pour montrer tant d'orgueil? Je ne
» vous parlerai point des piéges et des embû-
» ches qu'ils ont partout semés sur vos pas;
» nous avons vu les prêtres de Byzance mêlant
» la raillerie à l'outrage, purifier par le feu les
» autels où nos prêtres avaient sacrifié. Ils
» nous demandent aujourd'hui des serments
» que l'honneur désavoue. N'est-il pas temps
» de nous venger des trahisons et de repous-
» ser les injures? Jusqu'ici les croisés ont eu
» plus à souffrir de leurs perfides amis que
» de leurs ennemis déclarés. Dès long-temps
» Constantinople est une barrière importune
» entre nous et nos frères d'Orient. Nous
» devons enfin nous ouvrir le libre chemin
» de l'Asie.

» Les Grecs, vous le savez, ont laissé tomber
» aux mains des infidèles le sépulcre de Jésus-
» Christ, et toutes les villes chrétiennes de l'O-
» rient. Constantinople, n'en doutez pas, sera
» bientôt elle-même la proie des Turcs et des
» barbares, et par sa lâche faiblesse, elle leur
» ouvrira un jour les barrières de l'Occident.
» Les empereurs de Byzance ne savent ni dé-
» fendre leurs provinces, ni souffrir qu'on les
» défende. Ils ont toujours arrêté les généreux

» efforts des soldats de la croix ; naguère en- 1142-1148
» core, cet empereur qui se déclare votre ap-
» pui, a voulu disputer aux Latins leurs con-
» quêtes et leur ravir la principauté d'Antio-
» che ; il veut aujourd'hui livrer les armées
» chrétiennes aux Sarrazins. Hâtons-nous donc
» de prévenir notre ruine par celle des traîtres ;
» ne laissons pas derrière nous une ville inso-
» lente et jalouse, qui ne cherche que les
» moyens de nous détruire, et faisons retomber
» sur elle les maux qu'elle nous prépare. Si les
» Grecs accomplissent leurs perfides desseins,
» c'est à vous que l'Occident redemandera un
» jour ses armées. Puisque la guerre que nous
» entreprenons est sainte, ne paraît-il pas juste
» d'employer tous les moyens de réussir ; la né-
» cessité, la patrie, la religion vous ordonnent
» de faire ce que je vous propose ; les aque-
» ducs qui fournissent l'eau à la ville sont en
» notre pouvoir et nous offrent un moyen fa-
» cile de réduire ses habitants. Les soldats de
» Manuel ne pourront supporter l'aspect de nos
» bataillons ; une partie des murailles et des
» tours de Byzance viennent de s'écrouler de-
» vant nous comme par une espèce de miracle.
» Il semble que Dieu lui-même nous appelle
» dans la ville de Constantin, et qu'il vous en
» ouvre les portes, comme il ouvrit à vos pères

1142-1148 » celles d'Édesse, d'Antioche et de Jéru-« salem (1). »

Quand l'évêque de Langres eut cessé de parler, plusieurs des chevaliers et des barons élevèrent la voix pour lui répondre. Les chrétiens étaient venus en Asie pour expier leurs péchés, et non pour punir les crimes des Grecs. Ils avaient pris les armes pour défendre Jérusalem, et non pour détruire Constantinople. On devait regarder, il est vrai, les Grecs comme des hérétiques, mais il n'était pas plus permis de les massacrer que de massacrer les Juifs; lorsque les guerriers chrétiens avaient pris la croix, Dieu ne leur avait point remis le glaive de sa justice. En un mot, les barons trouvaient plus de politique que de religion dans ce qu'ils venaient d'entendre, et ne pouvaient concevoir qu'on pût tenter une entreprise qui n'était point d'accord avec les règles de l'honneur. Ils ne pouvaient croire d'ailleurs aux malheurs qu'on leur avait annoncés, et se reposaient sur la Providence et sur leur valeur pour surmonter tous les obstacles. Les plus fervents des pèlerins craignaient de voir retar-

(1) Odon de Deuil rend compte de cette délibération, et rapporte le discours de l'évêque de Langres, auquel il donne les plus grands éloges.

der la marche des croisés, et cette crainte ajou- 1142-1148
tait encore à leurs scrupules ; enfin la loyauté des chevaliers, la pieuse impatience de voir les saints lieux, et peut-être aussi les présents et les séductions de Manuel, firent triompher le parti de la modération.

Cependant, l'empereur fut alarmé de voir des guerriers pleins de fierté et d'audace, délibérer auprès de lui sur la conquête de sa capitale. L'hommage que lui firent les barons et les chevaliers ne le rassurait point contre leurs entreprises. Pour hâter leur départ, il fit répandre le bruit que les Allemands avaient remporté de grandes victoires sur les Turcs et qu'ils s'étaient rendus maîtres d'Iconium. Ce moyen réussit à Manuel au-delà de ses espérances.

Lorsque les croisés s'éloignaient de Constantinople, impatients de poursuivre les Turcs, une éclipse de soleil frappa tout à coup leurs regards. Une multitude superstitieuse ne vit, dans ce phénomène, qu'un présage funeste, et crut y trouver l'avertissement de quelques nouvelles calamités ou de quelques nouvelles trahisons de Manuel ; les craintes des pèlerins ne tardèrent pas à se réaliser. A peine étaient-ils entrés dans la Bithynie qu'ils purent apprécier les mensonges de la renommée et les

1142-1148 perfides récits des Grecs. Louis, campé sur les bords du lac Ascanius, dans le voisinage de Nicée, apprit la déroute complète des Allemands. Le sultan d'Iconium à l'approche des chrétiens de l'Occident, avait assemblé toutes ses forces et sollicité le secours des puissances musulmanes pour défendre les passages de l'Asie mineure. Conrad, que Guillaume de Tyr appelle *vir simplex*, un homme simple, et que le P. Maimbourg compare à une victime couronnée de fleurs qu'on mène égorger, s'était avancé sur la foi de quelques guides inconnus jusque dans les montagnes de la Cappadoce. Impatient de devancer les Français qu'il devait attendre, il marchait sans connaître les chemins, et n'ayant point de vivres pour faire subsister la multitude dont il était suivi. Tout à coup il est surpris par les Turcs, qui couvrent le sommet des montagnes, et se précipitent sur les chrétiens exténués de faim et de fatigue (1). Les musulmans étaient armés à la

(1) Otton de Frisingue, témoin oculaire, ne donne aucun détail sur la déroute des Allemands, disant pour son excuse qu'il n'a rien d'agréable à raconter. Le *Gesta Ludovici*, et Guillaume de Tyr, ont suppléé au silence d'Otton de Frisingue.

légère, et faisaient tous leurs mouvements avec 1142-1148
rapidité. Les cavaliers allemands pouvaient à peine se mouvoir sous leurs boucliers, leurs corselets, leurs brassards de fer; chaque jour on livrait des combats où les chrétiens avaient le désavantage. Ceux dont l'armure était moins pesante et qui portaient des peaux de mouton pour boucliers, s'élançaient quelquefois au-devant de l'ennemi et le mettaient en fuite; mais les Turcs se ralliaient bientôt sur les hauteurs, et fondaient de nouveau comme des oiseaux de proie sur la troupe consternée des chrétiens. Une foule de pèlerins, qui n'avaient pour se présenter au combat que le bourdon et la pannetière, portaient le trouble et la confusion dans l'armée des croisés. Les musulmans profitaient du désordre et ne laissaient point de repos à leurs ennemis. Le désespoir et la terreur avaient achevé de détruire la discipline parmi les croisés; ils n'obéissaient plus à leurs chefs, chacun cherchait son salut dans la fuite. Enfin, la déroute fut générale; les campagnes étaient couvertes de fugitifs qui erraient au hasard, et ne trouvaient point d'asyle contre les vainqueurs. Les uns périssaient de misère, les autres tombaient sous le fer des musulmans; les femmes, les enfants étaient enlevés avec les

1142-1148 bagages, et faisaient partie du butin de l'ennemi. Conrad qui avait conservé à peine la dixième partie de son armée, fut percé lui-même de deux flèches, et n'échappa que par une espèce de miracle à la poursuite des Sarrazins.

La nouvelle de ces désastres jeta la consternation parmi les Français. Louis, accompagné de ses plus braves guerriers, vola au-devant de Conrad; les deux monarques s'embrassèrent en versant des larmes. Conrad raconta sa défaite, et se plaignit d'autant plus de la perfidie de Manuel, qu'il avait à faire excuser sa propre imprudence. Les deux princes renouvelèrent leur serment de se rendre ensemble dans la Palestine, mais l'empereur d'Allemagne ne tint pas sa parole; soit qu'il eût honte d'être sans armée, soit qu'il ne pût supporter la fierté des Français, ou qu'il craignît leurs trop justes reproches, il renvoya ce qui lui restait de troupes et retourna à Constantinople, où il fut très bien accueilli, parce qu'il n'inspirait plus d'alarmes.

Cependant l'armée française poursuivit sa marche, et, laissant à sa gauche le mont Olympe, et à sa droite le mont Ida, elle traversa l'ancienne Phrygie. Les Français trouvèrent sur leur passage les places de Pergame, d'Ephèse

et plusieurs autres villes célèbres que les Grecs 1142-1148
laissaient tomber en ruines. L'hiver venait de commencer, l'abondance des pluies et la fonte des neiges avaient fait déborder les rivières et rendaient les chemins impraticables. Les habitants des montagnes, peuple barbare et sauvage, fuyaient à l'approche des chrétiens, emmenant avec eux leurs troupeaux et tout ce qu'ils possédaient. Les habitants des villes fermaient leurs portes et refusaient des vivres aux croisés, ou n'en procuraient qu'à ceux qui avaient des trésors à leur donner. Tandis que l'armée chrétienne traversait ainsi la Phrygie, Manuel envoya au roi de France des ambassadeurs pour lui annoncer que les Turcs s'assemblaient de toutes parts pour l'attaquer dans sa marche. Il offrait aux croisés un asyle dans les villes de son empire; mais cette offre, accompagnée de menaces, parut un piége, et Louis VII aima mieux braver les attaques des Turcs que de se fier aux promesses des Grecs. L'armée chrétienne, poursuivant sa marche vers les frontières de la Phrygie, arriva enfin sur les bords du Méandre vers l'embouchure du Lycus. Les Turcs qui avaient détruit l'armée des Allemands se préparaient à disputer aux Français le passage du fleuve. Les uns étaient campés sur les montagnes, les autres sur le rivage:

1142-1148 les pluies avaient grossi le Méandre, le passage était difficile et dangereux.

Rien n'arrêta les Français, animés par les discours et l'exemple de leur roi. En vain les Turcs firent pleuvoir une grêle de traits et se présentèrent en bataille sur la rive; l'armée française traversa le fleuve, enfonça les rangs des barbares, en fit un grand carnage et les poursuivit jusqu'au pied des montagnes. Les deux bords du Méandre restèrent couverts des cadavres des Turcs; l'historien Nicetas qui vit quelques années après leurs ossements entassés (1), ne put s'empêcher de dire, en louant le courage des Francs, « que si de pareils » hommes n'avaient pas pris Constantinople, » il fallait admirer leur modération et leur pa- » tience. »

Après la bataille qu'on venait de livrer aux Sarrazins, quelques-uns des pèlerins assuraient avoir vu un cavalier vêtu de blanc, marcher à la tête de l'armée chrétienne, et donner le signal de la victoire. Odon de Deuil, témoin

(1) Nicetas dans son récit, confond l'armée des Français avec celle des Allemands, qui n'avait point combattu sur les bords du Méandre; tout ce que fit Louis il l'attribue à Conrad. Les auteurs allemands l'ont suivi dans leurs histoires, et ils attribuent la victoire près du Méandre au souverain de leur nation.

oculaire, raconte cette apparition sans y ajouter foi, et se contente de dire que les chrétiens n'auraient point ainsi triomphé des Turcs sans la protection et la volonté de Dieu. 1142-1148

Cette victoire donna une grande confiance aux croisés, et rendit leurs ennemis plus prudents. Les Turcs, qu'on ne pouvait poursuivre long-temps dans un pays inconnu, se rallièrent après la bataille du Méandre. Se défiant de leurs forces, et n'osant attaquer une armée qui les avait vaincus, ils épièrent le moment de la surprendre. L'imprudence d'un chef qui commandait l'avant-garde française vint bientôt leur en offrir l'occasion. En quittant Laodicée, ville située sur le Lycus, les croisés s'étaient dirigés vers les montagnes qui séparent la Phrygie de la Pisidie. Ces montagnes n'offraient que des passages étroits où l'on marchait sans cesse entre des rochers et des précipices. L'armée française était divisée en deux corps, commandés chaque jour par deux nouveaux chefs qui prenaient les ordres du roi.

Chaque soir on arrêtait dans le conseil la route qu'on suivrait le lendemain et le lieu où l'armée devait camper. Un jour qu'on devait traverser une des plus hautes montagnes, l'ordre avait été donné à l'avant-garde de camper

1142-1148 sur les hauteurs et d'attendre le reste de l'armée pour descendre le lendemain dans la plaine en ordre de bataille. Geoffroi de Rançon, seigneur de Taillebourg, commandait ce jour-là le premier corps des Français et portait l'oriflamme ou l'étendard royal. Il arriva de bonne heure au lieu où l'on devait passer la nuit; ce lieu n'offrait pour retraite aux soldats que des bois, des ravins et des rochers stériles. Au pied des monts se présentait à leurs yeux une vallée étendue et commode; la journée était belle, les troupes pouvaient sans fatigue marcher encore plusieurs heures. Le comte de Maurienne, frère du roi, la reine Éléonore et toutes les dames de sa suite qui avaient suivi l'avant-garde, pressèrent Geoffroi de Rançon de descendre dans la plaine. Il eut la faiblesse de céder à leurs instances; mais à peine fut-il descendu dans la vallée, que les Turcs s'emparèrent des hauteurs qu'il venait de quitter et s'y rangèrent en bataille.

Pendant ce temps-là, l'arrière-garde de l'armée où se trouvait le roi s'avançait pleine de confiance et de sécurité; en voyant des troupes au milieu des bois et des rochers, elle les prit pour des Français et les salua par des cris de joie. Elle marchait sans ordre, les bêtes de som-

me et les chariots étaient pêle-mêle avec les 1142-1148 bataillons, et la plupart des soldats avaient laissé leurs armes parmi les bagages. Les Turcs, toujours immobiles, attendent en silence que l'armée chrétienne soit engagée dans des défilés; lorsqu'ils se croient sûrs de la victoire, ils s'ébranlent en poussant des hurlements affreux et se jettent l'épée à la main sur les chrétiens désarmés, qui n'ont pas le temps de se rallier. On ne peut décrire le désordre et la confusion de l'armée française. Au-dessus de nous, dit un témoin oculaire, des rochers escarpés s'élevaient jusqu'aux cieux; au-dessous, des précipices creusés par les torrents, s'enfonçaient jusqu'aux enfers. Les croisés se trouvaient sur un chemin étroit où les hommes et les chevaux ne pouvaient ni avancer ni reculer; ils s'entraînaient les uns les autres dans l'abîme; des roches détachées du sommet des montagnes, et roulant avec un horrible fracas, écrasaient tout ce qui se trouvait sur leur passage.

Les cris des blessés et des mourants se mêlaient au bruit confus des torrents, aux sifflements des flèches, aux hennissements des chevaux épouvantés. Dans cet effroyable tumulte, les chefs ne donnaient aucun ordre; les sol-

1142-1148 dats ne pouvaient plus ni fuir ni combattre. Cependant les plus braves se rallient autour du roi et s'avancent vers le haut de la montagne; trente des principaux seigneurs qui accompagnaient Louis périssent à ses côtés, en vendant chèrement leur vie. Ce prince resta presque seul sur le champ de bataille, et se réfugia sur un rocher, d'où il brava l'attaque des infidèles qui le poursuivaient. Adossé contre un arbre, il résista lui seul aux efforts de plusieurs Sarrazins qui, le prenant pour un soldat, cessèrent enfin de l'attaquer pour courir au pillage. Quoique la nuit commençât à tomber, le roi s'attendait à être attaqué de nouveau, lorsque la voix de quelques Français échappés au carnage vint l'avertir que les musulmans s'étaient retirés. Il monta sur un cheval abandonné, et rejoignit, à travers mille périls, son avant-garde qui pleurait sa mort.

Après cette défaite, où le roi avait couru de si grands dangers, le bruit de son trépas se répandit dans tout l'Orient et parvint jusqu'en Europe, où il remplit les chrétiens, surtout les Français, de douleur et d'effroi. Guillaume de Tyr, en racontant la défaite désastreuse des croisés, s'étonnait que Dieu, toujours plein de

miséricorde, eût laissé périr si misérablement 1142-1148
tant d'illustres guerriers armés pour sa cause. Les croisés qui formaient l'avant-garde de l'armée, en déplorant la mort de leurs frères, élevèrent leur voix contre Geoffroi de Rançon, et demandèrent tous ensemble que tant de sang versé retombât sur lui; le roi n'eut point assez de fermeté pour punir une faute irréparable, et ne se rendit au vœu des barons et des soldats, qu'en leur donnant pour chef un vieux guerrier, nommé *Gilbert*, dont toute l'armée vantait l'habileté et la bravoure. Gilbert partagea le commandement avec Evrard des Barres, grand-maître des templiers, qui était venu avec un grand nombre de ses chevaliers au-devant de l'armée chrétienne. Sous ces deux chefs, auxquels le roi lui-même obéissait, les croisés continuèrent leur marche, et vengèrent plusieurs fois leur défaite sur les musulmans.

Arrivés en Pisidie, les Français eurent presque partout à se défendre de la perfidie des Grecs et des agressions des Turcs; mais l'hiver était un ennemi encore plus dangereux pour l'armée chrétienne. Chaque jour il tombait des torrents de pluie; le froid et l'humidité énervaient les forces des soldats; la plupart des chevaux, privés de fourrage, périssaient et ne

1142-1148 servaient plus qu'à nourrir l'armée, qui manquait de vivres. Les vêtements des soldats tombaient en lambeaux; les croisés abandonnaient ou vendaient leurs armes; les tentes, les bagages restaient dispersés sur les chemins, l'armée entraînait avec elle une foule de malades et de pauvres pèlerins qui faisaient retentir l'air de leurs gémissements. Le roi de France les consolait par ses discours, les soulageait par ses aumônes. Au milieu de tant de revers, Dieu seul semblait soutenir son courage. « Jamais, » dit Odon de Deuil, il ne laissa passer un seul » jour sans entendre la messe et sans invoquer » le Dieu des chrétiens. »

Enfin, les croisés arrivèrent devant les murs d'Attalie, située sur la côte de Pamphilie, à l'embouchure du fleuve Cestius. Cette ville, habitée par des Grecs, était gouvernée au nom de l'empereur de Constantinople. Comme les habitants se défiaient des entreprises de l'armée chrétienne, ils refusèrent de lui ouvrir leurs portes, et les croisés furent obligés de camper dans les plaines voisines, exposés à toutes les injures de la saison.

Ils ne pouvaient trouver des vivres pour eux ni des fourrages pour leurs chevaux, dans un pays inculte et stérile, sans cesse ravagé par

les Turcs. Les Grecs refusaient de les secourir 1142-1148 dans leur misère, et leur vendaient tout au poids de l'or. La disette et les maux que les chrétiens avaient soufferts jusqu'alors, leur devinrent encore plus insupportables, lorsqu'ils perdirent toute espérance. Louis VII ayant assemblé un conseil, les principaux de l'armée lui représentèrent que les croisés étaient sans chevaux et sans armes, qu'ils ne pouvaient plus livrer de combat ni supporter les fatigues d'un long voyage. Il ne reste plus aux chrétiens, ajoutèrent-ils, d'autre ressource (1) que de s'abandonner aux périls de la mer. Le roi ne partageait pas leur avis, et voulait qu'on embarquât seulement la multitude des pèlerins qui embarrassait la marche de l'armée. « Pour nous, leur » disait-il, nous redoublerons de courage, et nous » suivrons la route qu'ont suivie nos pères, vain- » queurs d'Antioche et de Jérusalem. Tant » qu'il me restera quelque chose, je le partage- » rai avec mes compagnons; quand je n'aurai » plus rien, qui de vous ne supportera avec moi » la pauvreté et la misère ? » Les barons, tou-

(1) Les croisés avaient alors quarante journées de marche, pour arriver à Antioche par terre. Ils n'en avaient que trois pour y arriver par mer.

1142-1148 chés de ce discours, juraient de mourir avec leur roi, mais ils ne voulaient point mourir sans gloire. Animés par l'exemple de Louis, ils pouvaient triompher des Turcs, de la misère et des rigueurs de l'hiver; mais ils étaient sans défense contre la famine et contre la perfidie des Grecs. Ils reprochèrent à Louis VII de n'avoir point suivi les conseils de l'évêque de Langres, d'avoir pardonné à des ennemis plus cruels que les musulmans, plus dangereux que les tempêtes et les écueils de la mer.

Comme à la suite de ce conseil, des murmures s'élevaient contre les Grecs dans l'armée chrétienne, le gouverneur d'Attalie craignit les effets du désespoir, et vint proposer à Louis VII des vaisseaux pour embarquer tous les croisés. Cette proposition fut acceptée, mais on attendit les vaisseaux promis pendant plus de cinq semaines. Dans un si long séjour, les croisés achevèrent de consommer toutes les ressources qui leur restaient, et plusieurs moururent de faim et de misère; les vaisseaux qui arrivèrent enfin dans les ports d'Attalie ne se trouvèrent pas assez grands ni assez nombreux pour embarquer toute l'armée chrétienne. Les croisés virent alors l'abîme de maux dans lequel ils allaient tomber; mais telle était leur résignation,

ou plutôt l'état déplorable de leur armée, qu'ils 1142-1148
ne commirent aucune violence envers les Grecs et ne menacèrent point une ville qui refusait de les secourir.

Une foule de pauvres pèlerins, parmi lesquels se trouvaient des barons et des chevaliers, se présentèrent devant le roi et lui parlèrent en ces termes : « Nous n'avons pas de quoi payer » notre passage, et nous ne pouvons vous suivre » en Syrie ; nous restons ici accablés par la mi» sère, par la maladie ; quand vous nous aurez » quittés, nous serons livrés aux plus grands » périls, et la rencontre des Turcs est le moin» dre des malheurs que nous ayons à redouter. » Rappelez-vous que nous sommes des Francs, » que nous sommes des chrétiens ; donnez-nous » des chefs qui puissent nous consoler de votre » absence et nous aider à supporter la fatigue, » la faim, la mort, qui nous attendent loin de » vous. » Louis, pour les rassurer, leur adressa les paroles les plus touchantes, et leur fit distribuer des sommes considérables. Il leur prodigua des secours, dit Odon de Deuil, comme s'il n'eût rien perdu ou qu'il n'eût besoin de rien pour lui-même. Il fit venir le gouverneur d'Attalie et lui donna cinquante marcs d'argent pour soigner les malades qui restaient dans la

1142-1148 ville, et faire conduire l'armée de terre jusque sur les côtes de Cilicie.

Louis VII donna pour chefs à tous ceux qui ne pouvaient s'embarquer, Thierri, comte de Flandre, et Archambaud de Bourbon; il monta ensuite sur la flotte qu'on lui avait préparée, avec la reine Éléonore, les principaux seigneurs de sa cour et ce qui restait de sa cavalerie. A l'aspect des croisés qu'il laissait à Attalie, le roi de France ne pouvait retenir ses larmes; une multitude de pèlerins, assemblés sur la rive, suivaient des yeux le vaisseau qu'il montait, en faisant des vœux pour son voyage, et lorsqu'ils l'eurent perdu de vue, ils ne songèrent qu'à leurs propres dangers et tombèrent dans un morne abattement.

Le lendemain du départ de Louis VII, les pèlerins qui attendaient l'escorte et les guides qu'on leur avait promis, virent arriver les Turcs, avides de meurtre et de pillage. Archambaud et Thierri ranimèrent un moment le courage des croisés et repoussèrent plusieurs fois les infidèles. Mais les Turcs revenaient sans cesse à la charge; chaque jour les chrétiens livraient un combat sans pouvoir forcer leur ennemi à la retraite. Les Grecs ne voulurent jamais consentir à les recevoir dans la ville. Il

ne restait plus aux croisés de moyen de salut. 1142-1148
Le désespoir étouffait en eux jusqu'au sentiment de l'humanité; chacun de ces malheureux était insensible au sort de ses compagnons et ne sentait que ses propres maux, ne voyait que ses propres dangers. Les soldats ne cherchaient point à se rallier, à se secourir les uns les autres; ils ne connaissaient plus, ne suivaient plus leurs chefs; les chefs eux-mêmes n'étaient plus conduits ni par l'esprit de la religion ni par l'amour de la gloire. Au milieu de la désolation générale, Archambaud et Thierri ne songent qu'à éviter la mort, et se jettent dans un vaisseau qui allait se réunir à la flotte de Louis VII. Alors le plus horrible désordre règne parmi les misérables débris de l'armée chrétienne et dans la ville d'Attalie où restaient les malades.

Deux troupes de pèlerins, l'une de trois mille et l'autre de quatre mille, résolurent de braver tous les dangers et de marcher vers la Cilicie. Ils n'avaient point de bateaux pour traverser plusieurs rivières débordées; ils n'avaient point d'armes pour combattre les Turcs, ils périrent presque tous. D'autres qui les suivirent eurent le même sort; les malades furent massacrés dans la ville d'Attalie. L'histoire n'a pu conserver qu'avec peine quelques détails de ces effroya-

1142-1148 bles désastres; et c'est ici qu'on doit répéter les expressions des vieilles chroniques : « Dieu » seul connaît le nombre des martyrs dont le » sang coula sous le glaive des Turcs et même » sous le fer des Grecs. »

Beaucoup de chrétiens (1), égarés par le désespoir, crurent que le Dieu qui les laissait en proie à tant de maux n'était point le dieu véritable; trois mille d'entre eux embrassèrent la foi de Mahomet et se réunirent aux musulmans, qui prirent pitié de leur misère. Les Grecs furent bientôt punis de leur perfide abandon; la peste réunit ses ravages à ceux de la guerre; quelques semaines après le départ de Louis VII la ville d'Attalie était presque sans habitants.

Lorsque Louis arriva dans la principauté d'Antioche (2), il avait perdu les trois quarts de son armée; mais il n'en fut pas accueilli avec moins d'empressement par Raymond de Poitiers. Les Français qui l'accompagnaient oublièrent, au milieu des plaisirs, les fatigues d'un long voyage et la mort déplorable de leurs compagnons. Antioche avait alors dans ses murs la comtesse de Toulouse, la comtesse de Blois,

(1) Odon de Deuil est le seul qui parle de ces événements; mais son récit nous a paru plein d'obscurité dans quelques parties.

(2) Le 19 mars 1148.

Sibille de Flandre, Maurille, comtesse de Roussy, Talquery, duchesse de Bouillon, et plusieurs autres dames célèbres par leur naissance ou par leur beauté. Les fêtes que leur donna Raymond reçurent surtout leur éclat de la présence d'Éléonore de Guyenne. Cette jeune princesse, fille de Guillaume IX et nièce du prince d'Antioche, réunissait les dons les plus séduisants de l'esprit aux grâces de la figure. Elle s'était fait admirer à Constantinople, et n'avait point trouvé de rivale à la cour de Manuel. On lui reprochait, avec quelque raison, d'avoir plus de désir de plaire qu'il ne convient à une reine chrétienne. Une piété sincère, l'envie de faire pénitence ne la conduisaient point à Jérusalem. Les fatigues, les dangers d'un long pèlerinage, les malheurs des croisés, le souvenir des saints lieux, toujours présents à l'esprit des pèlerins, n'avaient point affaibli son goût trop vif pour les plaisirs et son extrême penchant à la galanterie. 1142-1148

Raymond de Poitiers, au milieu des fêtes données à la reine Eléonore, ne négligeait point les intérêts de sa principauté; il voulait affaiblir la puissance de Noureddin, le plus formidable ennemi des colonies chrétiennes, et désirait ardemment que les croisés pussent l'aider dans cette entreprise. Les caresses, les prières,

1142-1148 les présents, rien ne fut épargné pour les engager à prolonger leur séjour dans ses états. Le prince d'Antioche s'adressa d'abord au roi de France, et lui proposa, dans le conseil des barons, d'assiéger les villes d'Alep et de Césarée en Syrie. Cette entreprise, qui favorisait son ambition, offrait des avantages réels à tous les états chrétiens d'Orient, que menaçait la puissance toujours croissante de Noureddin; mais Louis VII qui n'était conduit en Asie que par un esprit de dévotion, répondit à Raymond de Poitiers, qu'il ne pouvait s'engager dans une guerre avant d'avoir visité les saints lieux.

Le prince d'Antioche ne se laissa point décourager par ce refus; il mit tous ses soins à toucher le cœur de la reine, et résolut de faire servir l'amour à ses desseins. Guillaume de Tyr qui nous a laissé le portrait de Raymond, nous apprend qu'il était *d'un parler doux et affable* (1), *représentant dans son habitude et contenance, je ne sais quelle grâce singulière et maintien d'un excellent et magnanime prince.* Il entreprit de persuader à la reine Eléonore de prolonger son séjour dans la prin-

(1) Voyez la traduction de Guillaume de Tyr, liv. XIII, ch. 21.

cipauté d'Antioche. On était alors au commen- 1142-1148
cement du printemps; les bords riants de l'Oronte, les bosquets de Daphné, le beau ciel de la Syrie, ajoutèrent sans doute quelque charme aux discours de Raymond. La reine, séduite par les prières de ce prince, subjuguée par les hommages d'une cour voluptueuse et brillante, et si l'on en croit les historiens, par des plaisirs et des penchants indignes d'elle, sollicita vivement le roi de retarder son départ pour la ville sainte. Louis VII avait une dévotion austère, un esprit défiant et jaloux ; les motifs qui retenaient la reine à Antioche ne faisaient que l'affermir lui-même dans sa résolution d'aller à Jérusalem. Les instances d'Éléonore lui donnèrent des soupçons et le rendirent inébranlable ; alors Raymond, trompé dans son attente, fit éclater ses plaintes et ne songea qu'à se venger. Ce prince, dit Guillaume de Tyr, était impétueux dans ses volontés, *et d'une telle colère, que lorsqu'il était courroucé, il n'y avait en lui ni rime ni raison.* Il fit passer facilement son indignation dans l'ame d'Éléonore; cette princesse conçut hautement le projet de se séparer de Louis VII, et de faire casser son mariage, sous prétexte de parenté. Raymond lui-même jura d'employer la force et la violence

1142-1148 pour retenir sa nièce dans ses états. Enfin, le roi de France, outragé comme souverain et comme époux, résolut de précipiter son départ, et fut obligé d'enlever sa propre femme et de la ramener la nuit dans son camp.

La conduite de la reine dut scandaliser les infidèles et les chrétiens d'Orient; son exemple pouvait avoir des suites funestes dans une armée où se trouvaient un grand nombre de femmes. Parmi la foule des chevaliers, et même des musulmans qui, pendant son séjour à Antioche, attirèrent tour à tour les regards d'Éléonore (1), on citait un jeune Turc qui avait reçu d'elle des présents, et pour lequel elle voulut abandonner le roi de France. Dans ces choses-là, remarque ingénieusement Mézerai, on en dit souvent plus qu'il n'y en a; mais quelquefois aussi il y en a plus qu'on n'en dit. Quoi qu'il en soit, Louis VII ne put oublier son déshonneur, et se crut obligé, quelques années après, de répudier Eléonore, qui épousa Henri II, et donna le duché de

(1) Quelques romanciers, et même quelques historiens, ont avancé qu'Eléonore de Guyenne, avait été éprise des charmes de Saladin, qui fonda la dynastie des Ayoubites. Saladin, fils d'Ayoub, naquit la même année qu'Eléonore de Guyenne épousa Louis VII; il avait à peine dix ans, dans le temps de la seconde croisade.

Guienne à l'Angleterre, ce qui fut, pour la 1142-1148
France, une des suites les plus déplorables de cette seconde croisade.

Le roi et les barons de Jérusalem qui redoutaient le séjour de Louis VII à Antioche, lui envoyèrent des députés pour le conjurer, au nom de Jésus-Christ, de presser sa marche vers la Palestine. Le roi de France se rendit à leurs voeux, et traversa la Syrie et la Phénicie sans s'arrêter à la cour du comte de Tripoli, qui avait les mêmes projets que Raymond de Poitiers. Son arrivée dans la Terre-Sainte excita le plus vif enthousiasme et ranima les espérances des chrétiens. Le peuple de Jérusalem, les princes, les prélats, sortirent au-devant de lui, portant dans les mains des branches d'oliviers, et chantant ces paroles par lesquelles on salua le Sauveur du monde: *beni soit celui qui vient au nom du Seigneur.* L'empereur d'Allemagne qui avait quitté l'Europe avec une puissante armée, venait d'arriver dans la ville sainte en simple pèlerin. Les deux monarques s'embrassèrent, pleurèrent leurs malheurs, et réunis dans l'église de la Résurrection, adorèrent ensemble les profonds décrets de la providence.

Baudouin III, qui régnait alors à Jérusalem,

1142-1148 jeune prince d'une grande espérance, aussi impatient d'étendre sa renommée que d'agrandir son royaume, ne négligea rien pour obtenir la confiance des croisés, et presser la guerre qu'on devait faire aux Sarrazins. Une assemblée fut convoquée à Ptolemaïs pour délibérer sur les entreprises de cette croisade. L'empereur Conrad, le roi de France, le jeune roi de Jérusalem, s'y rendirent, accompagnés de leurs barons et de leurs chevaliers. Les chefs des armées chrétiennes et les chefs du clergé, délibérèrent ensemble sur la guerre sainte, en présence de la reine Melisende, de la marquise d'Autriche et de plusieurs dames françaises et allemandes, qui avaient suivi les croisés en Asie. Dans cette réunion brillante, les chrétiens s'étonnèrent de ne point apercevoir la reine Eléonore de Guienne, et se rappelèrent avec douleur le séjour d'Antioche. L'absence de Raymond de Poitiers, des comtes d'Edesse et de Tripoli, qui n'avaient point été appelés à l'assemblée, dut faire naître aussi de tristes pensées, et présager les malheureux effets de la discorde parmi les chrétiens d'Orient.

Le nom de l'infortuné Josselin fut à peine prononcé dans le conseil des barons et des prin-

ces; on ne parla point de la ville d'Edesse, 1142-1148
dont la perte avait fait prendre les armes à l'Occident, ni de la conquête d'Alep, proposée par Raymond d'Antioche. Depuis le commencement du règne de Baudouin, les princes et les seigneurs de la Palestine, avaient le projet de porter leurs conquêtes au-delà du Liban, et de s'emparer de Damas. Comme les chrétiens, lorsqu'ils entraient dans une province ou dans une ville musulmane, se distribuaient entre eux les terres et les maisons des vaincus, le peuple qui habitait les montagnes stériles de la Judée, la plupart des guerriers de Jérusalem, le clergé lui-même, semblaient porter tous leurs vœux vers le territoire de Damas, qui offrait aux vainqueurs un riche butin, des habitations riantes et des campagnes couvertes de moissons. L'espoir de chasser les musulmans d'une province fertile et de s'enrichir de leurs dépouilles, fit oublier la puissance menaçante de Noureddin et des Atabecks. Dans l'assemblée de Ptolemaïs, on résolut de commencer la guerre par le siége de Damas.

Toutes les troupes se réunirent dans la Galilée, au commencement du printemps, et s'avancèrent vers la source du Jourdain, commandées par le roi de France, l'empereur

1142-1148 d'Allemagne, le roi de Jérusalem, et précédées du patriarche de la sainte cité, qui portait la vraie croix. L'armée chrétienne, à laquelle s'étaient réunis les chevaliers du Temple et de St.-Jean, partit dans les premiers jours de juin, de Melchisapar, petite ville remplie encore du souvenir de la conversion miraculeuse de saint Paul; elle traversa les chaînes du Liban, et vint camper près du bourg de Dary, d'où elle put apercevoir la ville de Damas.

Damas est située au pied de l'Anti-Liban, à quarante-cinq lieues de Jérusalem; des collines couvertes d'arbres et de verdure s'élèvent dans le voisinage de la ville; dans son territoire se trouvent plusieurs bourgs dont quelques-uns ont conservé un nom dans l'histoire. Une rivière qui tombe à grand bruit du haut des montagnes, roule sur un sable couleur d'or, se sépare en plusieurs bras, arrose la ville, et porte la fraîcheur et la fertilité dans la vallée d'*Abennefsage* ou *des Violettes*, plantée de toutes sortes d'arbres fruitiers. La ville de Damas était déjà célèbre dans la plus haute antiquité; elle avait vu s'élever et tomber la ville de Palmire, dont on admire encore les ruines dans son voisinage. Ezéchiel vante ses vins délicieux, ses nombreux

ateliers, et ses laines d'une couleur admirable; 1142-1148
plusieurs passages de l'Écriture représentent Damas comme un séjour de délice et de volupté. On admirait la beauté de ses jardins, la magnificence de ses édifices, dont plusieurs étaient construits de marbre de différentes couleurs.

Damas, conquise tour à tour par les Hébreux, par les rois d'Assyrie, par les successeurs d'Alexandre, était tombée au pouvoir des romains. Dès le siècle d'Auguste, les prédications de saint Paul l'avaient remplie de chrétiens; vers le commencement de l'hégyre, elle fut assiégée et prise par les lieutenants de Mahomet; une grande partie des habitants qui, après une capitulation, allaient chercher un asyle à Constantinople, furent poursuivis et massacrés par leurs farouches vainqueurs, dans le territoire de Tripoli.

Depuis cette époque, Damas qui forma un gouvernement ou une principauté, resta toujours au pouvoir des musulmans. Au temps de la seconde croisade, cette principauté attaquée tour à tour par les Francs, les Ortokides, les Atabecks, et presque réduite à la seule capitale, appartenait à un prince musulman, qui n'avait pas moins à se défendre de l'ambition des émirs que de l'invasion des ennemis étran-

1142-1148 gers. Noureddin, maître d'Alep et de plusieurs autres villes de Syrie, avait déjà fait plusieurs tentatives pour se rendre maître de Damas, et n'abandonnait point l'espoir de la réunir à ses autres conquêtes, lorsque les chrétiens prirent la résolution de l'assiéger.

La ville était défendue par de hautes murailles du côté de l'Orient et du midi. Vers l'Occident et le Nord, elle n'avait pour défense que ses nombreux jardins, plantés d'arbres, où s'élevaient de toutes parts des palissades, des murs de terre et de petites tours dans lesquelles on pouvait placer des archers. Les croisés prêts à commencer le siége, résolurent dans un conseil, de s'emparer d'abord des jardins; on espérait y trouver de l'eau et des fruits en abondance, mais l'entreprise n'était pas sans de grandes difficultés; les vergers qui s'étendaient jusqu'au pied de l'Anti-Liban, présentaient comme une vaste forêt, traversée par des sentiers étroits, où deux hommes pouvaient à peine marcher de front. Les infidèles avaient fait partout des retranchements où ils pouvaient résister sans péril aux attaques des croisés. Rien ne put cependant ralentir la bravoure et l'ardeur de l'armée chrétienne, qui pénétra de plusieurs côtés dans les jardins. Du haut des tourelles,

du milieu des enceintes fermées de murailles, 1142-1148
du sein des arbres touffus, il partait des nuées de traits et de javelots. Chaque pas que faisaient les chrétiens dans ces lieux couverts était marqué par un combat, dans lequel ils apercevaient à peine leur ennemi. Cependant les infidèles, attaqués sans relâche, furent à la fin forcés d'abandonner les positions qu'ils occupaient et qu'ils avaient fortifiées. Le roi de Jérusalem marchait le premier à la tête de son armée et des chevaliers de St.-Jean et du Temple; après les chrétiens d'Orient, s'avançaient les croisés français, commandés par Louis VII; l'empereur d'Allemagne, qui avait rassemblé les débris de son armée, formait le corps de réserve, et devait garantir les assiégeants des surprises de l'ennemi.

Le roi de Jérusalem poursuivait les musulmans avec ardeur; ses soldats se précipitaient avec lui dans les rangs ennemis, et comparaient leur chef à David, qui, au rapport de Josèphe, avait vaincu un roi de Damas. Les Sarrazins, après une opiniâtre résistance, s'étaient réunis sur le bord de la rivière qui coule sous les murs de la ville, pour en écarter, à coups de traits et de pierres, les chrétiens accablés par la chaleur, la soif et la fatigue. Les guerriers commandés

1142-1148 par Baudouin s'efforcèrent plusieurs fois d'enfoncer l'armée des musulmans, mais ils trouvèrent toujours une résistance invincible. Ce fut alors que l'empereur d'Allemagne signala sa bravoure par un fait d'armes digne des héros de la première croisade. Suivi d'un petit nombre des siens, il traverse l'armée française, que la difficulté des lieux empêchait de combattre, et vient prendre sa place à l'avant-garde des croisés. Rien ne résiste à son attaque impétueuse; tous les ennemis qu'il rencontre tombent sous ses coups, lorsqu'un Sarrazin, d'une taille gigantesque, et couvert de ses armes, s'avance au-devant de lui pour le défier et le combattre. L'empereur allemand accepte le défi et vole aussitôt à la rencontre du guerrier musulman. A la vue de ce combat singulier, les deux armées immobiles, attendaient dans la crainte qu'un des deux champions eût terrassé son adversaire pour recommencer la bataille. Bientôt le guerrier sarrazin est renversé de son cheval; Conrad, d'un coup d'épée déchargé sur l'épaule du musulman, avait partagé son corps en deux parties. Ce prodige de force et de valeur redoubla l'ardeur des chrétiens et jeta (1) l'ef-

(1) *Percussit eum inter collum et sinistrum humerum ictu*

froi parmi les infidèles. Dès-lors les musulmans se préparèrent à chercher leur sûreté dans la ville, et laissèrent les croisés maîtres des bords de la rivière. 1142-1148

Les auteurs orientaux parlent de l'effroi des habitants de Damas après la victoire des chrétiens. Les musulmans (1) couchèrent sur la cendre pendant plusieurs jours; on exposa, au milieu de la grande mosquée, l'alcoran recueilli par Omar; les femmes, les enfants, se rassemblèrent autour du livre sacré, en invoquant le secours de Mahomet contre leurs ennemis. Déjà les assiégés songeaient à abandonner la ville; ils placèrent dans les rues, vers l'entrée des jardins, de grosses poutres, des chaînes et des amas de pierres, afin d'arrêter la marche des assiégeants, et de se donner ainsi le temps de fuir avec leurs richesses et leurs familles par les portes du nord et du midi.

---

mirabili; ita quod ensis secuit totum pectus cum humeris et descendit obliquando usque ad latus dextrum, taliter quòd pars dexterior abscisso penitùs cum capite cecidit super terram, et tunc omnes Turci, qui ictum tam formidabilem viderant stupefacti, statìm fugâ remedio nostrorum gladios evaserunt. G. L. chap. 2.

(1) Tous ces détails, et quelques autres qui n'ont point été connus des auteurs occidentaux, sont tirés de la chronique arabe d'*Ibnférat.*

1142-1148 Les chrétiens étaient si persuadés qu'ils allaient se rendre maîtres de Damas, qu'on ne s'occupait plus parmi les chefs, que de savoir à qui serait donnée la souveraineté de la ville. La plupart des barons et des seigneurs qui se trouvaient dans l'armée chrétienne, implorèrent la faveur du roi de France et de l'empereur d'Allemagne, et négligèrent tout à coup le siége de la ville, pour en briguer la possession. Thierri d'Alsace, comte de Flandre, venu deux fois dans la Palestine avant la croisade, et qui avait abandonné à sa famille toutes ses possessions en Europe, sollicita la principauté de Damas plus vivement que tous les autres, et l'emporta sur ses concurrents et ses rivaux. Cette préférence fit naître la jalousie, et porta le découragement dans l'armée; tant que la ville qu'on allait conquérir était promise à leur ambition, les chefs se montrèrent pleins de zèle et d'ardeur, mais lorsqu'ils furent sans espérance, les uns restèrent dans l'inaction, les autres ne regardèrent plus la gloire des chrétiens comme leur propre cause, et cherchèrent à faire échouer une entreprise dont ils ne devaient tirer aucun avantage.

Les chefs des assiégés profitèrent de cette disposition des esprits, pour ouvrir des négo-

ciations avec les croisés. Leurs menaces, leurs promesses, leurs présents achevèrent de détruire ce qui restait de zèle et d'enthousiasme parmi les chrétiens; ils s'adressaient surtout aux barons de Syrie, et les exhortaient à se défier des guerriers venus, disaient-ils, de l'Occident, pour s'emparer des villes chrétiennes de l'Asie. Ils les menaçaient de livrer Damas au nouveau maître de l'Orient, Noureddin, auquel rien ne pouvait résister, et qui s'emparerait bientôt du royaume de Jérusalem. Les barons de Syrie, soit qu'ils fussent entraînés par ces discours, soit qu'au fond de l'ame ils craignissent les entreprises des Francs qui étaient venus les secourir, ne s'occupèrent plus que de ralentir les opérations d'un siége qu'ils avaient eux-mêmes désiré avec ardeur; abusant de la confiance des croisés, ils proposèrent un avis qu'on adopta trop légèrement et qui acheva de ruiner toutes les espérances qu'on avait fondées sur cette croisade. 1142-1148

Dans un conseil, les barons de Syrie proposèrent aux chefs des croisés de changer l'attaque de la place; le voisinage des jardins et de la rivière, disaient-ils, empêchait qu'on ne plaçât les machines de guerre d'une manière avantageuse. L'armée chrétienne, dans la position qu'elle occupait, pouvait être surprise,

1142-1148 et courait le danger d'être enfermée par l'ennemi sans pouvoir se défendre; il paraissait plus sûr et plus facile de livrer un assaut à la ville, du côté du midi et de l'Orient.

La plupart des chefs avaient plus de valeur que de prudence; la confiance que leur inspirait la victoire, leur faisait croire tout possible; d'ailleurs, ils ne pouvaient se défier des chrétiens d'Orient, qui étaient leurs frères, et pour lesquels ils avaient pris les armes: la crainte de voir traîner le siége en longueur, fit adopter l'avis des barons de Syrie. Après avoir changé son attaque, l'armée chrétienne, au lieu de trouver un accès facile dans la place, ne vit devant elle que des tours et des remparts inexpugnables. A peine les croisés venaient-ils d'asseoir leur nouveau camp, que la ville de Damas reçut dans ses murs une troupe de vingt mille Courdes et Turcomans, déterminés à la défendre. Les assiégés, dont le courage était relevé par l'arrivée de ces auxiliaires, se revêtirent, dit un historien arabe, du bouclier de la victoire, et firent plusieurs sorties dans lesquelles ils obtinrent l'avantage sur les chrétiens. Les croisés livrèrent plusieurs assauts à la ville et furent toujours repoussés. Campés dans une plaine aride, ils n'avaient point d'eau; toutes les campagnes voisines avaient été dévastées par les infidèles,

et les blés échappés aux ravages de la guerre, 1142-1148
étaient cachés dans des souterrains qu'on ne pouvait découvrir. L'armée chrétienne manquait de vivres; alors la discorde se ralluma parmi les assiégeants; on ne parla plus que de perfidie et de trahison dans le camp des croisés; les chrétiens de Syrie et les chrétiens d'Europe ne réunissaient plus leurs efforts pour attaquer la ville; bientôt on apprit que les sultans d'Alep et de Mossoul arrivaient avec une armée nombreuse: on désespéra de prendre Damas, et le siége fut levé. Ainsi les chrétiens, sans avoir éprouvé leur constance et leur courage, abandonnèrent, au bout de quelques jours, une entreprise dont les préparatifs avaient occupé l'Europe et l'Asie.

Une des circonstances de ce siége, les plus dignes de remarque, c'est qu'Ayoub, le chef de la dynastie des Ayoubites, commandait alors les troupes de Damas, et qu'il avait auprès de lui son fils, le jeune Saladin qui devait un jour porter des coups si funestes aux chrétiens, et se rendre maître de Jérusalem. Le fils aîné d'Ayoub ayant été tué dans une sortie, les habitants de Damas lui élevèrent un tombeau de marbre qu'on voyait encore plusieurs siècles après, sous les remparts de la ville. Un vieux

1142-1148 prêtre musulman, qui avait passé plus de quarante ans dans une caverne du voisinage, fut obligé de quitter sa retraite, et vint dans la ville qu'assiégeaient les chrétiens. Il regrettait sa solitude troublée par le bruit de la guerre, et brûlait de cueillir la palme du martyre. Malgré les représentations de ses disciples il s'avança sans armes au-devant des croisés, trouva sur le champ de bataille la mort qu'il désirait, et fut honoré comme un saint par le peuple de Damas.

Si l'on en croit les historiens arabes, les ecclésiastiques chrétiens qui suivaient l'armée, ne négligèrent aucun moyen de ranimer l'enthousiasme des soldats de la croix. Dans un combat livré sous les murs de la ville, on vit s'avancer entre les deux armées un prêtre chrétien en cheveux blancs, monté sur une mule, et portant une croix à la main; il exhortait les croisés à redoubler de bravoure et d'ardeur, et leur promettait, au nom de Jésus-Christ, la conquête de Damas. Les musulmans dirigeaient tous leurs traits contre lui; les chrétiens se pressaient à ses côtés pour le défendre; le combat fut vif et sanglant, le prêtre chrétien tomba enfin percé de coups sur des monceaux de morts, et les croisés abandonnèrent le champ de bataille.

La plupart de auteurs (1) arabes et latins, 1142-1148
racontent le siége de Damas avec des circonstances différentes, mais tous s'accordent à dire que la retraite des chrétiens fut l'ouvrage de la trahison. Un historien musulman assure que le roi de Jérusalem reçut des habitants de Damas, des sommes considérables, et qu'il fut trompé par les assiégés, qui lui donnèrent des pièces de plomb revêtues d'une lame d'or (2).

(1) Abulfeda, Abulfarage, et quelques autres historiens arabes ont parlé du siége de Damas; mais il est difficile de concilier leur récit avec celui des Latins. Nous en avons emprunté les faits qui nous ont paru les plus vraisemblables. La chronique d'*Ibnferat* est celle qui donne les détails les plus circonstanciés. Nous renvoyons aux *Pièces justificatives* la traduction que nous en a donnée M. Jourdain.

(2) La chronique de Gervais attribue la retraite des chrétiens à la trahison des templiers. *Cum civitas christianis reddenda esset, accesserunt templarii, dicentes se primum habituros pugnam, ut omnes deinde in communi victoriam obtinerent, statuerunt itaque tentoria sua inter civitatem et exercitum christianorum et cum his qui erant in civitate paganis proditionis pactum inierunt. Cives igitur eorum agnoscentes cupiditatem, promiserunt eis tres cados plenos bisantis aureis, si eos ab obsidione liberarent. Delusi itaque christiani per milites templi, Damasco recesserunt. Post modicum verò cùm templarii promissos à viribus recipis-*

1142-1148 Quelques auteurs latins attribuent la levée honteuse du siége, à l'avidité des Templiers; d'autres, à Raymond d'Antioche, qui brûlait de se venger du roi de France. Guillaume de Tyr, dont l'opinion est d'un très grand poids, accuse les barons (1) de Syrie; on doit accuser aussi l'ignorance et l'incapacité des autres chefs de la croisade, qui suivaient un avis sans l'examiner, et se montrèrent incapables de réparer un malheur qn'ils n'avaient pas su prévoir.

Après une tentative si malheureuse. On devait désespérer du succès de cette guerre; on proposa dans le conseil des chefs le siége d'Ascalon, mais les esprits étaient aigris, les courages abattus. Le roi de France et l'empereur d'Allemagne songèrent à retourner en Europe, n'emportant d'autre gloire que celle d'avoir, l'un défendu sa vie contre quelques soldats turcs sur un rocher de la Pamphilie, et l'autre d'avoir pourfendu un géant sous les murs de Damas. « Depuis ce jour, dit Guillaume de Tyr, la » condition et état des latins orientaux, com» mença à toujours aller de mal en pis. »

---

sent cados, in eisdem non nummos aureos, sed cupreos invenerant, miraculoque que ascripserunt.

(1) Guillaume de Tyr, liv, XVII, chap. 6.

Les musulmans apprirent à ne plus redouter 1142-1148
les guerriers et les princes de l'Occident. Pleins de confiance dans leurs armes, ceux même qui ne songaient qu'à se défendre, formèrent le projet d'attaquer les Francs, et furent excités dans leurs entreprises par l'espoir de partager les dépouilles d'un ennemi qui avait envahi plusieurs de leurs provinces. Tandis que les infidèles reprenaient ainsi leur audace et leur orgueil, qu'ils s'unissaient contre leurs ennemis, le découragement s'emparait des chrétiens, et la division établie parmi eux affaiblissait chaque jour leurs forces et leur puissance. « Les Francs qui retournèrent en Eu» rope (nous laissons parler ici Guillaume de » Tyr) ne pouvaient oublier les perfidies des » princes orientaux, et non seulement se mon» traient plus lents et plus tardifs entour les af» faires du royaume de Jérusalem, mais dé» courageaient tous ceux-là pareillement qui » n'avaient point été avec eux en ce voyage, » tellement que ceux qui oyoient parler de » ceci, n'entreprenaient de là en après le » chemin de cette peregrination, ni si volon» tiers, ni avec tant de ferveur. »

Cette croisade fut beaucoup plus malheureuse que la première; aucun genre de gloire

1142-1148 n'y racheta les revers des chrétiens. Les chefs commirent les mêmes fautes que Godefroi et ses compagnons; ils négligèrent, comme ceux qui les avaient devancés, de fonder une colonie dans l'Asie mineure, et de s'emparer des villes qui pouvaient protéger la marche des pèlerins vers la Syrie. On admire la patience avec laquelle ils supportèrent les outrages et les perfidies des Grecs; mais cette modération, plus religieuse que politique, les conduisit à leur perte. On doit ajouter qu'ils méprisèrent trop les Turcs, et ne s'occupèrent point assez des moyens de les combattre. Les Allemands surtout, étaient si pleins de confiance, qu'au rapport de Nicetas, ils avaient plutôt songé à emporter avec eux des pelles et des pioches que des lances et des épées, croyant n'avoir autre chose à faire que de tracer un chemin à travers l'Asie mineure. Par une autre singularité, les croisés ne se servirent point dans cette guerre de l'arbalête, qu'un concile de Latran avait condamnée comme trop meurtrière, et dont l'usage se trouvait interdit aux guerriers de l'Occident. L'infanterie se trouva presque désarmée, et lorsque les croisés eurent perdu leur cavalerie, ils furent sans défense contre leurs ennemis.

Les armées chrétiennes, comme dans la première guerre, traînaient à leur suite un grand nombre d'enfants, de femmes, de vieillards, qui ne pouvaient rien pour la victoire, et qui presque toujours augmentaient le désordre et le désespoir après une défaite. Au milieu de cette multitude, la discipline ne pouvait s'établir; les chefs d'ailleurs ne firent aucune tentative pour prévenir les effets de la licence. Geoffroi de Rançon, dont l'imprudence fit périr la moitié de l'armée française, et mit le roi de France dans le plus grand péril, n'eut d'autre punition que son repentir, et crut avoir expié sa faute en se prosternant avec ses compagnons sur le tombeau de Jésus-Christ. Ce qui nuisit encore à la discipline, c'est le désordre des mœurs qui s'était introduit dans l'armée chrétienne; ce désordre vint surtout de ce qu'un grand nombre de femmes avaient pris les armes, et se mêlaient dans les rangs des soldats. On vit dans cette croisade une troupe d'amazones commandées par un général dont on admirait plus la parure que le courage, et que ses bottes dorées faisaient appeler *la dame aux jambes d'or*. 1142-1148

Une autre cause de la dissolution des mœurs, fut l'extrême facilité avec laquelle on reçut

1142-1148 parmi les croisés les hommes les plus corrompus et même les malfaiteurs. S. Bernard, qui regardait la croisade comme le chemin du ciel, y appelait les plus grands pécheurs, et se réjouissait de les voir entrer ainsi dans la voie du salut. Dans un concile de Reims, dont l'abbé de Clairvaux était l'oracle, on arrêta que les incendiaires feraient pendant un an le service de Dieu à Jérusalem ou en Espagne. L'ardent prédicateur de la guerre sainte ne songeait pas que les grands pécheurs, enrôlés sous les bannières de la croix, allaient être exposés à de nouvelles tentations, et que dans un long voyage il leur serait plus facile de pervertir leurs compagnons que de changer de conduite. Les désordres furent malheureusement tolérés par les chefs, qui croyaient le ciel toujours plein d'indulgence pour les croisés, et ne voulurent pas se montrer plus sévères que lui.

Toutefois l'armée chrétienne, à côté des mœurs les plus scandaleuses, offrait les exemples d'une piété austère. Au milieu des dangers de la guerre et des fatigues d'un long pèlerinage, le roi de France remplissait exactement les pratiques les plus minutieuses de la religion. La plupart des chefs le prenaient pour modèle; on faisait dans les camps plus de processions

que d'évolutions militaires, et beaucoup de 1142-1148
guerriers avaient plus de confiance dans leurs prières que dans leurs armes. En général dans cette croisade on n'employa pas assez les moyens de la prudence humaine, et l'on se reposa un peu trop sur la Providence, qui ne protège point ceux qui s'écartent des voies de la raison et de la sagesse.

La première croisade eut deux caractères distinctifs : la piété et l'héroïsme. La seconde n'eut guère pour mobile qu'une piété qui tenait plus de la dévotion des cloîtres que de l'enthousiasme. On reconnaît aisément dans cette guerre l'influence des moines qui l'avaient prêchée, et qui se mêlaient alors des affaires. Le roi de France ne montra dans ses malheurs que la résignation d'un martyr, et sur le champ de bataille n'eut que l'ardeur et le courage d'un soldat. L'empereur d'Allemagne ne se conduisit pas avec plus d'habileté ; il perdit tout par une folle présomption, et pour avoir cru qu'il pouvait vaincre les Turcs sans être réuni aux Français. L'un et l'autre avaient des vues peu étendues et manquaient de cette énergie qui produit les grandes actions. Dans l'expédition qu'ils dirigeaient, rien ne s'éleva au-dessus d'eux, et tout prit la mesure de leur caractère.

1142-1148 En un mot, cette guerre ne développa point d'héroïques passions et des qualités chevaleresques. Les camps n'admirèrent point de grands capitaines, et l'époque que nous venons de décrire ne vit paraître que deux hommes de génie : celui qui avait soulevé tout l'Occident par son éloquence, et le sage ministre de Louis, qui devait réparer pour la France les malheurs de la croisade.

Toutes les forces de cette croisade ne furent pas dirigées contre l'Asie. Plusieurs prédicateurs, autorisés par le St.-Siége, avaient exhorté les habitants de la Saxe et du Danemark à prendre les armes contre quelques peuples de la Baltique, plongés encore dans les ténèbres du paganisme. Cette croisade avait pour chefs Henri de Saxe, plusieurs autres princes, un grand nombre d'évêques et d'archevêques. Une armée, composée de cent cinquante mille croisés, attaqua la nation barbare et sauvage des Slaves qui ravageaient les côtes de la mer et faisaient sans cesse la guerre aux chrétiens. Les guerriers chrétiens portaient sur leur poitrine une croix rouge, au-dessous de laquelle était une figure ronde, image et symbole de la terre, qui devait être soumise aux lois de Jésus-Christ. Les prédicateurs de l'évangile les

accompagnaient dans leur marche, et les exhortaient à reculer par leurs exploits les limites de l'Europe chrétienne. Les croisés livrèrent aux flammes plusieurs temples d'idoles, et détruisirent la ville de Malehon, où les prêtres du paganisme avaient coutume de se rassembler. Dans cette guerre sainte, les Saxons traitèrent un peuple païen comme Charlemagne avait traité leurs pères; mais ils ne purent subjuguer les Slaves. Après une guerre de trois ans, les croisés de la Saxe et du Danemarck se lassèrent de poursuivre un ennemi défendu par la mer et surtout par son désespoir. Ils firent des propositions de paix; les Slaves, de leur côté, promirent de se convertir au christianisme et de respecter les peuples chrétiens (1); ils ne firent ces promesses que pour désarmer leurs ennemis. Lorsqu'on eut déposé les armes, ils retournèrent à leurs idoles et recommencèrent leurs brigandages. 1142-1148

D'autres croisés, sur lesquels la chrétienté n'avait point les yeux, firent une guerre plus

(1) Cette croisade du Nord est indiquée par Otton de Frisingue; Saxon, le grammairien, donne de plus amples détails dans son livre 13. On peut consulter aussi l'Histoire latine d'Allemagne, par Krauntz. L'Histoire de Danemark, de Mallet, ne dit pas un mot de cette guerre.

1142-1148 heureuse sur les bords du Tage. Depuis plusieurs siècles l'Espagne était envahie par les Sarrazins ; deux peuples rivaux se disputaient l'empire et combattaient pour le territoire au nom de Mahomet et de Jésus-Christ (1). Les Maures, vaincus plusieurs fois par le Cid et par ses compagnons, avaient été chassés de plusieurs provinces, et lorsque la seconde croisade partit pour l'Orient, les Espagnols assiégeaient la ville de Lisbonne. L'armée chrétienne, peu nombreuse, attendait des renforts lorsqu'elle vit arriver dans l'embouchure du Tage une flotte qui transportait en Orient un grand nombre de croisés français. Alphonse, prince de la maison du duc de Bourgogne, et petit-fils du roi Robert, commandait le siége ; il se rendit auprès des guerriers chrétiens que

(1) Arnoul, prédicateur flamand, à la publication de la seconde croisade, exhorta les peuples de la France et de l'Allemagne à s'enrôler dans cette pieuse milice; il suivit les croisés qui firent le siége de Lisbonne, et qui étaient commandés par Arnoul, comte d'Arschot. Arnoul envoya la relation de ce siége à Milon, évêque de Terouane, dans une lettre publiée par dom Martène, au premier tome de sa grande collection, sur deux manuscrits. La relation d'Arnoul, témoin oculaire, est différente de Robert du Mont, adopté par Fleury. L'historien de Portugal, Manoel de Faria y Sousa, parle aussi de cette expédition des croisés.

le ciel semblait envoyer à son secours et leur 1142-1148
promit la conquête d'un royaume florissant.
Il les exhorta à venir combattre ces mêmes Sarrazins qu'ils allaient chercher en Asie à travers les périls de la mer. « Le dieu qui les envoyait » devait bénir leur armée; un glorieux salaire » et de riches possessions allaient récompenser » leur valeur. » Il n'en fallait pas davantage pour persuader des guerriers qui avaient fait vœu de combattre les infidèles et qui cherchaient des aventures. Ils abandonnent leurs vaisseaux et se réunissent aux assiégeants; les Maures leur opposèrent une vive résistance, mais au bout de quatre mois Lisbonne fut prise d'assaut et la garnison passée au fil de l'épée. On assiégea ensuite plusieurs autres villes qui furent enlevées aux Sarrazins; le Portugal resta soumis à Alphonse, qui prit alors le titre de roi. Au milieu de ces conquêtes, les croisés oublièrent l'Orient; et, sans courir beaucoup de dangers, ils fondèrent un royaume qui jeta plus d'éclat et dura plus long-temps que celui de Jérusalem.

On peut juger par ces croisades, dirigées à la fois contre les peuples du Nord et contre ceux du Midi, que l'esprit des guerres saintes commençait à prendre un caractère nouveau; on ne se battait plus seulement pour

1142-1148 la possession d'un sépulcre, mais on prenait les armes pour défendre la religion partout où elle était attaquée, pour la faire triompher chez tous les peuples qui repoussaient ses lois et ses bienfaits. La diversité des intérêts qui faisaient agir les croisés, divisa leurs forces, affaiblit leur enthousiasme, et dut nuire au succès de la guerre sainte.

La France, qui portait alors ses regards vers la Palestine, ne demandait plus à Dieu la délivrance des lieux saints, mais le retour d'un roi dont elle avait pleuré les malheurs. Depuis long-temps Suger, qui ne pouvait plus supporter le poids de l'autorité royale, rappelait son maître par ses lettres pleines de tendresse et de dévouement. Leur entrevue, spectacle touchant pour les Français, alarma la cour qui chercha à faire naître des soupçons sur la fidélité du ministre. Le royaume en paix et la nation florissante furent la réponse de Suger. Le roi loua son zèle et lui donna le titre de *Père de la patrie*. L'abbé Suger avait alors un grand avantage; il était le seul homme en Europe qui se fût opposé à la croisade. De toutes parts on vantait sa sage prévoyance, et toutes les plaintes se dirigeaient contre S. Bernard. Le royaume n'avait point de famille qui ne fût en deuil; la même désolation régnait en Allemagne. On

n'avait jamais vu tant de veuves et d'orphelins. 1142-1148
La gloire du martyre, promise à ceux dont on regrettait la perte, ne pouvait essuyer les larmes. On accusait l'abbé de Clairvaux d'avoir envoyé les chrétiens mourir en Orient, comme si l'Europe avait manqué de sépulcres; les partisans de S. Bernard qui avaient vu sa mission attestée par des miracles, ne savaient que répondre et restaient dans la stupeur et l'étonnement. « Dieu, dans ces derniers temps, disaient-» ils entre eux, n'avait épargné ni son peuple ni » son nom; les enfants de l'église avaient été » livrés à la mort dans le désert, ou massacrés » par le glaive ou dévorés par la faim; le mé-» pris du Seigneur s'était répandu jusque sur » les princes; Dieu les avait laissé s'égarer dans » des routes inconnues, et toutes sortes de » peines et d'afflictions avaient été semées » dans leur carrière. » Tant de malheurs arrivés dans une guerre sainte, dans une guerre entreprise au nom de Dieu, confondaient la raison des chrétiens qui avaient le plus applaudi à la croisade, et S. Bernard lui-même s'étonnait que Dieu eût voulu juger l'univers avant le temps et sans se ressouvenir de sa miséricorde. « Quelle honte pour nous, disait-il, dans une » apologie adressée au pape, pour nous qui avons » été partout annoncer la paix et le bonheur!

1142-1148 » Nous sommes-nous donc conduits témérai-
»rement? Nos courses ont-elles été faites
» par fantaisie? N'avons-nous pas suivi les
» ordres du chef de l'Église et ceux de Dieu?
» Pourquoi Dieu n'a-t-il pas regardé nos jeû-
» nes? Pourquoi a-t-il paru ignorer nos hu-
» miliations? Avec quelle patience entend-il
» aujourd'hui les voix sacriléges et les blasphé-
» mes des peuples d'Arabie, qui l'accusent d'a-
» voir conduit les siens dans le désert pour les
» faire périr. Tout le monde sait, ajoutait-il,
» que les jugements du Seigneur sont vérita-
» bles; mais celui-ci est un si profond abîme,
» qu'on peut appeler heureux celui qui n'en
» est pas scandalisé. » S. Bernard était si persuadé que la malheureuse issue de la croisade devait être pour les méchants un motif d'insulter à la Divinité, qu'il s'applaudissait de voir tomber sur lui les malédictions des hommes, et d'être comme le bouclier du Dieu vivant.

Dans son apologie, il attribua les mauvais succès de la guerre sainte aux désordres et aux crimes des chrétiens; il compara les croisés aux Hébreux, à qui Moïse avait promis, au nom du ciel, une terre de bénédiction, et qui périrent tous pendant le voyage, parce qu'ils avaient fait mille choses contre Dieu.

On aurait pu répondre à S. Bernard qu'il 1142-1148
devait prévoir les excès et les désordres d'une multitude indisciplinée, et que les brigands appelés à la croisade n'étaient point le peuple de Dieu. Il nous semble aujourd'hui que les partisans de l'abbé de Clairvaux auraient pu employer de meilleures raisons pour justifier la guerre sainte. La seconde croisade, quoiqu'elle eût été malheureuse, procura quelques avantages à l'Europe. La paix qui régna dans l'Occident fit fleurir les états, et répara, en quelque sorte, les désastres d'une guerre lointaine. Il était honteux de porter les armes en Europe, tandis qu'on combattait les Sarrazins dans l'Orient. La religion elle-même veilla sur le repos de l'Allemagne, long-temps troublée par des guerres civiles. Conrad, monarque faible et sans caractère, qui avait perdu son armée en Asie, fut plus puissant à son retour de la Palestine qu'il ne l'avait été en quittant ses états. Le roi de France vit aussi accroître son autorité, défendue pendant son absence par les foudres de l'Église et par l'éloquence de S. Bernard (1). La croisade lui donna un pré-

(1) Saint Bernard écrivit aux états du royaume assemblés par Suger, pour réprimer l'ambition d'un frère du roi et de quelques grands vassaux. Il avait aussi écrit à l'abbé de saint

1142-1148 texte pour lever des impôts sur les peuples, et le mit à la tête d'une nombreuse armée, où il accoutuma les grands vassaux à le regarder comme leur chef suprême.

S'il est vrai cependant que le divorce d'Éléonore de Guienne fut une des suites de la croisade, il faut convenir que les maux qui résultèrent de cette guerre sainte furent beaucoup plus grands que les avantages qu'en retira la monarchie française. Le royaume, qui perdit alors la province d'Aquitaine, tombée au pouvoir des Anglais, devait un jour devenir la proie des enfants qu'Éléonore eût de son second mariage. Le siècle suivant les vit couronnés rois de France et d'Angleterre, dans l'église de Notre-Dame de Paris, et les successeurs de Louis VII se trouvèrent presque réduits à la triste nécessité de chercher un asyle sur des terres étrangères.

Denis : « Tandis que Louis, disait-il dans sa lettre, est occupé » à combattre pour un roi dont le règne est éternel ; tandis qu'à » la fleur de son âge, il s'exile de son royaume pour servir celui » qui fait régner ceux qui le servent ; est-il bien possible qu'il y » ait des hommes assez téméraires pour mettre le désordre et le » trouble dans ses états, pour attaquer dans sa personne le Sei» gneur et son Christ. » Epit. 337.

La flatterie entreprit de consoler Louis-le-Jeune des revers qu'il avait éprouvés en Asie, et le représenta, dans plusieurs médailles (1), comme le vainqueur de l'Orient. Il était parti de la Palestine avec le projet d'y retourner; et dans son passage à Rome, il avait promis au pape de se mettre à la tête d'une nouvelle croisade. 1142-1148

Jamais les colonies chrétiennes n'avaient eu plus besoin d'être secourues. Depuis que les Français avaient quitté la Palestine, chaque jour on apprenait de nouveaux malheurs arrivés aux chrétiens établis en Syrie. Peu de temps après le siége de Damas, Raymond de Poitiers perdit la vie dans une bataille contre les Sarrazins, et sa tête fut envoyée au calife de Bagdad. Josselin, après avoir perdu la ville d'Edesse, tomba lui-même aux mains des infidèles et mourut de misère et de désespoir dans les prisons d'Alep. Deux émis-

---

(1) La légende de l'une de ces médailles est conçue en ces termes:

Regi invicto ab oriente reduci,
Frementes lætitiâ cives.

Dans une autre médaille, on avait représenté le Méandre, et un trophée élevé sur ses bords, avec cette inscription:

Turcis ad ripas meeandii cæsis fugatis.

1142-1148 saires du Vieux de la Montagne avaient assassiné Raymond II, comte de Tripoli, sous les murs même de sa capitale, qui fut plongée dans le trouble et la désolation. Deux jeunes princes musulmans, de la famille d'Ortok, excités par leur mère, crurent que le moment était venu de reconquérir Jérusalem sur les chrétiens. Une armée qu'ils avaient rassemblée vint camper sur le mont des Oliviers, et la ville sainte ne dut son salut qu'à la bravoure de quelques chevaliers qui exhortèrent le peuple à prendre les armes. Noureddin s'était emparé de toutes les villes chrétiennes de la Mésopotamie; plusieurs places de la principauté d'Antioche lui avaient ouvert leurs portes. Arrivé avec son armée sur les bords de la mer, qu'il n'avait jamais vue, il s'était baigné dans ses flots, comme pour en prendre possession; et, toujours accompagné de la victoire, il avait établi le siége de son empire à Damas, d'où il menaçait le royaume de Jérusalem.

Ces nouvelles affligeantes portèrent la désolation parmi les chrétiens d'Occident; le souverain pontife exhorta les fidèles à prendre encore une fois la croix et les armes; mais ni les dangers des chrétiens d'outre-mer, ni les exhortations du St.-Siége ne pouvaient changer

l'opinion qui s'était formée en France contre 1142-1148
les guerres lointaines. Louis VII fut obligé de renoncer à son projet de retourner dans la Terre-Sainte. On vit alors, chose difficile à croire, l'abbé Suger, qui s'était opposé à la première expédition, prendre la résolution de secourir Jérusalem; et, dans une assemblée tenue à Chartres, exhorter les princes, les barons et les évêques à s'enrôler sous les drapeaux de la guerre sainte. Comme on ne répondait à ses discours que par le silence de la douleur et de l'étonnement, il forma le projet de poursuivre lui seul une entreprise dans laquelle avaient échoué deux monarques. Suger, à l'âge de soixante-dix ans, résolut de lever une armée, de l'entretenir à ses frais et de la conduire lui-même dans la Palestine. Selon la dévotion du temps, il alla visiter à Tours le tombeau de S. Martin, afin d'obtenir la protection du ciel, et déjà plus de dix mille pèlerins avaient pris les armes et se disposaient à le suivre en Asie, lorsque la mort vint arrêter l'exécution de ses desseins.

Dans ses derniers moments Suger invoqua l'assistance et les prières de S. Bernard, qui soutint son courage et l'exhorta à ne plus détourner ses pensées de la Jérusalem céleste, dans laquelle tous les deux ils devaient bientôt se revoir. Malgré les conseils de son ami, l'abbé

1142-1148 de St.-Denis regrettait, en mourant, de n'avoir pu secourir la ville sainte. S. Bernard ne tarda pas à suivre Suger au tombeau, emportant avec lui le regret d'avoir prêché une guerre malheureuse.

La France perdit la même année deux hommes qui l'ont illustrée, l'un par des qualités et des talents utiles à la patrie, l'autre par son éloquence et des vertus chères aux chrétiens. Dans un temps où l'on ne songeait qu'à défendre les priviléges de l'église, Suger défendit ceux de la royauté et ceux du peuple; tandis que d'éloquents prédicateurs animaient le zèle des guerres saintes, qui étaient toujours accompagnées de quelques désastres, l'habile ministre de Louis VII préparait la France à recueillir un jour les fruits salutaires de ces grands événements. On l'accusait de s'être laissé introduire bien avant dans les affaires du siècle; mais la politique ne lui fit point oublier les préceptes de l'Évangile. Au jugement de ses contemporains, il vivait à la cour en sage courtisan, et dans son cloître en saint religieux (1). S'il y a dans l'église de

(1) Il nous reste en latin une Vie de l'abbé Suger, écrite par son secrétaire. Nous avons en français une Vie de l'abbé de St.-Denis, en trois volumes. L'académie française, en 1778, avait proposé, pour sujet de prix, l'*Éloge de Suger;* le Discours de M. Garat, qui fut couronné, renferme plusieurs mor-

France, écrivait S. Bernard au pape Eugène, 1142-1148
quelque vase de prix qui embellisse le palais du roi des rois, c'est sans doute le vénérable abbé Suger. Comme abbé de St.-Denis, il possédait peut-être plus de richesses qu'un moine ne doit en avoir, puisqu'il se proposait d'entretenir une armée, mais il n'employa jamais ses trésors que pour le service de la patrie et de l'église, et jamais l'état n'avait été plus riche que sous son administration. Toute sa vie fut une longue suite de prospérités et d'actions dignes de mémoire. Il réforma les moines de son ordre sans mériter leur haine; il fit le bonheur des peuples sans éprouver leur ingratitude; il servit les rois et obtint leur amitié. La fortune le favorisa dans toutes ses entreprises, et pour qu'il n'y eût rien de malheureux dans sa vie, et qu'on ne pût lui reprocher aucune faute, il mourut lorsqu'il allait conduire une armée en Orient.

Suger et S. Bernard, unis par la religion et par l'amitié, eurent une destinée différente: le premier, né dans une basse condition, se laissa aller aux faveurs de la fortune, qui le porta aux plus grandes dignités; le second, né dans

ceaux pleins d'éloquence. Nous avons sous les yeux un autre Discours qui fut publié en 1779, et qui présente une satire exagérée, mais très ingénieuse, de la vie et de l'administration de Suger.

1142-1148 un rang plus élevé, se hâta d'en descendre, et ne fut rien que par son génie. S. Bernard rendit peu de services à l'état, mais il défendit la religion avec un zèle infatigable; et comme on plaçait alors l'église (1) avant la patrie, il fut plus grand aux yeux de ses contemporains que l'abbé Suger. Tant qu'il vécut, toute l'Europe eut les yeux fixés sur l'abbaye de Clairvaux; il était comme une lumière placée au milieu des chrétiens; toutes ses paroles avaient la sainte autorité de la religion qu'il prêchait. Il étouffa tous les schismes, fit taire tous les imposteurs, et par ses travaux mérita dans son siècle le titre de *dernier père de l'église*, comme le grand Bossuet l'a mérité dans le nôtre.

On pourrait reprocher à S. Bernard d'être trop souvent sorti de sa retraite, et de n'avoir pas toujours été, comme il le dit lui-même, le disciple des chênes et des hêtres. Il ne fut étranger à aucun événement politique de son temps; il se mêla de toutes les affaires du St.-Siége. Les chrétiens se demandaient quel était le chef de l'église; les papes et les princes murmurèrent quelquefois contre son autorité; mais il ne faut pas oublier qu'il prêcha sans cesse la modération aux rois, l'humanité aux peuples et la pauvreté au clergé.

---

(1) L'église alors tenait lieu de patrie.

HISTOIRE

DES CROISADES.

TROISIÈME CROISADE.

LIVRE VII.

On a pu remarquer en lisant cette histoire, 1148-1171.
que la religion de Mahomet, quoiqu'elle soit toute guerrière, ne donnait point à ses disciples cette bravoure opiniâtre, cette persévérance dans les revers, ce dévouement sans bornes dont les croisés avaient offert tant d'exemples. Le fanatisme des musulmans avait besoin de la victoire pour conserver sa force et sa violence. Elevés dans les idées d'un aveugle fatalisme, ils étaient accoutumés à regarder les succès ou les revers comme un arrêt du ciel : victorieux, ils se montraient pleins de confiance et d'ardeur ; vaincus, ils se laissaient abattre, et cédaient

1148-1171 sans honte à un ennemi qu'ils regardaient comme l'instrument du destin. L'envie d'acquérir de la renommée excitait rarement leur audace; et dans les accès même de leur ferveur belliqueuse, la crainte des châtiments et des supplices les retenait sur le champ de bataille bien plus que la passion de la gloire. Il leur fallait un chef à redouter pour oser braver leurs ennemis, et le despotisme semblait nécessaire à leur valeur.

Après la conquête des chrétiens, les dynasties des Sarrazins et des Turcs furent dispersées et presque anéanties; les Seljoukides eux-mêmes étaient relegués au fond de la Perse, et les peuples de Syrie connaissaient à peine le nom de ces princes, dont les ancêtres avaient régné sur l'Asie. Tout, jusqu'au despotisme, fut détruit en Orient. L'ambition des émirs profita du désordre, les esclaves se partagèrent les dépouilles de leurs maîtres; les provinces, les villes mêmes devinrent autant de principautés dont on se disputait la possession incertaine et passagère. Le besoin de défendre la religion musulmane, menacée par les chrétiens, avait conservé quelque crédit aux califes de Bagdad. Ils étaient encore les chefs de l'islamisme; leur approbation semblait nécessaire au pouvoir

des usurpateurs et des conquérants; mais 1148-1171
leur puissance, fantôme sacré, ne s'exerçait que par des prières, que par de vaines cérémonies, et n'inspirait point la crainte. Dans cet abaissement, ils ne paraissaient occupés qu'à consacrer le fruit de la trahison et de la violence. Ils ne suffisaient point à donner des villes ou des emplois, qu'ils ne pouvaient refuser. Tous ceux que la victoire et la licence avaient favorisés, venaient se prosterner devant les vicaires du prophète; et des nuées d'émirs, de visirs, de sultans, pour nous servir d'une expression orientale, semblaient sortir de la poussière de leurs pieds.

Les chrétiens ne connurent point assez l'état de l'Asie, qu'ils pouvaient conquérir; et, peu d'accord entre eux, ils ne profitèrent jamais de la division de leurs ennemis. Ils n'eurent presque jamais un plan suivi ni dans l'attaque ni dans la défense, et leur impétueuse bravoure, dirigée le plus souvent par le hasard ou par les passions, ne peut être comparée qu'à la tempête dont la fureur éclate ou se dissipe au gré des vents qui règnent sur l'horizon. La fortune, qui leur avait offert une occasion si brillante d'étendre leur empire, leur devint à la fin contraire, et du sein même du

1148-1171 cahos où tout l'Orient était plongé, fit naître une puissance formidable qui devait les vaincre et les renverser.

Noureddin, fils de Zengui, qui s'était emparé de la ville d'Edesse avant la seconde croisade, avait hérité des conquêtes de son père et les avait augmentées par sa valeur. Il fut élevé par des guerriers qui avaient juré de verser leur sang pour la cause du prophète; et, lorsqu'il monta sur le trône, il rappela l'austère simplicité des premiers califes. Noureddin, dit un poëte arabe, réunissait l'héroïsme le plus noble à la plus profonde humilité. Lorsqu'il priait dans le temple, ses sujets croyaient voir un sanctuaire dans un autre sanctuaire. Il encourageait les sciences, cultivait les lettres, et s'appliquait surtout à faire fleurir la justice dans ses états. Ses peuples admiraient sa clémence et sa modération; les chrétiens même vantaient son courage et son héroïsme profane. A l'exemple de son père Zengui, il devint l'idole des guerriers par ses libéralités; en se chargeant du soin de leurs familles, il leur défendait de posséder des terres, et les accoutumait ainsi à regarder les camps comme leur demeure et leur patrie. Au milieu des armées qu'il avait formées lui-même, et qui le

respectaient comme le vengeur du prophète, 1148-1171
il contint l'ambition des émirs et dirigea leurs efforts et leur zèle vers un même objet, le triomphe de l'islamisme. Ses victoires, sa fortune, ses vertus religieuses et politiques attirèrent les regards de tout l'Orient, et firent croire aux musulmans que l'époque de leur délivrance était arrivée.

Baudouin III qui entreprit d'arrêter les progrès de Noureddin, fit admirer sa valeur dans plusieurs batailles. La plus importante et la plus heureuse de ses expéditions fut la prise d'Ascalon, où les musulmans avaient toujours entretenu une garnison formidable. Cette ville, située dans une campagne fertile, et que les musulmans appelaient *l'épouse de Syrie*, fut secourue par une flotte égyptienne et résista long-temps aux efforts des chrétiens. Des flots de sang coulèrent sous ses murailles pendant plusieurs mois; les musulmans et les chrétiens combattaient avec fureur et ne faisaient point de prisonniers dans les batailles. Pendant le siége, les chevaliers du Temple se distinguèrent par leur valeur; la soif du butin, encore plus que l'amour de la gloire, leur fit braver les plus grands périls. La garnison et les habitants, épuisés de fatigue et de misère, ouvrirent enfin les portes de la ville. Baudouin leur

1148-1171 accorda une capitulation, leur permit de se retirer en Egypte avec leur famille, et fit chanter un *Te Deum* dans la grande mosquée qui fut consacrée à S. Paul.

Après cette victoire, le roi de Jérusalem alla combattre Noureddin, et lui fit lever le siége de Panéas et de Sidon. Il s'occupait de secourir la principauté d'Antioche, toujours troublée par des factions, toujours menacée par les musulmans, lorsqu'il fut empoisonné par un médecin syrien. Dès qu'il sentit son mal, il se mit en route pour Jérusalem, et mourut dans la ville de Berite. Ses dépouilles mortelles furent transportées dans la ville sainte; le clergé alla au-devant de son convoi funèbre; les peuples descendirent des montagnes du Liban pour le suivre; dans les campagnes et dans les villes, on n'entendait que des plaintes, des gémissements. Noureddin lui-même, si l'on en croit un historien chrétien (1), fut touché des larmes des Francs; on lui conseilla de profiter de cette occasion pour entrer dans la Palestine. « A Dieu ne plaise, répondit-il, » que j'aille troubler la juste douleur d'un peu-

(1) Robert du Mont.

» ple qui pleure un si bon roi, et choisir cette 1148-1171
» circonstance pour attaquer un royaume dont
» je n'ai rien à craindre. » Paroles remarquables, qui font connaître à la fois deux grands hommes, et qui montrent surtout la perte que les chrétiens venaient de faire.

Dès qu'on eut célébré les funérailles de Baudouin III, de grands débats s'élevèrent pour le choix de son successeur. La plupart des barons et des chevaliers, attachés à la mémoire de Baudouin, proposèrent d'appeler au trône son frère Amaury, comte de Jaffa et d'Ascalon. Ce parti était le plus raisonnable, le plus conforme aux lois et aux intérêts du royaume; mais le frère de Baudouin, par la hauteur de son caractère, s'était fait de nombreux ennemis dans le peuple, dans le clergé, dans l'armée. On lui reprochait une ambition, une avarice funeste à la cause des chrétiens; on l'accusait de n'être retenu dans l'exécution de ses projets, ni par l'honneur, ni par la justice, ni même par les préceptes de la religion (1). Ses partisans vantaient son génie actif et entreprenant,

(1) Guillaume de Tyr nous raconte qu'il fut un jour scandalisé par une question que lui fit Amaury sur l'autre vie.

1148-1171 sa bravoure, plusieurs fois éprouvée, et son habileté à la guerre. Parmi les grands du royaume qui s'opposaient à son couronnement, et qui lui reprochaient une ambition dont ils redoutaient les suites, plusieurs nourrissaient eux-mêmes en secret des projets ambitieux, et se laissaient entraîner à l'espoir de monter sur le trône. Les partis opposés, pour soutenir leur prétention ou leurs espérances, étaient sur le point de prendre les armes, lorsque le grand-maître des hospitaliers exhorta les barons et les chevaliers à conserver la paix et les lois du royaume, en couronnant le jeune Amaury. « La couronne, leur dit-il, que vous refusez de » mettre sur la tête d'un prince chrétien, sera » bientôt sur celle de Noureddin ou du calife » d'Egypte. Si ce malheur arrive, vous devien- » drez les esclaves des infidèles ; le monde vous » accusera d'avoir ouvert aux Sarrazins les » portes de la ville sainte; d'avoir, comme le » traître Judas, livré le sauveur du monde entre » les mains de ses ennemis. » Ce discours, et surtout la vue des troupes qu'Amaury avait déjà levées pour défendre ses droits, désarmèrent la révolte et les factions qui troublaient le royaume. Le frère de Baudouin fut couronné dans l'église du St.-Sépulcre, et reçut le ser-

ment de ceux même qui s'étaient déclarés ou- 1148-1171
vertement contre lui.

Dès qu'Amaury fut monté sur le trône, il dirigea toutes ses entreprises vers l'Egypte, affaiblie par les victoires des chrétiens. Le calife du Caire, ayant refusé de payer le tribut qu'il devait aux vainqueurs d'Ascalon, le nouveau roi de Jérusalem se mit à la tête de son armée, traversa le désert, porta la terreur de ses armes sur les bords du Nil, et ne revint dans son royaume qu'après avoir forcé les Egyptiens d'acheter la paix. L'état où se trouvait alors l'Egypte devait bientôt y rappeler les chrétiens, heureux s'ils avaient su profiter de leurs avantages, et si leurs tentatives infructueuses n'eussent favorisé les progrès d'une puissance rivale.

L'Egypte était alors le théâtre d'une guerre civile, occasionnée par l'ambition de deux chefs qui se disputaient l'empire. Depuis longtemps les califes du Caire, enfermés dans leur sérail comme ceux de Bagdad, ne ressemblaient plus à ce guerrier dont ils tiraient leur origine, et qui disait, en montrant ses soldats et son épée, *voilà ma famille et ma race.* Energés par la mollesse et les plaisirs, ils avaient abandonné le gouvernement à leurs esclaves.

1148-1171 qui les adoraient à genoux et leur imposaient des lois. Ils n'exerçaient plus leur empire que dans les mosquées, et ne conservaient que le honteux privilége de confirmer le pouvoir usurpé des visirs, qui corrompaient les armées, troublaient les provinces, et se disputaient sur le champ de bataille le droit de régner sur le peuple et sur le prince. Chacun des visirs, pour faire triompher leur cause, invoquait tour à tour les armes des puissances voisines. A l'arrivée de ces dangereux auxiliaires, tout était dans la confusion sur les bords du Nil. Le sang coulait dans toutes les provinces, versé tantôt par les bourreaux, tantôt par les soldats; l'Egypte était désolée à la fois par ses ennemis, ses alliés et ses habitants.

Chaver qui, au milieu de ces révolutions, s'était élevé de l'humble condition d'esclave à la place de visir, avait été vaincu et remplacé par Dargan, un des principaux officiers de la milice égyptienne. Obligé de fuir et d'abandonner l'Egypte où régnait son rival, il alla chercher un asyle à Damas; il implora les secours de Noureddin et lui promit des tributs considérables, si ce prince lui fournissait des troupes pour protéger son retour en Egypte. Le sultan de Damas se rendit aux prières de Chaver. Pour commander l'armée qu'il résolut

d'envoyer en Égypte, il choisit Chirkou, le 1148-1171
plus habile de ses émirs, qui, s'étant toujours montré dur et farouche dans ses expéditions militaires, devait être sans pitié pour les vaincus, et mettre à profit, pour la fortune de son maître, les malheurs d'une guerre civile. Le visir Dargan ne tarda pas à être averti des projets de Chaver et des préparatifs de Noureddin. Pour résister à l'orage prêt à fondre sur lui, il implora les armes des chrétiens de la Palestine, et leur promit de leur livrer ses trésors, s'ils l'aidaient à conserver sa puissance.

Tandis que le roi de Jérusalem, séduit par cette promesse, faisait rassembler son armée, Chaver, accompagné des troupes de Noureddin, traversait le désert et s'approchait des bords du Nil. Dargan qui vint à sa rencontre avec l'armée égyptienne, fut vaincu par les Syriens et perdit la vie dans la bataille. Bientôt la ville du Caire ouvrit ses portes au vainqueur (1); Chaver, que la victoire avait dé-

(1) Parmi les auteurs arabes qui donnent le plus de détails sur la conquête de l'Egypte, on doit distinguer le continuateur de Tabari; Chehabeddin, fils de Mohammed, auteur des *Roudatains* (les deux *Jardins* ou *Vies de Noureddin* et de *Salaheddin*), est aussi très détaillé sur cette guerre des chrétiens et des musulmans.

1148-1171 livré de son ennemi, fit répandre des flots de sang dans la capitale pour assurer son triomphe, reçut, au milieu de la consternation générale, les félicitations du calife, et reprit les rênes du gouvernement.

Cependant la division ne tarda pas à s'élever entre le général de Noureddin, qui mettait chaque jour un prix plus excessif à ses services, et le visir que Chirkou accusait de perfidie et d'ingratitude. Chaver voulut en vain renvoyer les musulmans de Syrie; on lui répondit par

---

Moudjireddin, dans son *Histoire de Jérusalem*, parle en peu de mots de la conquête d'Egypte par Chirkou. Aboulmahasen parle aussi de la conquête d'Egypte par les Turcs. En parlant de l'influence que les Francs exerçaient au Caire, il dit qu'ils y avaient un quartier particulier et un marché que Chaver avait fait construire pour eux. Kémaleddin, dans son *Histoire d'Alep*, raconte ces événements avec sa clarté ordinaire. Cet auteur est très conforme à Tabari. Ibn-elatir, dans l'*Histoire des Atabecs*, ne raconte qu'en très peu de mots la conquête d'Egypte; il est conforme au continuateur du Tabari et à Kémaleddin. Djémaleddin, dans l'*Histoire d'Egypte*, est aussi très court sur cet événement important. Macrizi, dans son *Kitab-alsolouk limarifet doual almoulouk* (Institution sur la connaissance des dynasties des rois), ne parle qu'avec brièveté de ces événements. Parmi les auteurs latins qui ont parlé de la conquête d'Egypte, on doit citer principalement Guillaume de Tyr et l'Histoire latine des dernières années du royaume de Jérusalem, qui se trouve dans la Collection de Bongars.

des menaces; il fut sur le point d'être assiégé 1148-1171
dans le Caire par ses propres libérateurs. Toute l'Egypte, et surtout le peuple de la capitale, étaient dans le trouble et dans la consternation. Au milieu d'un si pressant danger, le visir Chaver met son dernier espoir dans les guerriers chrétiens, dont il redoutait l'approche. Il fait au roi de Jérusalem les promesses qu'il avait faites à Noureddin; Amaury, qui voulait entrer en Egypte, quel que fût le parti qui pouvait y dominer, se met en marche pour défendre Chaver avec la même armée qu'il avait rassemblée pour le combattre. Arrivé sur les bords du Nil, il réunit ses troupes à celles du visir et vient assiéger Chirkou qui s'était retiré dans la ville de Bilbéis. Le général de Noureddin résista pendant trois mois à toutes les attaques des chrétiens et des égyptiens; et lorsque le roi de Jérusalem lui proposa la paix, il exigea qu'on lui payât les frais de la guerre. Après une négociation, dans laquelle il montra beaucoup de hauteur, il sortit de Bilbéis, en menaçant encore les chrétiens, et reconduisit à Damas son armée chargée des dépouilles de ses ennemis.

Chirkou avait connu les richesses de l'Egypte et la faiblesse de son gouvernement. A son retour à Damas, il fit adopter à Noureddin le pro-

1148-1171 jet de réunir cette riche contrée à son empire. Le sultan de Syrie envoya des ambassadeurs au calife de Bagdad, non point pour lui demander des secours, mais pour donner un motif religieux à son entreprise. Depuis plusieurs siècles, les califes de Bagdad et du Caire étaient divisés par une haine implacable; chacun d'eux se vantait d'être le vicaire du prophète, et regardait son rival comme l'ennemi de Dieu. Dans les mosquées de Bagdad, on maudissait les califes d'Egypte et leurs sectateurs; dans celles du Caire, on dévouait aux puissances de l'enfer, les abassides et leurs partisans.

Le calife de Bagdad n'hésita point à se rendre aux vœux de Noureddin. Tandis que le sultan de Syrie ne s'occupait que d'étendre son empire, le vicaire du prophète cédait à l'ambition de présider seul à la religion musulmane. Il chargea les imans de prêcher la guerre contre les fatimites, et promit les délices du paradis à tous ceux qui prendraient les armes dans la sainte expédition. A la voix du calife, un grand nombre de fidèles musulmans accouraient sous les drapeaux de Noureddin, et Chirkou, par les ordres du sultan, se préparait à retourner en Egypte à la tête d'une puissante armée.

Le bruit de ces préparatifs se répandit dans 1148-1171
tout l'Orient et surtout en Egypte, où il causa les plus vives alarmes. Amaury, qui était revenu dans ses états, reçut à Jérusalem des ambassadeurs de Chaver, chargés de solliciter ses secours et son alliance contre les entreprises de Noureddin. Les états du royaume de Jérusalem s'étant assemblés à Naplouse, le roi leur exposa les avantages d'une nouvelle expédition en Egypte. Un impôt fut levé pour une guerre sur laquelle on devait fonder les plus grandes espérances, et bientôt l'armée chrétienne partit de Gaza pour aller combattre sur les bords du Nil les troupes de Noureddin.

Pendant ce temps-là, Chirkou traversait le désert, où il courut les plus grands dangers. Une violente tempête le surprit dans sa marche; tout à coup le ciel s'obscurcit, et la terre que foulaient les Syriens fut semblable à une mer orageuse. Des flots de sable étaient emportés par les vents, et s'élevaient en tourbillons ou formaient des montagnes mouvantes qui dispersaient, entraînaient, engloutissaient les hommes et les chevaux. Dans cette tempête, l'armée syrienne abandonna ses bagages, perdit ses provisions et ses armes, et lorsque Chirkou arriva sur les bords du Nil, il n'avait pour sa

1148-1171 défense que le souvenir de ses premières victoires. Il eut soin de cacher la perte qu'il venait d'éprouver, et les débris d'une armée dispersée par la tempête suffirent pour jeter l'effroi dans toutes les villes d'Egypte.

Le visir Chaver, épouvanté de l'approche des Syriens, envoya des ambassadeurs aux chrétiens pour leur promettre d'immenses richesses et les presser de hâter leur marche. De son côté, le roi de Jérusalem députa auprès du calife d'Egypte, Hugues de Césarée et Foulcher chevalier du Temple, pour obtenir la ratification du traité d'alliance avec les Egyptiens. Les députés d'Amaury furent introduits dans un palais où jamais on n'avait vu entrer un chrétien. Après avoir traversé plusieurs corridors remplis de gardes maures, un grand nombre de salles et de cours où resplendissaient toutes les merveilles de l'Orient, ils arrivèrent dans une salle, ou plutôt dans le sanctuaire où les attendait le calife, assis sur un trône tout éclatant d'or et de pierreries. Chaver qui les conduisait se prosterna aux genoux de son maître, et le supplia d'accepter le traité d'alliance fait avec le roi de Jérusalem. La prière du visir était un ordre impérieux, et le commandant des croyants, toujours docile aux volontés du

dernier de ses esclaves, fit un signe d'appro- 1148-1171
bation et tendit sa main nue aux députés chrétiens, en présence de ses officiers et de ses courtisans, qu'un spectacle si nouveau remplissait de douleur et de surprise.

Bientôt l'armée des Francs s'approcha du Caire; mais comme la politique d'Amaury était de faire durer la guerre pour prolonger son séjour en Égypte, il négligea les occasions d'attaquer les Syriens avec avantage, et leur donna le temps de réparer leurs forces. Après les avoir laissés long-temps en repos, il leur livra enfin bataille dans l'île de Maallé, enleva leurs retranchements, mais il ne poursuivit point sa victoire. Chirkou, dans sa retraite, s'efforça de ranimer le courage abattu des soldats de Noureddin; ceux-ci se rappelaient tous les maux qu'ils avaient éprouvés dans le passage du désert. Ce souvenir, encore récent, et la première victoire des chrétiens, détruisaient la confiance qu'ils avaient dans leurs armes et dans la protection du prophète. Un des lieutenants de Chirkou en voyant leur acharnement, s'écria au milieu de l'armée musulmane: « Vous » qui craignez la mort ou l'esclavage, retournez » en Syrie; allez apprendre à Noureddin que » pour reconnaître les bienfaits dont il vous a

1148-1171 » comblés, vous abandonnez l'Egypte aux in» fidèles pour vous enfermer dans vos sérails » avec des femmes et des enfants. »

Ces paroles ranimèrent le zèle et le fanatisme des guerriers syriens. Les Francs et les Egyptiens qui poursuivaient l'armée de Chirkou, furent vaincus dans une bataille, et forcés d'abandonner en désordre les collines (1) de Baben où ils avaient déployé leurs tentes. Le général de Noureddin profita de sa victoire, parcourut en vainqueur les fertiles rivages du Nil, pénétra sans obstacles dans la basse Egypte, mit une garnison dans Alexandrie et revint assiéger la ville de Koutz, capitale de la Thébaïde. L'habileté avec laquelle Chirkou avait discipliné son armée et disposé l'ordre du dernier combat livré à ses ennemis ; ses marches et ses contremarches dans les plaines et les vallées de l'Egypte, depuis le tropique jusqu'à la mer, annonçaient les progrès des musulmans de Syrie dans la tactique militaire, et faisaient d'avance connaître aux chrétiens l'ennemi qui devait bientôt borner le cours de leurs victoires et de leurs conquêtes.

---

(1) Près du château de Toura, à deux lieues du Caire, vis-à-vis l'ancienne Memphis.

Les Turcs se défendirent pendant plusieurs mois dans Alexandrie contre les séditions des habitants et contre les attaques multipliées des chrétiens. Ils obtinrent à la fin une capitulation honorable, et comme leur armée s'affaiblissait chaque jour par la disette et la fatigue, ils se retirèrent une seconde fois à Damas, après avoir fait payer chèrement la tranquillité passagère qu'ils laissaient aux peuples d'Egypte. 1148-1171

Après la retraite des Syriens, le visir Chaver se hâta de renvoyer les chrétiens dont il redoutait la présence. Il s'engagea à payer au roi de Jérusalem un tribut annuel de cent mille écus d'or, et consentit à recevoir une garnison dans le Caire. Il combla de riches présents les chevaliers et les barons; les soldats même eurent part à ses largesses, proportionnées à la crainte que lui inspiraient les Francs. Les guerriers chrétiens revinrent à Jérusalem, emportant avec eux des richesses dont la vue éblouit le peuple et les grands, et dut leur inspirer une autre pensée que celle de défendre l'héritage de Jésus-Christ.

Tandis qu'Amaury revenait vers sa capitale, la vue de ses provinces montueuses et stériles, la pauvreté de ses sujets, les étroites limites de son royaume, lui faisaient regretter d'avoir manqué l'occasion de conquérir un grand em-

1148 1171 pire. A son retour il épousa une nièce de l'empereur Manuel. Tandis que le peuple et la cour se livraient à la joie et faisaient des vœux pour la prospérité de sa famille et de son royaume, une seule pensée l'occupait nuit et jour et le suivait au milieu des fêtes les plus brillantes. Les richesses du calife du Caire, la population et la fertilité de l'Egypte, ses nombreuses flottes, la commodité de ses ports se présentaient sans cesse à l'esprit d'Amaury.

Il voulut d'abord mettre à profit pour l'exécution de ses projets, l'union qu'il venait de contracter, et fit partir pour Constantinople des ambassadeurs, chargés d'engager Manuel à l'aider dans la conquête de l'Egypte. Manuel applaudit aux projets du roi de Jérusalem; il promit de lui envoyer des flottes et de partager les périls et la gloire d'une conquête qui devait intéresser le monde chrétien. Alors Amaury ne craignit plus d'annoncer hautement ses desseins, et convoqua les barons et les grands de son royaume. Dans cette assemblée, où l'on proposa de porter la guerre en Egypte, les plus sages, parmi lesquels on remarqua le grand-maître du Temple, déclarèrent hautement que l'entreprise était injuste.

« Les chrétiens, disaient-ils, ne devaient
» point donner aux musulmans l'exemple de la

» violation des traités. On pouvait bien s'em- 1148-1171
» parer de l'Egypte, mais il ne serait pas aussi
» facile de la défendre que de la conquérir.
» Noureddin était le plus formidable ennemi
» des chrétiens, c'est contre lui qu'il fallait
» réunir toutes les forces du royaume. L'Egypte
» devait appartenir à celui qui resterait le
» maître de la Syrie; il n'était pas sage de hâter
» les faveurs de la fortune, et d'envoyer des
» armées dans un pays dont on ne ferait qu'ou-
» vrir les portes au fils de Zengui, comme on
» lui avait déjà ouvert les portes de Damas. On
» sacrifiait les villes chrétiennes, Jérusalem
» elle-même, à l'espoir de conquérir un royau-
» me. Déjà Noureddin avait profité du moment
» où le roi de Jérusalem était occupé sur les
» bords du Nil, pour s'emparer de plusieurs
» places qui appartenaient aux chrétiens. Bo-
» hémond, prince d'Antioche, Raymond,
» comte de Tripoli, avaient été faits prison-
» niers de guerre, et gémissaient dans les fers
» des musulmans, victimes d'une ambition qui
» avait entraîné le roi de Jérusalem loin
» de son royaume et des colonies chrétiennes
» dont il devait être l'appui et le défenseur. »

Les chevaliers et les barons qui s'exprimaient de la sorte, ajoutaient que la vue seule de l'Égypte ne manquerait pas de corrompre les

1148-1171 guerriers chrétiens et d'amollir le courage et le patriotisme des habitants et des défenseurs de la Palestine. Ces discours, pleins de sagesse, ne pouvaient convaincre ni le roi de Jérusalem ni les partisans de la guerre, parmi lesquels se faisait remarquer le grand-maître des Hospitaliers, qui avait épuisé les richesses de son ordre par de folles dépenses, et levé des troupes dont il avait assigné la solde sur les trésors de l'Egypte. Le plus grand nombre des seigneurs et des chevaliers que la fortune semblait attendre sur les bords du Nil pour leur distribuer ses faveurs, se laissèrent aisément entraîner à la guerre, et n'eurent point de peine à regarder comme leurs ennemis les souverains d'un pays qui leur offrait un immense butin.

Tandis qu'on faisait à Jérusalem les préparatifs de la conquête de l'Egypte, les mêmes projets occupaient les émirs et le conseil de Noureddin. A son retour des bords du Nil, Chirkou avait annoncé au sultan de Damas, «que le gouvernement du Caire manquait » d'officiers et de soldats; que les révolutions, » l'avidité des Francs et la présence des Syriens » avaient affaibli et ruiné l'empire des fatimi- » tes. Le peuple égyptien, ajoutait-il, accou- » tumé à changer de maître, n'était attaché ni

» au calife, qu'il ne connaissait point, ni au 1148-1171
» visir qui lui attirait toutes sortes de calami-
» tés. Il était prêt à reconnaître la domination
» d'un prince qui serait assez puissant pour le
» protéger contre ses ennemis et contre le fléau
» des guerres civiles. Les chrétiens savaient
» également combien cet empire était faible,
» et l'on devait craindre d'être prévenu par
» eux. Il fallait donc se préparer à profiter
» d'une occasion favorable et ne pas dédaigner
» une conquête que la fortune semblait offrir à
» la première puissance qui se présenterait en
» Egypte. »

Ainsi, le roi de Jérusalem et le sultan de Damas avaient la même pensée, et tous deux faisaient des préparatifs pour la même conquête. Dans les églises des chrétiens, comme dans les mosquées des musulmans, on faisait des prières pour le succès de la guerre qu'on allait faire sur les bords du Nil. Comme chacun des deux partis cherchait à légitimer ses projets et ses démarches, on accusait à Damas le calife d'Egypte d'avoir fait une alliance impie avec les disciples du Christ, tandis qu'on disait à Jérusalem, que le visir Chaver, manquant à la foi des traités, entretenait une correspondance perfide avec Noureddin.

1148-1171 Les chrétiens furent les premiers à violer les traités. A la tête d'une nombreuse armée, Amaury se mit en marche, et parut en ennemi devant Bilbéis, qu'il avait promise aux chevaliers de St.-Jean, pour prix de l'ardeur et du zèle qu'ils avaient montré pour son expédition. Cette ville, située sur la rive droite du Nil, fut assiégée, prise d'assaut et livrée aux flammes et au pillage.

Les malheurs de Bilbéis jetèrent la consternation dans toute l'Egypte; le peuple s'irrita au récit des cruautés exercées par les Francs, prit les armes et chassa du Caire la garnison chrétienne. Chaver rassembla des troupes dans les provinces, fortifia la capitale, et fit mettre le feu à l'ancienne Fostat, dont l'incendie dura plus de six semaines. Le calife du Caire implora de nouveau les armes de Noureddin; et, pour exciter sa pitié et montrer sa détresse, il lui envoya dans une lettre les cheveux des femmes de son sérail. Le sultan de Damas se rendit avec joie aux prières du calife d'Egypte, et comme son armée était prête à se mettre en marche, il donna l'ordre à Chirkou de traverser le désert et d'accourir sur les bords du Nil.

Tandis que les Syriens venaient au secours

de l'Egypte, menacée par les chrétiens, Chaver employa tous les moyens qui étaient en son pouvoir pour arrêter le roi de Jérusalem dans sa marche, et suspendre dans ses mains la foudre prête à éclater sur l'Egypte. Des ambassadeurs vinrent implorer la pitié d'Amaury, et pour donner quelque poids à leurs prières, lui offrirent deux millions d'écus d'or. L'offre d'une somme exorbitante que l'Egypte, longtemps dévastée, n'aurait pu fournir, séduisit le roi des chrétiens, entraîné par l'amour de l'argent autant que par l'ambition des conquêtes. Il se laissa tromper ainsi par les musulmans, auxquels il avait lui-même manqué de foi; et tandis qu'il attendait les trésors qu'on lui avait promis, les Egyptiens relevaient les fortifications de leurs villes et s'assemblaient partout en armes. Les chrétiens attendirent en vain la flotte des Grecs, promise par Manuel; bientôt au lieu de voir arriver des auxiliaires, on apprit que Chirkou arrivait pour la troisième fois en Egypte, à la tête d'une armée formidable. 1148-1171

Alors Amaury ouvrit les yeux, et ne songea plus qu'à réparer son erreur; il vola au-devant des Syriens pour les combattre; mais leur général évita sa rencontre et se réunit aux Egyp-



1148-1171 tiers. Le mal était irréparable ; le roi de Jérusalem ne pouvait résister à deux armées réunies ; honteux d'avoir été trompé par ceux qu'il voulait tromper lui-même, il retourna dans son royaume et fut poursuivi jusqu'au désert par les troupes de Noureddin.

Avant l'entreprise, l'espérance du succès avait ébloui tous les esprits ; lorsqu'elle eut échoué, on en reconnut l'injustice : tous les chrétiens ne furent plus frappés que des malheurs dont le royaume de Jérusalem était menacé. Tandis qu'on reprochait au roi Amaury de n'avoir su ni conserver la paix ni faire la guerre, le général de Noureddin entrait en triomphe dans la capitale de l'Egypte.

Chirkou fit arborer ses drapeaux sur les tours du Caire ; l'Égypte qui croyait recevoir un libérateur, ne vit bientôt qu'un conquérant. Le visir Chaver paya de sa vie les maux qu'il avait attirés sur sa patrie ; il fut tué dans le camp même de Chirkou, et son autorité devint le partage du vainqueur. Le calife, qui pour se sauver lui-même avait demandé la tête de son premier ministre, lui donna pour successeur le général de Noureddin, qu'il appela dans ses lettres, *le prince victorieux*. C'est ainsi que le monarque avili de l'Egypte se jouait de ses pro-

pres faveurs, en flattant un homme qu'il ne con- 1148-1171
naissait point, et dont il avait peut-être souhaité la mort; image de l'aveugle fortune, qui répand au hasard les biens et les maux, et voit avec la même indifférence ses favoris et ses victimes.

Quelque temps après, le calife du Caire, toujours invisible dans son palais, fut déposé par les ordres de Noureddin, et mourut paisiblement sans savoir qu'il avait perdu son empire. Ses trésors servirent à apaiser les murmures du peuple et des soldats; la couleur noire des abassides remplaça la couleur verte des enfants d'Aly, et le nom du calife de Bagdad fut seul prononcé dans les mosquées. La dynastie des fatimites, qui régnait depuis plus de deux siècles, et pour laquelle on avait versé tant de sang, s'éteignit dans un seul jour, et ne trouva pas un défenseur. Dès-lors les musulmans n'eurent plus qu'une seule religion et une même cause à défendre; l'Egypte et la Syrie n'obéirent plus qu'à un seul chef, et les plus riches provinces de l'Orient se trouvèrent réunies dans les mains puissantes de Noureddin.

Le sultan d'Alep et de Damas avait porté la terreur de ses armes depuis les bords de l'Euphrate et du Tigre jusqu'aux sources du Nil; il avait partout des gouverneurs et des armées;

1148-1171 des postes de pigeons qu'il avait établies, portaient à la fois ses ordres dans les principales villes de l'Egypte, de la Syrie et de la Mésopotamie. La justice de ses lois et ses victoires contre les chrétiens, lui avaient fait une si grande réputation de sainteté parmi les musulmans, qu'une pluie survenue au milieu d'une sécheresse, fut regardée comme un miracle accordé à ses prières. Pendant les guerres d'Egypte, il s'était emparé de plusieurs forteresses qui appartenaient aux Francs. La destruction des colonies chrétiennes était le but de tous ses travaux et de tous ses exploits. Plein de confiance dans la protection de Mahomet, le dévot Noureddin employait ses loisirs à construire de ses propres mains, une chaire qu'il devait placer lui-même dans la principale mosquée de la ville sainte.

Le sultan de Damas se disposait à commencer une guerre, que les musulmans appelaient une guerre sacrée, et pour le succès de laquelle on avait ordonné des prières publiques; mais cette gloire était réservée à un jeune guerrier élevé dans ses armées, et dont le nom n'avait point encore rempli l'Orient.

Saladin, ce jeune guerrier, était originaire des peuplades sauvages qui habitent les mon-

tagnes situées au-delà du Tigre. Son père Ayoub et son oncle Chirkou, à l'exemple des guerriers de leur nation, qui se mettaient à la solde des puissances musulmanes, avaient quitté le Curdistan pour servir dans les troupes du sultan de Bagdad. Ils étaient l'un et l'autre parvenus aux premiers emplois militaires ; mais Chirkou, homme brutal et violent, ayant percé de son épée un officier de justice, les deux frères furent obligés de prendre la fuite, et vinrent offrir leurs services aux Atabeks de Syrie, qu'ils aidèrent dans leurs guerres contre les chrétiens. Le jeune Saladin, quoiqu'il fût élevé à la cour de Damas, sous les yeux d'un père plein d'ambition, ne parut d'abord rechercher ni la fortune, ni la gloire. (1). Dans sa jeu- 1148-1171

(1) Saladin a eu plusieurs historiens ; parmi les auteurs arabes, les plus célèbres sont, *Bohaddin*, qui a écrit sa vie, *Omad-el-Cathed*, secrétaire du sultan, auteur du *Phatah ; Schahab Eddin*, auteur d'une vie de Noureddin et de Saladin, intitulée les *el Roudatains* (ou les deux Jardins.) On trouve encore plusieurs particularités sur le héros musulman dans Abulféda, qui était de la famille d'Ayoub, et dans plusieurs autres écrivains arabes, extraits par D. Berthereau. Nous avons en français une Vie de Saladin, par Marin. On peut consulter aussi à la bibliothèque impériale deux Vies manuscrites de Saladin, l'une par l'abbé Renaudot, et l'autre par Galland, traducteur des *Mille et une Nuits*.

1148-1171 nesse, il aima la dissipation et les plaisirs, et resta long-temps étranger aux soins de la politique ainsi qu'aux dangers et aux travaux de la guerre. Ayant suivi son oncle Chirkou dans les premières expéditions d'Egypte, il s'était distingué par la défense d'Alexandrie; mais il avait souffert tant de maux, que, lorsque Noureddin lui ordonna de retourner sur les bords du Nil, il chercha des prétextes pour ne point obéir. Quand le sultan renouvela ses ordres, Saladin partit, comme il le disait lui-même dans la suite, avec le désespoir d'un homme qui est conduit à la mort. « C'est ainsi, dit l'historien Hamad Ed-» din, qui fut long-temps son secrétaire, que » les hommes ne savent pas ce qu'ils refusent » et ce qu'ils souhaitent; mais Dieu qui con-» naît toutes choses se joue de leurs desseins, » qui se terminent toujours selon les vues de sa » Providence. »

A la mort de Chirkou, le calife d'Egypte, qui tremblait pour sa puissance, nomma Saladin à la place de visir, parce qu'il le regardait comme le moins capable par ses talents et sa renommée, d'usurper l'autorité suprême. Le fils d'Ayoub trompa le calife, et l'armée qui ne voyait en lui qu'un jeune guerrier dissipé et sans ambition. Il changea sa conduite et réforma ses mœurs; jusqu'alors il avait semblé

fait pour les loisirs et l'obscurité d'un sérail. 1148-1171
Tout à coup on vit un homme nouveau, qui semblait né pour l'empire ; sa gravité inspirait le respect aux émirs, ses libéralités lui attirèrent les suffrages de l'armée. L'austérité de sa dévotion le rendait cher à tous les vrais croyants. Une révolution religieuse qu'il acheva sans trouble et sans effusion de sang, fit connaître sa prudence, son humanité, et montra dès-lors que la fortune le destinait aux choses extraordinaires. Le calife de Bagdad le félicita publiquement d'avoir anéanti la secte des fatimites, et lui fit présent d'une veste d'honneur. Son nom fut célébré par les poètes, et mêlé à celui de Mahomet et de Noureddin dans les prières publiques.

Saladin, maître de l'Egypte, fit venir auprès de lui son père Ayoub, et voulut l'associer à son gouvernement. Lorsque ce dernier arriva au Caire, avec toute sa famille, il fut comparé à Jacob, et Saladin au patriarche Joseph, dont il portait le nom. Aidé des conseils de son père, Saladin étouffa les complots dirigés contre lui, et contint l'ambition et la jalousie des émirs.

Dans un conseil où son fils avait montré trop à découvert ses projets, Ayoub, élevé dans les intrigues des cours de l'Asie, parla avec véhé-

1148-1171 mence contre les traîtres, et jura de couper la tête à Saladin lui-même, s'il en recevait l'ordre du sultan de Damas. Lorsqu'il fut resté seul avec son fils, il lui reprocha son indiscrétion et sa légèreté. « J'ai parlé contre vous, ajouta-» t-il, devant vos rivaux et vos ennemis; mais » sachez que si Noureddin vient nous attaquer, » je serai le premier à prendre les armes; lors » même qu'il n'exigerait de nous que le tribut » d'une canne à sucre, il ne l'obtiendrait pas de » moi. » D'après le conseil d'Ayoub, Saladin ne parla plus que de sa soumission aux ordres de son maître, et se glorifia d'être le dernier des esclaves de Noureddin; il envoya des députés et des présents au sultan de Damas, mais il ne put dissiper tous ses soupçons. Noureddin avait formé le projet de se rendre lui-même en Egypte, lorsque la mort vint le surprendre et délivrer Saladin des inquiétudes que lui inspirait un maître vindicatif et jaloux.

A la mort de Noureddin, l'empire fondé par les Atabeks se trouva sur le penchant de sa ruine. Le sultan de Damas ne laissait qu'un enfant pour lui succéder; les émirs se disputaient déjà les débris de sa puissance, et la Syrie était prête à retomber dans le cahos où l'avait plongée la chute des Seljoukides. Les peuples musulmans, effrayés des malheurs prêts à fondre

sur eux, coururent au-devant du joug de Saladin, et reconnurent avec joie pour leur maître un guerrier qui seul pouvait défendre leur religion et leur territoire. Saladin n'hérita pas seulement du pouvoir de Noureddin, mais il voulut suivre tous les projets de son successeur, et rien ne servit mieux son ambition que l'envie qu'il manifesta de poursuivre la guerre contre les chrétiens. 1148-1171

Amaury, au lieu de profiter des troubles survenus en Syrie, voulut reprendre l'exécution de ses projets sur l'Egypte ; il implora le secours de l'empereur de Constantinople, qui lui envoya une flotte et des troupes. Les chrétiens allèrent mettre le siége devant Damiette; mais les éternelles divisions des Grecs et des Latins firent échouer cette entreprise. Amaury, conservant toujours l'espoir de réussir dans ses desseins, envoya des ambassadeurs en Europe ; il espérait que la conquête d'Egypte ferait armer les chevaliers de l'Occident. Comme les députés d'Amaury revinrent sans avoir rien obtenu, il se rendit lui-même à Constantinople pour solliciter de nouveaux secours. Il fut accueilli avec magnificence; on lui fit de grandes promesses, mais il mourut sans les voir réaliser. Ainsi, le roi Amaury pendant tout son règne n'eut qu'une seule pensée, pour la-

1148-1171 quelle il épuisa toutes les ressources du royaume. L'opiniâtreté qu'il mit à l'exécution d'un projet malheureux, servit les progrès des musulmans, et dut rappeler aux chrétiens d'Orient ces paroles que les prophètes répétaient aux Hébreux. *Fils d'Israël, ne dirigez ni vos regards ni vos pas vers l'Egypte.*

Amaury laissa en mourant un royaume désolé, et pour gouverner ses états, un fils âgé de treize ans, malade et couvert de lèpre. Raymond, comte de Tripoli, et Milon de Plansy, seigneur de Carac et de Montroyal, se disputèrent la régence pendant la minorité du jeune Baudouin. Milon, à force de brigues, obtint les suffrages des barons, et quelque temps après on le trouva percé de plusieurs coups d'épée, dans une rue de Ptolémaïs. Raymond succéda à son rival, dont toute la Palestine lui reprochait la mort.

Le père du comte de Tripoli avait été tué par les ismaëliens, et lui même était resté huit ans dans les fers des infidèles. Quatrième descendant du fameux comte de St.-Giles, il avait la bravoure, l'activité, l'ambition du héros dont il tirait son origine, et surtout cet indomptable caractère qui, dans les temps difficiles, irrite les passions et provoque des haines implacables. Plus impatient de régner sur les chrétiens

que de vaincre les infidèles, Raymond regar- 1148-1171
dait le droit de commander aux hommes comme le seul prix des maux qu'il avait soufferts ; il demandait avec hauteur la récompense de ses services, de ses longs travaux, et ne voyait le triomphe de la justice, le salut du royaume que dans sa propre élévation.

Si, au milieu des désordres qui sans cesse agitaient les états chrétiens, le nouveau régent avait eu assez d'autorité pour diriger la politique des Francs, et faire à son gré la paix et la guerre, l'histoire devrait l'accuser d'avoir favorisé la puissance de Saladin et préparé la chute du royaume de Jérusalem. Après la mort de Noureddin le fils d'Ayoub avait eu à combattre la famille de son ancien maître, les émirs, fidèles à la dynastie des Atabeks, et tous ceux qui voulaient profiter des troubles de la Syrie pour se faire des états indépendants. La prudence commandait aux chrétiens d'entretenir la discorde parmi les infidèles, et de s'allier à tous les partis qui résistaient à Saladin.

Au lieu de suivre cette politique salutaire et de faire la guerre en Syrie, on essaya de renouveler les malheureuses tentatives d'Amaury sur l'Egypte. Une flotte de Sicile venait d'arriver dans la Palestine ; aidés des Siciliens, les chrétiens allèrent mettre le siége devant Alexan-

1148-1171 drie, où tous les genres de misère se réunirent pour désoler leur armée. Des revers éprouvés tant de fois, n'éclairèrent point les Francs sur les moyens de faire la guerre à Saladin. Comme ils revenaient de leur imprudente et malheureuse expédition, le gouverneur musulman de la ville d'Emesse, assiégé par le nouveau sultan de Damas, sollicita leur alliance et leur appui; les guerriers chrétiens, après avoir mis à leurs services un prix qu'on ne pouvait payer, entrèrent en campagne sans objet, menacèrent ceux qu'ils allaient défendre, et ravagèrent à la fois le territoire de leurs alliés et de leurs ennemis. Cependant leur présence en Syrie et leur alliance passagère avec les princes musulmans alarmèrent Saladin qui faisait la guerre au fils de Noureddin, enfermé dans la ville d'Alep. Le sultan résolut de les éloigner du théâtre de ses conquêtes; il fit à leurs chefs de brillantes promesses, leur distribua de riches présents, et bientôt il obtint une trève dont il profita pour affermir sa puissance et reculer les limites de son empire.

Les Francs rentrèrent à Jérusalem, contents d'avoir forcé Saladin à leur demander la paix. Après avoir imprudemment consenti à une trève, ils firent une seconde faute; ce fut de violer le traité qu'ils venaient de signer, non

point pour tenter quelque entreprise importante, mais pour faire une incursion sur les terres de Damas. Ils ravagèrent les campagnes, pillèrent les bourgs et les villages qu'ils trouvèrent sans défense, tandis que Saladin faisait d'utiles conquêtes en Syrie et se rendait assez puissant pour les punir de la violation des traités. 1148-1171

Bientôt le sultan du Caire et de Damas rassembla une armée formidable et s'avança vers la Palestine. Toutes les campagnes étaient en flammes sur le passage des Sarrazins; à leur approche, les chrétiens avaient abandonné les villes et les bourgs pour se retirer dans les montagnes et les cavernes. Baudouin IV, qui venait de prendre les rênes du gouvernement, se mit à la tête de l'armée des Francs; mais craignant de se mesurer avec Saladin, il s'enferma dans Ascalon, d'où il contemplait avec effroi ses provinces désolées.

Tout semblait présager la chute prochaine du royaume, et déjà Saladin en partageait les villes entre ses émirs, lorsque la Providence, qui prit enfin pitié de la situation des chrétiens, leur offrit une occasion de réparer leurs malheurs. Les menaces des Sarrazins et la vue des ravages de la guerre, indignèrent les soldats chrétiens. L'armée chrétienne comman-

1148-1171 dée par le roi de Jérusalem, sortit d'Ascalon et surprit les musulmans dans ces mêmes plaines où Godefroi et les autres chefs de la première croisade avaient remporté une célèbre victoire sur les Egyptiens. Saladin ne put résister à l'impétuosité de ses ennemis, et perdit la bataille après s'être défendu vaillamment au milieu de ses Mameloucs, milice nouvelle, qu'il avait formée lui-même, et dont il était toujours entouré dans les dangers de la guerre. Saladin avait vu périr toute son armée dans cette bataille, journée désastreuse, dont le souvenir ne s'effaça jamais de sa mémoire, et qui fit pâlir, comme il le dit lui-même dans une lettre, l'étoile de la famille d'Ayoub. Monté sur un chameau, et suivi de quelques officiers, Saladin courut les plus grands dangers dans sa fuite à travers le désert, et retourna presque seul en Egypte, d'où il était parti peu de temps auparavant avec une armée formidable.

Cependant les chrétiens ne profitèrent point de leur victoire, et mirent en vain le siége devant les villes d'Hémesse et d'Harem. Saladin rassembla de nouvelles troupes en Egypte, et revint bientôt menacer le royaume de Jérusalem. La victoire d'Ascalon avait enflé l'orgueil des chrétiens et les rendait téméraires. Saladin, au contraire, devenu plus prudent depuis sa

défaite, mit à profit les fautes des chrétiens, leur dressa des embuscades, employa toutes les ruses de la guerre, les surprit et les battit plusieurs fois sur les rives du Jourdain et dans le voisinage de Panéas. Baudouin, qui avait été sur le point de tomber entre les mains de ses ennemis, réunit toutes les forces qui restaient dans ses états; mais il ne put obtenir aucun avantage sur Saladin et fut obligé de demander la paix, que l'état de son royaume et ses infirmités lui rendaient chaque jour plus nécessaire. 1148-1171

La lèpre dont il était attaqué faisait des progrès alarmants; il avait perdu la vue, et ne pouvait plus s'occuper des soins du gouvernement. Comme il se défiait de la plupart des barons et des grands du royaume, il offrit le gouvernement à Philippe, comte de Flandre, qui était venu en Asie combattre les infidèles; mais Philippe aimait mieux faire la guerre aux musulmans que de gouverner les chrétiens de la Palestine.

Le comte de Tripoli était désigné par l'opinion du peuple et des grands, comme le seul capable de remplacer le roi de Jérusalem. Les suffrages du peuple ne firent qu'augmenter les défiances de Baudouin qui, depuis long-temps redoutait l'ambition du comte de Tripoli. Obligé

1148-1171 d'abandonner un trône, le faible monarque tremblait d'y placer un homme qui aurait pu le faire oublier; il fit tomber son choix sur un chevalier sans renommée et sans gloire, dont le premier titre était d'avoir épousé Sybille, fille du roi Amaury, et veuve du marquis de Montferrat, surnommé *Longue-Épée*. Guy de Lusignan ne justifia point le choix de Baudouin par sa conduite et révolta tous les esprits par l'excès de son orgueil. Dans cet état des choses, l'intérêt des colonies chrétiennes exigeait qu'on observât la trève faite avec les musulmans; mais telle était alors la destinée du royaume de Jérusalem, que personne n'avait assez d'ascendant et de puissance pour maintenir la paix, et que le dernier des barons et des chevaliers pouvait à son gré provoquer la guerre. La témérité et l'imprudence d'un seul homme attirèrent de nouveau dans la Palestine toutes les forces de Saladin.

Les vieilles chroniques ont raconté les aventures romanesques et la fortune extraordinaire de Renaud de Châtillon. Né à Châtillon-sur-Indre, de parents obscurs, il avait suivi en Asie l'armée de Louis-le-Jeune, et s'était enrôlé dans les troupes de Raymond de Poitiers, prince d'Antioche. Raymond ayant perdu la vie dans une bataille, sa veuve Constance fut sollicitée

de prendre un nouvel époux pour l'associer à son gouvernement. Cette princesse refusa les plus illustres d'entre les princes et les chevaliers; elle avait remarqué la beauté et la bravoure chevaleresque de Renaud de Châtillon; elle ne voulut point avoir d'autre époux, et par un mariage qui, au rapport de Guillaume de Tyr, remplit de surprise tous les barons chrétiens, elle éleva tout à coup un jeune homme inconnu sur le trône d'Antioche. 1148-1171

Renaud de Châtillon qui avait obtenu l'amour de Constance ne sut point mériter la confiance et l'estime de ses nouveaux sujets. Il se forma contre lui un parti puissant, à la tête duquel était le patriarche Amaury. Renaud, plein de dépit et de colère, fit jeter dans les fers tous ceux qui lui étaient opposés. Par ses ordres le patriarche d'Antioche fut conduit sur les tours de la citadelle; et dans la chaleur de l'été, la tête découverte et enduite de miel, resta tout un jour exposé aux mouches et aux insectes. Renaud de Châtillon, après avoir rempli la ville d'Antioche de terreur et de deuil, voulut signaler son règne par quelques entreprises guerrières. Devenu le chef d'une armée dans laquelle il avait été soldat, il fit la guerre à l'empereur de Constantinople, arma quelques vaisseaux, et ravagea l'île de Chypre. L'empe-

1148-1171 reur grec voulut se venger et vint camper avec une armée à la vue d'Antioche. Renaud n'ayant point assez de forces pour se défendre, eut recours à la bassesse pour désarmer son ennemi, et vint la corde au cou, ses vêtements déchirés, déposer son épée aux pieds de l'empereur, qui lui accorda la paix. Lorsque les Grecs eurent repris la route de Constantinople, Renaud tourna ses armes contre les Sarrazins. Il mit d'abord en fuite l'armée de Noureddin qui s'était avancée vers le territoire d'Antioche; mais, entraîné par l'amour du butin, il tomba dans une embuscade, fut fait prisonnier et conduit dans la ville d'Alep, où les musulmans le retinrent pendant plusieurs années. Enfin, quelques-uns de ses anciens compagnons vinrent briser ses fers, et ce qui n'est pas indigne de remarque, le produit du butin fait dans une incursion sur le territoire de Damas fut le prix de sa liberté.

Lorsque Renaud de Châtillon sortit de sa captivité, sa femme Constance n'était plus, et le fils de Raymond, parvenu à l'âge de majorité, gouvernait la principauté d'Antioche. Renaud se rendit à Jérusalem où le souvenir de ses exploits et de ses malheurs, soufferts pour la cause des chrétiens, le fit accueillir du roi et des barons. Ayant épousé en secondes noces

la veuve de Homfroi de Thoron, il devint seigneur de Carac et de quelques châteaux situés sur les confins de la Palestine et de l'Arabie. Renaud conduisit dans les villes et les forteresses qui lui appartenaient, un grand nombre de Templiers, qu'il associa à sa fortune. Il venait de s'y établir, et déjà il avait ravagé les frontières de l'Arabie, lorsque la trève fut conclue avec Saladin. Rien ne put déterminer Renaud de Châtillon à déposer les armes; chaque jour il faisait des courses dans le voisinage de Carac, et dépouillait les caravanes des pèlerins musulmans qui se rendaient à la Mecque. Sans respect pour le droit des gens, il chargeait de fers des femmes, des enfants, massacrait des hommes désarmés. 1148-1171

Saladin se plaignit à Baudouin de cette infraction aux traités; mais le roi de Jérusalem ne put lui donner la satisfaction qu'il demandait. Le sultan, irrité de la conduite des Francs, fit arrêter quinze cents pèlerins, jetés par la tempête sur les côtes d'Egypte, et menaça de les retenir dans les fers si les prisonniers musulmans n'étaient promptement remis en liberté. Ni les demandes de Saladin, ni les prières du roi de Jérusalem, ni le sort des prisonniers chrétiens ne purent toucher Renaud de Châtillon, et les Templiers, accoutumés à se jouer des traités faits avec les musulmans.

1148-1171 Alors Saladin recommença la guerre, et partit une troisième fois des bords du Nil, pour entrer avec une armée dans la Palestine. A l'approche du danger, les chrétiens réunirent leurs efforts pour arrêter les progrès des Sarrazins. Une assemblée, formée de toutes les classes de citoyens, ordonna la levée d'une contribution générale, dont le produit fut employé aux fortifications des châteaux et des villes; tous les barons et les chevaliers volèrent aux armes; mais le moment n'était point encore venu où Saladin devait envahir le royaume de Jérusalem. Dans chacune de ses expéditions, il semblait essayer les forces des chrétiens, et lorsqu'il trouvait quelque résistance, il attendait patiemment un moment plus favorable. Après avoir fait ravager la Galilée par ses lieutenants, et commencé le siége de Bérithe, il s'éloigna tout à coup pour aller faire la guerre aux Atabecks, maîtres de Mossoul et de plusieurs villes de la Mésopotamie.

Les chrétiens ne profitèrent de son absence que pour renouveler leurs incursions sur le territoire de Damas. Renaud de Châtillon fit en même temps plusieurs expéditions sur les bords de la mer Rouge, et conçut le hardi projet d'aller jusque dans les villes de la Mecque et de

Médine, piller la kaaba et le tombeau de Mahomet. Une troupe d'intrépides guerriers s'était mise en marche sous ses ordres; elle avait surpris les marchands égyptiens qui rapportaient par la mer Rouge les riches trésors de l'Inde; et, précédée de la terreur, s'avançait en triomphe dans un pays qui n'avait jamais vu les chrétiens. Renaud et ses compagnons étaient déjà parvenus à la vallée de Rabid, située à dix lieues de Médine, lorsqu'ils furent surpris et attaqués par une armée musulmane, accourue de la Syrie. Après un combat opiniâtre et sanglant, la victoire se décida pour les Sarrazins. Renaud de Châtillon échappa comme par miracle à la poursuite des vainqueurs, et retourna avec un petit nombre des siens au château de Carac. Quelques-uns des prisonniers furent conduits en Egypte, où la sentence des cadis les condamna à mourir comme de vils criminels. On conduisit les autres à la Mecque, où leur sang fut versé avec celui des victimes immolées à la cérémonie du grand Bayram (1). 1171-1188

Cette horrible exécution ne suffisait point à la vengeance de Saladin. Lorsqu'il apprit l'ex-

(1) Schahabeddin, Tabari et Aboul-Féda racontent ce fait avec beaucoup de détails.

1171-1188 pédition des chrétiens, qu'il regardait comme un affreux sacrilége, il ne put retenir sa colère, et jura sur l'alcoran de venger l'outrage fait à la religion musulmane. Le sultan, que les chrétiens appelaient déjà le *fléau de Dieu*, rentra dans la Galilée le fer et la flamme à la main, et s'avança vers le château de Carac, en répétant sans cesse le serment de tuer lui-même Renaud de Châtillon. Les musulmans se seraient rendus maîtres du château, sans la bravoure d'un chevalier, qui seul les arrrêta sur le pont-levis, et, par une mort glorieuse, enleva cette conquête à Saladin. Bientôt une armée chrétienne se mit en marche pour repousser les attaques des Sarrazins. Saladin, désespérant alors de pouvoir assouvir sa vengeance sur Renaud de Châtillon, ravagea les terres voisines du Jourdain, en présence même de l'armée chrétienne, qui n'osa pas l'attaquer. Après avoir renouvelé plusieurs fois ses tentatives sur la forteresse de Carac, livré aux flammes Naplouse, Sebaste et plusieurs villes, il consentit encore à une trêve, et conduisit son armée dans la Mésopotamie.

Saladin profitait de la paix faite avec les chrétiens pour dissiper des troubles survenus dans ses états, et poursuivre ses conquêtes en Syrie. A chaque trêve il s'emparait d'une ville, d'une

province ; il étendait ses états et rangeait sous 1171-1188
ses lois des peuples qui devenaient autant d'ennemis pour les chrétiens. Les Francs, au contraire, lorsque les combats étaient suspendus, se livraient avec fureur à leurs divisions intérieures ; la paix enfantait parmi eux mille factions nouvelles, et le royaume trouvait alors dans son sein des ennemis plus dangereux que tous ceux qui lui avaient fait la guerre.

Les chevaliers et les barons revenus à Jérusalem, accusèrent Gui de Lusignan d'avoir négligé l'occasion de vaincre Saladin ; on lui reprocha les ravages exercés par les musulmans dans les plus riches provinces de la Palestine. Baudouin, qui n'avait cédé qu'à regret l'exercice de l'autorité royale, écouta les plaintes des barons et se hâta de remonter sur un trône chancelant. Il entreprit de faire casser le mariage de Sybille et cita Gui de Lusignan devant le patriarche de Jérusalem et les grands du royaume, pour le dépouiller des comtés d'Ascalon et de Jaffa. Comme Gui ne parut point au jour indiqué, Baudouin, quoiqu'il fût infirme et aveugle, se rendit lui-même devant Ascalon, en trouva les portes fermées, les frappa plusieurs fois de sa main sans pouvoir les faire ouvrir. Ce malheureux prince prit le ciel à témoin de cet outrage, et revint à Jérusalem, en

1171-1188 jurant de se venger de Gui de Lusignan. De son côté, Gui ne garda plus de mesure, et prit les armes pour soutenir sa révolte. Dans cette extrémité, Baudouin ne trouva pas d'autre moyen de punir Gui de Lusignan que de lui opposer un régent et un nouveau roi. Par ses ordres, Baudouin V, âgé de cinq ans, et né du premier mariage de Sybille avec le fils du marquis de Montferrat, fut couronné dans l'église du St.-Sépulcre, en présence des grands et du clergé. Raymond, comte de Tripoli, moins odieux à Baudouin que Gui de Lusignan, obtint la régence et prit les rênes du gouvernement.

C'était alors un spectacle bien digne de pitié que le royaume de Jérusalem, qui se précipitait vers sa décadence depuis le règne de Baudouin III. Les passions orageuses, presque toujours inséparables du gouvernement féodal, avaient dès long-temps affaibli tous les ressorts de l'autorité. La royauté, dont on se disputait les débris, n'était plus qu'un vain nom; au milieu des factions dont il était entouré, un roi de Jérusalem ne pouvait venger ni ses propres injures, ni celles de l'état, ni celles de Jésus-Christ. Le manque de bravoure était le seul crime qu'il pouvait punir sans exciter des murmu-

res, parce que les lâches ne trouvaient point de défenseurs parmi les barons. Amaury avait fait pendre ignominieusement douze templiers, accusés d'avoir négligé la défense d'une forteresse; mais il ne fut point le maître d'accueillir un ambassadeur envoyé par *le Vieux de la Montagne*, à qui l'espoir de s'affranchir d'un tribut payé au grand-maître du Temple, avait inspiré l'envie de se faire chrétien. Lorsque l'ambassadeur fut assassiné à Jérusalem par un templier, Amaury ne put faire juger le coupable; déplorable impuissance d'un roi qui n'avait pas la première prérogative de la royauté, celle de maintenir la justice et de faire respecter le droit des gens. 1171-1188

Le royaume était couvert de châteaux-forts dont les commandants reconnaissaient à peine l'autorité du roi. Sur le sommet de chaque montagne, où s'élevaient des tours menaçantes, dans les cavernes même, qu'on avait transformées en forteresses, des barons commandaient en maîtres, et faisaient à leur gré la paix ou la guerre. Les ordres militaires, le seul appui de l'état, étaient divisés entre eux, et versaient quelquefois leur sang dans des querelles funestes à la cause des chrétiens.

La discorde régnait entre le clergé de Jéru-

1171-1188 salem et les chevaliers du Temple et de St.-Jean; les ordres militaires n'étaient point sujets à la juridiction des ecclésiastiques ; le clergé, accoutumé à dicter des lois aux princes, ne pouvait supporter l'altière indépendance de quelques guerriers. Entraînés par l'esprit de discorde, les Hospitaliers élevèrent des édifices devant l'église de la Résurrection, et plusieurs fois étouffèrent la voix du clergé qui célébrait les louanges de Dieu au pied des autels. Quelques-uns d'entre eux s'emportèrent jusqu'à poursuivre des prêtres à coups de flèches dans l'église même du St.-Sépulcre. Pour toute vengeance, les prêtres ramassèrent en faisceaux les flèches qu'on leur avait lancées, et les placèrent dans un lieu élevé, sur le mont des Olives, afin que tout le monde pût voir le sacrilége.

Ces querelles, qui se renouvelaient chaque jour, étaient portées au tribunal du St.-Siége, dont les décisions ne faisaient souvent qu'enflammer les esprits. L'église de Rome, bien loin de rendre la paix aux chrétiens d'Orient, jetait souvent parmi eux de nouvelles semences de discorde. Les schismes qui troublaient l'Occident allumèrent plus d'une fois la guerre dans les lieux saints, et sur le tombeau même de Jésus-Christ.

Rarement on voyait régner la concorde entre 1171-1188
les habitants de la Palestine, et les guerriers de l'Europe, qui venaient en Asie combattre les infidèles. Les barons de Syrie se servaient des forces de leurs auxiliaires pour leur ambition personnelle; ceux-ci par leur orgueil et leur dédain, faisaient payer chèrement leurs services. Presque toujours à leur arrivée on violait un traité, on rompait une trève pour faire des incursions sur le territoire des Sarrazins, et souvent, sans avoir vu l'ennemi, les pèlerins abandonnaient la Palestine aux périls d'une guerre qu'ils avaient eux-même provoquée.

Dans les villes, et surtout dans les villes maritimes, plusieurs nations habitaient ensemble et se disputaient la prééminence et la souveraineté, les armes à la main. Tous ceux qui venaient s'établir dans la Terre-Sainte conservaient le souvenir et les préjugés de leur ancienne patrie. Dans les villes d'Ascalon, de Tyr, de Ptolémaïs, on s'occupait plus de la gloire et des intérêts de Pise, de Gênes, de Venise que du salut du royaume de Jérusalem.

La plupart des barons et des chevaliers n'avaient plus pour supporter les fatigues, pour braver les périls, l'héroïque résignation des premiers soldats de la croix. Depuis qu'on avait

1171-1188 songé à la conquête de l'Égypte, ils regardaient la guerre comme un moyen de s'enrichir, et la soif du butin leur faisait oublier le sentiment de l'honneur, l'amour de la gloire et la cause de Jésus-Christ. On ne demandait plus quel ennemi il fallait attaquer, quel allié il fallait défendre, mais quelle province on pouvait livrer au pillage. La discipline s'était affaiblie dans les camps; les guerriers chrétiens montraient encore de la bravoure, mais ils ne savaient ni obéir ni commander, et l'anarchie régnait dans l'armée comme dans le royaume. Plusieurs des chefs, dans les circonstances les plus périlleuses, abandonnaient les drapeaux et vendaient leur inaction ou leur neutralité. Quelques-uns, comme le templier Meslier et ses compagnons, oubliaient leurs serments et ravageaient les provinces chrétiennes; d'autres, poussés par l'ambition ou la vengeance, s'alliaient aux Sarrazins, et recevaient chez les infidèles le prix d'une honteuse apostasie.

La religion, qui devait être le lien naturel des chrétiens établis dans la Terre-Sainte, et qui seule pouvait remplacer parmi eux le sentiment du patriotisme, la religion avait perdu son empire sur les esprits. On faisait encore la guerre en son nom, mais ses lois étaient mé-

connues. La conversion des Maronites du Liban, qui se réunirent à l'église de Rome sous le règne de Baudouin IV, fut célébrée à Jérusalem comme une victoire remportée sur l'hérésie ; mais elle ne ramena point les chrétiens à l'esprit de l'évangile. Les hommes pieux qui vivaient au milieu d'un siècle corrompu, gémissaient sur la dépravation des mœurs, qui faisait chaque jour des progrès effrayants (1). Le respectable archevêque de Tyr ne retrace qu'en tremblant l'histoire de cette époque malheureuse, et craint que la vérité ne donne à ses récits les couleurs de la satyre. « A peine, dit-il, » trouve-t-on une seule femme chaste dans la » ville de Jérusalem. » Les chefs des colonies chrétiennes, les chefs du clergé donnaient eux-mêmes l'exemple de la licence. Les chrétiens avaient vu une reine de Jérusalem, la veuve de Baudouin III, entretenir un commerce criminel avec Andronic, et s'enfuir chez les Sar- 1171-1188

(1) Jacques de Vitri ne ménage pas dans son histoire les chrétiens d'Orient, dans les chapitres intitulés : *De corruptione prælatorum ; de regularibus irregulariter viventibus*, *de corruptione Terræ-Sanctæ*. Les satyres de Juvénal pourraient paraître modérées à côté des pages de cet historien, qui avait été dans la Terre-Sainte en qualité de légat.

1171-1188 razins avec le complice de ses débauches (1). Bohémond, prince d'Antioche, avait répudié sa femme Erine, pour épouser une courtisane. Le patriarche, révolté d'un si grand scandale, excommunia le jeune Bohémond, jeta un interdit sur ses états; et les coupables amours d'un prince chrétien jetèrent tout un peuple dans le trouble et la désolation. La vue même du tombeau de Jésus-Christ n'inspirait plus de saintes pensées. Le patriarche de Jérusalem, Héraclius, qui ne devait son élévation qu'à des qualités mondaines et profanes, prodiguait à d'infâmes prostituées les trésors des pauvres et des pèlerins, et plusieurs fois le peuple chrétien s'étonna de voir la fameuse Pâque de Rivery, étaler jusque dans le sanctuaire, une parure achetée avec les aumônes des fidèles.

Un peuple ainsi dégénéré ne pouvait plus sauver le royaume de Jésus-Christ. Tous les regards se portèrent vers l'Occident; Héraclius, suivi de deux grands-maîtres des Templiers et de St.-Jean, fut envoyé en Europe pour solliciter les prompts secours des rois et de leurs guerriers. Le roi de France, Philippe Auguste,

(1) Ce fut ce même Andronic qui, monté dans la suite sur le trône de Constantinople, fut renommé par ses cruautés. (*Voyez* Nicétas.)

reçut les députés des chrétiens avec de grands 1171-1188
honneurs; mais comme il venait de monter sur le trône, l'intérêt de son royaume ne lui permit pas d'aller lui-même à la défense de Jérusalem. Henri II, roi d'Angleterre, semblait être la dernière espérance des chrétiens; il avait promis au pape de faire le pèlerinage de la Terre-Sainte, pour expier le meurtre de l'archevêque de Cantorbéry; Héraclius se rendit à sa cour, et lui présentant les clefs et le drapeau du St.-Sépulcre, le pressa d'accomplir son serment. La mauvaise réputation du patriarche l'avait précédé en Europe et devait affaiblir l'autorité de ses paroles, il ne montra d'ailleurs ni la douceur ni la charité de l'évangile, et ne fit qu'irriter ceux qu'il voulait persuader et convaincre. Comme le monarque anglais hésitait à remplir ses promesses, alléguant son âge avancé et le bien de ses états, Héraclius lui adressa les reproches les plus outrageants, et le menaça de la colère du ciel. Le vieil Henri ayant paru irrité de ce langage, le patriarche redoubla d'insolence et d'orgueil. « Vous pouvez, lui dit-il, en terminant son discours, me traiter comme vous avez traité » mon frère Thomas; car il m'est indifférent de mourir en Syrie de la main des infidèles, ou de périr ici par vous qui êtes plus méchant qu'un Sarrazin. » Henri s'efforça de

1171-1188 cacher son dépit et n'osa punir l'envoyé des chrétiens; il le traita même avec une grande magnificence, mais ne quitta point l'Angleterre. Il se contenta d'envoyer aux chrétiens de Jérusalem une grosse somme d'argent, et d'exhorter ses sujets à s'armer pour la défense de la Terre-Sainte.

Le zèle des croisades commençait alors à se ralentir, et déjà plusieurs ambassades venues de Jérusalem n'avaient pu réveiller l'enthousiasme des chrétiens. Les peuples, pour se livrer à l'ardeur des guerres saintes, avaient besoin de l'exemple des princes et des rois. Les guerriers de l'Occident n'obéirent point aux exhortations du pape et d'Héraclius. Les députés de Jérusalem retournèrent dans la Palestine sans avoir obtenu les secours qu'ils demandaient. Leur retour jeta le découragement et le désespoir parmi tous les chrétiens d'Orient.

Le malheureux roi Baudouin avait entièrement perdu les facultés du corps et de l'esprit; et, tourmenté par l'excès des douleurs, il s'approchait chaque jour du tombeau, image trop fidèle de la décadence et de l'affaiblissement de son royaume. Tandis que l'approche de la mort remplissait son palais de deuil, les partis se disputaient son trône, qui s'ébranlait chaque

jour, et sa couronne, que les plus sages comparaient à la couronne d'épines de Jésus-Christ. 1171-1188
Lorsqu'il eut fermé les yeux, le mal ne fit que s'accroître, et la discorde n'eut plus de frein. Le comte de Tripoli voulait conserver les rênes du gouvernement comme régent du royaume; Sybille voulait donner le sceptre à son époux. Au milieu de ces dissentions Baudouin V, faible et fragile espoir du royaume, mourut subitement. On accusa de sa mort tous ceux qui aspiraient à l'autorité: époque malheureuse, où de pareilles accusations étaient vraisemblables, où tout un peuple pouvait reprocher à une reine le trépas de son fils !

A peine Baudouin V venait d'expirer, que sa mère voulut régner à sa place; et, pour satisfaire son ambition et celle de Gui de Lusignan, elle ne dédaigna ni la ruse ni les perfides promesses. Tandis que le comte de Tripoli faisait rassembler à Naplouse les barons et les grands du royaume, la fille d'Amaury, conseillée par le patriarche et le grand-maître des Templiers, annonça qu'elle allait se séparer de son époux et choisir un guerrier qui pût défendre le royaume. Lorsque cette nouvelle est répandue dans Jérusalem, Sybille fait tout à coup fermer les portes de la ville, et se rend à l'église du St.-Sépulcre. En présence du tom-

1171-1188 beau de Jésus-Christ, Héraclius lui prête serment au nom du clergé et du peuple, prononce à haute voix son divorce, et lui commande au nom du ciel de donner sa main et le sceptre à celui qu'elle en jugera le plus digne. A ces mots Sybille place la couronne sur la tête de son mari à genoux devant elle, en disant que les hommes ne pouvaient séparer ce que le ciel avait uni.

Tandis qu'une partie du peuple et quelques barons séduits par de vaines promesses applaudissaient au choix de Sybille, les partisans de Raymond s'indignaient d'avoir été trompés par une femme. Le couronnement de Gui de Lusignan devait alarmer tous ceux qui pensaient que Jérusalem avait moins besoin d'un roi que d'un défenseur. Baudouin de Ramla, un des plus habiles guerriers de son temps, désespéra du salut du royaume, et se retira dans la principauté d'Antioche, en répétant les menaces des prophètes contre Jérusalem. Geoffroi de Lusignan, lorsqu'il apprit l'élévation de son frère, ne put s'empêcher de s'écrier : *Puisqu'ils en ont fait un roi, ils auraient fait de moi un dieu s'ils m'avaient connu.*

Lorsqu'on vint annoncer aux barons assemblés à Naplouse ce qui s'était passé à Jérusa-

lem, la plupart résolurent d'abandonner la Palestine; mais le comte de Tripoli les retint, en leur conseillant de nommer un nouveau roi, et de donner la couronne à Honfroi de Thoron, qui venait d'épouser Isabelle, seconde fille d'Amaury. Il promit même de faire appuyer cette élection par Saladin, et parvint à persuader l'assemblée des barons. Tandis qu'on délibérait encore, le jeune Honfroi, effrayé du fardeau qu'on lui imposait, s'enfuit secrètement au milieu de la nuit, et courut dans la capitale demander grâce à la reine Sybille, en protestant qu'il préférait le repos et la vie au trône de Jérusalem. Cette fuite déconcerta toutes les mesures, et changea tous les projets. Plusieurs barons ne sachant plus à quel parti se rallier, vinrent prêter serment à Gui de Lusignan; d'autres allèrent dans leurs châteaux attendre l'issue des événements qui se préparaient. Raymond se retira dans le comté de Tibériade, dont il avait obtenu la souveraineté. 1171-1188

La retraite et les murmures des ennemis de Gui de Lusignan ne firent qu'irriter son orgueil. Plus il avait besoin de douceur et de modération, plus il montra de hauteur et de sévérité. Ses dédains éloignèrent plusieurs

1171-1188 des barons qui lui restaient fidèles. Animé par le grand-maître du temple, qui s'était déclaré l'ennemi du comte de Tripoli, il fit des préparatifs pour assiéger la ville de Tibériade; Raymond résolut de se défendre, et dans l'excès de sa colère il implora le secours de Saladin contre le roi de Jérusalem.

A l'approche des malheurs prêts à fondre sur le royaume, on n'entendait partout que des plaintes, des clameurs séditieuses; les dangers des colonies chrétiennes, l'aspect des saints lieux menacés, rien ne pouvait imposer silence à l'ambition et à la révolte. L'historien du royaume de Jérusalem sent ici la plume s'échapper de ses mains, et s'arrête effrayé des événements qui lui restent à décrire.

Au milieu du désordre et de l'agitation générale, l'esprit superstitieux des chrétiens ne voyait dans l'avenir que de grandes calamités, et tout semblait offrir à leurs yeux de sinistres présages. « Les signes qui se montraient au » ciel, dit une chronique contemporaine, fai» saient assez voir que Dieu avait, ce qui se pas» sait, en abomination. Vents impétueux, tem» pêtes et orages s'élevaient de tous côtés; la lu» mière du soleil s'obscurcit pendant plusieurs » jours, et la grêle tomba du ciel comme un

» œuf d'oie. La terre pareillement agitée de » fréquents et horribles tremblements nous » avertissait des prochaines ruines et destruc- » tions, esclandres et déconfitures de guerre » qui devaient bientôt advenir au royaume. » Ni la mer même ne se put contenir dans ses » bornes et limites qu'elle ne nous annonçât, » par ses flots horribles ou des vagues plus im- » pétueuses que de coutume, l'ire de Dieu sur » nous. On voyait le feu courir par l'air ainsi » qu'une maison enflammée; vous auriez juré » que tous les éléments et architecture de Dieu » étaient irrités, et détestaient l'excès, mes- » chancetés, dissolution et forfaitures des hu- » mains. » 1171-1188

Tels étaient les présages qui frappaient le plus grand nombre des chrétiens ; mais les hommes éclairés pouvaient voir des signes plus certains de la chute prochaine du royaume de Jérusalem. Mossoul, Alep et toutes les villes musulmanes de la Syrie et de la Mésopotamie avaient reconnu les lois de Saladin. Le fils d'Ayoub avait triomphé des émirs et de la famille dispersée de Noureddin. Tous les trésors de l'Égypte, toutes les forces de l'Asie étaient dans ses mains; il ne lui restait plus qu'une conquête à faire, et la fortune qui venait d'aplanir

1171-1188 devant lui tous les obstacles devait bientôt lui fournir le prétexte et l'occasion de porter les derniers coups à la puissance des chrétiens.

La trève faite avec le roi de Jérusalem fut rompue à la fois par les chrétiens et les musulmans. Renaud de Châtillon continuait ses excursions sur le territoire des infidèles, et ne répondait aux plaintes de Saladin que par de nouvelles violations des traités. Une armée musulmane, que le sultan de Damas avait envoyée au secours de Raymond de Tripoli, s'avança dans le pays de Galilée ; cinq cents chevaliers de St.-Jean et du Temple accoururent pour défendre le territoire chrétien, et livrèrent un combat aux Sarrasins. Ils furent bientôt accablés par le nombre, et périrent presque tous sur le champ de bataille. Les vieilles chroniques en célébrant la bravoure des chevaliers chrétiens rappellent des prodiges qu'on aura peine à croire. On vit ces guerriers indomptables, après avoir épuisé leurs flèches, arracher de leur corps celles dont ils étaient percés, et les lancer à l'ennemi. On les vit altérés par la chaleur et la fatigue s'abreuver de leur sang, et reprendre des forces par le moyen même qui devait les affaiblir. On les vit enfin, après avoir brisé leurs lances et leurs épées, s'élancer sur leurs ennemis, se battre corps à corps, se rouler dans la poussière avec les

guerriers musulmans, et mourir en menaçant leurs vainqueurs. Rien n'égala surtout la valeur héroïque de Jacques de Maillé, chevalier du Temple. Monté sur un cheval blanc, il était resté seul debout sur le champ de bataille, et combattait parmi des monceaux de morts. Quoiqu'il fût entouré de toutes parts, il refusait de se rendre. Le cheval qu'il montait, épuisé de fatigue, s'abat, et l'entraîne dans sa chute; mais bientôt l'intrépide chevalier se relève, et, la lance à la main, couvert de sang et de poussière, tout hérissé de flèches, se précipite dans les rangs des musulmans étonnés de son audace; enfin, il tombe percé de coups, et combat encore. Les Sarrasins le prirent pour S. George, que les chrétiens croyaient voir descendre du ciel au milieu de leurs batailles. Après sa mort, les soldats turcs, qu'un historien appelle *les enfants de Babylone et de Sodome*, s'approchèrent avec respect de son corps meurtri de mille blessures; ils essuyaient son sang, se partageaient les lambeaux de ses habits, les débris de ses armes, et dans leur brutale ivresse, lui témoignaient leur admiration par des actions (1) qui font rougir la pudeur.

1171.1188

(1) L'histoire latine du royaume de Jérusalem renferme ce passage curieux : *Quidam verò, ut fama ferebat, arden-*

1171-1188 Le grand-maître du Temple avec deux de ses chevaliers échappèrent seuls au carnage. Ce combat fut livré le 1er. jour de mai 1187. Dans la saison, dit une ancienne chronique, où l'on cueillait parmi les champs, des fleurs et des roses, les chrétiens de Nazareth n'y trouvèrent que les traces du carnage et les cadavres de leurs frères. Ils les ensevelirent dans l'église de Ste.-Marie, en répétant ces paroles prophétiques : *Filles de Galilée, prenez vos habits de deuil ; et vous, filles de Sion, pleurez sur les malheurs qui menacent les rois de Juda.* L'effroi que répandit cette sanglante défaite apaisa un moment les discordes des chrétiens. Le roi de Jérusalem consentit à se rapprocher du comte de Tripoli. De son côté Raymond résolut d'oublier ses propres injures, et de faire tous ses efforts pour réparer les malheurs qu'il avait attirés sur le royaume. Il se rendit à Jérusalem ; Gui de Lusignan vint au-devant de lui, et le reçut avec tous les témoignages d'une sincère affection. Les deux princes s'embrassèrent à la vue de tout le peuple, et jurèrent de

---

tius cæteris movebatur, et abscissis viri genitalibus, ea tanquam in usum gignendi reservare disposuit, ut vel mortua membra, si fieri posset, virtutis tantæ suscitarent hæredem. Voyez le Recueil de Bongars, pag. 1151.

combattre ensemble pour l'héritage de Jésus-Christ. 1171-1188

Depuis la rupture de la trève, Saladin s'était occupé de rassembler une armée formidable. Des Turcs, des Arabes, des Courdes, des Égyptiens étaient accourus sous ses drapeaux; il avait promis les dépouilles des chrétiens aux familles musulmanes chassées de la Palestine; il distribuait d'avance à ses fidèles émirs les villes et les provinces, et promettait à tous ses soldats le pillage ou la gloire du martyre. Le calife de Bagdad et tous les imans de l'Egypte, de la Syrie et de la Mésopotamie faisaient des prières pour le triomphe de ses armes et pour la délivrance de Jérusalem. Il traversa le Jourdain, et s'avança dans la Galilée à la tête de quatre-vingt mille cavaliers.

Dans un conseil tenu à Jérusalem, Gui de Lusignan, le comte de Tripoli et les barons avaient délibéré sur les mesures à prendre pour sauver le royaume. Les chevaliers des trois ordres militaires, les troupes du roi et des seigneurs, les garnisons des villes, tous les chrétiens en état de porter les armes reçurent l'ordre de se rendre dans la plaine de Séphouri. On résolut d'employer aux frais de la guerre les

1171-1188 trésors que le roi Henri II avait envoyés à Jérusalem, et qui étaient gardés dans la maison du Temple. Pour associer le monarque anglais à la gloire de cette sainte expédition, les armes de l'Angleterre furent représentées sur les drapeaux de l'armée chrétienne. Le bois de la vraie croix, qui avait si souvent animé les chrétiens dans les combats, fut montré au peuple comme un dernier moyen de salut, et porté en triomphe dans le lieu où se rassemblaient les défenseurs du royaume de Jérusalem.

Une armée composée de cinquante mille combattants était réunie dans la plaine de Séphouri, lorsqu'on apprit que Saladin venait d'emporter d'assaut la ville de Tibériade, et menaçait la citadelle où s'étaient enfermés les femmes et les enfants du comte de Tripoli. Les chrétiens, échappés au fer des Sarrazins, se refugièrent, pleins d'effroi, dans le camp de Séphouri, et conjurèrent le roi de Jérusalem et les chefs de l'armée de mettre un terme aux ravages des infidèles. Les barons se rassemblèrent dans la tente de Gui de Lusignan, et tous s'écrièrent qu'il fallait marcher à l'ennemi. Alors Raymond se lève et demande à parler. « Je vais ouvrir, dit-il à l'assemblée, un avis

» qui va vous surprendre ; mais je l'exprime 1171-1188
» avec d'autant plus de confiance qu'il est con-
» traire à mes intérêts. Mon pays désolé, mes
» villes en cendres, mes sujets prêts à subir la
» mort ou l'esclavage, ma femme exposée aux
» outrages des musulmans, implorent aujour-
» d'hui vos secours et les miens ; mais je dois
» m'occuper du salut de toutes les villes chré-
» tiennes qui sont restées sans garnison. Cette
» armée assemblée dans la plaine de Séphouri
» est le seul espoir qui reste aux chrétiens d'O-
» rient. Vous voyez ici tous les soldats de Jé-
» sus-Christ, tous les défenseurs de Jérusalem ;
» s'ils périssent, les musulmans n'ont plus d'en-
» nemis à redouter. Gardez-vous donc de con-
» duire cette multitude d'hommes et de chevaux
» dans un pays sec et aride, où la saison, la
» soif et la faim les livreront sans défense à
» l'ennemi.

» Le nombre même des soldats chrétiens
» m'effraye plus qu'il ne me rassure. Ils n'of-
» frent qu'une troupe confuse d'hommes as-
» semblés à la hâte, et qui ne supporteront
» point la fatigue. Les archers musulmans
» sont plus habiles que nos soldats à lancer des
» javelots, et peuvent nous harceler dans
» notre marche, sans que nous puissions nous

1171-1188 » défendre; la cavalerie de Saladin est plus » nombreuse, mieux exercée que celle des » chrétiens, et peut nous attaquer avec avan- » tage dans les plaines que nous allons tra- » verser. Abandonnez donc, croyez-moi, » Tibériade aux musulmans, et sauvons une » armée qui pourra réparer nos pertes.

» Je jure aujourd'hui devant Dieu et devant » les hommes que j'abandonnerais volontiers le » comté de Tripoli, toutes les terres que je » possède pour sauver la ville de Jésus-Christ. » Notre seul intérêt est de détruire la puissance » de Saladin et de conserver des défenseurs au » royaume de Jérusalem. Si nous allons au-de- » vant de l'ennemi et que nous soyons vaincus, » Dieu lui-même ne pourra sauver les chrétiens » et permettra que nous soyons tous livrés aux » infidèles. Si l'ennemi, au contraire, vient s'of- » frir à nos coups, toutes nos pertes sont répa- » rées et les maux qui tomberont sur moi de- » viendront pour moi-même une source de » biens, puisque je les aurai soufferts pour la » cause de Jésus-Christ et le salut de son » peuple. »

Plus il y avait de générosité dans cette opi- nion moins elle paraissait sincère. Le grand- maître des Templiers, aveuglé par sa haine

contre Raymond, l'interrompit plusieurs fois ; 1171-1188
il rappelait l'alliance du comte de Tripoli avec Saladin, et disait hautement qu'on apercevait encore *le poil du loup sous la peau du mouton*. Lorsque Raymond invoquait le nom de Jésus-Christ, le grand-maître répétait avec amertume que le nom de *Mahomet* serait mieux placé dans la bouche d'un traître. Le comte de Tripoli ne répondit point aux paroles injurieuses du grand-maître, et termina son discours par ces mots prononcés avec l'accent de la conviction. *Je me soumets au supplice de la mort si les choses n'arrivent pas comme je l'ai dit.*

Le conseil des barons et des chevaliers adopta l'avis de Raymond ; mais lorsque Gui de Lusignan fut resté seul dans sa tente, le grand-maître du Temple vint auprès de lui et jeta dans son esprit les plus noirs soupçons sur la conduite et les desseins cachés du comte de Tripoli. Le faible Lusignan, qui avait déjà donné plusieurs ordres opposés, donna celui de marcher au-devant de l'ennemi. Pour la première fois, le roi de Jérusalem fut obéi, et ce fut pour la ruine des chrétiens.

L'esprit d'incertitude qu'avait montré Lusignan se communiquait aux autres chefs, et cette incertitude jetait le trouble et la confusion dans l'armée. Les soldats, découragés,

1171-1188 quittèrent avec peine le camp de Séphouri, et voyaient partout des présages d'une défaite prochaine. L'armée chrétienne s'avançait vers Tibériade, et marchait en silence à travers une plaine, que les voyageurs modernes appellent la plaine de *Batouf*, lorsqu'elle aperçut les drapeaux de Saladin.

L'armée musulmane, campée sur les hauteurs de Loubi, avait derrière elle le lac de Tibériade; elle couvrait le sommet des collines et dominait tous les défilés par lesquels devaient s'avancer les chrétiens. Alors les barons et les chevaliers se ressouvinrent de l'avis du comte de Tripoli, mais il n'était plus temps de le suivre, et la bravoure des soldats chrétiens pouvait seule réparer les torts qu'avaient eus les chefs de l'armée. On prit la résolution hardie et désespérée de s'ouvrir un chemin à travers l'armée ennemie pour atteindre les rives du Jourdain. Le 4 juillet, dès le lever du jour, les chrétiens se mirent en marche. Dès qu'ils se furent ébranlés, les archers musulmans ne cessèrent de faire pleuvoir sur eux des nuées de flèches. L'armée des Francs bravait dans sa marche les attaques des archers sarrazins, lorsque Saladin descendit dans la plaine avec sa cavalerie. Alors les chrétiens furent obligés de s'ar-

rêter pour combattre leurs ennemis, qui leur 1171-1188
disputaient le passage (1). Le premier choc fut impétueux et terrible; mais comme les Francs depuis plusieurs jours manquaient d'eau et de vivres, et qu'ils étaient accablés par la soif et la chaleur, ils avaient moins de force que de courage et tombaient plus encore de lassitude que de leurs blessures. Les évêques parcouraient les rangs, et cherchaient à ranimer l'ardeur des guerriers par les images de la religion. La vraie croix, placée sur un lieu élevé, réveilla un moment leur courage, attira autour d'elle les plus fervents et les plus intrépides. Saladin lui-même dit, dans une lettre, que les soldats chrétiens combattaient autour de la croix avec la plus grande bravoure, qu'ils la regardaient comme le plus ferme de leurs liens et comme leur bou-

(1) Parmi les historiens chrétiens qui ont parlé de la bataille de Tibériade, on peut consulter le livre intitulé : *Chronica Terræ Sanctæ*; les deux continuations de Guillaume de Tyr, par Hérold et par Hugues de Plagon; l'histoire latine de Jérusalem. Jacques de Vitri, Guillaume de Neubridge, la Chronique de Gervais, Paul-Emile Roger de Hoveden, Mathieu Paris, donnent aussi quelques détails sur cette bataille et sur les événements dont elle fut suivie. Aucun de ces auteurs cependant ne la décrit avec une étendue suffisante pour en donner une idée complète; ils ne sont pas même toujours d'accord entre eux, et ne doivent être lus qu'avec précaution.

*

1171-1188 clier invincible (1). Mais la vue d'un signe révéré, l'ardeur passagère qu'il inspirait aux guerriers, ne firent qu'accroître le désordre du combat. Toutes les forces des musulmans s'étaient réunies pour attaquer les chrétiens. La cavalerie de Saladin fondit sur eux plusieurs fois avec impétuosité, et pénétra dans leurs rangs; la victoire se décidait pour les infidèles, quand la nuit vint séparer les deux armées. Les Francs et les Sarrazins restèrent dans la plaine où ils avaient combattu toute la journée et se préparèrent à recommencer la bataille le lendemain.

Les Sarrazins étaient pleins de confiance dans la victoire; Saladin parcourut les rangs de son armée; sa présence et ses discours enflammèrent le courage des soldats musulmans. « C'est demain, leur disait-il, une fête pour les » vrais croyants; car c'est le vendredi que les » musulmans font la prière, et que Mahomet » exauce les vœux qui lui sont adressés. » Les musulmans répondirent au sultan par de bruyantes acclamations. Saladin plaça ensuite des archers sur les hauteurs, fit distribuer

(1) Saladin ajoute dans sa lettre que les Francs voltigeaient autour de la croix comme les papillons autour de la lumière. Voyez les *Pièces justificatives*.

quatre cents charges de flèches et disposa ses 1171-1188
troupes pour que l'armée chrétienne fût enveloppée dès le commencement du combat. Les soldats chrétiens profitèrent des ténèbres de la nuit pour se rallier et presser leurs rangs; mais leurs forces étaient épuisées. Tantôt ils s'exhortaient les uns et les autres à braver la mort, tantôt ils levaient les mains au ciel, et le conjuraient de déployer toute sa puissance pour les sauver. Ils menaçaient encore les Sarrazins qui étaient assez près d'eux pour les entendre; mais de sinistres pressentiments semblaient leur ôter tout espoir de vaincre. Pour cacher leurs alarmes, ils firent pendant toute la nuit retentir leur camp du bruit des tambours et des trompettes.

Enfin, le jour parut et fut le signal de la ruine entière de l'armée chrétienne. Dès que les Francs aperçurent toutes les forces de Saladin et qu'ils se virent environnés de toutes parts, ils furent saisis de surprise et de crainte. Les deux armées restèrent long-temps en présence; Saladin attendait que le soleil eût embrasé l'horizon pour commencer l'attaque. Dès le matin il s'éleva un grand vent qui soufflait contre les chrétiens et les couvrait de nuages de poussière. Quand Saladin donna le signal, les Sar-

1171-1188 razins fondirent de tous côtés sur leurs ennemis en jetant tous ensemble des cris épouvantables. Ce fut alors, pour nous servir des expressions employées par les auteurs orientaux, que *les fils du paradis et les enfants du feu vidèrent leur terrible querelle; les flèches retentirent dans l'air comme le vol bruyant des passereaux, l'eau des glaives, le sang des guerriers jaillit du sein de la mêlée, et couvrit la terre comme l'eau de la pluie* (1). Les chrétiens se défendirent d'abord vaillamment; mais Saladin ayant fait mettre le feu à des herbes sèches qui couvraient la plaine, la flamme environna leur armée, et pénétra sous les pieds des hommes et des chevaux.

Le désordre commença à se mettre dans leurs rangs, mais ils combattaient encore. On voyait briller les glaives à travers les flammes; les chevaliers chrétiens s'élançaient du sein des

(1) Le continuateur de Tabary parle avec beaucoup de détails de cette bataille; l'auteur du *Roudataïn* (les deux Jardins) montre, dans la description qu'il fait de cette journée, tout l'enthousiasme d'un musulman. On trouve dans ces deux historiens, même dans Omad (le secrétaire de Saladin) plus de mots que de choses, plus de figures orientales que de circonstances historiques. On peut cependat les consulter avec fruit, en comparant leurs récits à ceux des Latins.

tourbillons de fumée et se précipitaient la lance 1171-1188
à la main sur leurs ennemis. Dans leur désespoir, ils s'efforçaient de percer les bataillons des Sarrazins ; mais ils trouvaient partout une résistance invincible. Sans cesse ils revenaient à la charge et sans cesse ils étaient repoussés. Accablés par la faim et par une soif dévorante, ils ne voyaient autour d'eux que des rochers brûlants et les épées étincelantes de leurs ennemis. La montagne d'Ettin s'élevait à leur gauche, ils y cherchèrent un asyle ; mais ils furent poursuivis par les Sarrazins, et jetés les uns dans des précipices, les autres dans d'étroites vallées, où leur bravoure ne put les défendre.

Les chevaliers du Temple et de St.-Jean firent des prodiges de valeur et combattirent jusqu'à la fin de la journée, ralliés autour du bois de la vraie croix. Cet étendard sacré était porté par l'évêque de Ptolémaïs, qui fut tué au milieu de la mêlée. L'évêque de Lidda, qui l'avait relevé et qui cherchait à prendre la fuite, fut arrêté et fait prisonnier par les Sarrazins. Un cri de désespoir s'éleva parmi les Francs, lorsqu'ils virent le signe de leur salut entre les mains du vainqueur ; les plus braves jetaient leurs armes, et, sans chercher à fuir, se précipitaient sur les glaives des infidèles. Le champ de bataille n'était plus qu'un

1171-1188 lieu de désolation; les guerriers chrétiens, qui n'avaient pu sauver la croix de Jésus-Christ, ne craignaient plus de perdre ni la liberté ni la vie. Le roi de Jérusalem fut fait prisonnier avec son frère Geoffroi, le grand-maître des Templiers, Renaud de Châtillon, et tout ce que la Palestine avait de plus illustres chevaliers. Raymond, qui commandait l'avant-garde de l'armée chrétienne, après avoir combattu vaillamment, s'ouvrit un passage à travers l'armée des Sarrazins, et s'enfuit à Tripoli (1), où peu de temps après,

(1) Plusieurs historiens chrétiens accusent Raymond d'avoir servi la cause de Saladin. Aucun historien musulman ne partage cette opinion; plusieurs d'entre eux parlent de Raymond comme du plus cruel ennemi des Sarrasins. Le continuateur de Tabary dit formellement que le comte de Tripoli s'opposa à ce que les Francs marchassent vers Tibériade. M. Marin, dans son Histoire de Saladin, a discuté ce point d'histoire, et les preuves qu'il donne ne laissent aucun doute sur la sincérité des intentions de Raymond. Abulfeda dans la courte description qu'il donne de la journée d'Hetin, loue la valeur de Raymond, et dit qu'il mourut de la douleur que lui avait causée la défaite des chrétiens. Dans une lettre écrite au nom de Saladin, par le cadi Alfdel à l'iman Nassir-Sedin-Illah-Aboul-Abbas-Ahmed, on trouve ces mots remarquables : *Aucun personnage connu d'entre les chrétiens ne put échapper, si ce n'est le comte* (de Tripoli), *que Dieu le maudisse; Dieu le fit mourir ensuite et l'envoya du royaume de la mort aux*

il mourut de désespoir, accusé par les musulmans d'avoir violé les traités, et par les chrétiens d'avoir trahi sa religion et sa patrie. Bohémond, prince d'Antioche, Renaud de Sidon, le jeune comte de Tibériade, avec un petit nombre de soldats, accompagnèrent Raymond dans sa fuite, et furent les seuls qui échappèrent au désastre de cette journée, si funeste au royaume de Jérusalem. 1171-1188

Les historiens orientaux en racontant la victoire des Sarrazins, ont célébré la bravoure et la constance que montrèrent dans cette journée les chevaliers francs, couverts de leurs cuirasses, faites d'anneaux de fer. Ces braves guerriers présentèrent d'abord une muraille impénétrable aux coups des Sarrazins; mais lorsque leurs chevaux tombèrent, épuisés par la fatigue ou blessés par les lances et les javelots, Saladin ne trouva presque plus de résistance, et la ba-

---

enfers. Cette lettre de Saladin, qui parle aussi de la prise de Jérusalem, nous a été conservée par Ebn-Khilcan, dans sa biographie. M. Jourdain avait l'intention d'en donner une traduction, mais le texte lui a présenté tant de difficultés, soit par l'emploi des figures orientales, soit par la faute du copiste, qu'il s'est contenté d'en faire un extrait que nous renvoyons aux *Pièces justificatives* qui terminent ce volume.

1171-1188 taille devint un horrible carnage. Un auteur arabe, secrétaire et compagnon de Saladin, qui se trouvait présent à ce terrible combat, n'a pu s'empêcher de déplorer les désastres des vaincus. « J'ai vu, s'écrie-t-il, les collines, les » plaines, les vallées couvertes de leurs morts; » j'ai vu leurs drapeaux abandonnés et souillés » de poussière et de sang; j'ai vu leurs têtes » abattues, leurs membres dispersés et leurs » cadavres entassés pêle-mêle comme des pierres. » Après la bataille, les cordes des tentes ne pouvaient suffire à lier les prisonniers; les soldats sarrazins les conduisaient en foule comme de vils troupeaux. Les vainqueurs se distribuaient entre eux les captifs, et le nombre de ces derniers était si grand, qu'au rapport d'un historien, une paire de souliers fut échangée contre un chevalier chrétien.

Saladin fit dresser au milieu de son camp une tente où il reçut Gui de Lusignan et les principaux chefs de l'armée chrétienne, que la victoire venait de mettre entre ses mains. Il traita le roi des Francs avec bonté, et lui fit servir une boisson rafraîchie dans de la neige. Comme le roi, après avoir bu, présentait la coupe à Renaud de Châtillon, qui se trouvait près de lui, le sultan l'arrêta, et lui dit: « Ce

» traître ne doit point boire en ma présence, 1171-1188
» car je ne veux pas lui faire grâce. » S'adressant ensuite à Renaud, il lui fit les reproches les plus sanglants sur la violation des traités, et le menaça de la mort s'il n'embrassait la religion du prophète qu'il avait outragé. Renaud de Châtillon répondit avec une noble fermeté et brava les menaces de Saladin, qui le frappa de son sabre. Des soldats musulmans, au signal de leur maître, se jetèrent sur le prisonnier désarmé, et la tête d'un martyr de la croix alla tomber aux pieds du roi de Jérusalem.

Le lendemain le sultan fit amener devant lui les chevaliers du Temple et de St.-Jean qui se trouvaient au nombre des prisonniers, et dit en les voyant passer devant lui : « Je veux déli-
» vrer la terre de ces deux races immondes. »
Le grand-maître des Templiers trouva grâce devant lui, sans doute parce que ses conseils imprudents avaient livré l'armée chrétienne aux coups des Sarrazins. Un grand nombre d'émirs, de docteurs de la loi entouraient le trône de Saladin ; le sultan permit à chacun d'eux de tuer un chevalier chrétien. Quelques-uns refusèrent de répandre le sang, et détournèrent leurs regards d'un spectacle si odieux ; mais les autres s'armèrent du glaive et massa-

1171-1188 crèrent sans pitié des chevaliers couverts de chaînes, tandis que Saladin, assis sur son trône, applaudissait à cette horrible exécution. Les chevaliers reçurent avec joie la palme du martyre; la plupart des prisonniers désiraient la mort; plusieurs d'entre eux, quoiqu'ils n'appartinssent point aux ordres militaires, criaient à haute voix qu'ils étaient hospitaliers ou templiers; et, comme s'ils eussent craint de manquer de bourreaux, on les voyait se presser à l'envi l'un de l'autre, pour tomber les premiers sous le glaive des infidèles.

Saladin déshonora sa victoire par cette barbarie; la crainte que lui inspiraient encore les chrétiens jusque dans leur défaite, l'avait rendu cruel. Il se montra plus humain et plus généreux quand il fut plus sûr de sa victoire et qu'il connut mieux sa puissance. Deux jours furent employés par les musulmans à remercier le ciel de la victoire qu'il venait d'accorder à leurs armes; Saladin s'occupa ensuite de la mettre à profit. Maître de la citadelle de Tibériade, il renvoya la femme de Raymond à Tripoli, et bientôt la ville de Ptolémaïs le vit devant ses remparts. Cette ville, pleine de marchands, et qui dans la suite soutint l'attaque des plus formidables armées de l'Occident, pendant trois

années, ne résista que deux jours à Saladin. Les habitants eurent la liberté de se retirer avec ce qu'ils avaient de plus précieux; les églises furent changées en mosquées, dans lesquelles on remercia Mahomet des triomphes remportés sur les soldats chrétiens. 1171-1188

La terreur qui précédait son armée ouvrit à Saladin les portes de Naplouse, de Jéricho, de Ramla et d'un grand nombre d'autres villes qui restaient presque sans habitants. Les villes de Césarée, d'Arsuf, de Jaffa, de Bérouth eurent le sort de Ptolémaïs et virent flotter sur leurs murailles les étendards jaunes de Saladin. Sur les rivages de la mer, les seules villes de Tyr, de Tripoli, d'Ascalon restaient encore aux chrétiens. Saladin attaqua, sans succès, la ville de Tyr, et résolut d'attendre un moment plus favorable pour en recommencer le siége. Ascalon lui présentait une conquête plus importante en assurant ses communications avec l'Egypte. Cette ville fut assiégée par les musulmans; mais elle opposa d'abord à Saladin une résistance qu'il ne prévoyait point. Quand la brèche fut ouverte, le sultan fit proposer la paix; les habitants, à qui le désespoir tenait lieu de courage, renvoyèrent les députés sans les entendre. Le roi de Jérusalem, que Saladin conduisait

1171-1188 avec lui en triomphe, engagea lui-même les défenseurs d'Ascalon à ne pas compromettre le sort de leurs familles et celui des chrétiens par une défense inutile. Alors les principaux d'entre eux vinrent dans la tente du sultan: « Ce n'est » point pour nous, lui dirent-ils, que nous ve- » nons vous implorer, mais pour nos femmes » et nos enfants. Que nous importe une vie pé- » rissable? Nous désirons un bien plus solide, » et c'est la mort qui doit nous le procurer. » Dieu seul, maître des événements, vous a » donné la victoire sur les malheureux chré- » tiens; mais vous n'entrerez point dans Ascalon » si vous ne prenez pitié de nos familles, et si » vous ne promettez de rendre la liberté au roi » de Jérusalem. »

Saladin touché de l'héroïsme des habitants d'Ascalon accepta les conditions proposées. Un pareil dévouement méritait de racheter un prince plus habile et plus digne de l'amour de ses sujets que Gui de Lusignan. Au reste, Saladin ne consentit à briser les fers du monarque captif qu'après le délai d'une année.

Le moment était venu où Jérusalem devait retomber de nouveau au pouvoir des infidèles; tous les musulmans imploraient Mahomet pour ce dernier triomphe des armes de Saladin. Après

avoir pris Gaza et plusieurs forteresses du voisinage, le sultan fit rassembler son armée et marcha vers la ville sainte. Une reine en pleurs, les enfants des guerriers morts à la bataille de Tibériade, quelques soldats fugitifs, quelques pèlerins venus de l'Occident étaient les seuls gardiens du St.-Sépulcre. Un grand nombre de familles chrétiennes qui avaient quitté les provinces dévastées de la Palestine, remplissaient la capitale, et bien loin d'apporter des secours, ne faisaient qu'augmenter le trouble et la consternation qui régnaient dans la ville. 1171-1188

Lorsque Saladin s'approcha de la ville sainte, il fit venir auprès de lui les principaux des habitants, et leur dit : » Je sais comme vous » que Jérusalem est la maison de Dieu ; je ne » veux point en profaner la sainteté par l'effu» sion du sang ; abandonnez ses murailles et je » vous livrerai une partie de mes trésors ; je » vous donnerai autant de terres que vous pour» rez en cultiver. » — « Nous ne pouvons, lui » répondirent-ils, vous céder une ville où notre » Dieu est mort ; nous pouvons encore moins » vous la rendre. » Saladin, irrité de leur refus, jura sur l'alcoran de renverser les tours et les remparts de Jérusalem, et de venger la mort des musulmans égorgés par les compagnons et les soldats de Godefroi de Bouillon.

1171-1188 Au moment où Saladin parlait aux députés de Jérusalem, une éclipse de soleil laissa tout à coup le ciel dans les ténèbres, et parut comme un présage sinistre pour les chrétiens. Cependant les habitants, encouragés par le clergé, se préparaient à défendre la ville; ils avaient choisi pour leur chef Balean d'Ibelin, qui s'était trouvé à la bataille de Tibériade. Ce vieux guerrier, dont l'expérience et les vertus inspiraient la confiance et le respect, s'occupa de faire réparer les fortifications de la place et de former à la discipline les nouveaux défenseurs de Jérusalem. Comme il manquait d'officiers, il créa cinquante chevaliers parmi les bourgeois de la ville; tous les chrétiens en état de combattre prirent les armes et jurèrent de verser leur sang pour la cause de Jésus-Christ. On n'avait point d'argent pour payer les frais de la guerre; mais tous les moyens d'en trouver parurent légitimes au milieu du danger qui menaçait la cité de Dieu. On dépouilla les églises, et le peuple, effrayé de l'approche de Saladin, vit sans scandale convertir en monnaie (1) le

(1) On peut voir pour le siége de Jérusalem le continuateur de Tabary, l'auteur des *Roudataïns*, Bohaddin, et la lettre de Saladin qui se trouve rapportée parmi les *Pièces justificatives*.

métal précieux qui couvrait la chapelle du St.-Sépulcre. 1171-1188

Bientôt on vit flotter les étendards de Saladin sur les hauteurs d'Emaüs ; l'armée musulmane vint asseoir son camp aux lieux même où Godefroi, Tancrède et les deux Robert avaient déployé leurs tentes lorsqu'ils assiégèrent la ville sainte. Les assiégés opposèrent d'abord une vive résistance et firent de fréquentes sorties, dans lesquelles on les voyait tenir d'une main la lance ou l'épée, et de l'autre une pêle, avec laquelle ils jetaient de la poussière aux Sarrazins. Un grand nombre de chrétiens reçurent alors la palme du martyre, et montèrent, disent les historiens, dans la Jérusalem céleste. Plusieurs musulmans, tombés sous le glaive de leurs ennemis, allèrent habiter les *rivages du fleuve qui arrose le paradis*.

Saladin, après avoir campé quelques jours

---

de notre second volume. Tous les historiens arabes sont d'accord entre eux sur les principales circonstances de cet événement. Moudjireddin, dans son *Histoire de Jérusalem*, est celui de tous les historiens arabes de cette époque, qui donne le moins de détails sur le siége et la prise de la ville sainte. Nous n'avons pas besoin de répéter que la plupart de ces historiens nous sont connus par les extraits latins de dom Bertreau.

1171-1188 à l'occident de la ville, dirigea ses attaques vers le nord, et fit miner les remparts qui s'étendent depuis la porte de Josaphat jusqu'à celle de St.-Étienne. Les plus braves des chrétiens sortirent de la ville, et s'efforcèrent de détruire les machines et les travaux des assiégeants; ils s'encourageaient les uns les autres, en répétant ces mots de l'Écriture : *Un seul de nous fera fuir dix infidèles*, *et dix en mettront en fuite dix mille*. Ils firent des prodiges de valeur, mais ils ne purent interrompre les progrès du siége; repoussés par les Sarrazins, ils rentrèrent dans la ville où leur retour porta le découragement et l'effroi. Les tours et les remparts étaient prêts à s'écrouler au premier signal d'un assaut général. Alors le désespoir s'empara des habitants, qui ne trouvèrent plus pour leur défense que des larmes et des prières. Les soldats couraient aux églises au lieu de voler aux armes; la promesse de cent pièces d'or ne pouvait les retenir pendant une nuit sur les remparts menacés. Le clergé faisait des processions dans les rues, pour invoquer la protection du ciel. Les uns se frappaient la poitrine avec des pierres, les autres se déchiraient le corps avec des cilices, en criant *miséricorde*. On n'entendait

que des gémissements dans Jérusalem; mais *notre sir Jésus-Christ*, dit une vieille chronique, *ne les voloit ouïr, car la luxure et l'impureté qui en la Cisté étoient, ne laissoient monter oraison ni prière devant Dieu.* Le désespoir des habitants leur inspirait à la fois mille projets contraires. Tantôt ils prenaient la résolution de sortir de la ville et de chercher une mort glorieuse dans les rangs des infidèles, tantôt ils mettaient leur dernière espérance dans la clémence de Saladin. 1171-1188

Au milieu du trouble et de l'agitation générale, les chrétiens grecs et syriens, les chrétiens melchites supportaient avec peine l'autorité des latins, et les accusaient des malheurs de la guerre. On découvrit un complot qu'ils avaient formé pour livrer Jérusalem aux musulmans; cette découverte redoubla les alarmes, et détermina les principaux de la ville à demander une capitulation à Saladin. Accompagnés de Balean d'Ibelin, ils vinrent proposer au sultan de lui rendre la place, aux conditions qu'il avait lui-même imposées avant le siége. Mais Saladin se rappela qu'il avait fait le serment de prendre la ville d'assaut, et de passer au fil de l'épée tous les habitants. Il renvoya les députés sans leur donner aucune espérance; Balean

1171-1188 d'Ibelin revint plusieurs fois, renouvela ses supplications et ses prières, et trouva toujours Saladin inexorable. Un jour que les députés chrétiens le conjuraient vivement d'accepter leur capitulation ; se tournant vers la place et leur montrant ses étendarts qui flottaient sur les murailles : « Comment voulez-vous, leur » dit-il, que j'accorde des conditions pour une « ville prise. »

Cependant les Sarrazins furent repoussés. Alors Balean, ranimé par les succès que venaient d'obtenir les chrétiens, répondit au sultan. « Vous voyez que Jérusalem ne manque pas » de défenseurs; si nous ne pouvons obtenir » de vous aucune miséricorde, nous pren- » drons une résolution terrible, et les excès de » notre désespoir vous rempliront d'épouvante. » Ces temples et ces palais que vous voulez » conquérir, seront renversés de fond en com- » ble ; toutes nos richesses qui excitent l'am- » bition et l'avidité des Sarrazins, deviendront » la proie des flammes. Nous détruirons la » mosquée d'Omar ; et la pierre mystérieuse » de Jacob, objet de votre culte, sera brisée et » mise en poussière. Jérusalem renferme cinq » mille prisonniers musulmans; ils périront » tous par le glaive. Nous égorgerons de nos pro-

» pres mains nos femmes, nos enfants, et nous 1171-1188
» leur épargnerons ainsi la honte de devenir
» vos esclaves. Quand la ville sainte ne sera
» plus qu'un amas de ruines, un vaste tom-
» beau, nous en sortirons suivis des mânes ir-
» rités de nos amis, de nos proches; nous en
» sortirons le fer et la flamme à la main. Au-
» cun de nous n'ira en paradis sans avoir envoyé
» en enfer dix musulmans. Nous obtiendrons
» ainsi un trépas glorieux, et nous mourrons
» en appelant sur vous la malédiction du dieu
» de Jérusalem. »

Ce discours effraya Saladin qui invita les députés à revenir le jour suivant. Il consulta les docteurs de la loi qui décidèrent qu'il pouvait accepter la capitulation proposée par les assiégés, sans violer son serment. Les conditions furent signées le lendemain dans la tente du sultan; ainsi Jérusalem retomba au pouvoir des infidèles après avoir été quatre-vingt-quatre ans sous la domination des chrétiens. Les historiens latins ont remarqué que les croisés étaient entrés dans la ville sainte, un vendredi à l'heure même où Jésus-Christ avait subi la mort pour expier les crimes du genre humain. Les Sarrazins reprirent la ville un vendredi, l'anniversaire du jour où, selon leur

1171-1188 croyance, Mahomet partit de Jérusalem pour monter au ciel. Cette circonstance, qui put déterminer Saladin à signer la capitulation qu'on lui proposait, ne manqua pas d'ajouter un nouvel éclat à son triomphe parmi les musulmans, et le fit regarder comme le favori du prophète.

Tous les guerriers qui se trouvaient à Jérusalem à la signature de la capitulation, obtinrent la permission de se retirer à Tyr ou à Tripoli. Le vainqueur accorda la vie aux habitants, et leur permit de racheter leur liberté. Tous les chrétiens, à l'exception des grecs et des syriens, reçurent l'ordre de quitter Jérusalem après un délai de quatre jours. La rançon fut fixée à dix pièces d'or pour les hommes, à cinq pour les femmes, à deux pour les enfants. Ceux qui ne pouvaient se racheter devaient rester dans l'esclavage.

Ces conditions avaient d'abord été reçues avec joie par les chrétiens; mais lorsqu'ils virent s'approcher le jour où ils devaient sortir de Jérusalem, ils n'éprouvèrent plus que la douleur de quitter les saints lieux; ils arrosaient de leurs larmes le tombeau de Jésus-Christ, et regrettaient de n'être pas morts pour le défendre; ils parcouraient en gémissant le calvaire et les églises qu'ils ne devaient plus

revoir ; ils s'embrassaient les larmes aux yeux 1171-1188
dans les rues, et déploraient leurs fatales divisions. Ceux qui ne pouvaient payer leur rançon, et ne devaient quitter Jérusalem que pour être les esclaves des Sarrazins, se livraient à tous les excès du désespoir. Mais tel était dans ces moments déplorables leur attachement à la religion dont ils n'avaient pas toujours suivi les préceptes, que les outrages faits aux objets sacrés de leur culte, les affligeaient plus que leurs propres malheurs. Une croix d'or ayant été arrachée au dôme de l'église des templiers, et traînée dans les rues par les Sarrazins; tous les chrétiens jetèrent des cris de douleur et d'indignation, et Jérusalem désarmée fut sur le point de se soulever contre ses vainqueurs.

Enfin arriva le jour fatal où les chrétiens (1) devaient quitter Jérusalem. On ferma toutes

(1) La plupart des historiens disent que Saladin donna un délai de quarante jours aux habitants de Jérusalem. Dans la position où étaient les choses, Saladin ne pouvait pas rester quarante jours devant une ville prise; ce qui prouve que les historiens se sont trompés en cet endroit, c'est qu'ils disent eux-mêmes que Saladin prit Jérusalem dans les premiers jours d'octobre, et qu'il partit le jour de la Toussaint de Ptolémée, pour aller assiéger la ville de Tyr.

1171-1188 les portes de la ville, excepté celle de David par laquelle le peuple devait sortir. Saladin, élevé sur un trône, vit passer tous les chrétiens devant lui. Le patriarche, suivi du clergé, parut le premier, emportant les vases sacrés, les ornements de l'église du St.-Sépulcre, et des trésors, dont dieu seul, dit un auteur arabe, connaissait la valeur. La reine de Jérusalem (1), accompagnée des principaux barons et chevaliers, venait ensuite; Saladin respecta sa douleur, et lui adressa des paroles pleines de bonté. La reine était suivie d'un grand nombre de femmes qui portaient leurs enfants dans leurs bras, et faisaient entendre des cris déchirants. Plusieurs d'entre elles s'approchèrent du trône de Saladin: « Vous voyez à vos pieds, lui dirent-elles, les épouses, les mères, lès filles » des guerriers que vous retenez prisonniers;

(1) Marin et la plupart des historiens modernes ont dit que la reine Sybille n'était point à Jérusalem pendant le siége; ils ont commis une erreur. L'auteur des *Roudataïns* (les deux jardins), dit formellement que cette princesse sortit de Jérusalem avec les autres captifs, suivie de ses trésors et de ses serviteurs. Elle demanda à Saladin la permission de rejoindre son mari qui était retenu à Naplouse, et gardé comme prisonnier.

» nous quittons pour toujours notre patrie, 1171-1188
» qu'ils ont défendue avec gloire ; ils nous ai-
» daient à supporter la vie ; en les perdant,
» nous avons perdu notre dernière espérance ;
» si vous daignez nous les rendre, ils adouci-
» ront les misères de notre exil, et nous ne se-
» rons plus sans appui sur la terre. » Saladin fut touché de leurs prières, et promit d'adoucir les maux de tant de familles malheureuses. Il rendit aux mères leurs enfants, aux épouses leurs maris, qui se trouvaient parmi les captifs. Plusieurs chrétiens avaient abandonné leurs meubles et leurs effets les plus précieux, et portaient sur leurs épaules, les uns leurs parents affaiblis par l'âge, les autres leurs amis, infirmes et malades. Saladin fut attendri par ce spectacle, et récompensa, par ses aumônes, la vertu et la piété de ses ennemis ; il prit pitié de toutes les infortunes, et permit aux hospitaliers de rester dans la ville pour soigner les pèlerins, et ceux que des maladies graves empêchaient de sortir de Jérusalem.

Lorsque les Sarrazins avaient commencé le siége, la ville sainte renfermait plus de cent mille chrétiens. Le plus grand nombre d'entre eux avaient racheté leur liberté ; Balean d'Ibelin, dépositaire des trésors destinés aux dé-

1171-1188 penses du siége, les employa à délivrer une partie des habitants. Malec Adel, frère du sultan, paya la rançon de deux mille captifs; Saladin suivit son exemple en brisant les fers d'une grande quantité de pauvres et d'orphelins. Il ne resta dans l'esclavage que quatorze mille chrétiens, parmi lesquels se trouvaient quatre à cinq mille enfants en bas âge, qui ne sentaient point leur infortune, mais dont les fidèles déplorèrent d'autant plus le sort, que ces innocentes victimes de la guerre allaient être élevées dans l'idolâtrie de Mahomet.

Plusieurs écrivains modernes ont opposé la conduite généreuse de Saladin aux scènes révoltantes qui accompagnèrent l'entrée des premiers croisés dans Jérusalem; mais on ne doit pas oublier que les chrétiens offrirent de capituler, tandis que les musulmans soutinrent un long siége avec une fanatique opiniâtreté, et que les compagnons de Godefroi, qui se trouvaient dans un pays inconnu, au milieu de nations ennemies, emportèrent la ville d'assaut, après avoir essuyé mille périls et souffert tous les genres de misère. Au reste, nous ne faisons point cette observation pour justifier la conduite des croisés, ni pour affaiblir les éloges que l'histoire doit à Saladin, et qu'il obtint du peuple même qu'il avait vaincu.

Après avoir honoré le malheur et consolé 1171-1188
l'humanité, Saladin ne s'occupa plus que de célébrer son triomphe. Il entra à Jérusalem, précédé de ses étendards victorieux; un grand nombre d'imans, de docteurs de la loi, les ambassadeurs de plusieurs princes musulmans formaient son cortége. Par ses ordres, toutes les églises, excepté celle du St.-Sépulcre, avaient été converties en mosquées. Le sultan fit laver avec de l'eau rose, venue de Damas, les murs et le parvis de la mosquée d'Omar; il y plaça lui-même la chaire construite par Noureddin. Le premier vendredi qui suivit son entrée dans Jérusalem, le peuple et l'armée s'assemblèrent dans la principale mosquée; le chef des imans monta dans la chaire du prophète, et remercia Dieu des victoires de Saladin. « Gloire (1) à » Dieu, dit-il à ses nombreux auditeurs; gloire » à Dieu qui a fait triompher l'islamisme, qui » a brisé la puissance des infidèles. Louez avec » moi le Seigneur, qui nous a rendu Jérusalem, » la demeure de Dieu, le séjour des saints et » des prophêtes; c'est du sein de cette demeure » sacrée que Dieu a fait voyager son serviteur

---

(1) Ce discours est un extrait de celui qui fut prononcé, et que M. Jourdain a bien voulu nous traduire.

1171-1188 » pendant les ténèbres de la nuit; c'est pour » faciliter à Josué la conquête de Jérusalem, » que Dieu arrêta autrefois la course du soleil. » C'est dans cette ville que doivent à la fin des » jours se réunir tous les peuples de la terre. » Après avoir rappelé les merveilles de Jérusalem, le prédicateur de l'islamisme s'adressa aux soldats de Saladin et les félicita d'avoir bravé les périls, d'avoir versé leur sang pour accomplir la volonté de Mahomet. « Les soldats du » prophète, ajouta-t-il, les compagnons d'Omar » et d'Aboubekre ont marqué votre place dans » leur milice sainte, et vous attendent parmi » les élus de l'islamisme. Témoins de votre » dernier triomphe, les anges se sont réjouis à » la droite de l'Éternel; le cœur des envoyés » de Dieu a tressailli de joie. Louez donc avec » moi le Seigneur; mais ne vous laissez point » aller aux faiblesses de l'orgueil, et ne croyez » pas surtout que ce soient vos épées d'acier, » vos chevaux rapides comme le vent qui ont » triomphé des infidèles. Dieu est Dieu; Dieu » seul est puissant; Dieu seul vous a donné la » victoire; il vous ordonne de ne pas vous ar- » rêter dans une carrière glorieuse où lui-même » vous conduit par la main. *La guerre sainte,* » *la guerre sainte*, voilà la plus pure de vos » adorations, la plus noble de vos coutumes.

» Abattez tous les rameaux de l'impiété; faites » triompher partout l'islamisme ; délivrez la » terre des nations contre lesquelles Dieu est » irrité. » 1171 1188

Le chef des imans pria ensuite pour le calife de Bagdad, et terminant la prière en nommant Saladin : « O Dieu, s'écria-t-il, veille sur les » jours de ton fidèle serviteur, qui est ton » glaive tranchant, ton étoile resplendissante, » le défenseur de ton culte, le libérateur de ta » demeure sacrée ! O Dieu ! fais que tes anges » environnent son empire, et prolongent ses » jours pour la gloire de ton nom ! »

Ainsi Jérusalem avait changé de culte en changeant de maîtres. Tandis que les saints lieux retentissaient des louanges sacriléges du prophète, les chrétiens s'éloignaient tristement, plongés dans la plus profonde misère, et détestant la vie que leur avaient laissée les Sarrazins. Repoussés par leurs frères d'Orient qui les accusaient d'avoir livré le tombeau de leur Dieu aux infidèles, ils erraient dans la Syrie sans secours et sans asyle ; plusieurs moururent de faim et de douleur ; la ville de Tripoli leur ferma ses portes. Au milieu de leur foule éperdue, une femme, poussée par son désespoir, jeta son enfant à la mer, en maudissant les chrétiens qui lui refusaient des secours. Ceux

1171-1188 qui se rendirent en Égypte furent moins malheureux, et touchèrent le cœur des musulmans; plusieurs s'embarquèrent pour l'Europe, où ils vinrent annoncer en gémissant que Jérusalem était tombée au pouvoir de Saladin.

La perte de la sainte cité fut généralement attribuée aux crimes de ses habitants. Telle était la politique de ce temps-là, qu'elle expliquait tout par la corruption ou la sainteté des chrétiens; comme si le crime n'avait pas ses moments de bonheur, et la vertu ses jours de calamité. On ne peut douter que la corruption des mœurs n'eût affaibli les ressorts du gouvernement, n'eût énervé les courages; mais les éternelles discordes des chrétiens ne contribuèrent pas moins que la licence et l'oubli de la morale évangélique à préparer les désastres de Jérusalem. Lorsqu'on réfléchit d'ailleurs que ce faible royaume, environné d'ennemis, put éviter sa ruine pendant quatre-vingt-huit années, la raison s'étonne moins de sa chute qu'elle ne s'étonne de sa durée. Le royaume de Jérusalem dut sa conservation et son éclat aux divisions des Turcs et des Sarrazins, aux nombreux secours arrivés d'Europe; il tomba quand il fut livré à lui-même, et que ses ennemis se réunirent pour l'attaquer.

Cependant comme on croyait alors que le 1171-1188
bonheur des chrétiens, que la gloire même de Dieu était attachée à la conservation de Jérusalem, la perte de cette ville sainte causa en Europe autant de surprise que de consternation. La nouvelle en fut d'abord portée en Italie; le pape Urbain III, qui se trouvait alors à Ferrare, en mourut de douleur. Les chrétiens oublièrent tous les intérêts de la patrie pour pleurer sur Jérusalem; il n'était plus d'autre sujet d'affliction dans toutes les familles. Des prêtres portaient de ville en ville des images (1), où l'on voyait le Saint-Sépulcre foulé sous les pieds des chevaux, et Jésus-Christ terrassé par Mahomet. On déplorait dans des cantiques lugubres la captivité du roi de Jérusalem et de ses chevaliers, le sort des vierges du Seigneur livrées aux insultes des infidèles, et le malheur des enfants des chrétiens élevés dans la servitude et dans le culte des faux prophètes.

La superstition réunie au désespoir faisait croire aux plus sinistres prodiges. Le jour que

(1) Ce fait, qui n'est point rapporté dans nos auteurs occidentaux, est raconté avec beaucoup de détails par Boha-eddin et par Abul-féda.

1171-1188 Saladin était entré dans la ville sainte, dit Rigord, les moines d'Argenteuil avaient vu la lune descendre du ciel sur la terre, et remonter ensuite vers le ciel. Dans plusieurs églises le crucifix et les images des saints avaient versé des larmes de sang en présence de tous les fidèles. Un chevalier chrétien avait vu en songe un aigle volant au-dessus d'une armée, tenant dans ses serres sept javelots, et proférant ces paroles d'une (1) voix intelligible : *Malheur à Jérusalem !*

Chacun s'accusait d'avoir par ses fautes excité la vengeance du ciel ; tous les fidèles cherchaient à fléchir par la pénitence un Dieu qu'ils croyaient irrité. « Le Seigneur, disaient-» ils entre eux, a répandu partout les flots de » sa colère, et les flèches de son courroux se » sont enivrées du sang de ses serviteurs. Que » notre vie toute entière s'écoule dans la dou-» leur, puisque nous avons entendu une voix » gémissante sur la montagne de Sion, et que » les enfants de Dieu ont été dispersés. » Les orateurs sacrés s'adressaient à Dieu lui-même,

(1) Ces prodiges rappellent le souvenir de ceux que raconte l'historien Josèphe, dans le récit de la conquête de Jérusalem, par Titus.

et faisaient retentir les églises de leurs invoca- 1171-1188
tions et de leurs prières. « O Dieu puissant, » s'écriaient-ils, ta main s'est armée pour le » triomphe de ta justice. Remplis de larmes, » nous venons implorer ta bonté, afin que tu » te souviennes de ton peuple, et que tes misé- » ricordes surpassent nos misères; ne livre » point ton héritage à l'opprobre, et que les » anges de la paix obtiennent pour Jérusalem » les fruits de la pénitence. »

Le monde chrétien fut un moment changé. En pleurant la perte du tombeau de Jésus-Christ, on se ressouvint des préceptes de l'Évangile, et les hommes devinrent tout à coup meilleurs. Le luxe fut banni des villes; on oubliait les injures, on prodiguait les aumônes. Les chrétiens couchaient sur la cendre et se couvraient de cilice; ils expiaient leur vie déréglée par le jeûne et les mortifications. Le clergé donna l'exemple; les mœurs des cloîtres furent réformées; les cardinaux se condamnèrent à la pauvreté des apôtres, et promirent de se rendre dans la Terre-Sainte en demandant l'aumône.

Ces pieuses réformes ne durèrent pas longtemps; mais les esprits n'en furent pas moins préparés à une nouvelle croisade, et toute l'Europe se leva bientôt à la voix de Gré-

1171-1188 goire VIII, qui exhorta les fidèles à prendre la croix et les armes. Le premier soin du souverain pontife fut de rétablir la paix parmi les peuples chrétiens, et dans cette vue il se rendit à Pise pour terminer les vives querelles qui s'étaient élevées entre les Pisans et les Génois. Grégoire mourut avant d'avoir achevé l'ouvrage qu'il avait commencé, et laissa la direction de la croisade à son successeur Clément III, qui, dès son avènement au trône pontifical, ordonna des prières pour la paix de l'Occident et la délivrance de la terre des pèlerins.

Guillaume, archevêque de Tyr (1), avait

(1) Marin, dans son *Histoire de Saladin*, et plusieurs autres après lui, ont prétendu que Guillaume venu en Europe pour prêcher la croisade, n'était point celui qui a écrit l'histoire dn royaume de Jérusalem. Cette assertion est fondée sur un passage assez obscur de Hugues de Plagon, et n'est point confirmée par le témoignage des historiens contemporains. Mathieu Paris, et tous les auteurs du temps, donnent le nom de Guillaume à l'archevêque de Tyr qui vint en Europe; si ce Guillaume n'eût pas été le même que l'historien de ce nom, comment ne l'aurait-on pas remarqué dans les chroniques contemporaines? Toutes ces chroniques nous donnent quelques détails sur la naissance et la vie de Guillaume, auteur de l'*Histoire du royaume de Jérusalem*; si un autre Guillaume, archevêque de Tyr, fût venu dans l'Occident, pourquoi les his-

quitté l'Orient pour venir en Europe solliciter 1171-1188
les secours des princes chrétiens ; il fut chargé par le pape de prêcher la guerre sainte. Guillaume était plus habile, plus éloquent qu'Héraclius qui l'avait précédé dans cette mission, et surtout plus digne par ses vertus d'être l'interprète des chrétiens, et de parler au nom de Jésus-Christ. Après avoir enflammé le zèle des peuples d'Italie, il se rendit en France, et se trouva dans une assemblée convoquée près de Gisors par Henri II, roi d'Angleterre, et le roi de France, Philippe-Auguste. A l'arrivée de Guillaume, ces deux rois, qui se faisaient la guerre pour le Vexin, avaient déposé les armes ; les plus braves guerriers de la France et de l'Angleterre réunis par les périls de leurs frères d'Orient s'étaient rendus à l'assemblée, où l'on devait s'occuper de la délivrance des saints lieux. Guillaume y fut accueilli avec enthousiasme, et lut à haute voix, devant les princes et les chevaliers, une relation de la prise de Jérusalem par Saladin. Après cette lecture, qui arracha des larmes à tous les

---

toriens du temps ne l'auraient-ils pas aussi fait connaître, et n'auraient-ils rien dit de lui. Sa mission était assez importante, le siége sur lequel il était placé attirait assez l'attention, pour qu'on eût parlé du second comme on avait parlé du premier.

1171-1188 assistants, Guillaume exhorta les fidèles à prendre la croix. « La montagne de Sion, leur dit-» il, retentit encore de ces paroles d'Ézéchiel : » *O fils des hommes, ressouvenez-vous de ce » jour où le roi de Babylone a triomphé de » Jérusalem.* Dans un seul jour est arrivé tout » ce que les prophètes ont annoncé de mal-» heurs à la ville de Salomon et de David. Cette » cité, remplie de tous les peuples chrétiens, » est restée seule, ou plutôt elle n'est plus ha-» bitée que par un peuple sacrilége. La sou-» veraine des nations, la capitale de tant de » provinces a payé le tribut imposé aux es-» claves. Toutes ses portes ont été brisées et » ses gardiens exposés avec les troupeaux dans » les marchés des villes infidèles. Les états » chrétiens d'Orient, qui faisaient fleurir la re-» ligion de la croix en Asie, et devaient dé-» fendre l'Occident de l'invasion des Sarra-» zins, sont réduits à la ville de Tyr, à celles » d'Antioche et de Tripoli. Nous avons vu, se-» lon l'expression d'Isaïe, le Seigneur *éten-» dant sa main et ses plaies depuis l'Euphrate » jusqu'au torrent de l'Égypte.* Les habi-» tants de quarante cités ont été chassés de leurs » demeures, dépouillés de leurs biens ; ils errent » avec leurs familles éplorées parmi les peuples

» de l'Asie, *sans trouver une pierre où reposer* 1171-1188
» *leur tête.* »

Après avoir retracé ainsi les malheurs des chrétiens d'Orient, Guillaume reprocha aux guerriers qui l'écoutaient de n'avoir point secouru leurs frères, d'avoir laissé ravir l'héritage de Jésus-Christ. Il s'étonnait qu'on pût avoir une autre pensée, qu'on pût chercher une autre gloire que celle de délivrer les saints lieux, et s'adressant aux princes et aux chevaliers : « Pour arriver jusqu'à vous, leur dit-il, » j'ai traversé les champs du carnage ; à la » porte même de cette assemblée j'ai vu se » déployer l'appareil de la guerre : quel sang » avez-vous répandu ! quel sang allez-vous ré» pandre ! Pourquoi sont ces glaives dont vous » êtes armés ? Vous vous battez ici pour le ri» vage d'un fleuve, pour les limites d'une pro» vince, pour une renommée passagère, tan» dis que les infidèles foulent les rives du Si» loé, qu'ils envahissent le royaume de Dieu, » et que la croix de Jésus-Christ est traînée » ignominieusement dans les rues de Bagdad. » Vous versez des flots de sang pour de vains » traités, tandis qu'on outrage l'Evangile, ce » traité solennel entre Dieu et les hommes ! » Avez-vous oublié ce qu'ont fait vos pères ! Un

1171-1188 » royaume chrétien a été fondé par eux au mi-
» lieu des nations musulmanes. Une foule de
» héros, une foule de princes nés dans votre
» patrie sont venus le défendre et le gouverner.
» Si vous avez laissé périr leur ouvrage, venez
» du moins délivrer leurs tombeaux qui sont au
» pouvoir des Sarrazins. Votre Europe ne pro-
» duit-elle donc plus de guerriers comme Go-
» defroi, Tancrède et leurs compagnons! Les
» prophètes et les saints ensevelis à Jérusalem,
» les églises changées en mosquées, les pierres
» mêmes des sépulcres, tout vous crie de ven-
» ger la gloire du Seigneur et la mort de vos
» frères. Hé quoi! le sang de Naboth, le sang
» d'Abel qui s'est élevé vers le ciel a trouvé
» un vengeur, et le sang de Jésus-Christ s'élè-
» verait en vain contre ses ennemis et ses bour-
» reaux!

» L'Orient a vu de lâches chrétiens que
» l'avarice et la crainte avaient rendus les al-
» liés de Saladin; sans doute qu'ils ne trouve-
» ront point d'imitateurs parmi vous; mais rap-
» pelez-vous que Jésus-Christ a dit: *Celui qui*
» *n'est pas pour moi est contre moi.* Si vous
» ne servez point la cause de Dieu, quelle
» cause oserez-vous défendre? Si le roi du
» ciel et de la terre ne vous trouve point sous

» ses drapeaux, où sont les puissances dont 1171-1188
» vous suivrez les étendards? Pourquoi donc
» les ennemis de Dieu ne sont-ils plus les en-
» nemis de tous les chrétiens? Quelle sera la
» joie des Sarrazins au milieu de leurs triom-
» phes impies lorsqu'on leur dira que l'Occi-
» dent n'a plus de guerriers fidèles à Jésus-
» Christ, et que les princes et les rois de l'Eu-
» rope ont appris avec indifférence les désas-
» tres et la captivité de Jérusalem ? »

Ces reproches faits au nom de la religion touchèrent vivement le cœur des princes et des chevaliers. Henri II et Philippe Auguste, jusqu'alors implacables ennemis, s'embrassèrent en pleurant, et se présentèrent les premiers pour recevoir la croix; Richard, fils de Henri, duc de Guyenne, Philippe, comte de Flandres, Hugues, duc de Bourgogne, Henri, comte de Champagne, Thibaut, comte de Blois, Rotrou, comte de Perche, les comtes de Soissons, de Nevers, de Bar, de Vendôme, les deux frères Josselin et Mathieu de Montmorenci, une foule de barons et de chevaliers, plusieurs évêques et archevêques de France et d'Angleterre firent le serment de délivrer la Terre-Sainte. Toute l'assemblée répéta ces mots: *la croix*, *la croix*, et ce cri de guerre retentit dans toutes les provinces.

1171-1188 Le lieu où les fidèles s'étaient réunis fut appelé le *Champ sacré*. On y fit bâtir une église pour conserver le souvenir du pieux dévoûment des chevaliers chrétiens. Comme on manquait d'argent pour la sainte entreprise, on résolut, dans le conseil des princes et des évêques, que tous ceux qui ne prendraient point la croix, payeraient la dixième partie de leurs revenus, et de la valeur de leurs meubles. La terreur qu'avaient inspirée les armes de Saladin, fit donner à cet impôt le nom de *Dîme saladine*. On publia des excommunications contre tous ceux qui refusaient d'acquitter une dette si sacrée. En vain le clergé, dont Pierre de Blois entreprit la défense, allégua la liberté, l'indépendance de l'église, et prétendit n'aider les croisés que de ses prières; on répondit aux ecclésiastiques qu'ils devaient donner l'exemple, que le clergé n'était point l'église, et que les biens de l'église appartenaient à Jésus-Christ. L'ordre des chartreux, les ordres de Cîteaux et de Fontevrault, les hospices des lépreux, furent seuls exempts d'un tribut levé pour une cause (1) qu'on croyait être celle de tous les chrétiens.

---

(1) Pour l'histoire de cette époque on peut consulter avec fruit les actes de Rymer, l'historien Rigord, Roger de Ho-

Dans les deux premières croisades, la plupart des villageois avaient pris la croix pour se soustraire à la servitude. Il devait en résulter quelques désordres ; les campagnes pouvaient rester désertes, les terres sans culture ; on entreprit de mettre des bornes au zèle trop empressé des laboureurs : tous les serfs qui s'enrôlaient pour la guerre sainte, sans la permission de leurs seigneurs, furent condamnés à payer la dîme saladine, comme ceux qui ne prenaient point la croix. 1171-1198

Cependant la paix qui venait d'être jurée par les rois de France et d'Angleterre, ne tarda pas à être troublée; Richard, qui était duc de Guyenne, ayant eu un démêlé avec le comte de Toulouse, Henri prit les armes pour secourir son fils. Philippe vola à la défense de son vassal; tout fut en feu dans la Normandie, le Berry et l'Auvergne. Les deux monarques, poussés par les sollicitations des seigneurs et des évêques, se réunirent un moment dans le champ sacré où ils avaient mis bas les armes, mais on ne put s'entendre sur les conditions

---

den, Mathieu Paris, Guillaume de Neubridge, la chronique d'Albéric de Trois-Fontaines, Othon de St.-Blaise, Brompton, la chronique de Gervais, etc.

1171-1188 de la paix ; et l'orme sous lequel on tenait les conférences, fut abattu par les ordres de Philippe. On reprit plusieurs fois les négociations sans pouvoir arrêter les fureurs de la guerre : le roi de France demandait que Richard fût couronné roi d'Angleterre du vivant de son père, et qu'il épousât sur-le-champ Alix, princesse française, qu'Henri retenait en prison. Le roi d'Angleterre, jaloux de son autorité, ne put se résoudre à accepter ces conditions, et ne voulut céder ni sa couronne, ni la sœur de Philippe, dont il était épris. Richard irrité se jeta dans le parti de Philippe-Auguste et se déclara contre son père ; de toutes parts on courut aux armes, et les produits de la dîme saladine furent employés pour soutenir une guerre sacrilége qui outrageait la morale et la nature.

Cette guerre n'était pas d'un bon augure pour celle qu'on devait faire en Asie ; le légat du pape excommunia Richard, et menaça Philippe de mettre son royaume en interdit. Philippe méprisa les menaces du légat, et lui répondit qu'il n'appartenait point au St-Siége de se mêler des querelles des princes ; Richard plus violent tira son épée, et fut sur le point de frapper le légat. La paix s'éloignait tous les

jours davantage ; en vain des cris d'indignation s'élevèrent parmi les peuples ; en vain les grands vassaux refusèrent de prendre part à une guerre qui n'intéressait ni la religion ni la patrie. Henri qui avait consenti à une entrevue, rejetait toujours avec hauteur les conditions qui lui étaient proposées ; il résista longtemps aux prières de ses sujets, aux conseils des évêques. La terreur que lui inspira la foudre du ciel, tombée à ses côtés pendant les conférences, put seule vaincre son obstination. Il accepta enfin les conditions de Philippe, mais il ne tarda pas à s'en repentir ; et, peu de temps après il mourut de douleur, en chargeant de malédictions Richard qui lui avait fait une guerre ouverte, et le plus jeune de ses fils, qui avait conspiré contre lui. 1171-1188

Richard s'accusa en gémissant de la mort de son père ; et, pressé par le repentir, il se rappela le serment qu'il avait fait dans le champ sacré. Devenu roi d'Angleterre, il ne s'occupa qu'à faire les préparatifs de la sainte expédition ; il se rendit dans son royaume, et convoqua, près de Northampton, l'assemblée des barons et des prélats, dans laquelle Baudouin, archevêque de Cantorbéry, prêcha la croisade. Le prédicateur de la guerre sainte parcourut

1171-1188 ensuite les provinces pour exciter le zèle et l'émulation des fidèles. Des aventures miraculeuses (1) attestèrent la sainteté de sa mission, et firent accourir sous les drapeaux de la croix les habitants sauvages et crédules du pays de Galles et de plusieurs contrées où l'on n'avait point encore parlé des malheurs de Jérusalem.

L'enthousiasme des Anglais pour la croisade se manifesta d'abord par une persécution violente contre les Juifs, qui furent massacrés dans les villes de Londres et d'York. Un grand nombre de ces malheureux ne purent échapper à la poursuite de leurs meurtriers qu'en se donnant eux-mêmes la mort. Ces scènes horribles se renouvelaient à chaque croisade. Comme on avait besoin d'argent pour la sainte

(1) Il nous reste une relation en latin du voyage de l'archevêque Baudouin dans le pays de Galles, intitulé *Itinerarium Cambriæ*, rédigé par Barry, qui accompagnait le prédicateur de la croisade. Ce voyage est curieux par les prodiges et les miracles singuliers qui y sont rapportés, et qu'on racontait alors parmi le peuple. Nous regrettons de n'en pas rappeler ici quelques-uns. Si l'on en croit cette relation, l'archevêque Baudouin ne négligeait aucun moyen pour engager les peuples à prendre la croix; il enrôla un jour, dit Barry, un grand nombre d'hommes qui étaient accourus à lui sans vêtements, parce que leurs habits étaient restés entre les mains de leurs amis et de leurs femmes qui avaient voulu les retenir. (Voy. les *Pièces justificatives*).

expédition, on s'apercevait alors que les Juifs 1171-1188
étaient les dépositaires de toutes les richesses; et la vue des trésors accumulés dans leurs mains, conduisait le peuple à se ressouvenir qu'ils avaient crucifié leur Dieu.

Richard ne mit pas trop d'empressement à contenir une multitude égarée, et profita de la persécution des Juifs pour augmenter ses trésors; mais ni les dépouilles des Juifs, ni les produits de la dîme saladine, pour le paiement de laquelle on menaçait les Anglais de la prison, ne suffisaient point au roi d'Angleterre. Richard aliéna les domaines de la couronne et mit toutes les grandes dignités du royaume à l'encan; il aurait vendu, disait-il, la ville de Londres s'il eût trouvé un acheteur. Il vint ensuite en Normandie, où les états lui permirent d'épuiser cette riche province, et lui donnèrent tous les moyens de soutenir une guerre à laquelle les peuples prenaient un si grand intérêt.

Un grand nombre de guerriers avaient pris la croix dans les deux royaumes de France et d'Angleterre, et les préparatifs de la croisade s'achevaient au milieu de la fermentation générale. Cependant plusieurs barons, plusieurs seigneurs n'annonçaient point encore l'époque

1171-1188 de leur départ, et retardaient, sous différents prétextes, le pèlerinage auquel ils s'étaient engagés par serment. Le célèbre Pierre de Blois leur adressa une exhortation pathétique, dans laquelle il les compara à des moissonneurs qui attendaient, pour se mettre à l'ouvrage, que la moisson fût finie. L'orateur de la guerre sainte leur représentait que les hommes forts et courageux trouvaient partout leur patrie, et que les véritables pèlerins devaient ressembler aux oiseaux du ciel (1). Il rappelait à leur ambition l'exemple d'Abraham, qui abandonna sa demeure pour s'élever parmi les nations, qui traversa le Jourdain avec un bâton, et revint suivi de deux troupes de guerriers. Cette exhortation ranima l'enthousiasme de la croisade, qui commençait à se ralentir. Les monarques

(1) Le discours de Pierre de Blois, qui est imprimé dans ses œuvres, a pour titre: *Tractatus de Jerosolymitanâ peregrinatione.* Après avoir cité plusieurs passages de la Bible, de l'Écriture, pour exhorter les croisés à partir, il cite deux vers de la dixième satire de Juvénal et deux vers des fastes d'Ovide. Il ne se contente pas de donner aux pèlerins l'exemple d'Abraham; il cite tous les rois et les capitaines de l'antiquité profane. Pierre de Blois, dans son discours, n'épargne pas les princes et les seigneurs qui faisaient payer des tributs au clergé pour les frais de la guerre sainte.

de France et d'Angleterre eurent une entrevue à Nonancourt, où ils convinrent de se rendre par mer dans la Palestine. Ils firent en même temps plusieurs réglements pour assurer l'ordre et la discipline dans les armées qu'ils devaient conduire en Asie. Les lois de la religion et les peines qu'elle inflige ne leur parurent point suffisantes dans cette circonstance. La justice de ces siècles barbares fut chargée de réprimer les passions et les vices des croisés : quiconque donnait un soufflet devait être plongé trois fois dans la mer ; on coupait le poing à celui qui frappait de l'épée ; celui qui disait des injures, donnait à l'offensé autant d'onces d'argent qu'il avait proféré d'invectives ; lorsqu'un homme était convaincu de vol, on versait de la poix bouillante sur sa tête rasée, on la couvrait ensuite de plumes, et le coupable était abandonné sur le rivage ; le meurtrier, lié au cadavre de sa victime, devait être jeté dans les flots ou enterré vivant. 1171-1186

Comme la présence des femmes dans la première croisade avait occasioné beaucoup de désordres, on leur défendit le voyage de la Terre-Sainte. Le jeu de dés et tous les jeux de hasard, les blasphêmes furent sévèrement interdits aux croisés : on réprima par une loi le

1171-1188 luxe de la table et des habits. L'assemblée de Nonancourt fit beaucoup d'autres réglements et ne négligea rien pour rappeler les soldats de Jésus-Christ à la simplicité et aux vertus de l'évangile.

Toutes les fois que les princes, les seigneurs et les chevaliers partaient pour la guerre sainte, ils faisaient leur testament comme s'ils n'eussent jamais dû revenir en Europe. A son retour dans sa capitale, Philippe exprima ses dernières volontés, et régla, pour le temps de son absence, l'administration de son royaume, qu'il confia à la reine Adèle sa mère, et à son oncle, le cardinal de Champagne. Après avoir rempli les devoirs d'un roi, il quitta le sceptre pour prendre à St.-Denis la panetière et le bourdon du pèlerin, et se rendit à Vézelay, où il devait avoir une nouvelle entrevue avec Richard. Là, les deux rois se jurèrent encore un attachement éternel, et tous les deux appelèrent les foudres de l'église sur la tête de celui qui manquerait à ses serments. Ils se quittèrent pleins d'amitié l'un pour l'autre; Richard alla s'embarquer à Marseille, et Philippe à Gênes. Un historien anglais remarque qu'ils furent les deux seuls rois d'Angleterre et de France, qui aient combattu ensemble pour la même cause; mais cette

harmonie, ouvrage de circonstances extraordinaires, ne devait pas durer long-temps entre deux princes qui avaient tant de sujets de rivalité. Tous deux jeunes, ardents, braves, magnifiques, Philippe plus grand roi, Richard plus grand capitaine, avaient la même ambition et la même passion pour la gloire. La soif de la renommée, bien plus que la piété, les entraînait à la Terre-Sainte; l'un et l'autre pleins de fierté, prompts à venger une injure, ne connaissaient dans leurs différends d'autre juge que leur épée; la religion n'avait pas assez d'empire sur leur esprit pour faire plier leur orgueil, et chacun d'eux aurait cru s'abaisser s'il avait demandé ou reçu la paix. Pour savoir quelle espérance on pouvait fonder sur l'union de ces deux princes, il suffira de dire que Philippe en montant sur le trône s'était montré le plus ardent ennemi de l'Angleterre, et que Richard était le fils de cette Éléonore de Guyenne, première femme de Louis VII, qui, après la seconde croisade, avait quitté son époux en menaçant la France. 1171-1188

Après la conférence de Gisors, l'archevêque de Tyr s'était rendu en Allemagne pour solliciter Frédéric Barberousse de prendre la croix. Ce prince avait signalé sa valeur dans quarante batailles; un règne long et fortuné avait illustré

1171-1188 son nom; mais son siècle ne connaissait de véritable gloire que celle qu'on allait chercher en Asie. Il voulut mériter les éloges de ses pieux contemporains, et prit les armes pour la délivrance de la Terre-Sainte; il fut sans doute entraîné aussi par les scrupules que lui avaient laissés ses démêlés avec le pape, et par l'envie d'achever sa réconciliation avec le St.-Siége.

Une diète générale fut assemblée à Mayence. Les seigneurs et les prélats ne voulurent point que la Germanie restât indifférente pour une cause qui avait allumé le zèle des autres peuples de l'Europe. Frédéric, dont ils avaient encouragé le dévouement, descendit de son trône au milieu des acclamations générales, et reçut le signe des croisés des mains de l'archevêque de Tyr. Son exemple fut suivi par son fils, Frédéric, duc de Souabe, par Léopold, duc d'Autriche, et Berthold, duc de Moravie; Herman, marquis de Bade, le comte de Nassau, les évêques de Besançon, de Munster, d'Osnabruk, de Passau; une foule de barons et de chevaliers jurèrent de délivrer le tombeau de Jésus-Christ.

Dans toutes les églises on prêchait la guerre contre les infidèles. Heureux, disaient les orateurs sacrés, ceux qui partent pour le saint

voyage; plus heureux ceux qui ne doivent 1171-1188
point revenir. Parmi les prodiges qui semblaient annoncer la volonté du ciel, on citait la vision miraculeuse d'une vierge de Lœwenstein. Elle avait appris la conquête de Jérusalem par Saladin, le jour même que les Sarrazins étaient entrés dans la ville sainte, et se réjouissait de cet événement lamentable, en disant qu'il allait être un moyen de salut pour les guerriers de l'Occident (1).

La multitude de ceux qui se présentèrent pour recevoir la croix était si grande, qu'on fut obligé de réprimer leur ardeur. Frédéric, qui avait suivi son oncle Conrad dans la seconde croisade, avait connu les désordres, les malheurs qui pouvaient résulter du trop grand nombre des croisés. Il ne reçut sous ses drapeaux que ceux qui pouvaient emporter avec eux trois marcs d'argent; il éloigna par-là les vagabonds et les aventuriers qui, dans les autres expéditions, avaient commis tant d'excès, et déshonoré la cause des chrétiens par toutes sortes de brigandages.

Frédéric, avant son départ, envoya des am-

(1) *Cantipratensis apud Surium, die junii*, cap. 20. Ce trait est aussi rapporté par Besoldo, *De regibus Hyerosolimitanorum*, pag. 274.

1171-1188 bassadeurs à l'empereur de Constantinople, au sultan d'Iconium pour demander le passage sur leurs terres ; il écrivit à Saladin pour lui déclarer la guerre, s'il ne rendait point aux Francs Jérusalem et les autres villes chrétiennes tombées au pouvoir de ses armes (1). L'ambassade adressée à Saladin montre l'esprit chevaleresque que Frédéric portait dans cette croisade. Ce qui le détermina sans doute à s'adresser au sultan d'Iconium, ce fut l'opinion répandue alors en Europe, que le prince musulman avait témoigné le désir d'embrasser la religion chrétienne (2). Frédéric partit de Ratisbonne à la tête d'une armée composée de cent mille combattants et traversa la Hongrie, la Bulgarie, comme les premiers croisés. Il arriva dans les provinces de l'empire grec, avant que Richard et Philippe ne se fussent embarqués pour la Palestine.

Isaac Lange était alors assis sur le trône de

(1) La lettre écrite par Frédéric à Saladin, et la réponse de Saladin à Frédéric ont été conservées par Baronius et Mathieu Paris.

(2) On trouve dans les œuvres de Pierre de Blois une lettre d'Alexandre III, qui écrit au sultan d'Iconium, et lui donne des conseils pour le diriger dans sa conversion. La même lettre est dans plusieurs autres recueils.

Constantinople; ce prince n'avait été brave 1171-1188
qu'un seul jour, et son courage lui valut un empire. Andronic, le Néron des Grecs, ayant été averti par les devins qu'il serait détrôné par un de ses sujets, qui portait le nom d'Isaac, voulut se défaire d'Isaac Lange et lui envoya un de ses officiers pour le conduire en prison. Isaac, poussé par le désespoir, au lieu d'obéir se jeta sur le ministre d'Andronic, l'étendit par terre, et courut sur une place publique de Constantinople, en criant : *J'ai tué le Diable*. Au bruit de cet événement, le peuple s'assembla en foule et proclama Isaac empereur. En vain Andronic veut conjurer l'orage; il est arrêté par ses propres soldats et couvert de chaînes. Traîné dans les rues par une multitude furieuse, il éprouva plus de tourments en un jour qu'il n'en avait fait souffrir à ses ennemis pendant tout son règne, et Constantinople vit alors un peuple cent fois plus barbare que tous ses tyrans.

Ce fut au milieu de ces scènes sanglantes qu'Isaac fut revêtu de la pourpre impériale; il n'eut pas le caractère farouche et cruel d'Andronic, mais il ne sut point défendre l'empire contre ses ennemis. Au lieu de lever des armées, il avait rassemblé dans son palais une

1171-1188 troupe de moines qui entretenaient sa sécurité par leurs prières, et le détournaient des soins de la politique par leurs visions et leurs prophéties. La haine des Grecs et des Latins n'avait fait que s'accroître sous son règne et sous celui d'Andronic. Les Latins qui habitaient Constantinople avaient été chassés de la ville, leurs maisons livrées aux flammes, un grand nombre d'entre eux mis à mort. Ceux qui échappèrent au carnage, réfugiés sur leurs vaisseaux et sur leurs galères, avaient exercé de sanglantes représailles dans les îles et sur les rives de l'Hellespont. Les moines qui entouraient Isaac partageaient l'aveugle haine du peuple pour les chrétiens de l'Occident, et redoutaient leur vengeance. Ils conseillèrent au successeur d'Andronic de se défier de l'empereur d'Allemagne, et de le trahir s'il ne pouvait le vaincre.

Fidèle à leurs conseils, Isaac promit d'accueillir les Allemands dans ses états, et fit en même temps une alliance avec Saladin. Il envoya à ses gouverneurs l'ordre de harceler les croisés, et même de les attaquer par la force ouverte. Ces hostilités imprudentes montrèrent la faiblesse des Grecs et servirent les Allemands; l'empereur d'Allemagne, après avoir

mis en fuite les troupes d'Isaac, usa de tous les 1171-1188
avantages de la victoire. Isaac, toujours enivré de l'encens de ses courtisans, séduit par les promesses des moines, ne répondait aux victoires de Frédéric que par des lettres pleines de hauteur et de menaces; il ne voulait point le reconnaître pour empereur, et ne voyait qu'un vassal dans un prince qui marchait en triomphe vers sa capitale. Tandis que ses sujets fuyaient de toutes parts devant les Allemands, il se donnait à lui-même, dans ses lettres, le titre de *très sublime*, *de très puissant empereur*, *d'ange de toute la terre*; il faisait arrêter les ambassadeurs de Frédéric. Le patriarche de Constantinople prêchait par ses ordres dans l'église de Ste.-Sophie le meurtre des Latins.

Cependant la terreur vint s'emparer de la cour d'Isaac; dès lors ce prince changea de langage et descendit aux plus humbles supplications. Frédéric fut pour lui, *le très victorieux empereur des Allemands*; il lui accorda beaucoup plus qu'il ne lui avait d'abord refusé. Après avoir exigé des otages, il en donna lui-même, et nourrit pendant plusieurs mois une armée qu'il avait juré de détruire. Il souffrit sans murmure les violences que les croisés

exerçaient sur leur passage, et traita ceux qui ravageaient ses provinces comme s'ils avaient sauvé l'empire. L'empereur d'Allemagne reçut des présents magnifiques, et tous les vaisseaux de la marine grecque furent employés à transporter les croisés en Asie.

1188-1192 Les Allemands s'embarquèrent à Gallipoli, et traversèrent l'Hellespont. La vue des côtes de l'Asie et les victoires faciles qu'ils avaient remportées sur les Grecs leur faisaient oublier les obstacles et les dangers d'une marche longue et pénible. Ils ne voyaient plus dans les régions qu'ils allaient traverser que des lauriers à cueillir, des royaumes à détruire ou à fonder; mais cette brillante perspective ne tarda pas à s'évanouïr. Tant qu'ils restèrent sur les terres d'Isaac, ils eurent à souffrir de la perfidie des Grecs; et lorsqu'ils arrivèrent chez les Turcs, ils eurent de nouveaux ennemis à combattre. Le sultan d'Iconium, qui avait fait les mêmes promesses que l'empereur de Constantinople, ne se montra pas plus fidèle à sa parole. Les Allemands étant parvenus aux rives du Méandre, près de Laodicée, ils trouvèrent les Turcs rangés en bataille sur les hauteurs, et prêts à les surprendre dans les défilés: ceux-ci furent punis de la trahison de

leur maître et taillés en pièces; les débris de leur 1188-1192
armée couvrirent les passages qu'ils étaient chargés de défendre.

Les croisés, toujours persuadés que le ciel protégeait leurs armes, attribuèrent cette victoire à des miracles. Plusieurs chevaliers attestèrent par serment, sur l'Évangile, qu'ils avaient vu S. George et S. Victor (1) vêtus de blanc, armés d'une lance, et combattant à la tête des soldats chrétiens; mais les puissances célestes, qui avaient ainsi fait triompher les Allemands des armes de leurs ennemis, ne détruisaient point les obstacles qui arrêtaient leur marche victorieuse. Les croisés manquaient de vivres dans un pays ravagé à la fois par les vainqueurs et les vaincus. La neige, la pluie et les rigueurs de l'hiver rendaient leur marche pénible au milieu d'un pays montueux et coupé de plusieurs torrents débordés; la disette, les maladies firent périr un grand nombre de soldats. Pour remédier aux maux qui menaçaient son armée d'une ruine entière, Frédéric fut obligé d'attaquer Iconium. C'est dans cette capitale qu'il devait trouver la paix et les vivres dont il avait besoin. Au premier signal, les remparts sont

(1) Le moine Pant., qui était croisé lui-même, et Crusius attestent ce miracle.

1188-1192 escaladés; Iconium est pris d'assaut et livré au pillage; le sultan battu remplit enfin ses promesses, et cette dernière victoire fit renaître l'abondance dans l'armée des chrétiens.

Dès-lors l'armée des Allemands répandit partout l'épouvante. Les Arméniens sollicitèrent leur alliance; les tribus indépendantes des Turcomans éprouvèrent plusieurs fois leur courage. Dans leur marche triomphante ils faisaient admirer leur discipline, et les émirs, chargés d'annoncer leur arrivée à Saladin, vantaient leur indomptable valeur dans les combats, leur patience héroïque dans les travaux et les fatigues de la guerre.

Le chef de cette formidable armée avait vaincu plusieurs peuples, dicté des lois à deux empires, sans avoir rien fait encore pour le but de son voyage. Après avoir traversé le mont Taurus, auprès de Larenda, il s'était remis en marche pour la Syrie, au commencement du printemps, et côtoyait la rivière de Sélef (1).

(1) La plupart des historiens font périr Frédéric dans le fleuve Cydnus, où se baigna Alexandre; on a confondu le Cydnus avec le Sélef, cité par les auteurs du temps. Le Cydnus, qui se nomme aujourd'hui *Kara-sou*, c'est-à-dire *eau noire*, vient de l'Antitaurus, dans la petite Arménie, près de l'ancienne *Diannée*; il entre dans la Cilicie, passe par la

Attiré par la fraîcheur et la limpidité des eaux, 1188-1191
il voulut s'y baigner; mais saisi tout-à-coup d'un froid mortel, il en fut retiré sans vie, et mourut en bénissant les volontés de Dieu, qui ne lui permettait pas de voir la terre qu'il allait défendre. Sa mort fut plus funeste à son armée que la perte d'une grande bataille; tous les Allemands pleurèrent un chef qui les avait fait vaincre tant de fois, et dont le nom seul était l'effroi des Sarrazins. Les ossements de ce monarque infortuné furent recueillis pour être enterrés dans cette Jérusalem qu'il avait juré

ville de Tarse, et se jette dans la mer, à deux lieues de cette ville. Le Sélef, petite rivière, prend sa source dans les montagnes d'Isaurie, et va baigner les murs de Séleucie: les habitants du pays appellent communément cette rivière *l'eau de Selefké*. D'après les historiens d'Arménie, ce fut dans cette rivière que se noya Frédéric Barberousse. S. Narsès de Lampron, chargé par les Arméniens d'aller complimenter l'empereur d'Allemagne, raconte que ce prince voulut se baigner dans la rivière de Sélef; les flots qui étaient rapides l'entraînèrent; affaibli par l'âge, il ne put résister à la force du courant, et fut noyé. (Ces renseignements précieux et authentiques nous sont donnés par M. Cahahan de Cerbied, professeur arménien.) L'historien arabe Omad raconte que Frédéric Barberousse se noya en voulant traverser le fleuve à cheval; la force de l'eau l'entraîna vers un arbre, contre lequel il frappa de sa tête. On le tira de l'eau, ajoute Omad, et son ame était prête à le quitter; l'ange de la mort s'empara de l'empereur et le conduisit à l'enfer.

1188-1192 de délivrer, et dans laquelle il ne put pas même obtenir un tombeau. Guillaume, qui était venu prêcher la croisade en Europe, ensevelit dans la ville de Tyr les restes de Frédéric, et prononça l'oraison funèbre du plus puissant monarque des chrétiens.

Après la mort de Frédéric, la douleur abattit le courage de ses soldats; les uns désertèrent les drapeaux de la croisade, les autres poursuivirent tristement leur marche sous les ordres de Frédéric, duc de Souabe, qui leur rappelait les vertus de son père, mais qui ne put les conduire à la victoire. Les batailles qu'ils eurent encore à soutenir avec les Sarrazins, la disette, la fatigue, les maladies réduisirent l'armée des Allemands à six ou sept cents chevaux et à cinq mille fantassins. Ces malheureux débris d'une armée formidable traversèrent la Syrie; le bruit de leurs malheurs les avait devancés : leur arrivée dut inspirer plus d'effroi que de confiance aux chrétiens qui faisaient alors le siége de Ptolémaïs.

HISTOIRE

DES CROISADES.

TROISIÈME CROISADE.

LIVRE VIII.

PENDANT qu'on prêchait la croisade en 1188-1192
Europe, Saladin poursuivait le cours de ses victoires dans la Palestine. La bataille de Tibériade et la prise de Jérusalem avaient répandu une si grande terreur, que les habitants de la Terre-Sainte étaient persuadés qu'on ne pouvait résister à l'armée des Sarrazins. Au milieu de la consternation générale, une seule ville, celle de Tyr, arrêta toutes les forces réunies du nouveau vainqueur de l'Orient. Saladin avait rassemblé deux fois ses flottes et ses armées pour attaquer cette place, dont il désirait ardemment la conquête. Mais tous les

1188-1192 habitants avaient juré de mourir plutôt que de se rendre aux musulmans ; cette généreuse détermination était l'ouvrage de Conrad, qui venait d'arriver dans la place, et que le ciel semblait avoir envoyé pour la sauver.

Conrad, fils du marquis de Monferrat, portait un nom célèbre dans l'Occident, et le bruit de ses exploits l'avait précédé en Asie. Dès sa plus tendre jeunesse, il se distingua dans la guerre du St.-Siége contre l'empereur d'Allemagne. La passion de la gloire et le besoin de chercher des aventures l'amenèrent ensuite à Constantinople, où il dissipa une sédition qui menaçait le trône impérial, et tua sur le champ de bataille le chef des rebelles. La sœur d'Isaac l'Ange et le titre de César furent le prix de son courage et de ses services ; mais son caractère inquiet ne lui permit pas de jouir long-temps de sa fortune. Au milieu de ses paisibles grandeurs, éveillé tout à coup par le bruit de la guerre sainte, il se déroba à la tendresse d'une épouse, à la reconnaissance d'un empereur pour voler dans la Palestine. Conrad arriva sur les côtes de Phénicie quelques jours après la bataille de Tibériade. Avant son arrivée, la ville de Tyr avait nommé des députés pour demander une capitulation à Saladin ; sa présence

ranima les courages, tout changea de face. Il se fit donner le commandement de la ville, aggrandit les fossés, répara les fortifications; les habitants de Tyr, attaqués par terre et par mer, devenus tout à coup d'invincibles guerriers, apprirent sous ses ordres à combattre les armées et les flottes des Sarrazins. 1188-1192

Le vieux marquis de Montferrat, père de Conrad, qui pour visiter la Terre-Sainte avait quitté ses paisibles états, s'était trouvé à la bataille de Tibériade. Fait prisonnier par les musulmans, il attendait dans les prisons de Damas que ses enfants pussent le délivrer ou racheter sa liberté.

Saladin le fit venir dans son armée, et promit au brave Conrad de lui rendre son père, et de lui donner de riches possessions en Syrie s'il lui ouvrait les portes de Tyr. Il le menaça en même temps de faire placer le vieux marquis de Montferrat devant les rangs des Sarrazins, et de l'exposer aux traits des assiégés. Conrad répondit avec fierté qu'il méprisait les présents des infidèles; que la vie de son père lui était moins chère que la cause des chrétiens. Il ajouta que rien n'arrêterait ses coups, et que si les Sarrasins étaient assez barbares pour faire mourir un vieillard qui s'était rendu sur sa pa-

1188-1192 role, il se ferait gloire de descendre d'un martyr. Après cette réponse, les soldats de Saladin recommencèrent leurs attaques, et les Tyriens se défendirent avec fureur. Les hospitaliers, les templiers, les plus braves guerriers qui restaient encore dans la Palestine étaient accourus dans les murs de Tyr pour partager l'honneur d'une si belle défense. Parmi les Francs qui se distinguaient par leur valeur, on remarquait surtout un gentilhomme espagnol, connu dans l'histoire sous le nom de *Chevalier aux armes vertes*. Lui seul, disent les vieilles chroniques, il repoussait et dispersait des bataillons ennemis; il se battit plusieurs fois en combat singulier, terrassa les plus intrépides des musulmans, et fit admirer de Saladin sa bravoure et ses faits d'armes.

La ville n'avait point de citoyen qui ne sût combattre ; les enfants mêmes étaient autant de soldats ; les femmes animaient les guerriers par leur présence et leurs discours. Sur les flots, au pied des remparts, il se livrait sans cesse de nouveaux combats. Partout les Sarrazins retrouvaient les héros chrétiens qui les avaient fait trembler tant de fois.

Saladin désespéra de prendre la ville de Tyr, et résolut de lever le siége commencé, pour atta-

quer la place de Tripoli. Il ne fut pas plus heureux 1188-1192
dans cette nouvelle expédition. Guillaume, roi de Sicile, instruit des malheurs de la Palestine, avait envoyé des secours aux chrétiens. L'amiral Margarit, que ses talents et ses victoires avaient fait surnommer *le Roi de la mer et le nouveau Neptune*, arriva sur les côtes de Syrie avec soixante galères, trois cents cavaliers et cinq cents fantassins. Les guerriers siciliens volèrent à la défense de Tripoli, et, commandés par le *Chevalier aux armes vertes*, qui s'était distingué au siége de Tyr, forcèrent Saladin d'abandonner son entreprise.

La ville et le comté de Tripoli, depuis la mort de Raymond, appartenaient à Bohémond, prince d'Antioche. Saladin, plein de colère et de dépit, porta les ravages de la guerre sur les bords de l'Oronte, et força Bohémond d'acheter une trève de huit mois. Les musulmans s'emparèrent ensuite de Tortose et de quelques châteaux bâtis sur les hauteurs du Liban. La forteresse de Carac, d'où était sortie cette guerre si funeste aux chrétiens, se défendait depuis un an contre une armée musulmane. Les assiégés, privés de tous les secours, en proie à toutes sortes de maux et de privations, avaient porté jusqu'à l'héroïsme la résignation et la bra-

1188-1192 voure. *Devant qu'ils se rendissent*, dit le continuateur de Guillaume de Tyr, *ils vensdirent los fames et los enfans as Sarrasins, et ne demora beste ne chose nule à Chastel qu'ils ne pussent mangier.* Ils furent enfin obligés de se rendre à Saladin; le sultan leur accorda la vie et la liberté, et leur fit rendre les femmes et les enfants qu'un héroïsme barbare avait condamnés à l'esclavage.

Au milieu de ses conquêtes, Saladin retenait toujours Gui de Lusignan dans les fers. Maître de Carac et de la plus grande partie de la Palestine, il rendit enfin la liberté au malheureux roi de Jérusalem, après lui avoir fait jurer sur l'Évangile de renoncer à son royaume et de retourner en Europe. Cette promesse, arrachée par la violence, ne pouvait être regardée comme une loi dans une guerre où le fanatisme faisait mépriser de part et d'autre la foi du serment. Saladin lui-même ne pensait pas que le roi de Jérusalem tiendrait sa parole; et s'il consentit à le renvoyer, ce fut sans doute dans la crainte qu'on ne choisît un prince plus habile, et dans l'espoir que sa présence jetterait la discorde parmi les chrétiens.

A peine sorti de sa captivité, Gui de Lusignan fit annuller par les évêques le serment

PLAN DE PTOLE

au temps des Croisad

RENVOIS

A. *Port intérieur.*
B. *Jettée pour couvrir le Port.*
C. *Tour des Mouches.*
D. *Tour du Patriarche.*
E. *Tour du Pont.*
F. *Tour saint Nicolas.*
G. *Tour Maudite.*
H. *Tour des Anglais.*
J. *Garde des Vénitiens.*
K. *G. des Chevaliers de St Jean.*
L. *Garde des Templiers.*

enceinte actuelle

C.M.P. del.

qu'il avait fait, et chercha l'occasion de relever 1188-1192
un trône où la fortune l'avait un moment fait asseoir. Il se présenta en vain devant la ville de Tyr, qui s'était donnée à Conrad, et ne voulait pas reconnaître pour roi un prince qui n'avait pas su défendre ses états. Le roi de Jérusalem erra long-temps dans son propre royaume, accompagné de quelques serviteurs fidèles, et résolut enfin de tenter quelque entreprise qui pût fixer sur lui les regards, et réunir sous ses drapeaux les guerriers accourus de toutes les parties de l'Europe pour délivrer la Terre-Sainte.

Gui de Lusignan alla mettre le siége devant Ptolémaïs, qui s'était rendu à Saladin quelques jours après la bataille de Tibériade. Cette ville, que les historiens appellent tour à tour *Acca*, *Accon*, *Acre*, était bâtie à l'occident d'une vaste plaine. La Méditerranée baignait ses murailles; elle appelait, par la commodité de son port, les navigateurs de l'Europe et de l'Asie, et méritait de régner sur les mers comme la ville de Tyr, qui s'élevait dans son voisinage. Des fossés profonds entouraient ses murailles du côté de la terre; on avait bâti de distance en distance des tours formidables, parmi lesquelles on remarquait la *Tour maudite*,

1188-1192 qui dominait sur la ville et sur la plaine. Une digue, construite de pierre, fermait le port vers le midi et se terminait par une forteresse, bâtie sur une roche isolée au milieu des flots.

La plaine de Ptolémaïs est bornée au nord par le mont Saron, que les Latins appelaient *Scala Tyrorum*, les échelles des Tyriens; à l'orient par les montagnes de la Galilée, au midi par le mont Carmel, qui s'avance dans la mer. La plaine est coupée vers la ville par deux collines, le *Turon*, ou la montagne du Priant, et le *Mahameria*, ou la colline du Prophète. Plusieurs rivières ou torrents descendent de la montagne de Saron ou des montagnes de la Galilée, et vont se jeter dans la mer à quelque distance de Ptolémaïs. Le plus considérable de ces torrents est le Belus, qui a son embouchure au sud de la ville. Dans la saison des pluies il inonde ses rivages et forme autour de lui des marais couverts de joncs et de roseaux. Les autres torrents, dont le lit n'offre en été qu'une aride poussière, s'enflent en hiver comme le Belus. Pendant quelques mois de l'année une grande partie de la plaine de Ptolémaïs est cachée sous les flots; et lorsque l'été vient dessécher les campagnes longtemps submergées, les exhalaisons corrompent

l'air et répandent partout le germe des maladies épidémiques. 1188-1192

Cependant les plaines de Ptolémaïs étaient fertiles et riantes; des bosquets, des jardins couvraient les campagnes voisines de la ville; quelques villages s'élevaient sur le penchant des montagnes; des maisons de plaisance étaient bâties sur les collines. Les traditions religieuses et profanes avaient donné des noms à plusieurs sites du voisinage : un tertre élevé rappelait aux voyageurs le tombeau de Memnon, et l'on montrait sur le Carmel la retraite d'Élie et de Pythagore. Tels étaient les lieux qui allaient être bientôt le théâtre d'une guerre sanglante, et devaient voir combattre ensemble les armées de l'Europe et de l'Asie.

Gui de Lusignan n'avait que neuf mille hommes lorsqu'il vint assiéger Ptolémaïs; mais tout l'Occident s'ébranlait pour voler à la défense de la Terre-Sainte. L'armée des chrétiens devint bientôt assez nombreuse pour donner de vives alarmes aux Sarrazins. Des guerriers français, anglais et flamands avaient devancé Philippe et Richard, conduits par Jacques d'Avesnes, l'un des plus grands capitaines de son temps, et l'évêque de Beauvais, frère du comte de Dreux. Les Génois, les Vénitiens, les Pi-

1188-1192 sans, la plupart des croisés partis des provinces d'Italie, étaient arrivés en Palestine, sous les ordres des archevêques de Pise et de Ravenne. Les cris d'alarme des chrétiens d'Orient avaient retenti jusque dans le nord de l'Europe, où la jeunesse guerrière s'était armée pour combattre les infidèles. Toutes les nations de l'Occident avaient fourni des défenseurs au royaume de Jérusalem, et quatre-vingt mille croisés attaquaient les remparts de Ptolémaïs, lorsque les puissants monarques qui s'étaient mis à la tête de la croisade s'occupaient encore des préparatifs de leur départ.

Saladin qui avait d'abord méprisé les chrétiens, réunit alors toutes ses forces pour les combattre. Après avoir rassemblé son armée à Damas, il traversa l'Anti-Liban et les montagnes de la Galilée, et vint camper dans le voisinage de Ptolémaïs. Il fit placer ses tentes et ses pavillons aux extrémités de la plaine, sur les montagnes de *Caisan*, d'où il pouvait découvrir tous les rivages de la mer. D'un côté son armée s'étendait depuis la rivière de Bélus, et de l'autre jusqu'à *Mahumeria*, ou *la colline de la mosquée*. Le sultan fit occuper tous les postes élevés, et tous les passages par

lesquels les chrétiens pouvaient sortir du lieu 1188-1192
où ils étaient campés. Ainsi les assiégeants se trouvèrent assiégés, et l'armée qui entourait la ville, vit partout flotter autour d'elle les drapeaux de l'armée musulmane.

Les chrétiens firent des retranchements, creusèrent de larges fossés (1), élevèrent des tours de distance en distance autour de leur camp, pour repousser les attaques de Saladin et de la garnison de Ptolémaïs. A peine l'armée des Musulmans eut-elle déployé ses tentes, qu'elle se présenta en ordre de bataille devant les retranchements des croisés, et leur livra pusieurs combats où la victoire resta indécise. Dans un de ces combats, le sultan penétra jusque dans la ville; après avoir reconnu du haut des tours la position des croisés, il sortit avec la garnison, les surprit et les repoussa dans leur camp. Saladin en en-

(1) La chronique intitulée: *Historia Hierosolymitana*, raconte ce qui s'est passé dans le royaume de Jérusalem depuis 1177, jusqu'au siége de Ptolémaïs inclusivement. La chronique de la Terre-Sainte, les deux continuateurs de Guillaume de Tyr, Florent, évêque de Ptolémaïs, donnent quelques détails sur ce siége, mais beaucoup moins que les historiens arabes que nous citerons souvent dans notre récit.

1188-1192 trant dans Ptolémaïs, avait ranimé par sa présence le courage des habitants et des défenseurs de la place ; il ordonna les mesures nécessaires pour l'approvisionnement de Ptolémaïs ; il y laissa l'élite de ses guerriers, et leur donna pour chefs les plus intrépides de ses émirs, Melchou, le fidèle compagnon de ses victoires, et Karacoush (1), dont il avait plusieurs fois éprouvé la capacité et la bravoure dans la conquête d'Égypte. Saladin revint ensuite dans son camp, prêt à combattre de nouveau l'armée des croisés.

Les chemins de la Galilée étaient couverts de soldats musulmans qui arrivaient de Damas. Saladin attendait une flotte d'Égypte, qui devait le rendre maître de la mer ; il espérait bientôt triompher des chrétiens, et délivrer la ville de Ptolémaïs. Peu de jours après la victoire qu'il venait de remporter sur les croisés, on aperçut en mer une grande quantité de voiles qui s'avançaient vers le rivage. Les deux armées furent remplies d'espérance et de joie ;

(1) Karacoush était le premier ministre de Saladin, en Egypte; c'est lui qui a fait creuser le puits de Joseph, qui a fait bâtir la citadelle, et commencé l'enceinte du Caire. Karacoush était petit et bossu. Son nom est donné aujourd'hui en Egypte à une espèce de polichinelle qui amuse le peuple dans les rues, et dans la bouche duquel on met des obscénités.

les musulmans croyaient voir arriver une flotte, sortie des ports de Damiette et d'Alexandrie ; les croisés croyaient apercevoir une flotte chrétienne qui venait à leur secours. Bientôt l'étendard de la croix arboré sur les mâts des vaisseaux, redouble la joie des chrétiens, et porte l'effroi parmi les musulmans. Deux flottes, parties des ports de l'occident, entrèrent dans la rade de Ptolémaïs. La première portait des croisés allemands, commandés par le duc de Gueldre et le landgrave de Thuringe ; la seconde, des guerriers de la Frise et du Danemark, qui avaient déjà combattu les Sarrazins en Espagne, et venaient défendre le royaume de Jérusalem. Conrad, marquis de Tyr, ne voulut point rester oisif dans cette guerre, il arma des vaisseaux, leva des troupes, et réunit ses forces à celles de l'armée chrétienne.

1188-1192

L'arrivée des nouveaux renforts ranima l'ardeur des croisés. Les chevaliers chrétiens, selon les expressions d'un historien arabe (1),

(1) Les historiens arabes Chehabeddin, l'auteur des *Roudatains* ou les *Deux Jardins*, Omad d'Ispahan et Bohaddin, donnent beaucoup plus de détails sur le siége de Ptolémaïs que

1188-1192 couverts de leurs longues cuirasses de fer, ressemblaient de loin à des serpents qui couvraient la plaine; lorsqu'ils volaient aux armes, ils ressemblaient à des oiseaux de proie, et dans la mêlée, à des lions indomptables. Dans un conseil, plusieurs émirs avaient proposé à Saladin de se retirer devant un ennemi aussi nombreux, disaient-ils, que les sables de la mer, plus violent que la tempête, plus impétueux que les torrents.

Les chrétiens, encouragés par les renforts qu'ils recevaient chaque jour, résolurent d'attaquer Saladin, et de le repousser jusqu'au-delà des montagnes. Ils sortirent de leurs retranchements et lui présentèrent la bataille. Leur armée s'étendait depuis l'embouchure du Bélus jusqu'à la colline de Turon. Les croisés, pleins de zèle et d'ardeur, avaient à leur tête d'illustres capitaines, parmi lesquels se faisaient remarquer le grand-maître des templiers, le marquis de Tyr, les comtes de Blois, de Bar, de Clermont, de Brioude, Gui et Gaucher de Châtillon. Le clergé lui-

---

les historiens latins. Ces trois historiens musulmans accompagnaient Saladin dans toutes ses expéditions.

même avait pris les armes; les archevêques 1188-1192
de Ravenne, de Pise, de Cantorbéry, de Besançon, de Nazareth, de Montréal, les évêques de Beauvais, de Salisbury, de Cambrai, de Ptolémaïs, de Béthléem, s'étaient revêtus du casque et de la cuirasse, et conduisaient les guerriers au combat. L'armée chrétienne présentait un aspect si redoutable, et paraissait si pleine de confiance, qu'un chevalier chrétien s'écria dans son enthousiasme: *que Dieu reste neutre et la victoire est à nous.*

Le roi de Jérusalem qui faisait porter devant lui le livre des évangiles, enveloppé d'une étoffe de soie, et soutenu par quatre chevaliers, commandait l'aile droite de l'armée chrétienne; il avait sous ses ordres les français et les hospitaliers; ses lignes s'étendaient jusqu'au Bélus. Les Vénitiens et les Lombards, avec les Tyriens, formaient l'aîle gauche qui s'appuyait à la mer, et marchaient sous les drapeaux de Conrad. Le centre de l'armée était occupé par les Allemands, les Pisans et les Anglais, que commandait le landgrave de Thuringe. Le grand-maître du Temple avec ses chevaliers, le duc de Gueldre avec ses soldats formaient le corps de réserve, et devaient se

1188-1192 porter partout où les appellerait le danger; la garde du camp avait été confiée à Gérard d'Avesnes et à Geoffroi de Lusignan.

Lorsque l'armée chrétienne eut déployé son ordre de bataille dans la plaine, les Sarrazins sortirent de leurs retranchements et se préparèrent à soutenir le choc des croisés. Saladin se plaça au centre de son armée avec ses mameloucs; son neveu Teki-eddin Omar, un de ses plus habiles lieutenants, commandait l'aile droite qui s'étendait jusqu'à la mer au nord-est de Ptolémaïs; les princes de Mossoul, de Sandjar commandaient l'aile gauche, appuyée sur la rivière du Bélus. Par cette disposition, Saladin enfermait les chrétiens entre le fleuve Bélus et la mer, et ne leur laissait aucun moyen de retraite si la fortune venait à favoriser ses armes.

Les archers et la gendarmerie des chrétiens commencèrent le combat. Dès le premier choc, ils enfoncèrent l'aile droite des musulmans, commandée par le neveu de Saladin. La cavalerie et l'infanterie du marquis de Tyr s'avancent sur le champ de bataille et renversent partout les Sarrazins. En poursuivant l'ennemi qui fuyait en désordre, les chrétiens montent sur la colline de la mosquée, et

plantent leurs étendards dans le camp des infidèles. Le comte de Bar pénètre jusque dans la tente du sultan, qui est livrée au pillage. Un historien arabe (1) qui suivait l'armée de Saladin, raconte lui-même, qu'en voyant la déroute des musulmans, il prit la fuite et ne s'arrêta qu'à Tibériade. La terreur était si grande, que plusieurs Sarrazins s'enfuirent jusqu'à Damas. Saladin (2) resta presque seul sur le champ de bataille et courut les plus grands dangers. 1188-1192

Suivi de quelques-uns de ses fidèles mame-

(1) « Ce jour j'étais avec des hommes dévots, et j'étais » debout avec eux sur la colline, regardant le combat et at- » tendant ce qui arriverait à l'ennemi. Nous ne pensâmes nul- » lement que le combat parviendrait jusqu'à nous ; mais lors- » que les ennemis y furent mêlés avec nous, nous montâmes » sur nos mules, sans aucun appareil guerrier, et nous nous » enfuîmes, voyant que toute l'armée avait tourné le dos. Nous » parvînmes à Tibériade avec d'autres qui avaient pris le » même chemin. Chacun de nous avait oublié le manger et le » boire ; d'autres fuyards parvinrent jusqu'à Damas sans s'ar- » rêter en chemin, toujours poursuivis par la peur. » Chéhabeddin.

(2) L'auteur des *Roudataïns* dit, que mille cavaliers musulmans furent les seuls qui tinrent et rétablirent le combat. Saladin, ajoute le même auteur, resta seul sur le champ de bataille et les anges le défendirent.

1188 1192 loucs, il s'efforce de rallier les musulmans, et parvient à relever leur courage ; bientôt il les ramène au combat, et fond sur les croisés, qu'il surprend au milieu du désordre de la victoire. Les cavaliers musulmans ébranlent à leur tour et dispersent la cavalerie des Francs ; les différents corps de l'armée chrétienne se trouvent bientôt séparés les uns des autres ; les chrétiens cherchent en vain à se rallier dans leur fuite. Alors le grand-maître des Templiers, avec le corps de réserve, s'avance pour soutenir les troupes qui fuyaient ; mais il rencontre la cavalerie musulmane qui écrase, renverse tout ce qui s'offre sur son passage. Le corps de réserve est enfoncé au premier choc ; il revient plusieurs fois à la charge sans pouvoir résister à l'impétuosité des cavaliers Sarrazins. De toutes parts la victoire échappait aux croisés ; la terreur se répand dans toute l'armée chrétienne; partout règnent le désordre et la confusion. Tandis que l'aile gauche est mise en fuite, et que le corps de réserve fait de vains efforts pour arrêter les musulmans, l'aile droite et le centre sont attaqués, non-seulement par les princes d'Alep, de Mossoul, de Sandjar, par Teki-eddin Omar, mais par la garnison de Ptolémaïs, qui sort de la ville en ordre de bataille.

Les Sarrazins faisaient partout un horrible carnage ; les chrétiens étaient partout enfoncés et mis en fuite ; leur armée allait périr toute entière si leur camp tombait au pouvoir des musulmans. Les vainqueurs vinrent attaquer les retranchements des croisés; mais la hauteur des murailles, la profondeur des fossés, la bravoure de Geoffroi de Lusignan et de Jacques d'Avesnes arrêtèrent la cavalerie musulmane et sauvèrent le dernier asyle de l'armée chrétienne. 1188-1192

Pendant la bataille Saladin était partout à la fois ; après avoir rétabli le combat à l'aile droite de son armée, il revenait au centre, et de-là passait à la gauche. Dix fois il traversa les lignes des chrétiens, et dirigea lui-même toutes les attaques de sa cavalerie. La bataille avait duré toute la journée ; vers le soir il s'engagea encore plusieurs combats autour du camp des chrétiens ; la nuit seule rendit le repos aux deux armées. Comme les musulmans et les chrétiens avaient été tour à tour vainqueurs et vaincus, la perte fut égale de part et d'autre. Les croisés eurent à déplorer la mort de plusieurs de leurs chefs ; le grand-maître des Templiers, couvert de blessures, fut fait prisonnier sur le champ de bataille et conduit dans le camp des infidèles. Les émirs lui reprochèrent

1188-1192 d'avoir pris les armes contre Saladin, qui avait brisé ses fers après la journée de Tibériade. Il répondit avec fierté et reçut la palme du martyre. André de Brienne avait été renversé de cheval en cherchant à rallier les croisés ; il implora vainement le secours de ses compagnons, que l'effroi rendait sourds à la pitié ; Erard de Brienne, en précipitant sa fuite, foula aux pieds son frère expirant sur le champ de bataille.

Les historiens latins attribuent la défaite des croisés à un accident (1) imprévu, qui jeta le désordre et le trouble (2) parmi les combattants. Un cheval arabe, pris sur les ennemis, s'échappe au milieu de la mêlée ; quelques soldats le poursuivent ; on croit qu'ils prennent la fuite devant les Sarrazins. Tout à coup le bruit se répand que l'armée chrétienne est vaincue et dispersée ; cette nouvelle redouble

(1) Cet accident d'un cheval échappé est rapporté par l'auteur anonyme de l'Histoire de Jérusalem, *Historia Hierosolymitana*.

(2) Les historiens arabes racontent qu'un cheval sortit d'un vaisseau, et fut poursuivi ; il se jeta parmi les musulmans, qui le présentèrent à Saladin, ce qui fut regardé comme un mauvais présage. (Voyez Chehabeddin, historien de Saladin.)

le tumulte et la crainte. Des bataillons entiers, saisis d'une terreur panique, abandonnèrent leurs drapeaux triomphants et cherchèrent leur salut dans une fuite précipitée. 1188-1192

Nous ne rapportons cette circonstance singulière, que pour faire connaître l'esprit des chroniques contemporaines. On expliquerait mieux le sort de la bataille, en disant que les soldats chrétiens abandonnèrent le combat pour courir au pillage; que la plupart des chefs, moins habiles que braves, ne surent ni prévoir ni réparer les revers qui menaçaient une armée indisciplinée.

Dans la plaine de Ptolémaïs foulée par deux cent mille guerriers, le lendemain on ne vit plus, pour nous servir d'une image orientale, que des oiseaux de proie et des loups attirés par l'odeur du carnage et de la mort. Les chrétiens n'osaient plus sortir de leurs retranchements; la victoire elle-même ne put rassurer Saladin, qui avait vu fuir toute son armée. Le plus affreux désordre régnait dans le camp des Sarrazins; les esclaves l'avaient pillé au commencement de la bataille, et s'étaient enfuis, emportant le butin qui avait échappé aux croisés. Les soldats et les émirs avaient perdu leurs bagages; les uns poursuivaient les esclaves fu-

1188-1192 gitifs, les autres adressaient leurs plaintes à Saladin. Au milieu de la confusion et du tumulte le sultan ne put poursuivre l'avantage qu'il venait de remporter sur les chrétiens; l'hiver approchait; les musulmans manquaient de vivres. Saladin abandonna la plaine et se retira sur la montagne de Karouba.

Les chrétiens, qui restaient maîtres de la plaine, étendirent leurs lignes sur toute la chaîne des collines qui entourent la ville de Ptolémais; le marquis de Montferrat avec ses troupes, les Vénitiens, les Pisans et les croisés, commandés par l'archevêque de Ravenne et l'évêque de Pise, campaient vers le nord, et s'étendaient depuis la mer jusqu'à la route de Damas. Près du camp de Conrad les hospitaliers avaient déployé leurs tentes dans un vallon qui leur appartenait avant la prise de Ptolémaïs par les Sarrazins. Les Génois occupaient la colline que les historiens contemporains appellent le mont *Musard*. Les Français et les Anglais qui voyaient devant eux la tour maudite étaient placés au centre sous les ordres des comtes de Dreux, de Blois, de Clermont, des archevêques de Besançon, de Cantorbéry. Près du camp des Français flottaient les étendards des Flamands que commandaient l'évêque de Cambrai et Raymond II, vicomte de Turenne.

Gui de Lusignan campait avec ses soldats 1188-1192
et ses chevaliers sur la colline de Turon; cette partie du camp servait comme de citadelle et de quartier-général à toute l'armée. Le roi de Jérusalem avait auprès de lui la reine Sibylle, ses deux frères Geoffroi et Aimar de Lusignan, Honfroi de Thoron, l'époux de la seconde fille d'Amaury, le patriarche Héraclius et le clergé de la ville sainte. Le vicomte de Chatellerault, qui avait la même patrie que Gui de Lusignan, s'était rangé sous les étendards du roi de la Palestine. Les chevaliers du Temple et la troupe de Jacques d'Avesne avaient placé leurs quartiers entre la colline de Turon et le Belus, et gardaient le chemin qui conduit de Ptolémaïs à Jérusalem. Au midi de Belus on voyait les tentes des Allemands, des Danois et des Frisons; ces guerriers du Nord, commandés par le landgrave de Thuringe et le duc de Gueldre, bordaient la rade de Ptolémaïs, et protégeaient le débarquement des chrétiens qui arrivaient d'Europe par la mer.

Telle était la disposition de l'armée chrétienne devant Ptolémaïs, et l'ordre qui fut conservé pendant tout le siége. Les chrétiens creusèrent des fossés au penchant des collines dont ils oc-

1188-1192 cupaient les hauteurs; ils élevèrent autour de leurs quartiers de hautes murailles, et leur camp fut tellement fermé, dit un historien arabe, que les oiseaux pouvaient à peine y pénétrer. Tous les torrents qui tombaient des montagnes voisines avaient franchi leurs rivages et couvraient la plaine de leurs eaux. Les croisés n'avaient plus à craindre d'être surpris par l'armée de Saladin, et poursuivaient sans relâche le siége de Ptolémaïs. Leurs machines battaient jour et nuit les remparts de la ville; chaque jour ils renouvelaient leurs attaques; la garnison, qui leur opposait une résistance opiniâtre, ne pouvait se défendre longtemps sans le secours de l'armée musulmane. Chaque jour des pigeons qui portaient des billets sous leurs ailes, des plongeurs qui se jetaient à la mer venaient avertir Saladin des dangers de Ptolémaïs.

Aux approches du printemps, plusieurs princes musulmans de la Mésopotamie et de la Syrie vinrent se ranger avec leurs troupes sous les étendards du sultan. Alors Saladin quitta la montagne de Karouba, et son armée descendant vers la plaine de Ptolémaïs, défila à la vue des chrétiens, les enseignes déployées, au bruit des timballes et des trompettes; les croisés eurent bientôt des

combats à soutenir. Les fossés qu'ils avaient 1188-1192
creusés, pour employer les expressions d'un historien musulman, devinrent leurs propres sépulcres, et furent souvent remplis de leurs cadavres. L'espoir qu'ils avaient de s'emparer de la ville s'évanouit à l'aspect d'un ennemi formidable ; ils avaient construit pendant l'hiver trois tours roulantes semblables à celles que montait Godefroi de Bouillon à la prise de Jérusalem. Ces trois tours s'élevaient au-dessus des murailles de Ptolémaïs, et menaçaient de renverser la ville. Tandis que les croisés s'occupaient de repousser les attaques de Saladin, des flèches enflammées, des pots remplis de naphte étaient lancés sur leurs machines abandonnées au pied des remparts. Tout à coup ils voient la flamme s'élever dans les airs, leurs tours de bois atteintes par un feu qu'on ne pouvait éteindre venaient d'être consumées et réduites en cendres comme si elles eussent été frappées par la foudre du ciel. A la vue de cet incendie la consternation des chrétiens fut si grande que le landgrave de Thuringe crut que Dieu ne protégeait plus la cause des chrétiens, et quitta le siége de Ptolémaïs pour retourner en Europe.

Saladin attaquait sans cesse les croisés, et

1188-1192 ne leur laissait point de repos. Toutes les fois qu'on livrait un assaut à la ville, le bruit des timballes et des tambours retentissait sur les remparts pour avertir les troupes musulmanes, qui volaient aux armes, et venaient menacer le camp des chrétiens.

La rade de Ptolémaïs était souvent couverte de vaisseaux venus d'Europe et de vaisseaux musulmans sortis des ports de l'Égypte et de la Syrie. Les uns apportaient des secours à la ville de Ptolémaïs, les autres à l'armée chrétienne. De loin on voyait flotter dans les airs et se mêler ensemble les mâts surmontés de l'étendard de la croix, et les mâts qui portaient les drapeaux de Mahomet. Plusieurs fois les Francs et les Sarrazins furent témoins des combats que leurs flottes chargées d'armes et de vivres se livraient près du rivage; la victoire ou la défaite apportait tour à tour l'abondance ou la famine dans la ville ou dans le camp des chrétiens. A la vue d'un combat naval les guerriers de la croix et ceux de Saladin frappaient sur leurs boucliers, annonçaient par leurs cris leur espérance ou leurs alarmes; quelquefois même les deux armées s'ébranlaient, s'attaquaient dans la plaine pour assurer la victoire ou venger la défaite de ceux qui combattaient sur les flots.

Dans les combats qui se livraient tantôt 1188-1192
sur les rives du Bélus, tantôt au pied des collines, ou sous les murs de Ptolémaïs, les Sarrazins tendaient souvent des embûches aux chrétiens, et ne dédaignaient point d'employer tous les stratagêmes de la guerre. Les croisés, au contraire, n'avaient de confiance qu'en leur valeur et dans leurs armes. Un char sur lequel s'élevait une tour surmontée d'une croix et d'un drapeau blanc leur servait de point de ralliement, et les conduisait au milieu des batailles. Quand l'armée s'ébranlait, l'ardeur du butin leur faisait bientôt abandonner leurs rangs; leurs chefs, presque toujours sans autorité dans le tumulte des combats, devenaient eux-mêmes de simples soldats au milieu de la mêlée, et ne pouvaient opposer à l'ennemi que leur lance ou leur épée. Saladin, plus respecté des siens, commandait une armée disciplinée, et profitait souvent du désordre et de la confusion des chrétiens pour les combattre avec avantage et leur arracher la victoire. Chaque bataille commençait au lever du jour; les chrétiens étaient presque toujours victorieux jusqu'au milieu de la journée; quelquefois ils avaient envahi et pillé le camp des musulmans, et le soir, lorsqu'ils revenaient chargés de dépouilles, leur

1188-1192 camp se trouvait attaqué, envahi par l'armée de Saladin ou par la garnison de Ptolémaïs.

Depuis que le sultan avait quitté la montagne de Karouba, une flotte égyptienne était entrée dans le port de Ptolémaïs. Dans le même temps Saladin avait reçu dans son camp, son frère Malec-Adel, qui lui amenait des troupes levées en Egypte. Ce double renfort avait ranimé le courage des musulmans, mais ceux-ci ne profitèrent pas long-temps de leurs avantages, et l'espoir de vaincre les chrétiens fit bientôt place aux plus vives alarmes. Le bruit se répandit en Orient que l'empereur d'Allemagne avait quitté l'Europe à la tête d'une nombreuse armée et qu'il s'avançait vers la Syrie. Saladin envoya des troupes au-devant d'un si redoutable ennemi; plusieurs princes musulmans quittèrent l'armée du sultan pour aller défendre leurs états, menacés par les croisés qui arrivaient d'Occident. Des ambassadeurs furent envoyés au calife de Bagdad, aux princes de l'Afrique et de l'Asie, aux puissances musulmanes de l'Espagne, pour les engager à réunir leurs efforts contre les ennemis de l'islamisme. Tandis que la terreur s'emparait ainsi des Sarrazins, les croisés conçurent de nouvelles espérances et redoublèrent de zèle pour s'emparer de Ptolémaïs avant l'arrivée des Allemands. Après plusieurs combats, ils résolu-

rent enfin de faire une dernière tentative pour 1188 1192
repousser l'armée musulmane au-delà des montagnes. Sortis de leur camp, ils vinrent présenter la bataille aux Sarrazins. Les historiens arabes comparent leur multitude à celle qui s'assemblera dans la vallée de Josaphat au jour du dernier jugement.

Au premier signal, les deux armées s'approchent, se confondent, et ne présentent qu'une horrible mêlée. Les flèches sifflent dans l'air, les lances se croisent, les coups redoublés des sabres et des épées font retentir les boucliers et les casques de fer. Les chevaliers chrétiens paraissaient animés d'une ardeur invincible; les Templiers et les Hospitaliers portaient partout la mort; les Syriens et les Francs, les fantassins et les cavaliers se disputaient le prix de la valeur et couraient ensemble au-devant des périls. L'armée musulmane ne put résister à leur impétuosité, et dès le premier choc elle se retira en désordre. Les plaines et les collines étaient couvertes de guerriers sarrazins qui fuyaient en jetant leurs armes; la victoire restait aux chrétiens; mais bientôt la soif du butin leur fait abandonner leurs rangs et change la face du combat. Les musulmans ont le temps de se rallier et viennent surprendre les vain-

1188-1192 queurs, qui pillaient la tente et le camp de Saladin. Tout à coup les chrétiens se trouvent environnés de toutes parts; comme ils avaient jeté leurs armes pour se charger de butin, ils ne peuvent se défendre, et sont saisis d'une terreur semblable à celle qui avait fait fuir leurs ennemis. Les musulmans, irrités de leur première défaite, immolent à leur vengeance tous les chrétiens qui s'offrent à leurs coups; ceux des croisés qui s'étaient montrés les plus ardents au pillage, perdent la vie avec les dépouilles dont ils étaient chargés, et sont égorgés sans défense dans les tentes même qu'ils venaient d'envahir.

« Les ennemis de Dieu, (nous nous servons » des expressions de Bohaheddin) osèrent entrer dans le camp des lions de l'islamisme; » mais ils éprouvèrent les effets terribles de la » colère divine. Ils tombèrent sous le fer des » musulmans comme les feuilles tombent en » automne, sous les coups de la tempête. La » terre fut couverte de leurs cadavres amoncelés les uns sur les autres, semblables à des » branches abattues qui remplissent les vallées » et les collines dans une forêt qu'on a coupée. » Un autre historien arabe parle ainsi de cette sanglante bataille. « Les chrétiens tombèrent

» sous le fer des vainqueurs, comme les mé- 1188-1191
» chants tomberont au dernier jour dans la de-
» meure du feu. Neuf rangs de morts couvraient
» le terrein qui s'étend entre la colline et la
» mer, et chaque rang était de mille guer-
» riers. »

Tandis que les chrétiens étaient vaincus et dispersés par l'armée de Saladin, la garnison de Ptolémaïs fit une sortie, pénétra dans leur camp, emmena avec elle un grand nombre de femmes et d'enfants, restés sans défense. Les croisés, que la nuit avait sauvés de la poursuite du vainqueur, rentrèrent dans leur camp en déplorant leur double défaite. La vue de leurs tentes dépouillées, les pertes qu'ils venaient de faire abattirent leur courage; bientôt ils apprirent la mort de Frédéric Barberousse et les désastres éprouvés par l'armée des Allemands. Ces nouvelles affligeantes achevèrent de les plonger dans le désespoir; les chefs ne songeaient plus qu'à retourner en Europe, et pour assurer leur départ, cherchaient à obtenir une paix honteuse de Saladin, lorsqu'une flotte arriva dans la rade de Ptolémaïs et débarqua un grand nombre de Français, d'Anglais, d'Italiens, conduits par Henri, comte de Champagne.

1188-1192 Alors l'espérance fut rendue à l'armée des croisés ; les chrétiens se trouvèrent de nouveau maîtres de la mer, et purent à leur tour faire trembler Saladin, qui croyait n'avoir plus rien à redouter de leurs entreprises. Ils recommencèrent leurs attaques contre la ville; le comte de Champagne, qui avait ramené l'abondance dans l'armée chrétienne, fit construire, à grands frais, des béliers d'une grandeur prodigieuse, et deux énormes tours composées de bois, d'acier, de fer et d'airain, dont la construction lui coûta quinze cents pièces d'or. Tandis que ces machines formidables menaçaient les remparts, les chrétiens montèrent plusieurs fois à l'assaut, et plusieurs fois ils furent sur le point d'arborer le drapeau de la croix sur les murs des infidèles.

Les assiégés repoussèrent toujours les attaques des chrétiens; les musulmans enfermés dans la ville supportaient les horreurs d'un long siége avec une constance héroïque. Les émirs Karacoush et Melchouh relevaient sans cesse le courage des soldats. Vigilants, présents partout, employant tantôt la force, tantôt la ruse, ils ne laissaient échapper aucune occasion de surprendre les chrétiens et de faire échouer toutes leurs entreprises ; les musulmans brû-

lèrent toutes les machines des assiégeants, et 1188-1192
firent plusieurs sorties, dans lesquelles ils repoussèrent les croisés jusque dans leur camp.

La garnison recevait chaque jour des renforts et des secours par la mer; tantôt des barques côtoyaient le rivage et se jetaient dans le port de Ptolémaïs à la faveur des ténèbres; tantôt des vaisseaux partis de Bérite, et montés par des chrétiens apostats, arboraient le pavillon blanc avec une croix rouge, et trompaient ainsi la vigilance des assiégeants. Les croisés, pour empêcher toute communication entre la ville et la mer, résolurent de s'emparer de la tour des Mouches, qui dominait le port de Ptolémaïs. Un vaisseau, sur lequel on avait placé une tour de bois, s'avança vers le fort qu'on voulait attaquer, tandis qu'une barque remplie de matières combustibles, auxquelles on avait mis le feu, fut lancée dans le port pour brûler les vaisseaux musulmans. Tout semblait annoncer le succès de cette tentative hardie; mais le vent qui changea tout à coup, dirigea le bateau embrasé vers la tour de bois des chrétiens, qu'on vit bientôt consumée par les flammes. Le duc d'Autriche qui commandait cette expédition périlleuse, suivi des plus braves de ses guerriers, était monté, l'épée à la

1188-1192 main, dans la tour des infidèles. A la vue de l'incendie qui dévorait le vaisseau sur lequel il était arrivé, il se jeta à la mer, couvert de son sang et de celui des Sarrazins, et revint presque seul sur le rivage.

Pendant que le duc d'Autriche attaquait la tour des Mouches, l'armée chrétienne était sortie de son camp pour livrer un assaut à la ville. Les assiégeants firent, sans succès, des prodiges de valeur, et furent bientôt obligés de venir défendre leurs tentes, livrées aux flammes et au pillage par l'armée de Saladin.

Ce fut au milieu de cette double défaite que Frédéric, duc de Souabe, arriva sous les murs de Ptolémaïs avec cinq mille hommes, reste déplorable d'une nombreuse armée. Lorsqu'on avait appris en Syrie les préparatifs des Allemands, on ne parlait que de leurs forces invincibles, et les chrétiens étaient remplis d'espérance. Lorsqu'on les vit arriver, on ne parla plus que de leurs désastres, et leur présence répandit le deuil et la tristesse dans l'armée chrétienne.

Frédéric voulut signaler son arrivée par un combat livré aux Sarrazins ; les chrétiens, disent les auteurs arabes, sortirent de leur camp, semblables à des fourmis qui courent au bu-

tin, et couvrirent les vallées et les collines. Ils 1188-1192
vinrent attaquer les avant-postes de l'armée musulmane, campés sur les hauteurs d'Aiadhiat, non loin des montagnes de la Galilée. Saladin, qu'une maladie grave empêchait de monter à cheval, se fit porter sur la montagne de Karouba, d'où il pouvait tout découvrir, et donner des ordres pour le combat. Les chrétiens recommencèrent plusieurs fois leurs attaques contre les infidèles, sans pouvoir les ébranler; après avoir combattu toute la journée, ils renoncèrent à l'espoir de triompher, et rentrèrent dans leur camp, où la disette, qui commençait à se faire sentir, ne leur permettait point de réparer leurs forces épuisées.

Chaque chef, au milieu de cette multitude de croisés, était chargé de nourrir la troupe qu'il commandait, et n'avait jamais de vivres pour une semaine. Lorsqu'il arrivait une flotte chrétienne, les croisés étaient dans l'abondance, et lorsqu'il ne leur arrivait point de vaisseaux, ils manquaient des choses les plus nécessaires à la vie; à mesure que l'hiver approchait, et que la mer devenait plus orageuse, la disette se faisait sentir davantage.

Lorsque les croisés faisaient des incursions

1188-1192 sur les terres voisines, pour se procurer des vivres, ils tombaient dans les embuscades des Sarrazins; animés par le désespoir, ils attaquèrent plusieurs fois les infidèles dans leurs retranchements, et furent toujours repoussés. A la fin, la famine exerça les plus grands ravages dans l'armée des chrétiens; une mesure de farine, qui pesait deux cent cinquante livres, se vendait jusqu'à quatre-vingt-seize écus, somme exorbitante que les princes mêmes ne pouvaient payer. Le conseil des chefs voulut fixer le prix des provisions apportées au camp. Alors ceux qui avaient des vivres les cachèrent dans la terre, et la disette s'accrut par les mesures même qu'on avait prises pour la faire cesser. (1). Les croisés furent

---

(1) Florentinus, évêque de Ptolémaïs, rapporte que lorsque la famine commençait à régner parmi les assiégeants, pour mettre un frein à l'avidité de ceux qui vendaient les vivres à un trop haut prix :

Barones constituunt uno prorsùs ore
Ut dentur cibaria precio minore.
Sed error novissimus pejor fit priore
Dùm non audent vendere consueto more.
Non enim tùm cibaria inveniuntur
Per forum venalia; sed effodiuntur
Pavimenta, domini recluduntur.
Sic inops et locuples famem patiuntur.

obligés de se nourrir de leurs chevaux; ils dévorèrent ensuite les cuirs, les harnois et les vieilles peaux qu'on vendait au poids de l'or. Plusieurs chrétiens, chassés de leur camp par la famine, se réfugièrent dans celui de Saladin; les uns embrassèrent l'islamisme pour obtenir quelques secours dans leur misère; les autres montés sur des vaisseaux musulmans, et bravant les périls de la mer, allèrent piller l'île de Chypre et les côtes de Syrie. 1188-1192

Dans la saison des pluies, les eaux couvraient la plaine, et la multitude des croisés restait entassée pêle-mêle sur les collines. Les cadavres abandonnés sur le rivage, ou jetés dans les torrents, exhalaient une odeur pestilentielle. Bientôt les maladies contagieuses se réunirent aux horreurs de la famine. Le camp des chrétiens fut rempli de deuil et de funérailles; on enterrait chaque jour deux ou trois cents pèlerins. Plusieurs des plus illustres chefs de l'armée trouvèrent, dans la contagion, la mort qu'ils avaient souvent cherchée sur le champ de bataille. Frédéric, duc de Souabe, mourut dans sa tente, après avoir échappé à tous les périls de la guerre. Ses malheureux compagnons d'armes donnèrent des larmes à son trépas, et, désespérant de la cause des

1188-1192. chrétiens pour laquelle ils avaient souffert tant de maux, retournèrent dans l'occident.

Pour comble de malheurs, Sibylle, femme de Gui de Lusignan, mourut avec ses deux enfants, et sa mort jeta la discorde parmi les croisés. Isabelle, seconde fille d'Amaury, et sœur de la reine Sibylle, était l'héritière du trône de Jérusalem; Honfroi de Thoron, mari de cette princesse, voulut faire reconnaître ses droits; Gui de Lusignan, qui n'abandonna point les siens, soutenait que le caractère de roi était indélébile, et qu'on ne pouvait le dépouiller d'une couronne qu'il avait portée. Au milieu de leurs démêlés, Conrad, déjà maître de Tyr, eut tout à coup l'ambition de régner sur Jérusalem et sur la Palestine; il parvint à se faire aimer d'Isabelle, fit casser, par le conseil des évêques, le mariage d'Honfroi de Thoron, et quoiqu'il fût déjà marié avec la sœur d'Isaac, il épousa la sœur et l'héritière de Baudouin, déterminé à défendre l'épée à la main, les droits que lui donnait cette nouvelle union.

Les chrétiens plongés dans une horrible misère, et menacés par les Sarrazins, ne s'occupaient plus dans leur camp que des prétentions des deux princes rivaux. Honfroi de Thoron, qui défendait faiblement ses droits, eut peur des menaces de Conrad, et fut

assez sage pour ne point regretter ni un sceptre qu'il fallait conquérir, ni une femme dont il était abandonné; il renonça à toutes ses prétentions, heureux si sa docilité avait apaisé la discorde; mais il restait encore deux rois pour un royaume envahi, et deux factions se partageaient l'armée; les uns étaient touchés des malheurs de Lusignan; et se déclaraient pour sa cause; les autres admiraient la bravoure de Conrad, et pensaient que le royaume avait besoin d'un maître qui sût le défendre. On reprochait à Gui de Lusignan d'avoir préparé la puissance de Saladin; on louait au contraire le marquis de Tyr d'avoir sauvé les seules villes qui restassent aux Francs; lui seul, ajoutait-on, fournissait des vivres aux chrétiens, et pouvait mettre un terme à la famine qui dévorait l'armée. 1188-1192

Aucun des croisés ne restait étranger à cette querelle dans l'armée chrétienne. Les dissensions passèrent des chefs aux soldats; on s'accablait d'injures; on allait s'égorger pour savoir à qui appartiendrait un sceptre brisé, et le vain titre de roi. Les évêques calmèrent enfin la fureur des débats, et déterminèrent les deux partis à remettre cette affaire au jugement de Richard et de Philippe.

1188-1192 Ces deux princes, partis de Gènes et de Marseille, s'étaient d'abord rendus à Messine; à leur arrivée, la Sicile était en guerre avec l'Allemagne pour la succession de Guillaume II. Constance, héritière de Guillaume, avait épousé l'empereur Henri VI, et l'avait chargé du soin de faire valoir ses droits et de défendre son héritage; mais Tancrède, frère naturel de Constance, qui s'était fait aimer de la noblesse de Sicile, avait usurpé le trône de sa sœur, et s'y maintenait, contre les Allemands, par la force des armes.

L'approche des croisés alarma ce prince mal affermi dans son autorité. Il craignit dans Philippe un allié de l'empereur d'Allemagne, et dans Richard, le frère de la reine Jeanne, veuve de Guillaume, qu'il avait maltraitée et qu'il retenait en prison. Ne pouvant les combattre, il entreprit de les désarmer par sa soumission et ses caresses : il réussit d'abord au-delà de ses espérances auprès de Philippe; il eut beaucoup plus de peine à apaiser Richard, qui, dès les premiers jours de son arrivée, réclama avec hauteur la liberté de Jeanne, et s'empara de deux forts qui commandaient Messine. Bientôt les Anglais se trouvèrent aux prises avec les sujets de Tancrède, et l'étendard du roi d'Angle-

terre fut arboré dans la capitale même de 1188-1192
la Sicile. Par cet acte de violence et d'autorité, Richard faisait outrage à Philippe, dont il était le vassal. Le roi de France donna des ordres pour faire disparaître le drapeau des Anglais; l'impétueux Richard obéit en frémissant. Cette soumission, quoiqu'elle fût accompagnée de menaces, parut apaiser Philippe, et fit cesser la guerre; dès-lors Richard se rapprocha de Tancrède, qui chercha à faire naître des soupçons sur la loyauté du roi de France, et pour s'assurer la paix jeta la division parmi les croisés.

Les deux rois s'accusèrent tour à tour de trahison et de perfidie; les Français et les Anglais s'associèrent à la haine de leur monarque. Au milieu de ces divisions, Philippe pressa Richard d'épouser la princesse Alix, qui lui était promise en mariage; mais les circonstances avaient changé, et le roi d'Angleterre rejeta avec mépris une sœur du roi de France, qu'il avait recherchée lui-même, et pour laquelle il avait fait la guerre à son père.

Depuis long-temps Éléonore de Guyenne, qui n'avait cessé d'être la reine des Français que pour devenir leur implacable ennemie, cherchait à détourner Richard de ce mariage

1188-1192 exigé par Philippe. Pour achever son ouvrage et jeter pour jamais la division entre les deux rois, elle amenait en Sicile Bérengère, fille de don Sanche de Navarre, qu'elle devait faire épouser au roi d'Angleterre. Le bruit de son arrivée augmenta les soupçons de Philippe, et fut pour lui un sujet de plaintes nouvelles. La guerre était sur le point d'éclater; quelques hommes sages et pieux s'efforcèrent d'apaiser les esprits; les deux rois firent de nouveaux serments et formèrent une nouvelle alliance; la discorde fut un moment étouffée; mais on devait se défier d'une amitié qui avait besoin d'être jurée si souvent, et d'une paix pour laquelle on faisait chaque jour un traité.

Richard, qui venait de faire la guerre à des chrétiens, se livra tout à coup à tous les excès du repentir et de la pénitence; il fit assembler dans une chapelle les évêques qui l'avaient accompagné, se présenta devant eux en chemise, leur confessa ses fautes, écouta leurs remontrances avec la docilité du plus humble des chrétiens. Quelque temps après cette cérémonie bizarre, comme son esprit (1) était

(1) Fleury raconte ce fait dans son histoire ecclésiastique, d'après l'historien anglais Roger Hoveden. Le même Roger Ho-

naturellement enclin à la superstition, il eut 1188-1192
le désir d'entendre l'abbé Joachim, qui vivait retiré dans les montagnes de la Calabre, et qui passait pour un prophète.

Dans un voyage à Jérusalem, ce solitaire avait, disait-on, reçu de Jésus-Christ la faculté d'expliquer l'apocalypse, et d'y lire comme dans une histoire fidèle tout ce qui devait se passer sur la terre. Sur l'invitation du roi d'Angleterre il quitta sa retraite, et se rendit à Messine, précédé du bruit de ses visions et de ses miracles. L'austérité de ses mœurs, la singularité de ses manières, l'obscurité mystique de ses discours lui attirèrent d'abord la confiance et la vénération des croisés. On l'interrogea sur l'issue de la guerre qu'on allait faire en Palestine; il prédit aux croisés que Jérusalem serait délivrée sept ans après la conquête de Saladin : pourquoi donc, lui dit Richard, sommes-nous venus si tôt? Votre arrivée, répliqua Joachim, est fort nécessaire; Dieu vous donnera la victoire sur ses ennemis, et rendra votre nom célèbre sur tous les princes de la terre.

---

veden parle des prédictions et des visions de l'abbé Joachim, qui finit par être censuré par le St.-Siége.

1188-1192 Cette explication qui ne flattait point la passion et l'impatience des croisés, ne pouvait satisfaire que l'amour-propre de Richard; Philippe fut peu frappé d'une prédiction qui se trouva d'ailleurs démentie par l'événement, et il ne songea plus qu'à affronter Saladin, ce vainqueur si redoutable, dans lequel l'abbé Joachim voyait une des sept têtes du dragon de l'Apocalypse. Dès que le printemps eut rendu la mer navigable, il s'embarqua pour la Palestine. Il y fut reçu comme l'ange du seigneur; sa présence ranima la valeur et l'espérance des chrétiens, qui, depuis deux ans, assiégeaient Ptolémaïs. Les français placèrent leur quartier à la portée du trait de l'ennemi, et dès qu'ils eurent déployé leurs tentes ils s'occupèrent de livrer un assaut. Ils pouvaient se rendre maîtres de la ville; mais Philippe, inspiré par un esprit chevaleresque, bien plus que par une sage politique, voulut que Richard fût présent à cette première conquête: cette généreuse condescendance devint funeste aux entreprises des chrétiens, et donna le temps aux Sarrazins de recevoir des secours.

Saladin avait passé l'hiver sur la montagne de Karouba; les fatigues, les combats, la disette, et les maladies, avaient affaibli son

armée. Il était affaibli lui-même par un mal 1188-1192
que les médecins ne pouvaient guérir, et qui, plusieurs fois, l'empêcha de suivre ses guerriers sur le champ de bataille. Lorsqu'il apprit l'arrivée de deux puissants monarques chrétiens, il sollicita de nouveau, par ses ambassadeurs, les secours des musulmans. Dans toutes les mosquées, on fit des prières pour le triomphe de ses armes et la délivrance de l'Islamisme; dans toutes les villes musulmanes, les imans exhortaient les vrais croyants à prendre les armes.

« D'innombrables légions de chrétiens, disaient-ils, sont venues des pays situés au-delà de Constantinople, pour nous enlever les conquêtes qui avaient plongé l'alcoran dans la joie, et pour nous disputer une terre où les compagnons d'Omar avaient planté l'étendard du prophète. N'épargnez ni votre vie ni vos richesses pour les combattre. Vos marches contre les infidèles, vos périls, vos blessures, tout, jusqu'au passage du torrent, est écrit dans le livre de Dieu. La soif, la faim, la fatigue, la mort même, deviendront pour vous des trésors dans le ciel, et vous ouvriront les jardins et les bocages délicieux du paradis. En quelque lieu que vous soyez,

1188-1192 » la mort vous surprendra ; ni vos maisons, ni » vos tours élevées, ne vous défendront point » contre ses coups. Quelques-uns d'entre vous » ont dit : n'allons point chercher les combats » pendant les chaleurs de l'été et les rigueurs » de l'hiver ; mais l'enfer sera plus terrible » que les rigueurs de l'hiver et que les chaleurs » de l'été. Allez donc combattre vos ennemis » dans une guerre entreprise pour la religion. » La victoire ou le paradis vous attendent ; crai- » gnez Dieu plus que les infidèles ; c'est Saladin » qui vous appelle sous ses drapeaux. Saladin est » l'ami du prophète, comme le prophète est l'ami » de Dieu. Si vous n'obéissez, vos familles seront » chassées de la Syrie, et Dieu mettra à votre » place d'autres peuples meilleurs que vous. Jé- » rusalem, la sœur de Médine et de la Mecque, » retombera au pouvoir des idolâtres qui don- » nent un fils, un compagnon, un égal au Très- » Haut, et veulent éteindre les lumières de » Dieu. Armez-vous donc du bouclier de la » victoire ; dispersez les enfants du feu, les fils » de l'enfer, que la mer a vomis sur nos riva- » ges, et rappelez-vous ces paroles du Coran : » *Celui qui abandonnera ses foyers, pour* » *défendre la religion sainte, trouvera l'a-* » *bondance et un grand nombre de compa-* » *gnons.* »

Animés par ces discours, les musulmans 1188-1192
volèrent aux armes, et de toutes parts ils accoururent dans le camp de Saladin, qu'ils regardaient comme le bras de la victoire, et le fils chéri du prophète.

Pendant ce temps-là, Richard était retardé dans sa marche par des intérêts étrangers à la croisade; tandis que son rival l'attendait pour prendre une ville sur les Sarrazins, et voulait tout partager avec lui, jusqu'à la gloire, il se rendait maître d'un royaume et le retenait pour lui.

En sortant du port de Messine, la flotte anglaise fut dispersée par une violente tempête; trois vaisseaux périrent sur les côtes de Chypre; les malheureux échappés au naufrage furent maltraités par les habitans et jetés dans les fers; un navire qui portait Bérengère de Navarre, et Jeanne, reine de Sicile, s'étant présenté devant Limisso, ne put obtenir l'entrée du port. Peu de temps après, Richard arrive avec sa flotte qu'il avait réunie; il éprouve lui-même un refus outrageant: Isaac, de la famille des Commènes, qui, pendant les troubles de Constantinople, s'était emparé de l'île de Chypre, et la gouvernait sous le titre fastueux d'empereur, osa menacer le roi d'Angleterre.

1188-1192 Ces menaces devinrent le signal de la guerre, et de part et d'autre on courut aux armes. Isaac ne put résister au premier choc des Anglais; ses troupes furent battues et dispersées; ses villes ouvrirent leurs portes aux vainqueurs; l'empereur de Chypre tomba lui-même au pouvoir de Richard, qui, pour insulter à sa vanité et à son avarice, le fit charger de chaînes d'argent. Le roi d'Angleterre, après avoir délivré les habitants de Chypre d'un maître qu'ils appelaient un tyran, leur fit payer ce service de la moitié de leurs biens, et prit possession de l'île qui fut érigée en royaume, et qui resta près de trois cents ans sous la domination des Latins.

Ce fut dans cette île, au sein même de sa victoire, et dans le voisinage de l'ancienne Amathonte, que Richard célébra son mariage avec Bérengère de Navarre; il partit ensuite pour la Palestine, traînant après lui Isaac chargé de chaînes, et la fille de ce malheureux prince, dans laquelle, dit-on, la nouvelle reine trouva une dangereuse rivale.

Les Francs célébrèrent l'arrivée de Richard par des feux de joie allumés dans tout le camp. Lorsque les Anglais eurent réuni leurs forces à celles de l'armée chrétienne, Ptolémaïs vit

devant ses murs tout ce que l'Europe avait 1188-1192
d'illustres capitaines et de vaillants guerriers. Les tentes des Francs couvraient une vaste plaine, et leur armée présentait le spectacle le plus majestueux et le plus terrible ; en voyant sur le rivage de la mer les tours de Ptolémaïs, et le camp des chrétiens, où l'on avait bâti des maisons, tracé des rues, sans cesse traversées par une foule immense, on croyait voir deux villes rivales qui se faisaient la guerre. Chaque nation avait son chef et son quartier séparé ; dans le camp des chrétiens on parlait tant de langues diverses, que les musulmans manquaient d'interprêtes pour entendre tous les prisonniers. Au milieu de cette multitude confuse, chaque peuple avait un caractère, des moeurs et des armes différentes ; mais au moment du combat, tous étaient animés du même zèle et de la même ardeur ; la présence des deux monarques avait rétabli la discipline, et Ptolémaïs n'aurait pu prolonger sa résistance, si la discorde, éternelle ennemie des chrétiens, n'était entrée dans leur camp avec Richard.

Les débats occasionnés par les prétentions au trône de Jérusalem se renouvelèrent à l'arrivée des Anglais. Philippe s'était déclaré pour

1188-1192 Conrad ; ce fut une raison pour que Richard se déclarât pour Gui de Lusignan. L'armée chrétienne fut remplie de troubles et divisée de nouveau en deux factions ; on vit d'un côté les Français, les Allemands, les templiers, les Génois ; de l'autre les Anglais, les Pisans, les chevaliers de l'Hôpital. Les deux partis prêts à se déclarer la guerre, ne réunissaient plus leurs efforts et leurs armes contre les Sarrazins ; toutes les fois que le roi de France, à la tête de ses guerriers, donnait un assaut, le roi d'Angleterre restait sous sa tente dans un funeste repos : les assiégés n'avaient jamais qu'un seul des deux monarques à combattre, et l'armée chrétienne, depuis qu'elle avait reçu de puissants auxiliaires, se rendait beaucoup moins redoutable aux Sarrazins.

Au milieu des vives discussions qui divisaient les croisés, les deux rois tombèrent dangereusement malades ; la haine, la défiance étaient si grandes, que chacun accusait son rival d'avoir voulu attenter à sa vie. Comme Saladin leur envoyait des rafraîchissements et des médecins, et qu'ils adressèrent souvent des messagers au Sultan, chaque parti reprochait au monarque qui lui était opposé, d'entretenir des intelligences impies avec les Sarrazins.

Cependant les périls de l'armée, la gloire de la religion, l'intérêt de la croisade, étouffèrent un moment la voix des factions, et persuadèrent aux croisés de se réunir contre l'ennemi commun. Après de longues discussions, on décida que Gui de Lusignan conserverait le titre de roi pendant sa vie, et que Conrad et ses descendants lui succèderaient au royaume de Jérusalem. On convint en même temps que lorsque l'un des deux monarques attaquerait la ville, l'autre veillerait à la sûreté du camp et contiendrait l'armée de Saladin : cet accord rétablit l'harmonie; les guerriers chrétiens qui avaient été sur le point de prendre les armes les uns contre les autres, ne se disputèrent plus que la gloire de vaincre les infidèles. 1188-1192

Le siége fut repris avec une nouvelle fureur; mais les musulmans avaient employé à fortifier la ville le temps que les chrétiens venaient de perdre en de vaines disputes. Les assiégeants, lorsqu'ils se présentèrent devant les murailles, trouvèrent une résistance à laquelle ils ne s'attendaient point. L'armée de Saladin secondait sans cesse les efforts des assiégés, en attaquant l'armée chrétienne. Dès le lever du jour le bruit des timbales et des trompettes,

1188-1192 signal du combat, retentissait dans le camp des Sarrazins et sur les remparts de Ptolémaïs; Saladin animait ses soldats par sa présence; son frère Malec-Adel donnait l'exemple de la bravoure à tous les émirs. Plusieurs grandes batailles furent livrées au pied des collines où campaient les chrétiens. Deux fois les croisés donnèrent un assaut général, et deux fois ils furent obligés de revenir sur leurs pas pour défendre leur camp, menacé par Saladin.

Dans une de ces attaques, un chevalier chrétien défendit seul une des portes du camp contre une foule de Sarrazins. Les auteurs arabes comparent ce chevalier à un démon animé par tous les feux de l'enfer. Une énorme cuirasse le couvrait tout entier; les flèches, les pierres, les coups de lances ne pouvaient l'atteindre; tous ceux qui l'approchaient recevaient la mort, et lui seul, au milieu des ennemis, tout hérissé de javelots, semblait n'avoir rien à redouter. Ce brave chevalier ne put être mis hors de combat que par le feu grégeois jeté sur sa tête; dévoré par les flammes, il périt, semblable à ces machines énormes des chrétiens que les assiégeants avaient brûlées sous les murailles de la ville.

Chaque jour les croisés redoublaient d'efforts, et tour à tour repoussaient l'armée de Saladin et menaçaient la ville de Ptolémaïs. Dans un de leurs assauts, on les vit combler les fossés de la ville avec leurs chevaux morts et les cadavres de leurs compagnons, tombés sous le fer de l'ennemi, ou moissonnés par les maladies. Les Sarrazins relevaient les morts entassés sous leurs murailles par les chrétiens, et les rejetaient en lambeaux sur le bord des fossés, où le glaive des combats frappait sans cesse de nouvelles victimes. Ni le spectacle de la mort, ni les obstacles, ni les fatigues, rien ne pouvait arrêter les chrétiens. Lorsque leurs tours de bois et leurs béliers étaient réduits en cendres, ils creusaient la terre et s'avançaient par des chemins souterrains jusque sous les fondements des remparts. Chaque jour ils employaient un moyen nouveau, de nouvelles machines pour battre la place. Un historien arabe rapporte qu'ils élevèrent auprès de leur camp une colline de terre d'une hauteur prodigieuse; en jetant sans cesse la terre devant eux ils firent avancer peu à peu cette montagne vers les remparts de la ville. Elle n'en était plus séparée que par la moitié de la distance que parcourt une flèche. Les musulmans sortirent de la ville 1188-1192

1188-1192 et se précipitèrent au-devant de cette masse énorme qui s'approchait chaque jour et menaçait leurs murailles. Armés de glaives, de pioches, de pelles, ils combattirent ceux qui la faisaient mouvoir, cherchèrent à la repousser vers la plaine et ne purent l'arrêter qu'en creusant de vastes fossés sur son passage.

Les Français se distinguaient parmi tous les guerriers chrétiens, et dirigeaient leurs attaques sur la tour Maudite, qui s'élevait à l'est de la ville. Une grande partie des murailles commençait à tomber et devait bientôt leur offrir un chemin pour entrer dans Ptolémaïs. La guerre, les maladies, la disette, avaient affaibli la garnison; la ville n'avait plus assez de soldats pour défendre les remparts et faire mouvoir les machines opposées à celles des chrétiens. La place manquait de vivres, de munitions de guerre et de feu grégeois; les guerriers qui avaient résisté à toutes les fatigues tombaient dans le découragement; le peuple murmurait contre Saladin et contre les émirs. Dans cette extrémité, le chef de la garnison vint proposer une capitulation à Philippe-Auguste, qui jura, au nom du dieu des chrétiens, de ne point épargner les habitants de Ptolémaïs si les musulmans ne rendaient toutes les villes

tombés en leur pouvoir depuis la bataille de Tibériade. 1188-1192

Le chef des émirs, irrité du refus de Philippe, se retira en disant que lui et ses compagnons allaient s'ensevelir sous les ruines de la ville, et qu'ils défendraient Ptolémaïs *comme le lion défend son antre ensanglanté*. A son retour dans la place, le commandant des Sarrazins fit passer son courage ou plutôt son désespoir dans toutes les ames. Lorsque les chrétiens recommencèrent leurs assauts, ils furent repoussés avec une vigueur qui les remplit de surprise. « Les flots tumultueux des Francs, » dit un auteur arabe, roulaient vers les murs » de la place avec la rapidité d'un torrent; ils » montaient sur les remparts à demi ruinés » comme les chèvres sauvages montent sur les » rochers escarpés, tandis que les Sarrazins se » précipitaient sur les assiégeants comme les » pierres détachées du sommet des monta» gnes. »

Au milieu d'un assaut général un chevalier florentin de la famille de Bonaguisi, suivi de quelques-uns des siens, pénétra dans une tour des infidèles, et s'empara d'un étendard musulman. Accablé par le nombre, et forcé à la retraite, il revint dans le camp des croisés apportant le drapeau qu'il avait enlevé aux Sar-

1188-1192 razins. Dans la même attaque Albéric Clément, le premier maréchal de France dont l'histoire ait parlé, escalada les remparts et pénétra l'épée à la main juque dans la ville, où il trouva une mort glorieuse. Thibaut, comte de Champagne, Étienne, comte de Blois, et plusieurs chevaliers furent brûlés par le feu grégeois, par l'huile bouillante, le plomb fondu et le sable enflammé que les assiégés versaient sur tous ceux qui s'approchaient des murailles.

L'ardeur opiniâtre des musulmans se soutint pendant quelques jours; mais comme ils n'étaient point secourus, plusieurs émirs désespérèrent à la fin du salut de Ptolémaïs, et se jetèrent la nuit dans une barque pour aller chercher un asyle au camp de Saladin, aimant mieux s'exposer aux reproches du sultan que de périr sous le glaive des chrétiens. Cette désertion et la vue des tours ruinées plongèrent les musulmans dans la consternation. Tandis que les pigeons et les plongeurs annonçaient à Saladin l'horrible détresse des assiégés, ceux-ci formèrent le projet de sortir de la ville au milieu de la nuit, et de braver tous les périls pour rejoindre l'armée du sultan; mais leur projet fut découvert par les chrétiens, qui gardèrent tous les passages par lesquels l'ennemi pouvait leur échapper. Alors les émirs, les soldats et les habitants n'eurent plus d'espoir que dans la clé-

mence de Philippe-Auguste, et promirent, si 1188-1192
on leur accordait la liberté et la vie, de faire rendre aux chrétiens le bois de la vraie croix et seize cents prisonniers. Par la capitulation ils s'engageaient à payer deux cent mille pièces d'or aux chefs de l'armée chrétienne; la garnison et tout le peuple de Ptolémaïs devaient rester au pouvoir du vainqueur jusqu'à l'exécution du traité.

Un soldat musulman sorti de la ville vint annoncer à Saladin que la garnison était forcée de capituler. Le sultan, qui se proposait de faire un dernier effort pour sauver la place, apprit cette nouvelle avec une profonde douleur. Il fit assembler son conseil pour savoir s'il approuverait la capitulation; mais à peine les principaux émirs étaient réunis dans sa tente qu'on vit flotter sur les murs et les tours de Ptolémaïs les étendards des croisés.

Tel fut le succès du siége de Ptolémaïs, qui dura près de trois ans, et dans lequel les croisés versèrent plus de sang et montrèrent plus de bravoure qu'il n'en fallait pour conquérir toute l'Asie. Plus de cent combats et neuf grandes batailles furent livrées devant les murs de la ville; plusieurs armées florissantes vinrent remplacer des armées presque anéanties, et furent à leur tour remplacées par des armées

1188-1192 nouvelles. La plus brave noblesse de l'Europe périt pendant le siége, moissonnée par le fer ou par les maladies. Parmi les illustres victimes de cette guerre, l'histoire nomme Philippe, comte de Flandre, Gui de Châtillon, Bernard de St.-Valery, Vautrier de Mony, Raoul de Fougères, Eude de Gonesse, Renaud de Magny, Geoffroi d'Aumale, le vicomte de Châtellerault, Josselin de Montmorency, Raoul de Marle, les archevêques de Besançon, de Cantorbéry, et plusieurs autres ecclésiastiques et chevaliers dont l'Europe avait admiré la piété et les exploits.

Dans cette guerre on était animé de part et d'autre par la religion; chacune des deux armées racontait ses miracles, avait ses saints et ses prophètes. Les évêques et les imans promettaient aux soldats la rémission de leurs péchés et la couronne du martyre. Tandis que le roi de Jérusalem faisait porter devant lui dans les combats le livre des Évangiles, Saladin s'arrêtait quelquefois sur le champ de bataille pour faire sa prière ou lire un chapitre (1) du Coran.

---

(1) Saladin faisait porter dans son armée un exemplaire du Coran recueilli par Omar.

Les Francs et les Sarrazins s'accusaient réci- 1188-1192
proquement de méconnaître le dieu véritable et de l'outrager par leurs cérémonies; les chrétiens fondaient sur leurs ennemis, en criant: *Dieu le veut*, *Dieu le veut*. Les Sarrazins répondaient par leur cri de guerre: *Islam*, *Islam*.

Le fanatisme redoubla souvent les fureurs du carnage; les musulmans du haut des tours de Ptolémaïs, insultaient aux cérémonies religieuses des chrétiens. On les voyait sur leurs remparts (1) élever des croix, les battre de verges, les couvrir de poussière et de boue, les briser en mille pièces à la vue des assiégeants. A cet aspect les chrétiens juraient de venger leur culte outragé et menaçaient les Sarrazins de renverser toutes les chaires de Mahomet. Dans l'excès de leur animosité religieuse, les musulmans massacrèrent plusieurs fois les captifs désarmés. En plus d'un combat on les vit brû-

(1) Florentinus, évêque de Ptolémaïs, rapporte avec horreur l'impiété des Turcs:

Milites aspiceres super muros stantes
Turcos, sanctam manibus crucem elevantes
Cum flagellis asperis eam verberantes,
Et cum improperiis nobis minitantes.

1188 1192 ler des prisonniers (1) chrétiens sur le champ de bataille ; les croisés imitèrent la barbarie de leurs ennemis. Souvent des bûchers allumés par la rage du fanatisme, furent éteints dans des flots de sang.

Les guerriers musulmans et chrétiens se provoquaient dans des combats singuliers, et s'accablaient d'injures comme les héros d'Homère. On vit plusieurs fois des héroïnes se montrer dans la mêlée, et disputer le prix de la force et du courage aux plus braves des Sarrazins. Des enfants (2) sortaient de la ville et se battaient contre les enfants des chrétiens, en présence des deux armées.

Quelquefois les fureurs de la guerre faisaient place aux plaisirs de la paix ; les Francs et les Sarrazins oubliaient pour un moment la haine qui leur avait fait prendre les armes. Pendant le cours du siége on célébra dans la plaine de

(1) Un des nôtres, dit Omad, ayant été fait prisonnier, fut brûlé, et la flamme l'accompagna au séjour du repos. Nous avons pris un des chrétiens, nous l'avons brûlé, et la flamme qui le dévorait s'unit avec le feu de l'enfer. *Voyez* les manuscrits de dom Berthereau.

(2) Un combat d'enfants est raconté par Homad d'Ispahan ; le même auteur parle des héroïnes chrétiennes qui se mêlaient aux combattants. Il ajoute que les plus jeunes combattaient et que les vieilles les animaient par leurs cris.

Ptolémaïs plusieurs tournois où les musulmans 1188-1192
furent invités. Les champions des deux partis, avant d'entrer en lice, se haranguaient les uns les autres; le vainqueur était porté en triomphe, et le vaincu racheté comme prisonnier de guerre. Dans ces fêtes guerrières qui réunissaient les deux nations, les Francs dansaient souvent au son des instruments arabes, et leurs ménestrels chantaient ensuite pour faire danser les Sarrazins.

La plupart des émirs musulmans, à l'exemple de Saladin, affectaient une austère simplicité dans leurs vêtements et leurs manières. Un auteur arabe compare le sultan au milieu de sa cour, entouré de ses fils et de ses frères, à l'astre des nuits qui jette une lueur sombre au milieu des étoiles. Les principaux chefs de la croisade n'avaient point la même simplicité, et cherchaient à se surpasser entr'eux par le faste et la magnificence. Comme on l'avait vu dans la première guerre sainte, les princes et les barons s'étaient fait suivre en Asie de leurs équipages de pêche et de chasse, et du luxe de leurs palais et de leurs châteaux. Lorsque Philippe-Auguste arriva devant Ptolémaïs, tous les yeux se portèrent un moment sur les faucons qu'il avait fait embarquer avec lui. Un de ces oiseaux s'étant échappé des mains

1188-1192 de celui qui le gardait, alla se percher sur les remparts de la ville; toute l'armée chrétienne fut en mouvement pour reprendre l'oiseau fugitif. Comme il fut pris par les musulmans et porté à Saladin, Philippe envoya un ambassadeur au sultan pour le racheter, et fit offrir une somme d'or qui aurait suffi à la rançon de plusieurs guerriers chrétiens.

La misère, qui affligea si souvent le camp des croisés, n'empêchait point un grand nombre d'entre eux de se livrer à tous les excès de la licence et de la débauche. On voyait rassemblés dans le même lieu, tous les vices de l'Europe et de l'Asie. Si l'on en croit un historien arabe, au moment même où les Francs étaient en proie à la disette, aux maladies contagieuses, il arriva dans leur camp une troupe de trois cents femmes qui venaient du royaume de Chypre et des îles voisines. Ces trois cents femmes, dont la présence dans l'armée chrétienne était un scandale pour les Sarrazins, se prostituaient aux soldats de la croix, et n'avaient pas besoin pour les corrompre, d'employer les enchantements de l'Armide du Tasse.

Cependant le clergé exhortait sans cesse les pèlerins à suivre les préceptes de l'Évangile. Dans le camp des chrétiens, on voyait des

églises surmontées d'un clocher de bois, où se 1188-1192
rassemblaient chaque jour les fidèles. Souvent les Sarrazins profitaient du moment où les croisés assistaient au service de la messe, pour attaquer leurs retranchements dégarnis de soldats. Au milieu de la corruption générale, le siége de Ptolémaïs présenta plusieurs sujets d'édification. Dans les camps, sur le champ de bataille, la charité veillait sans cesse autour des soldats chrétiens pour soulager leur misère, pour soigner les malades et les blessés..

Pendant le siége, les guerriers du nord se trouvaient dans la plus grande détresse et ne pouvaient se faire entendre des autres nations. Quelques croisés de Lubeck et de Brême vinrent à leur secours, formèrent des tentes avec les voiles de leurs vaisseaux pour y recevoir les pauvres soldats de leur nation et les soigner dans leurs maladies; quarante seigneurs allemands prirent part à cette généreuse entreprise, et leur association fut l'origine de l'ordre hospitalier et militaire (1) des chevaliers teutoniques.

Quand les croisés furent entrés dans Ptolémaïs, ils s'en partagèrent la souveraineté; cha-

(1) Nous reviendrons dans le volume suivant sur l'ordre teutonique.

1188.1192 que nation prit possession d'un des quartiers de la ville, qui eut bientôt autant de maîtres qu'elle avait eu d'ennemis. Le roi de Jérusalem fut le seul qui n'obtint rien dans le partage de la première place de son royaume.

Cependant la capitulation de Ptolémaïs restait sans exécution, et Saladin, sous différents prétextes, différait d'en remplir les conditions. Richard, irrité d'un retard qui lui paraissait un manque de foi, s'en vengea sur les prisonniers qui étaient entre ses mains. Sans pitié pour des ennemis désarmés, et pour les chrétiens qu'il exposait à de sanglantes représailles, il fit massacrer cinq mille musulmans devant cette Ptolémaïs qu'ils avaient si vaillamment défendue, et sous les yeux mêmes de Saladin, qui partagea la honte de cette barbarie, en abandonnant ses plus braves et ses plus fidèles guerriers.

Cette action, qui plongea toute l'armée chrétienne dans le deuil, montrait assez quel était le caractère de Richard, et ce qu'on avait à redouter de sa violence; ennemi barbare et implacable, il ne pouvait être un rival généreux. Le jour de la reddition de Ptolémaïs, il avait fait un sanglant outrage à Léopold, duc d'Autriche, en donnant l'ordre d'arracher et de jeter dans les fossés le drapeau du prince

allemand, arboré sur une des tours de la ville. Léopold dissimula son dépit, mais jura de venger cette injure lorsqu'il en trouverait l'occasion. Richard, toujours emporté par son caractère violent et impérieux, voulut commander en maître, et dicter seul des lois dans l'armée des croisés. Il essaya de corrompre les troupes de Philippe par ses largesses; il mit un prix à l'infidélité, à la trahison; Philippe craignit de compromettre la dignité d'un roi et l'intérêt de la croisade, en punissant les outrages et la perfidie de son rival; il résolut de revenir en France, où la fortune devait lui offrir plus d'une occasion de se venger utilement du roi d'Angleterre. 1188 1192

Philippe quitta la Palestine après avoir laissé dans l'armée des croisés dix mille fantassins et cinq cents cavaliers, dont il confia le commandement au duc de Bourgogne. Il reçut dans la ville de Tyr, lorsqu'il allait s'embarquer, une ambassade solennelle de Saladin, qui lui envoyait des présents magnifiques, et le faisait complimenter comme le plus puissant monarque de l'Occident. Peu de temps après son départ il arriva en Italie, où le saint pontife loua son dévouement et lui donna les palmes du pèlerinage. Accueilli à son retour dans ses états

1188-1192 par les bénédictions du peuple, il reporta dans l'église de St.-Denis l'oriflamme sacré, et remercia les apôtres de la France d'avoir, au milieu des plus grands périls, protégé sa vie et la gloire de ses armes.

Lorsque Philippe eut quitté la Palestine, Richard restait à la tête d'une armée de cent mille croisés. Après avoir réparé les murailles de Ptolémaïs, et donné quelque repos à ses soldats, il passa le Bélus, traversa le Carmel et marcha vers Césarée. Une flotte partie de Ptolémaïs suivait le rivage, et transportait les vivres, les machines de guerre et les bagages de l'armée chrétienne. Saladin, que les auteurs arabes comparent souvent à une lionne qui a perdu ses petits, averti de la marche des croisés, rassemble son armée et se met à leur poursuite; tantôt il les devance et les attaque de front, tantôt il tombe sur leurs flancs, ou surprend ceux qui s'écartent des drapeaux. Quoique Césarée ne fût éloigné de Ptolémaïs que de douze lieues, les croisés ne purent y arriver que six jours après leur départ. Tous les chrétiens qui ne pouvaient suivre l'armée, et qui tombèrent au pouvoir des musulmans, furent mis à mort par ordre de Saladin, et leurs corps restèrent abandonnés sur le rivage, pour expier le massacre de la garnison de Ptolémaïs.

Richard, qui voyait les périls et les obstacles semés sur sa route, voulut avoir une entrevue avec Malek-Adel, et proposa de faire la paix, si on rendait aux chrétiens la ville de Jérusalem. Malek-Adel répondit au roi d'Angleterre que le dernier des soldats de Saladin périrait avant que les musulmans renonçassent à des conquêtes faites au nom de l'islamisme. Richard, irrité de ce refus, jura qu'il obtiendrait de la victoire ce qu'il ne pouvait obtenir de Saladin, et donna l'ordre à son armée de poursuivre sa marche (1). 1188-1192

Les croisés s'avancèrent vers la ville d'Arsur; ils marchaient dans une plaine longue

(1) La marche et les combats des chrétiens et des musulmans sont décrits avec les plus grands détails par Omad-al-Kabel, secrétaire de Saladin, dans son livre intitulé le *Pheta*; et par Schahabeddin, auteur du *Roudataïn* ou les *Deux Jardins*. Ces deux historiens font presque toujours triompher les musulmans dans leurs récits. *Nous avons, disent-ils, excité les langues des épées et des lances pour parler aux chrétiens et pour entendre leurs paroles. Alors Dieu nous a rendu doux ce qui était amer, et ce qui était éloigné de vous s'en est rapproché par sa bonté.* Nous ne suivrons point ces deux historiens ni Bohaddin lui-même dans les combats livrés par les musulmans aux chrétiens, combats où ces derniers sont toujours vaincus et s'avancent toujours dans le pays ennemi.

1188-1192 et étroite, coupée de torrents, de ravins et de marais, couverte en plusieurs endroits de débris de rochers, de plantes marines et de roseaux. L'armée chrétienne avait la mer à sa droite; à sa gauche s'élevaient les montagnes escarpées de Naplouse, défendues par les habitants du pays et les troupes de Saladin. A chaque passage d'un torrent, à chaque dune, à chaque village, on livrait un combat; les archers musulmans placés sur les hauteurs, ne cessaient de lancer des flèches. L'armée de Richard marchait en ordre de bataille; la cavalerie était placée au centre; les fantassins, pressant leurs rangs, présentaient une muraille impénétrable, et bravaient les attaques sans cesse renouvelées des Sarrazins.

L'armée du sultan, devançant celle des croisés, avait tout ravagé sur leur passage, et faisait tous ses efforts pour retarder ou pour arrêter leur marche. Dans la plaine d'Arsur, coulait un torrent qui allait se jeter à la mer, près des remparts de la ville : non loin de ce torrent, un bois de chênes, que les historiens appellent la forêt de Saron, et qu'on croit être la forêt célébrée par le Tasse, s'étendait sur le penchant des montagnes de Naplouse; ce fut dans ce lieu que Saladin vint

attendre les croisés pour leur livrer une ba- 1188-1192
taille décisive.

Une partie de son armée couvrait les hauteurs, le reste campait sur les bords du torrent d'Arsur; bientôt les chrétiens arrivèrent en présence des musulmans, et se disposèrent au combat. Les Danois, les Flamands, les Frisons, formaient l'avant-garde de l'armée chrétienne, commandée par Jacques d'Avesnes. Richard marchait au centre avec les Anglais, les Normands, les Gascons, les troupes syriennes, et celles du comte de Champagne; l'arrière-garde était composée des Français et des Allemands, sous les ordres du duc de Bourgogne, et de Léopold, duc d'Autriche. Tandis que les archers lançaient de loin leurs flèches, Saladin parcourut les rangs de son armée et releva le courage des soldats, qui lui répondirent par les cris : *Allah ac bar, Dieu est puissant* (1). Le plus grand silence régnait

(1) Omad dit dans son histoire que les musulmans entouraient l'armée ennemie comme les cils entourent l'œil.

Les auteurs musulmans font l'éloge de Jacques d'Avesne. Tous les historiens de Saladin ne conviennent point de sa défaite, et disent que Richard s'empara de Jaffa après avoir été vaincu. Aboul-féda est de meilleure foi; Tabary convient aussi que les

1188-1192 dans l'armée chrétienne ; les cuirasses noires des croisés semblaient obscurcir l'horizon ; soixante mille épées étincelaient au milieu des nuées de poussière. Tout à coup l'infanterie chrétienne ouvre ses rangs, et la cavalerie s'élance vers l'ennemi rangé en bataille sur les bords du torrent d'Arsur. Jacques d'Avesne qui la commandait, pénétra deux fois dans les rangs pressés des Sarrazins, et deux fois se retira en désordre. A la troisième attaque, il eut la jambe emportée d'un coup de sabre ; il poursuivait encore les infidèles, lorsque le bras avec lequel il combattait, fut abattu par un coup mortel. Le héros chrétien tomba au milieu des ennemis, appelant à haute voix Richard, et le conjurant de venger sa mort.

Le roi d'Angleterre s'avançait avec le corps de bataille ; il dispersa la foule des Sarrazins qui s'opposait à son passage et les poursuivit

---

musulmans prirent la fuite ; le même historien ajoute à son fidèle récit cette circonstance remarquable : « Près de l'armée » musulmane se trouvait un bois épais où ils se retirèrent. Les » Francs crurent que cette fuite était un stratagême et n'osè» rent poursuivre leurs ennemis qu'ils pouvaient détruire s'ils » avaient profité de leur victoire. » On peut voir pour ces auteurs, les extraits latins de dom Berthereau.

jusqu'au-delà du torrent; mais tandis qu'il s'abandonne à son ardeur et s'éloigne de l'armée chrétienne, l'élite des troupes musulmanes descend des montagnes de Naplouse, et fond sur l'arrière-garde des chrétiens. Richard est obligé de revenir sur ses pas pour soutenir les Français et les Allemands, prêts à s'ébranler. La plaine où se livrait la bataille pouvait à peine contenir tous les combattants. Les chrétiens et les musulmans se pressaient, s'attaquaient corps à corps; les fantassins combattaient pêle-mêle avec les cavaliers, et s'exhortaient les uns les autres à braver la mort. Au milieu du bruit des lances et des épées, partout on entendait des cris de rage et de désespoir. Les deux armées confondues ne présentaient plus qu'un horrible spectacle. Si l'on en croit le récit peu vraisemblable d'un historien anglais (1), Richard et Saladin se rencontrèrent dans la mêlée et fondirent l'un sur l'autre l'épée à la main; les deux armées restèrent tout à coup immobiles, et laissèrent à leurs chefs l'honneur 1188-1192

(1) Les historiens arabes ne parlent point du combat singulier entre Saladin et Richard. Les historiens Anglais sont les seuls qui en aient parlé.

1188-1192 de décider le sort de la bataille. Cette circonstance singulière que l'épopée pourrait envier à l'histoire, n'est point rapportée par les auteurs arabes. On combattit presque toute la journée. Vers le soir, les musulmans furent enfoncés de toutes parts, et se retirèrent en désordre dans la forêt de Saron, où la crainte d'une embuscade empêcha les chrétiens de les poursuivre et de détruire les restes de leur armée.

La bataille d'Arsur fut une des plus célèbres de cette guerre; les musulmans y perdirent un grand nombre de leurs braves émirs; ils regrettèrent surtout un chef des mameloucs de Saladin, dont leurs historiens célèbrent la bravoure héroïque. Aucun des guerriers sarrazins n'était plus prompt à courir au-devant du glaive; il était toujours le premier à voler au secours de ses compagnons, et lui-même n'avait jamais besoin d'être secouru. Son cheval s'étant abattu, ce brave émir se trouva accablé sous le poids de son armure de fer, et reçut plusieurs blessures mortelles. Des soldats musulmans accoururent pour le relever; *mais il était déjà parmi les habitants du ciel.*

Les chrétiens pleurèrent la mort de Jacques d'Avesne, qui leur avait si souvent montré le chemin de la victoire. Dans cette journée glo-

rieuse la perte des croisés fut beaucoup moins 1188-1192
considérable que celle des musulmans; les soldats et les chefs y déployèrent, dans leurs évolutions, une habileté qu'ils n'avaient point montrée jusqu'alors. La cavalerie des Sarrazins, supérieure à celle des croisés, ne pouvait combattre avec avantage dans une plaine peu étendue. Elle attaqua plusieurs fois les chrétiens avec impétuosité et chercha à mettre le désordre dans l'armée de Richard. Les croisés résistaient avec une fermeté inébranlable, et se ralliaient sans cesse autour de leur grand étendard, qui flottait sur une tour roulante. Une circonstance remarquable de cette bataille, c'est que la victoire fut décidée par l'infanterie, arme méprisée dans les premières croisades, et qui avait appris à se rendre redoutable au siége de Ptolémaïs.

Richard, qui avait su vaincre les Sarrazins, ne sut point profiter de leur défaite; au lieu de poursuivre l'ennemi, ou d'aller droit à Jérusalem, il marcha vers la ville de Joppé, dont Saladin avait fait démolir les remparts, et que les musulmans avaient abandonnée. Il s'occupa de réparer les fortifications de Jaffa, et fit venir dans cette ville, la reine Berengère, Jeanne, veuve du roi de Sicile, et la fille d'Isaac.

1188-1192 Entouré d'une cour brillante, il oublia dans l'ivresse des plaisirs et des fêtes, la conquête de Jérusalem, pour laquelle il était venu en Asie. Au milieu de ce fatal repos, il fut sur le point de perdre avec la vie et la liberté, le fruit de toutes ses victoires. Étant un jour à la chasse dans la forêt de Saron (1), il s'arrêta et s'endormit sous un arbre. Tout à coup il est réveillé par les cris de ceux qui l'accompagnaient; une troupe de Sarrazins accourait pour le surprendre: il monte à cheval et se met en défense; mais il allait succomber sous le nombre, lorsqu'un chevalier de sa suite, nomme *Guillaume Pourcelet*, s'écrie en langue arabe: *Je suis le roi, sauvez ma vie* (2). A ces mots, ce généreux guerrier est entouré par les musulmans, qui le font prisonnier et le conduisent à Saladin. Le roi d'Angleterre, sauvé ainsi par le dévouement héroïque d'un chevalier français, échappe à la poursuite des ennemis et revient à Joppé

(1) Nous donnerons dans les *Pièces justificatives* un Mémoire de M. Lepautre sur la forêt de Saron.

(2) Ce trait de dévouement de Guillaume de Pourcelet, gentilhomme provençal, est rapporté à la fois par les historiens latins et orientaux.

où son armée apprend avec effroi le danger qu'elle a couru de perdre son chef. 1188-1192

Richard avait le projet d'assiéger Ascalon; Saladin craignit de ne pouvoir la défendre, et résolut de la faire démolir. En vain les habitants vinrent implorer sa pitié; dans l'espace de quelques jours, la ville la plus forte et la plus florissante de la Syrie fut consumée par les flammes, et ne présenta plus qu'un amas de ruines.

La démolition d'Ascalon répandit le deuil parmi les musulmans. Le roi d'Angleterre, qui avait l'espoir de se rendre maître de cette place, s'affligeait aussi de sa ruine, et semblait avoir perdu une de ses conquêtes. Cette ville, qui avait coûté tant de sang aux chrétiens et aux musulmans, ouvrait à la fois aux croisés les portes de la Palestine et celles de l'Egypte. Richard entreprit de rebâtir les remparts que les musulmans avaient détruits, et conduisit son armée dans la plaine couverte des ruines d'Ascalon.

Ce fut un singulier spectacle que celui de voir trente mille guerriers de l'Occident, occupés de relever les murailles d'une ville de Syrie. Les croisés, comme on nous peint les hébreux construisant le temple de Jérusalem,

1188-1192 tenaient l'épée d'une main et de l'autre les instruments de maçonnerie. Saladin aurait pu les troubler dans leurs travaux, mais il aima mieux faire reposer son armée et rassembler de nouvelles forces, persuadé que les divisions de ses ennemis viendraient bientôt servir sa politique. L'armée chrétienne n'obéissait à Richard qu'en murmurant; Léopold d'Autriche, accusé par le roi d'Angleterre de rester oisif avec ses Allemands, se contenta de répondre qu'il *n'était ni charpentier ni maçon*. La plupart des chevaliers qu'on occupait ainsi à remuer des pierres, à creuser des fossés, s'indignaient contre Richard, et disaient hautement qu'ils n'étaient point venus en Asie pour rebâtir Ascalon, mais pour conquérir Jérusalem.

Tandis que l'armée chrétienne éclatait en murmures, le marquis de Tyr, maltraité par Richard, sollicitait l'alliance du sultan, et promettait de lui rendre Ptolémaïs, si les musulmans consentaient à le protéger contre ses ennemis. Le roi d'Angleterre, averti de cette perfide négociation, ne songe plus qu'à prévenir les projets de Conrad, et fait lui-même des propositions à Saladin. Il renouvelle la promesse qu'il avait faite à Malec-Adel de retourner en Europe, si on rendait aux chrétiens Jéru-

salem et le bois de la vraie croix. « Jérusalem, 1188-1192
» lui répondit le sultan, ne vous a jamais appartenu ; nous ne pouvons sans crime vous l'abandonner ; c'est là que se sont accomplis les mystères de notre religion. » Pour le bois de la vraie croix, Saladin le regardait comme un objet de scandale, comme un outrage à la divinité. Il avait refusé de le céder au roi de Géorgie, à l'empereur de Constantinople, qui lui offraient, pour l'obtenir, des sommes considérables : « Tous les avantages de la paix, disait-il, ne pouvaient le faire consentir à rendre aux chrétiens ce honteux monument de leur idolâtrie. »

Richard, qui mettait lui-même peu d'importance à la restitution de la vraie croix, ne réitéra plus sa demande ; mais comme il désirait la paix, il fit d'autres propositions, auxquelles il intéressa adroitement l'ambition de Malec-Adel, frère du sultan. La veuve de Guillaume de Sicile fut proposée en mariage au prince musulman ; sous les auspices de Saladin et de Richard, les deux époux devaient régner ensemble sur les musulmans et sur les chrétiens, et gouverner le royaume de Jérusalem. L'historien Omad (1) fut chargé par Malec-Adel

(1) Cette négociation est rapportée par les principaux his-

1188-1192 de communiquer cette proposition à Saladin, qui parut l'adopter sans répugnance. Le projet de cette union singulière causa une grande surprise aux imans et aux docteurs de la loi; les évêques chrétiens, lorsqu'ils en furent instruits, firent éclater leur indignation, et menacèrent Jeanne et Richard des foudres de l'église.

L'exécution de ce projet paraissait impossible au milieu d'une guerre religieuse, et tout porte à croire que Saladin ne s'y était arrêté un moment que pour avoir le temps de fortifier Jérusalem qu'on lui demandait. D'habiles ouvriers, venus d'Alep, s'occupaient par ses ordres d'agrandir les fossés et de réparer les murailles. Parmi les ouvriers musulmans on remarquait deux mille prisonniers chrétiens, condamnés à rebâtir les forteresses occupées par les infidèles. Saladin encourageait lui-même les travaux par sa présence et par son exemple;

---

toriens arabes, Bohaëddin et l'auteur du *Phatah*. Quoique les historiens chrétiens n'en aient point parlé, il serait difficile de la révoquer en doute et d'affaiblir le témoignage des auteurs arabes, témoins oculaires, et qui s'étaient mêlés eux-mêmes de cette affaire. C'est cette négociation qui a donné à Mme. Cottin l'idée de son roman de *Mathilde* ou les *Croisades*, ouvrage rempli de peintures éloquentes et de sentiments héroïques puisés dans l'histoire de la chevalerie.

pour animer le zèle du peuple et des soldats, il leur rappelait les victoires des musulmans et le massacre de leurs frères égorgés devant Ptolémaïs. 1188-1192

La conquête de la ville sainte était le but de la guerre et la récompense promise aux travaux des croisés; ils pressèrent enfin Richard de les faire marcher vers Jérusalem. Le roi d'Angleterre fut obligé de céder à leur impatience et de les conduire jusqu'à (1) Béthonopolis, situé entre Ascalon et la capitale de la Palestine. A l'approche des Francs, Saladin fit dévaster tout le pays par lequel leur armée devait passer. Par les ordres du sultan les remparts de Ramla, de Lidda, la forteresse de Nitron furent démolis. Toutes les routes qui conduisaient à Jérusalem étaient gardées par la cavalerie musulmane qui, sans cesse, harcelait les chrétiens et les empêchait de recevoir des vivres de Ptolémaïs et des autres villes maritimes.

A mesure que les croisés s'avançaient de

---

(1) M. Paultre, dans son Histoire manuscrite des états de Syrie, croit que cette ville, ainsi nommée par les historiens des croisades, est la ville d'Eleuthéropolis, située à neuf ou dix lieues à l'est d'Ascalon, sur le chemin de Jérusalem, dans une vallée traversée par le torrent d'Ascalon, à sept lieues à l'ouest de Jérusalem, à six de Ramla.

1188-1192 Jérusalem, ils redoublaient d'enthousiasme et d'ardeur, mais Richard et la plupart des chefs ne partageaient point l'impatience des soldats. L'armée chrétienne n'était qu'à une journée du rivage de la mer, et déjà la disette se faisait sentir. Si dans les plaines de Ptolémaïs, où les croisés pouvaient recevoir des vivres par la Méditerranée, ils avaient éprouvé toutes les horreurs de la famine, quelles misères ne devaient-ils point souffrir sous les murs de la ville sainte? Des troupes musulmanes étaient campées dans les plaines de Jéricho et d'Hébron, dans le pays de Naplouse, et pouvaient secourir Jérusalem, assiégée par les chrétiens. L'hiver d'ailleurs était commencé et faisait craindre des maladies contagieuses; les chefs de l'armée étaient divisés entre eux, et la vue du péril pouvait à peine les réunir. Tous ces motifs jetaient de l'incertitude dans l'esprit de Richard et des plus sages d'entre les barons et les chevaliers.

Le roi d'Angleterre espérait que Saladin viendrait lui offrir la bataille, et qu'une victoire ouvrirait aux croisés les portes de Jérusalem; mais le sultan, qui avait éprouvé les forces et la bravoure des chrétiens à la bataille d'Arsur, ne voulait point exposer ses conquêtes aux hasards d'un combat. Richard craignit à

son tour les périls et les fatigues d'un long siége, et ramena tout à coup son armée dans les plaines d'Ascalon. 1188-1192

La multitude des croisés, qui n'appréciait point les motifs du roi d'Angleterre, obéit en murmurant; la plupart des chefs, ennemis déclarés de Richard, mêlaient leurs plaintes à celles des soldats. Plusieurs croisés mécontents, désertèrent des drapeaux qui ne leur montraient plus le chemin de Jérusalem.

Tandis que les croisés revenaient tristement vers les plaines d'Ascalon, les Génois et les Pisans, livrés à d'éternelles discordes, se faisaient une guerre ouverte dans les murs de Ptolémaïs. Conrad avait pris le parti des Génois; le roi d'Angleterre accourut pour défendre les Pisans, et termina cette guerre civile en forçant Conrad et les Génois à se retirer dans la ville de Tyr.

Au milieu de ces sanglants démêlés, Conrad, qui avait un ambassadeur auprès de Saladin et ne pouvait plus supporter l'autorité de Richard, fit une alliance avec les musulmans. Saladin, par un traité, abandonna au marquis de Tyr les villes que ce dernier enlèverait aux chrétiens, et promit de l'aider dans ses conquêtes, en ne réservant que le butin pour les soldats musulmans. Ce traité, dicté par la haine de Richard, fut comme le signal de la mort de Conrad; car peu de temps

1188-1192 après, le marquis de Tyr périt frappé par une main inconnue.

Les auteurs anglais rapportent que Conrad avait eu des démêlés avec le chef des Ismaéliens, et qu'il fut assassiné par les ordres de ce redoutable ennemi. Deux jeunes esclaves avaient quitté les jardins remplis de délices où leur maître les élevait pour sa vengeance; ils arrivèrent à Tyr, et pour mieux cacher leurs projets ils reçurent le baptême; ils s'attachèrent ensuite au service de Conrad, et restèrent six mois auprès de lui, ne paraissant occupés que de prier le Dieu des chrétiens. Un jour que le marquis de Tyr venait de dîner chez l'évêque de Beauvais, les deux ismaéliens l'attaquèrent et le blessèrent mortellement. Tandis que le peuple s'assemblait en tumulte, l'un des assassins s'enfuit dans une église voisine, où le marquis de Tyr fut porté tout sanglant. L'ismaélien, qui s'y était caché, perça tout à coup la foule assemblée, tomba de nouveau sur Conrad, et le frappa de plusieurs coups de poignard dont il mourut sur-le-champ. Les deux assassins furent arrêtés, et tous deux expirèrent dans les supplices, sans proférer une plainte, et sans nommer celui qui leur avait demandé la vie du prince de Tyr (1).

(1) L'assassinat de Conrad est ainsi rapporté dans le continuateur de Tabary. Voyez les manuscrits de D. Berthereau.

Le continuateur de Tabary dit que Sala- 1188 1192
din avait offert dix mille pièces d'or au Vieux de la Montagne, s'il faisait assassiner le marquis de Tyr et le roi d'Angleterre ; mais le prince de la Montagne, ajoute le même historien, ne jugea pas à propos de délivrer tout-à-fait Saladin de la guerre des Francs, et ne fit que la moitié de ce qu'on lui demandait. Les chrétiens n'attribuèrent point la mort de Conrad à Saladin, mais plusieurs d'entr'eux en accusèrent Richard. Peu de temps après l'assassinat, on publia une lettre dans laquelle le seigneur de la Montagne s'avouait lui-même l'auteur du meurtre de Conrad ; mais cette lettre n'avait rien d'authentique. Le farouche seigneur de la Montagne n'écrivait point, et n'avait aucun intérêt à faire l'apologie d'un prince chrétien. Le roi d'Angleterre autorisa lui-même les soupçons en s'emparant de Tyr, et en faisant épouser la veuve de Conrad, à son neveu le comte de Champagne. Quoi qu'il en soit, cette accusation, qui s'accrédita parmi les chrétiens, annonçait l'opinion qu'on avait du caractère de Richard. Le bruit de la mort de Conrad arriva bientôt jusqu'en Europe ; Philippe-Auguste craignit le même sort, et ne parut plus en public qu'entouré d'une garde attachée à sa personne. La cour de France accusait Richard

1188-1192 des plus noirs attentats; il est probable cependant que Philippe montra en cette occasion plus de crainte qu'il n'en avait, pour rendre son rival odieux, et pour armer contre lui la haine du pape et l'indignation de tous les princes de la chrétienté.

Après la mort de Conrad, Richard n'eut plus de rivaux à redouter et d'ennemis à combattre parmi les chrétiens; l'opinion même qu'on avait de son caractère ne servait qu'à augmenter son autorité, en faisant redouter sa haine ou sa vengeance. Il profita du moment où Saladin avait licencié une partie de son armée pour s'emparer du château de Daroum, bâti sur les confins de la Palestine, du côté de l'Egypte. Il fit plusieurs autres expéditions qui répandirent la surprise et l'effroi parmi les Sarrazins; et tout à coup, pour satisfaire aux vœux des croisés, il prit le chemin de Jérusalem, où Saladin s'était enfermé avec les troupes qu'il avait pu rassembler. A l'approche des chrétiens, le sultan convoqua ses émirs, et leur fit jurer sur la pierre de Jacob, de s'ensevelir sous les ruines de la ville plutôt que de la rendre aux soldats de Richard.

L'armée chrétienne vint camper au pied des montagnes de la Judée, dont tous les passages étaient gardés par les troupes de Saladin et les

paysans sarrazins de Naplouse et d'Hébron. A 1188-1192
mesure que Richard s'approchait de Jérusalem, il hésitait à partager la gloire de cette conquête avec Léopold, duc d'Autriche, et le duc de Bourgogne. Ceux-ci ne voulaient point aider le roi d'Angleterre dans une entreprise dont le succès devait accroître son orgueil et sa renommée. Toutes les fois qu'il se proposait de conquérir la ville sainte, le zèle des autres chefs de l'armée paraissait se ralentir (1). Lorsque Richard cherchait à différer cette conquête, la plupart des chefs enflammaient par leurs discours l'enthousiasme des croisés, et répétaient le serment qu'ils avaient fait de délivrer le tombeau de Jésus-Christ. Ainsi l'ap-

(1) Il est difficile de suivre les récits de plusieurs historiens latins de cette époque qui affirment que Richard ne voulait point prendre Jérusalem. M. Paultre, officier distingué qui a fait la campagne de Syrie en 1799, nous a fourni tous les moyens d'entendre les vieilles chroniques et d'apprécier leur témoignage. Les historiens, faute de connaître les pays, se sont souvent trompés sur les événements militaires. La situation des lieux et la connaissance du pays sont souvent les meilleurs commentaires qu'on puisse avoir pour les vieux historiens des croisades. M. Paultre a raconté lui-même une partie des événements que nous rapportons ; son récit qu'il a bien voulu nous confier nous a donné d'utiles lumières qui nous ont servi à jeter quelque clarté sur cette partie de notre histoire.

1188-1192 proche de Jérusalem, qui aurait dû réunir les chrétiens, ne faisait qu'accroître leurs divisions, et jetait le trouble, le désordre, le découragement dans leur armée.

Les chrétiens étaient à quelques lieues de Jérusalem; le conseil des croisés s'assembla pour savoir quel parti il fallait prendre; plusieurs des chefs pensaient qu'on devait assiéger Jérusalem, et parlaient de la consternation des musulmans. « Les soldats de Saladin, disaient-ils, n'a- » vaient point oublié les malheurs de Ptolémaïs et » tremblaient de s'enfermer dans des remparts. » Des transfuges, venus de Jérusalem, avaient » annoncé que la présence même de Saladin ne » pouvait relever le courage de ses soldats, et » que tous les habitants de la ville sainte, saisis » d'effroi, étaient sur le point de s'enfuir à » Damas. »

Ceux qui soutenaient une opinion contraire, parmi lesquels se trouvait Richard, pensaient que les nouvelles répandues sur la disposition des musulmans, n'étaient qu'un piége de Saladin pour attirer les croisés dans des lieux où il pourrait détruire leur armée sans combat. « Au moment où nous parlons, disaient-ils, la » cavalerie musulmane couvre les plaines où » campe l'armée chrétienne; il est difficile et » dangereux de s'avancer à travers les monta- » gnes de la Judée. Les chemins bordés de pré-

» cipices, y sont taillés dans le roc en plusieurs 1188-1192
» endroits, et dominés par des hauteurs escar-
» pées, d'où quelques paysans mal armés suffi-
» sent pour écraser, ou tout au moins arrêter
» les phalanges des chrétiens. Comment trans-
» porter dans ces chemins étroits les bagages,
» les machines et les munitions de guerre? Si
» notre bravoure parvient à surmonter tous les
» obstacles, sera-t-il facile de conserver les
» communications avec les côtes de la mer?
» Si nous sommes vaincus, comment ferons-
» nous notre retraite, poursuivis par l'armée de
» Saladin? »

Les avis continuaient à être partagés : le roi d'Angleterre voulait se retirer vers Ascalon; le duc d'Autriche et le duc de Bourgogne soutenaient avec chaleur qu'on devait marcher vers Jérusalem. Vingt-quatre chevaliers furent choisis pour prononcer sur le parti qu'on devait suivre; l'armée des croisés attendait leur décision avec une impatience mêlée de crainte. Après avoir délibéré quelque temps, les vingt-quatre chevaliers pensèrent que l'armée chrétienne ne pouvait sans danger poursuivre sa marche, et que le parti le plus sage était de retourner vers les côtes de la mer. Richard, après avoir donné l'ordre de la retraite, soit qu'il fût sincèrement affligé, soit qu'il voulût

1188-1192 regagner l'estime et la confiance des croisés, tourna vers Jérusalem ses yeux remplis de larmes, et se couvrant le visage de son bouclier, s'avoua indigne de contempler une ville qu'il ne pouvait conquérir.

Les croisés s'éloignèrent encore une fois de Jérusalem qu'ils avaient fait le serment de délivrer; ils ne pouvaient concevoir la politique et les desseins de leurs chefs. Richard, qui lui-même avait conduit l'armée chrétienne sur le chemin de la ville sainte, pouvait être au moins accusé de légèreté. L'incertitude de ses projets acheva de détruire la confiance qu'on avait conservée pour son habileté et ses talents militaires; le désespoir des croisés fit taire la crainte que leur inspirait un chef qu'ils n'aimaient point. La discorde éclata avec une nouvelle fureur; ceux qui restaient les partisans de Richard reprochaient à ses ennemis d'égarer l'esprit de l'armée; tous les partis s'accusaient réciproquement de favoriser la cause des infidèles. Comme il arrive presque toujours dans les guerres malheureuses, on ne parlait que de perfidie et de trahison dans l'armée des chrétiens.

Les plus violents murmures éclataient contre Richard, qui répondait à ses ennemis par

des traits de bravoure dignes d'Amadis et de Roland. A la tête d'un faible détachement, il s'empara d'un convoi de sept mille chameaux qui se rendait à Jérusalem; dans une autre occasion, monté sur un vaisseau avec quelques chevaliers, il débarqua à Joppé, où les étendards de Saladin flottaient sur les tours et les remparts; il poursuivit les vainqueurs, l'épée à la main, et les força d'abandonner leur conquête. Peu de jours après, le roi d'Angleterre avec une troupe de braves, affronta sept mille cavaliers musulmans, se jeta au milieu d'eux, et d'un coup de sabre abattit à ses pieds le chef des Sarrazins qui restèrent immobiles de surprise et d'effroi. 1188-1192

Tant de périls, tant de travaux et de gloire furent perdus pour la cause des chrétiens. Richard devenait tous les jours plus odieux aux croisés; le duc de Bourgogne, mécontent, se retira à Ptolémaïs avec les Français; les Allemands, commandés par le duc d'Autriche, quittèrent la Palestine; Richard restait seul avec les Anglais. Jusqu'alors (1) le roi d'An-

(1) L'historien Bohaëddin rapporte que Richard, dans une entrevue avec Aboubeker, ambassadeur de Saladin, dit à ce dernier « qu'il ne cherchait qu'un prétexte pour retourner

1188-1192 gleterre, comme il le disait lui-même aux ambassadeurs de Saladin, avait pris peu d'intérêt à la délivrance des saints lieux; il ne faisait des prodiges de valeur que pour augmenter sa renommée dans le monde chrétien. L'envie d'effacer la gloire de Philippe, bien plus que le zèle de la religion, lui faisait combattre les Sarrazins; il supportait tous les travaux de la guerre sainte dans l'espoir que ses exploits en Palestine l'aideraient à triompher de ses rivaux et de ses ennemis au-delà des mers; mais comme il craignait de rester sans armée, et qu'il redoutait pour ses états les entreprises de Philippe et les complots de son frère Jean, il ne songea plus qu'à reprendre les négociations avec Saladin. Les différentes pensées qui l'occupaient, la honte de n'avoir pu con-

---

» en Europe; que dans le fond il prenait peu d'intérêt aux affaires de la Palestine; que les chrétiens privés de son secours ne pourraient se soutenir contre la puissance musulmane; qu'avec peu de troupes on leur enlèverait le peu de places qui leur restaient; que le sultan ne devait pas se rendre si difficile, puisque cette paix ne serait que simulée et ne servirait qu'à écarter le seul obstacle qui s'opposât aux conquêtes de ce prince. » Voyez la *Vie de Saladin* par Marin, page 360 et 361, vol 2.

querir Jérusalem, la crainte de perdre son royaume, lui faisaient adopter et rejeter les résolutions les plus opposées. Tantôt il voulait retourner en Europe sans avoir fait la paix, tantôt il suppliait, tantôt il menaçait Saladin et cherchait à l'effrayer, en répandant le bruit que le pape devait arriver dans la Palestine avec une armée de deux cent mille croisés. 1188-1192

L'hiver durait encore, et le passage de la Méditerranée n'était pas sans danger. « La » mer est orageuse, écrivait-il un jour à Saladin; mais je braverai les tempêtes et je » retournerai en Europe si vous acceptez la » paix. Si vous voulez encore combattre, je » braverai tous les périls de la guerre, et j'irai » mettre le siége devant Jérusalem. » Saladin était campé dans le voisinage de Ramla; il convoqua ses émirs pour délibérer sur les propositions de Richard. « Jusqu'ici, leur » dit-il, nous avons combattu avec gloire, et » la cause de l'islamisme a triomphé par nos » armes. J'ai peur que la mort ne me surprenne » dans la paix et ne m'empêche de terminer » l'entreprise que nous avons commencée. Puis- » que Dieu nous donne la victoire, il veut que » nous poursuivions la guerre, et nous devons » suivre sa volonté. » La plupart des émirs ap-

1188-1192 plaudirent au courage et à la fermeté de Saladin; mais ils lui représentèrent « que les villes » étaient sans défense et les provinces dévas- » tées; les fatigues de la guerre avaient affaibli » les armées musulmanes; les chevaux man- » quaient de fourrages, et la nourriture des » soldats coûtait plus cher que l'or. » « Si nous » réduisons les Francs au désespoir, ajoutaient- » ils, ils peuvent encore nous vaincre et nous » arracher nos conquêtes. Il est sage d'obéir à » la maxime du Coran, qui nous ordonne d'ac- » corder la paix à nos ennemis lorsqu'ils nous la » demandent. La paix nous donnera le temps » de fortifier nos villes, de réparer nos forces » et de recommencer la guerre avec avantage, » lorsque les Francs, toujours infidèles aux » traités, nous offriront de nouveaux prétextes » pour les attaquer. »

Saladin pouvait voir par ce discours des émirs, que la plupart des guerriers Sarrazins commençaient à perdre l'ardeur et le zèle qu'ils avaient montrés pour la cause de l'islamisme. Le sultan était abandonné de plusieurs de ses auxiliaires et craignait de voir s'élever des troubles dans son empire. Les deux armées campaient tout près l'une de l'autre, et la pous-

sière qui s'élevait des deux camps, dit un auteur arabe, se mêlait dans l'air et ne formait qu'un seul nuage. Ni les chrétiens ni les musulmans ne montraient l'impatience de franchir l'enceinte de leurs remparts et de leurs fossés; les uns et les autres paraissaient également fatigués de la guerre; les deux chefs avaient le même intérêt à conclure la paix. La disposition des esprits, et l'impossibilité de poursuivre les entreprises guerrières, fit enfin adopter une trève de trois ans et huit mois (1). 1188-1192

On convint que Jérusalem serait ouverte à la dévotion des chrétiens, et que ceux-ci posséderaient toute la côte maritime, depuis Jaffa jusqu'à Tyr. Les Sarrazins et les croisés avaient des prétentions sur Ascalon, qu'on regardait comme la clef de l'Egypte, et que les Arabes appelaient l'*épouse de Syrie*. Pour terminer les débats, on arrêta que cette ville serait de nouveau démolie. Il n'est pas inutile de remarquer ici qu'on ne parla point de la restitution de la vraie croix qui avait été le sujet des premières négociations, et pour la-

(1) Les historiens latins disent que la trève fut de trois ans, trois mois, trois semaines et trois jours. Nous croyons devoir préférer ici la version des auteurs orientaux, qui disent que la trève fut de trois ans et huit mois. Omad, dont nous adoptons le récit, nous assure qu'il écrivit de sa main le traité.

1188-1192 quelle Richard avait d'abord envoyé plusieurs ambassades à Saladin. Les principaux chefs des deux armées jurèrent les uns sur l'alcoran, les autres sur l'évangile, d'observer les conditions du traité. La majesté royale parut alors avoir quelque chose de plus imposant et de plus auguste que la sainteté même du serment; le sultan et le roi d'Angleterre se contentèrent de se donner leur parole et de toucher la main des ambassadeurs.

Tous les princes chrétiens et musulmans de la Syrie furent invités à signer le traité conclu entre Richard et Saladin. Parmi ceux qu'on appela pour être garants de la paix, on n'oublia ni le prince d'Antioche qui avait pris peu de part à la guerre, ni le chef des ismaéliens, l'ennemi des chrétiens et des musulmans.

Le seul Gui de Lusignan ne fut point nommé dans le traité. Ce prince eut un moment d'importance par les divisions qu'il avait fait naître; il tomba dans l'oubli, aussitôt que les croisés eurent d'autres sujets de discorde. Dépouillé de son royaume, il obtint celui de Chypre qui était une possession plus réelle, mais qu'il fallut payer aux templiers à qui Richard l'avait vendu; la Palestine fut cédée à Henri, comte de Champagne, le nouveau mari de cette Isabelle qui semblait être pro-

mise à tous les prétendants à la couronne 1188-1192
de Jérusalem, et qui, par une singulière destinée, avait épousé trois rois, sans pouvoir monter sur le trône.

La conclusion de la paix fut célébrée par des tournois et des festins, où les musulmans et les chrétiens déposèrent le fanatisme et la haine qui avaient fait verser tant de sang. La plupart des guerriers de l'Occident, sur l'invitation de Saladin, allèrent visiter les saints lieux qu'ils n'avaient pu délivrer, et s'embarquèrent pour revenir en Europe. A leur départ, les Français perdirent le duc de Bourgogne, qui tomba malade et mourut dans la ville de Tyr, lorsqu'il se préparait à quitter la Palestine.

Ainsi finit cette troisième croisade, où tout l'Occident en armes ne put obtenir d'autres avantages que la prise de Ptolémaïs et la démolition d'Ascalon; l'Allemagne y perdit sans gloire un de ses plus grands empereurs, et la plus belle de ses armées.

Si l'on en croit les auteurs arabes, six cent mille croisés étaient arrivés devant Ptolémaïs; à peine cent mille de ces guerriers purent revoir leur patrie. L'Europe eut d'autant plus à déplorer les pertes qu'elle fit dans cette guerre, que les armées chrétiennes étaient mieux com-

1188-1192 posées que dans les expéditions précédentes ; les criminels, les aventuriers, les gens sans aveu en avaient été bannis. Tout ce que l'occident avait de plus noble et de plus illustre parmi ses guerriers, avait pris les armes.

Les croisés qui combattaient Saladin étaient mieux armés et plus disciplinés que ceux qui les avaient précédés dans la Palestine ; les fantassins se servaient de l'arbalète, négligée dans la seconde croisade. Leurs cuirasses, leurs boucliers, recouverts d'un cuir épais, résistaient aux traits des Sarrazins ; sur le champ de bataille on voyait souvent des soldats tout hérissés de flèches, que les arabes comparaient à des *porcs-épic*, conserver leurs rangs et combattre leurs ennemis. Les Sarrazins avaient aussi fait des progrès dans la science de la guerre, et commençaient à reprendre l'usage de la lance, dont ils ne se servaient point lorsque les premiers croisés étaient arrivés en Syrie. Les armées musulmanes n'offraient plus une multitude confuse, restaient plus longtemps sous les drapeaux, et combattaient avec moins de désordre. Les Curdes et les Turcs surpassaient les Francs dans l'art d'attaquer et de défendre les places. Les musulmans avaient d'ailleurs plus d'un avantage sur les croisés ; ils faisaient la guerre sur leur propre territoire,

dans leur propre climat ; ils n'étaient soumis 1188-1192.
qu'à un seul chef, qui leur donna toujours un même esprit, et ne leur présenta jamais que la même cause à défendre.

Dans cette croisade, les Francs se montrèrent plus policés qu'ils ne l'avaient été jusqu'alors. De grands monarques qui se faisaient la guerre sans cesser de s'estimer, et d'avoir entr'eux de généreux procédés, étaient pour le monde un spectacle nouveau. Les sujets suivirent l'exemple de leurs princes, et perdirent sous la tente quelque chose de leur barbarie. Les croisés furent quelquefois admis à la table de Saladin, et les émirs reçus à celle de Richard ; en se mêlant ensemble, les Sarrazins et les chrétiens purent faire un heureux échange de leurs usages, de leurs manières, de leur savoir, et même de leurs vertus.

Les chrétiens, un peu plus éclairés que dans les deux autres croisades, eurent moins besoin d'être excités par les visions du fanatisme. La passion de la gloire fut pour eux un mobile presque aussi puissant que l'enthousiasme religieux. Aussi la chevalerie fit-elle de grands progrès dans cette croisade ; elle était tellement en honneur, et le titre de chevalier était si glorieux, aux yeux même des infidèles, que Saladin ne dédaigna pas de s'en décorer.

1188-1192 Le sentiment de l'honneur, l'humanité qui en est inséparable, essuyèrent souvent les pleurs que les malheurs de la guerre faisaient répandre; des passions tendres et vertueuses s'associaient dans l'ame des héros avec les maximes austères de la religion, et les images sanglantes des combats. Au milieu de la corruption des camps, l'amour, en inspirant des sentiments nobles et délicats aux chevaliers et aux troubadours qui avaient pris la croix, les préserva des séductions d'une débauche grossière. Plus d'un guerrier animé par le souvenir de la beauté, fit admirer sa bravoure en combattant les Sarrazins. Ce fut dans cette croisade que mourut le châtelain de Coucy, blessé à mort à côté du roi Richard. Dans une chanson qui nous est restée, il avait fait ses adieux à la France, en disant qu'il allait dans la Terre-Sainte afin d'obtenir trois choses d'un grand prix pour un chevalier: *le paradis, la gloire, et l'amour de sa mie.* Une chronique du moyen âge rapporte que lorsqu'il eut reçu le coup mortel et qu'il fut près de rendre le dernier soupir, le fidèle châtelain se confessa d'abord au légat du pape, et chargea ensuite son écuyer de porter son cœur à la dame de Fayel. Les dernières volontés de Coucy, et l'horrible festin qu'un mari cruel

fit servir à la victime de sa jalousie, montrent à la fois ce que la chevalerie pouvait inspirer de plus touchant, et ce que les mœurs du douzième siècle avaient de plus barbare (1). Les troubadours célébrèrent dans leurs chansons l'amour chevaleresque du noble châtelain, et le désespoir qui s'empara de la belle de Vergy, lorsqu'elle apprit qu'elle avait mangé le cœur de son fidèle chevalier. Si nous en croyons les vieilles chroniques, le seigneur de Fayel, poursuivi par ses remords et par l'opinion de ses contemporains, fut obligé d'aller 1188-1192

(2) Les aventures du châtelain de Coucy et de la dame de Fayel, sont racontées dans une vieille chronique rapportée par le président Fauchet. Il existe à la bibliothèque impériale une copie manuscrite de cette chronique qui paraît avoir été écrite vers le commencement du 13ᵉ. siècle, peu de temps après la troisième croisade. M. Roquefort, dont l'autorité est d'un grand poids pour tout ce qui regarde le moyen âge, ne paraît point adopter dans l'article COUCY de la *Biographie universelle*, le récit de la chronique qui vient d'être citée, et partage l'opinion du père Papon, qui attribue l'aventure du châtelain au troubadour Cabestan. Nous pourrions objecter à M. Roquefort que l'aventure de Cabestan n'est pas la même que celle de Coucy, et que l'une peut être vraie sans que l'autre puisse être révoquée en doute. On trouve dans les œuvres de Belloy une dissertation qu'on n'a point réfutée, et qui prouve la vérité, sinon de quelques détails, au moins des faits principaux rapportés par la chronique qu'on vient de citer.

1188-1192 dans la Terre-Sainte expier son crime et la mort d'une épouse infortunée.

Dans cette croisade, où s'illustrèrent tant de chevaliers, deux hommes s'acquirent une gloire immortelle : l'un par une bravoure inutile et par des qualités plus brillantes que solides, l'autre par des succès réels et par des vertus qui auraient pu servir de modèle aux chrétiens. Le nom de Richard fut pendant un siècle l'effroi de l'Orient; les Sarrazins et les Turcs le célébrèrent dans leurs proverbes, long-temps après les croisades. Il cultiva les lettres et mérita une place parmi les troubadours; mais les arts n'adoucirent point son caractère; sa férocité, autant que son courage, le fit surnommer *Cœur de lion*. Emporté par l'inconstance de ses inclinations, il changea souvent de projets, d'affections et de maximes; il brava quelquefois la religion et très souvent se dévoua pour elle. Tantôt incrédule, tantôt superstitieux; sans mesure dans sa haine comme dans son amitié, il fut excessif en toute chose, et ne se montra constant que dans son amour pour la guerre.

Les passions qui l'animaient permirent rarement à son ambition d'avoir un but, un objet déterminé. Son imprudence, sa présomption, l'incertitude de ses projets lui firent perdre le

fruit de ses exploits. En un mot, le héros de cette troisième croisade est plus fait pour exciter la surprise que pour inspirer l'estime, et semble moins appartenir à l'histoire qu'aux romans de chevalerie. 1188-1192

Avec moins d'audace et de bravoure que Richard, Saladin avait un caractère plus grave, et surtout plus propre à conduire une guerre religieuse. Il mit plus de suite dans ses projets; et, plus maître de lui-même, il sut mieux commander aux autres. En montant sur le trône des Atabekhs, Saladin obéit moins à son penchant qu'à sa destinée; mais lorsqu'une fois il y fut assis, il n'eut plus que deux passions, celle de régner et celle de faire triompher le Coran. On le vit toujours plein de modération sur tout le reste, et toutes les fois qu'il ne s'agissait pas d'un royaume ou de la gloire du prophète, le fils d'Ayoub fit admirer en lui le plus juste et le plus doux des musulmans. On doit ajouter que la sombre dévotion (1), l'ardent fanatisme qui lui fit prendre les armes contre les chré-

(1) Saladin était peu tolérant pour toutes les choses de religion. L'abbé Renaudot, dans son histoire manuscrite, raconte qu'il fit étrangler un philosophe qui prêchait des doctrines nouvelles dans la ville d'Alep.

1188-1192 tiens ne le rendit cruel et barbare qu'une seule fois. Il montra des vertus pacifiques au milieu des fureurs de la guerre; du sein des camps, dit un poète oriental, *il couvrait les peuples des ailes de sa justice, et faisait pleuvoir sur les villes les nuées de sa libéralité*. Les musulmans, toujours gouvernés par la crainte (1),

(1) Pour connaître le caractère et les vertus de Saladin il suffirait de citer le discours qu'il adressa à son fils El daher, à qui il avait donné le gouvernement d'une province. « Mon fils, » lui dit-il, vous allez régner dans les états que je vous ai donnés. Mes infirmités me font craindre de ne plus vous revoir; je » vous recommande donc, mon fils, pour dernière volonté, » d'aimer, d'honorer Dieu, qui est la source de tout bien, et » d'observer les préceptes de sa loi; car votre salut en dépend. » Epargnez le sang humain, de peur qu'il ne rejaillisse sur votre » tête, car le sang répandu ne dort jamais. Attachez-vous à gagner le cœur et l'estime de vos sujets; rendez-leur la justice, » ayez soin de leurs intérêts comme des vôtres. Vous aurez à » rendre compte à Dieu de ce dépôt que je vous confie en son » nom; ayez des égards, de la condescendance pour les émirs, » pour les imans, pour les califes et pour toutes les personnes » en place. Ce n'est que par la douceur, la clémence que je suis » parvenu au degré d'élévation où vous me voyez. Nous sommes » tous mortels, ô mon fils; ainsi ne conservez aucune rancune, » aucune haine contre qui que ce soit. Gardez-vous surtout » d'offenser personne. Les hommes n'oublient les injures qu'après en avoir tiré vengeance, tandis que Dieu nous accorde » le pardon de nos fautes pour un simple repentir; car il est » bienfaisant et miséricordieux. » Ce discours de Saladin à son fils nous a été conservé par Bohaëddin qui l'avait entendu. Voyez la vie de Saladin, par Marin, liv. XIII.

s'étonnaient de l'amour que leur inspirait un souverain, et le suivaient avec joie dans les combats. Sa générosité, sa clémence, son respect pour la foi jurée furent souvent loués par les chrétiens, qu'il avait rendus si malheureux par ses victoires, et dont il acheva de renverser la puissance en Asie. 1188-1192

La troisième croisade, qui fut si glorieuse pour Saladin, ne fut pas sans avantages pour l'Europe; plusieurs croisés qui se rendaient en Palestine s'arrêtèrent en Espagne, et par leurs victoires contre les Maures, préparèrent la délivrance des royaumes situés au-delà des Pyrénées. Un grand nombre d'Allemands, comme dans la seconde croisade, entraînés par les sollicitations du pape, firent la guerre aux barbares habitants des rives de la Baltique, et reculèrent ainsi, par d'utiles exploits, les limites de la république chrétienne en Occident.

Comme dans cette guerre la plupart des croisés se rendirent par mer en Palestine, l'art de la navigation fit de sensibles progrès; les peuples maritimes de l'Europe acquirent un nouveau degré de prospérité; leurs flottes se montrèrent plus formidables et disputèrent avec gloire l'empire de la mer aux Sarrazins.

Dans plusieurs états de l'Europe, le commerce et l'esprit même des guerres saintes

1188-1192 avaient contribué à l'affranchissement des communes. Beaucoup de serfs qui étaient devenus libres, avaient pris les armes. Ce ne fut pas un des spectacles les moins intéressants de cette croisade, que celui de voir les bannières de plusieurs villes de France et d'Allemagne flotter dans l'armée chrétienne parmi les drapeaux des seigneurs et des barons.

Cette troisième croisade fut surtout avantageuse pour la France, d'où elle éloigna les guerres civiles et les guerres étrangères. En prolongeant l'absence des grands vassaux et des ennemis du royaume, elle affaiblit leur puissance; elle donna à Philippe-Auguste la faculté de lever des impôts, même sur le clergé. Elle fut pour lui une occasion d'entourer le trône d'une garde fidèle, d'entretenir des armées régulières, et prépara de loin cette victoire de Bovines qui devait être si funeste aux ennemis de la France.

Une longue captivité attendait Richard à son retour en Europe; le vaisseau qui le portait ayant fait naufrage sur les côtes d'Italie, il craignit de traverser la France et prit la route de l'Allemagne, caché sous l'habit d'un simple pèlerin. Ses libéralités trahirent le monarque, et comme il avait partout des ennemis, il fut arrêté par les soldats du duc d'Autriche. Léopold ne fut point assez généreux pour ou-

blier les outrages qu'il avait reçus de Richard 1188-1192
au siége de Ptolémaïs, et retint le monarque anglais prisonnier. On ne savait plus en Europe ce qu'était devenu le roi Richard, lorsqu'un gentilhomme d'Arras, appelé *Blondel*, alla rechercher les traces de son maître, et parcourut l'Allemagne avec l'habit et la lyre d'un ménestrel. Arrivé devant un château, où gémissait, disait-on, un illustre captif, Blondel se mit à chanter le premier couplet d'une chanson qu'il avait faite avec Richard. Du haut d'une tourelle une voix lui répondit et chanta le second couplet (1). Alors le fidèle troubadour revint en Angleterre annoncer qu'il avait découvert la prison du roi Richard. Le duc d'Autriche, effrayé de cette découverte, n'osa plus retenir entre ses mains son redoutable captif, et le livra à l'empereur d'Allemagne. Henri VI, qui avait aussi des griefs à venger, se réjouit d'avoir en son pouvoir le roi Richard et le retint dans les fers comme s'il l'eût fait prisonnier sur le champ de bataille. Le héros de la croisade, qui remplissait le monde de sa

(1) On peut lire dans les *Pièces justificatives* un passage d'une vieille chronique manuscrite du 13e. siècle, qui raconte avec beaucoup de détails comment Blondel découvrit le roi Richard.

1188-1192 renommée, fut jeté dans un cachot obscur, et resta ainsi long-temps en proie à la vengeance de ses ennemis, qui étaient des princes chrétiens.

On le fit comparaître devant la diète germanique, assemblée à Worms; on l'accusa de tous les crimes que lui avaient reprochés la haine et l'envie; mais l'aspect d'un roi dans les fers est un spectacle si touchant, que personne n'osa condamner Richard, et lorsqu'il fit entendre sa justification, les évêques et les seigneurs fondirent en pleurs, et conjurèrent Henri de le traiter avec moins d'injustice et de rigueur.

La reine Éléonore implora toutes les puissances de l'Europe pour obtenir la délivrance de son fils. Les plaintes et les larmes d'une mère touchèrent le cœur de Célestin, qui venait de monter sur la chaire de St.-Pierre. Le pape réclama plusieurs fois la liberté du roi d'Angleterre, et lança même l'excommunication contre le duc d'Autriche et l'empereur; mais les foudres de Rome tombaient si souvent sur les trônes d'Allemagne, qu'elles n'inspiraient presque plus de crainte. Henri brava les anathêmes du St.-Siége; la captivité de Richard dura encore plus d'une année; il n'obtint enfin sa liberté qu'après s'être en-

gagé à payer une rançon considérable. Son royaume, qu'il avait ruiné à son départ, s'épuisa pour hâter son retour, et l'Angleterre donna jusqu'à ses vases sacrés pour briser les fers de son monarque. Il fut reçu avec enthousiasme par les Anglais; ses aventures, qui arrachaient des larmes, firent oublier ses cruautés, et l'Europe ne se ressouvint que de ses exploits et de ses malheurs. 1188-1192

Après la trève faite avec Richard, Saladin se retira à Damas, et ne jouit qu'une année de sa gloire. Les orientaux célèbrent la manière édifiante dont il mourut; il distribua également ses aumônes aux chrétiens et aux musulmans. Avant d'expirer il ordonna à un de ses officiers de porter son drap mortuaire dans les rues de sa capitale, en répétant à haute voix : *Voilà ce que Saladin vainqueur de l'Orient emporte de ses conquêtes.*

A peine eut-il expiré qu'il ne resta qu'un vain souvenir de ses lois et de ses victoires; on vit arriver à sa mort ce qui arrivait fréquemment dans les monarchies orientales, où rien n'était réglé pour l'ordre de la succession; où la victoire paraissait le titre le plus légitime, où des enfants, trop nombreux, attendaient la mort du prince dans la crainte, la servitude et l'éloignement des affaires.

1188-1192 Saladin ne laissa après lui que des esclaves intimidés de sa gloire et de sa toute-puissance, qui partagèrent son autorité et ne purent en supporter le poids. Douze de ses fils et de ses parents lui succédèrent et se disputèrent la souveraineté. Malek-Adel, frère du sultan et compagnon de ses exploits, profita de l'inexpérience de ses neveux, et s'empara de l'Egypte et de la Mésopotamie. Les plus puissants des émirs imitèrent son exemple et se partagèrent les villes et les provinces. L'Asie vit alors tomber en décadence cet empire élevé pour la ruine des chrétiens, et dont l'accroissement et les progrès avaient fait deux fois prendre les armes à toutes les nations de l'Occident.

PIECES JUSTIFICATIVES.

N°. Ier.

PRINCES DE DAMAS.

Le prince qui régnait à Damas, à l'arrivée des chrétiens dans la Syrie, fut Dekak, fils de Thuthukh et frère de Rodvan d'Alep. Les chrétiens l'appelèrent le *gros rustique*, à cause de sa forme et de la rusticité de ses mœurs. Après sa mort, Togthekin, son premier ministre, usurpa le gouvernement, d'abord sous le nom d'Attabec, ou gouverneur du fils de Dekak, âgé d'un an, et après la mort de ce dernier, sous celui de prince. Togthekin mourut après un long règne, occupé principalement à combattre les chrétiens dont il fut très redouté. Il eut pour successeur son fils Thadsch-el-Moluk Busi, qui laissa le gouvernement à son fils Schams al Moluk. Ce dernier, par sa mauvaise conduite, se fit haïr de ses émirs. Il invita Zenghi à venir prendre possession de la ville, parce qu'il craignit de ne pouvoir s'y soutenir. Lorsque Zenghi arriva à quelque distance de Damas, il apprit que Thadsch-el-Moluk-Busi avait

été assassiné à l'instigation de sa propre mère, et que le frère de Buzi, nommé Schehabeddin Mahmud, lui avait succédé. Zenghi entreprit cependant le siége, mais fut repoussé par le courage et les bonnes dispositions de Moineddin-Anar, affranchi de Togthekin. Mahmud fut assassiné peu de temps après par trois scélérats qui s'étaient introduits dans sa confiance, et Moineddin-Anar plaça sur le trône Mohammed, frère du dernier prince, et gouverneur de Balbec. Après la mort de Mohammed, son fils Modgireddin lui succéda; Moineddin-Anar, jusque-là toujours premier visir, mourut quelque temps après. Noureddin, fils de Zenghi, se présenta après la mort du visir devant Damas. Le fils de Mohammed s'enfuit à Bagdad; les habitants ouvrirent alors les portes à Noureddin, et le choisirent pour leur souverain. Après la mort de Noureddin, Salaheddin s'empara de ses états et devint maître de Damas.

N°. II.

PRINCES DE MOSSOUL.

Corboga fut émir ou sultan de Mossoul, dans le temps que les chrétiens vinrent dans la Syrie. Après sa mort, Musa, que Corboga avait placé comme gouverneur à Mossoul, s'empara du pouvoir. Dscheker-misch chercha à l'en chasser, mais fut obligé de renoncer à cette entreprise, parce que Socman, fils d'Ortok vint au se-

cours de Musa : celui-ci allant au-devant de son libérateur pour le remercier, fut tué par ses propres gens. Alors Dschekermisch devint émir de Mossoul, et s'y conduisit d'une manière digne d'éloges, suivant Kemaleddin. Sa conduite cependant ne put le préserver du sort assez commun dans les empires Orientaux, aux généraux qui se sont distingués. Il tomba dans la disgrâce du sultan Mohammed, et fut privé du gouvernement de Mossoul, qu'il avait mis en sûreté contre les chrétiens, par des murs élevés et des remparts inexpugnables. Ce héros, âgé de soixante ans, se défendit vaillamment contre Dschavali, fils de Sakavon, qui vint pour le chasser de son gouvernement, mais il ne put éviter sa perte. Son armée se dispersa, et lui-même, empêché dans sa fuite par un mal au pied, tomba entre les mains de son ennemi. Dschekermisch mourut en prison. Alors Dschavali vint prendre possession de Mossoul; il tomba à son tour en disgrâce, et Maudud, fils d'Altuntekin se mit en marche pour le chasser de Mossoul. Après avoir résisté pendant quelque temps, Dschavali alla à Bagdad et se soumit au sultan. Maudud resta prince de Mossoul; ce fut lui qui, en 1113, fit une irruption dans le pays des chrétiens et qui défit Baudouin. Lorsqu'après cette campagne il vint à Damas, il y fut tué par un assassin, au moment où il se promenait avec l'Attabec Togthekin, dans l'avant-cour de la mosquée, après y avoir fait la prière. Le sultan Mohammed nomma en sa place Aksonkor

al Borski, émir courageux et vaillant, auquel il subordonna tous les princes musulmans dans la Syrie et la Mésopotamie. Après plusieurs guerres, tant contre les chrétiens que contre les princes musulmans, lorsqu'il eut agrandi sa puissance par l'acquisition d'Alep, dont les habitants le choisirent pour souverain, huit asssasins délivrèrent ses ennemis de la terreur qu'il leur inspirait. De retour d'une expédition contre les chrétiens, il fut attaqué un vendredi au milieu d'une grande foule de peuple; couvert de sa cotte de mailles, il se défendit avec courage et tua trois des assassins, mais enfin il reçut un coup mortel dont il expira le même jour. Ezzeddsin Maudud, son fils, lui succéda et marcha sur les traces de son père; mais il mourut peu de temps après, empoisonné, suivant l'opinion de quelques-uns, au moment que la ville de Rabaha venait de se rendre à ses armes. Après sa mort, l'émir Dschavali, qui s'était chargé de la tutelle du jeune frère de Maudud, envoya des ambassadeurs au sultan afin d'obtenir de lui, pour son pupille, l'investiture du gouvernement de Mossoul. Ceux-ci demandèrent que le sultan leur envoyât un homme expérimenté dans la guerre et en état de défendre ses états contre les chrétiens, et lui témoignèrent le désir d'avoir pour prince Zenghi, fils de Kasimeddaulah Aksonkor, qui, douze ans avant l'arrivée des chrétiens dans la Syrie, avait obtenu du sultan Malekschah, le gouvernement d'Alep, de Hama, de Membidj et de Ladikia. Le sultan remplit leur désir,

et Zenghi devint en peu de temps maître de tous les pays qu'avait possédés Aksonkor. Lorsque Zenghi fut assassiné par un esclave mécontent pendant le siége d'un château Kurden, son fils Seiffeddin lui succéda dans le gouvernement de Mossoul et d'une partie de ses états. Celui-ci eut pour successeur son fils Kotbeddin, dont les enfants se partagèrent, après sa mort, le gouvernement de Mossoul; leurs descendants régnèrent encore longtemps dans ces provinces.

N°. III.

PRINCES D'ALEP.

Le premier prince que rencontrèrent les chrétiens à Alep, fut Rodvan, fils de Thuthusch, qui avait réuni sous son pouvoir toute la Syrie. Il eut pour successeur son fils Alp Arslan, célèbre par ses excès et ses cruautés. Il fut assassiné dans son lit par Lulu, auquel il avait donné sa confiance, et qui s'empara du gouvernement sous le nom de tuteur du jeune sultan Schah, fils de Rodvan. Lulu fut assassiné à son tour et remplacé, comme gouverneur de la ville, par Saruktasch, qui fut chassé par ordre de la fille de Rodvan, laquelle, soutenue par les soldats esclaves, se maintint dans la citadelle d'Alep. Aboulmaali-Ebn-Almolachi, qui régna ensuite, fut chassé par Ilgazi, prince Ortokide, qui, voyant que la ville ne pouvait pas entretenir les soldats qu'il y devait laisser en garnison, et que les soldats esclaves le

haïssaient, abandonna le gouvernement. Alors Alep fut pendant quelque temps au pouvoir de Kirchan, prince d'Emesse. Mais dans un pressant danger, les habitants d'Alep rappelèrent Ilgazi qui rétablit l'ordre dans la ville, en chassa les soldats esclaves qui y causaient des troubles, protégea les enfants de Rodvan, et donna le gouvernement à son fils Suleïman. Celui-ci se révolta contre son père, et voulut se rendre prince indépendant d'Alep. Ilgazi l'obligea de se soumettre, fit tuer, malgré sa promesse, les complices de son fils, et le déshérita lui-même. En sa place il fit gouverneur d'Alep Bedr-ed-daulah, qui, après la mort d'Ilgazi, lui succéda dans le gouvernement. Balak, frère d'Ilgazi, chassa le nouveau gouverneur, et bannit la famille de Rodvan, qui était restée à Alep au milieu de toutes les révolutions. Lorsque Balak fut tué pendant le siége de Membidj, Timur-tasch, fils d'Ilgazi, lui succéda; mais dans un siége que Alep eut à soutenir contre le roi Baudouin II, et contre l'émir Dobais, ayant refusé de secourir les habitants, et fait emprisonner les ambassadeurs qui lui demandaient du secours, ceux-ci trouvèrent le moyen d'échapper de leur prison, et se rendirent vers Aksonkor, prince de Mossoul, à qui ils offrirent la ville s'il voulait la défendre. Le prince de Mossoul était dans son lit, atteint d'une maladie grave. Il promit de secourir Alep s'il recouvrait la santé. Il se rétablit en effet, se mit en marche, força les ennemis à lever le siége d'Alep, et fortifia cette ville. Il y établit pour gouverneur Ezzeddin-masoud

son fils, qui, après l'assassinat d'Aksonkor, succéda à son père dans le gouvernement de Mossoul et de plusieurs provinces. Masud étant mort subitement, empoisonné suivant l'opinion commune, Alep fut rempli de troubles. Ce prince avait cédé peu de temps avant sa mort la ville d'Alep à Kotla-Abih, affranchi du sultan Mahmud; ce prince avare et cruel fit tuer et emprisonner, sous de frivoles prétextes, les hommes les plus distingués de la ville, et en fit mourir un grand nombre dans les tourments les plus cruels, pour s'emparer de leurs biens. Enfin le peuple, las d'une telle tyrannie, et animé par Fadasil, le hakem de la ville, choisit pour prince Bedr-eddaulah, de la race d'Ortok, le même qui avait régné sur Alep, et avait été chassé par Balak. Bedr-eddaulah assiégea le tyran dans la citadelle; au milieu de tous ces troubles, Elmelik Ibrahim, fils de Rodvan, fit des tentatives pour recouvrer les états possédés par sa famille. Les princes de Buzaa, de Membidj, et plusieurs autres émirs, vinrent pour secourir Bedr-eddaulah, qui assiégeait la citadelle. Pendant que ce siége durait encore, Zenghi se rendit à Alep, soumit en chemin Buzaa et Membidj dont les émirs avaient pris part aux troubles d'Alep, entra dans la ville, et quoique personne ne s'opposât à lui, il livra Kotla-Abih à Fadajel, qui lui fit crever les yeux, et le fit ensuite mourir. Bedr-eddaulah s'enfuit en Mésopotamie, et Ibrahim, le fils de Rodvan, se retira à Nesibin, dont Zenghi lui laissa la tranquille possession. Après la mort

de Zenghi, son fils Noureddin-le-Grand obtint Alep en partage, réunit à ses états la principauté de Damas, tout le comté d'Edesse, la plupart des villes que possédaient des émirs musulmans, et enfin l'Égypte; ce qui fit le malheur de ses descendants, car, après sa mort, son fils Saleh, âgé de douze ans, lui succéda, mais fut privé de tous ses états par Salaheddin qui était gouverneur d'Egypte sous Noureddin. Celui-ci réunit sous son sceptre l'Égypte et la Syrie entière, à l'exception de quelques villes maritimes que conservèrent les chrétiens.

N°. IV.

PRINCES DU SANG D'ORTOK.

Lorsque les Egyptiens, maîtres de Jérusalem, eurent chassé Socman, fils d'Ortok, auquel Thutusch avait donné cette ville, celui-ci s'empara de toute la Mésopotamie. Après sa mort, son frère Ilgazi qui lui succéda, agrandit sa puissance par des conquêtes dans la Syrie. Il se rendit maître d'Alep et de Miafarekin; après la mort de ce dernier, ses états furent partagés entre ses deux fils et son neveu. Sulaïman, son fils aîné, qui s'était révolté une fois contre lui à Alep, obtint la possession de Miafarekin; Timurtasch, son second fils, eut Maredin et Bedr-eddaulah, son neveu, obtint Alep, où Ilgazi l'avait déjà établi gouverneur; mais Balac, frère d'Ilgazi,

s'empara d'Alep, et les fils d'Ilgazi furent en quelque sorte assujétis à sa puissance. Après sa mort et celle de Sulaïman, Timurtasch réunit pour quelque temps les possessions de son père; mais il perdit bientôt Alep, parce qu'il ne voulut pas secourir cette ville dans un siége qu'elle fut obligée de soutenir.

On rencontre ensuite dans le cours des croisades, Kara Arslan, de la famille d'Ortok, qui, avec une armée de cinquante mille Turcomans, vint au secours de Schaïsar. Kemaleddin fait ainsi la généalogie : Kara Arslan, fils de Daoud, fils de Socman, fils d'Ortok.

N°. V.

CONCILE DE NAPLOUSE

Tenu de l'autorité de Garamond, patriarche de Jérusalem, pour réformer les mœurs des chrétiens de la Palestine, en présence de Baudouin, roi de Jérusalem, l'an du Seigneur, 1120, sous le pontificat de Calixte II.

Voici comment Guillaume de Tyr, liv. XII de la *Guerre Sainte*, chap. 13, rapporte sommairement la cause et les actes du concile.

La même année, c. a. d., l'an 1120 de l'incarnation

du Verbe, le royaume de Jérusalem étant tourmenté à cause de ses péchés, de plusieurs plaies, et outre les calamités qui provenaient des ennemis, une multitude de sauterelles et de rats rongeurs détruisant les récoltes, au point qu'il était à craindre que l'on manquât tout-à-fait de pain; le seigneur Garamond, patriarche de Jérusalem, homme religieux et craignant Dieu; le roi Baudouin, les prélats des églises et les grands du royaume qui s'étaient rendus à Naplouse, petite ville de Samarie, tinrent une assemblée publique et une cour générale. Dans un sermon adressé au peuple, il fut dit, que comme il paraissait constant que c'étaient les péchés du peuple qui avaient provoqué le Seigneur, il fallait délibérer en commun sur les moyens de se corriger et de réprimer les excès, afin que, revenant à une meilleure vie, et satisfaisant dignement pour les fautes remises, on se rendît favorable celui qui ne veut pas la mort du pécheur, mais plutôt qu'il se convertisse et qu'il vive. Effrayés donc par des signes menaçants du ciel, par de fréquents tremblements de terre, par des défaites successives, par les angoisses de la famine, par les attaques perfides et quotidiennes des ennemis; cherchant à ramener le Seigneur par des œuvres de piété, ils ont, pour relever et conserver la discipline des mœurs, décrété vingt-cinq articles qui ont force de loi. Si on veut les lire, on les trouvera facilement dans les archives de plusieurs églises.

Assistèrent à ce concile, Garamond, patriarche de Jérusalem, le logicien Baudouin, second roi des Latins,

Eckmar, archevêque de Césarée; Bernard, évêque de Nazareth; l'évêque de Liddes; Gildon, abbé élu de Ste.-Marie de la vallée de Josaphat; Pierre, abbé du Mont-Thabor; Achard, prieur du Mont-Sion; Payen, chancelier du roi; Eustache Granier; Guillaume de Buret; Batisan, connétable de Joppé; et plusieurs autres des deux ordres; nous en avons oublié le nombre et les noms.

Le Synode, dit Baronius, vers la fin de 1120, parvint à une telle réforme de mœurs, que par la miséricorde de Dieu, l'année suivante, 1121, le chef des Turcs, revenant contre Antioche avec des forces considérables, fut frappé d'apoplexie et mourut.

Chapitre premier.

Comme il est nécessaire que les choses qui commencent par Dieu finissent en lui et par lui, dans l'intention de commencer ce saint concile et de le terminer par le Seigneur; moi, Baudouin, second roi des Latins à Jérusalem, ouvrant cette sainte assemblée par Dieu, je rends et j'accorde, ainsi que je l'ai ordonné, à la très sainte église de Jérusalem et au patriarche présent, Garamond, de même qu'à ses successeurs, les décimes de tous mes revenus, autant que le comporte l'étendue de ce diocèse, c. a. d. les décimes de mes revenus de Jérusalem, de Naplouse et de Ptolémaïs, qui est encore appelée

Accon. Elles sont les bienfaits de ma munificence royale, afin que le patriarche, chargé du soin de prier le Seigneur pour l'état, ait de quoi subsister. Et si un jour, par suite des progrès de la religion chrétienne, lui, ou l'un de ses successeurs, vient à ordonner un évêque dans une de ces cités, il peut disposer des décimes tant pour le roi que pour l'église.

Chapitre II.

Moi, Baudouin, en présence des membres de ce concile, de l'agrément des personnages de l'assemblée et de mes barons, qui feront de même pour leurs décimes, suivant l'étendue de leurs ressorts ecclésiastiques, je restitue, comme je l'ai dit, les décimes; et, convenant avec eux de l'injustice avec laquelle eux et moi les avons retenus, j'en demande pardon.

Chapitre III.

Moi, patriarche Garamond, de la part du Dieu tout-puissant, par mon pouvoir et celui de tous les évêques et frères ici présents, je vous absous sur la restitution susdite des décimes, et j'accepte charitablement avec eux les décimes que vous reconnaissez devoir à Dieu, à moi et à vos autres évêques, suivant l'étendue des bénéfices des frères présents ou absents.

Chapitre IV.

Si quelqu'un craint d'être maltraité par son épouse, qu'il aille trouver celui qu'il soupçonne, qu'il lui défende, devant des témoins juridiques, l'entrée de sa maison et tout colloque avec sa femme. Si, après cette défense, lui, ou bien quelqu'un de ses amis, les trouve en colloque dans sa maison ou ailleurs, que l'homme, sans retranchement de ses membres, soit conduit à la justice de l'église, et s'il se purge par le feu ardent, qu'il soit renvoyé impuni. Au reste, quand il aurait subi quelque honte ayant été surpris en colloque, qu'il soit renvoyé impuni et sans vengeance pour avoir violé la défense.

Chapitre V.

Quiconque sera convaincu d'avoir couché avec la femme d'un autre, aussitôt après la sentence doit être évité avec soin et chassé de cette terre; la femme adultère sera mise à mort, à moins que son mari ne lui fasse grâce. Dans ce cas, que tous deux repassent la mer.

Chapitre VI.

Si quelqu'un soupçonne un clerc, qu'il lui interdise, comme nous l'avons dit, sa maison et tout colloque avec sa femme; et s'il les rencontre encore en colloque, qu'il le dénonce au premier magistrat de l'église; et, si ensuite

il les trouve couchés ensemble ou en colloque, qu'il dénonce le fait à la justice. Si la justice le dégrade, qu'il soit soumis en tout au jugement des laïques.

Chapitre VII.

Si un corrupteur ou une corruptrice séduit une femme de la ville et la fait pécher, qu'il subisse les peines de l'homme ou de la femme adultère.

Chapitre VIII.

Si quelques adultes sont convaincus du péché de Sodome, qu'ils soient brûlés. (*Tam faciens, quam patiens.*)

Chapitre IX.

Si un enfant ou quelqu'un plus âgé, étant attaqué par un sodomite, jette un cri, que le sodomite soit brûlé; mais celui qui n'aura pas péché volontairement doit, quant à la pénitence, se soumettre au jugement de l'église, et ne perd pas son existence légale.

Chapitre X.

Si quelqu'un s'étant prêté, même une seule fois, au crime de Sodome, le cache et se laisse encore entacher sans le révéler à la justice, dès qu'il sera convaincu de ce crime, qu'il soit condamné comme sodomite.

CHAPITRE XI.

Si quelque sodomite, avant d'être accusé, vient à résipiscence, et que, touché de repentir, il renonce par serment à cet abominable péché, qu'il soit reçu dans l'église et jugé suivant les canons; mais s'il retombe et veut se repentir une seconde fois, qu'il soit encore admis à la pénitence, et ensuite chassé du royaume de Jérusalem.

CHAPITRE XII.

Si quelqu'un est convaincu d'avoir couché avec une Sarrazine qui y ait consenti, qu'il soit mis dans le cas de ne plus recommencer (*emasculetur*), et que la femme ait le nez coupé.

CHAPITRE XIII.

Si quelqu'un opprime la Sarrazine, elle sera mise au pouvoir du fisc, et l'homme privé de ce qui caractérise la virilité (*Extestificabitur*).

CHAPITRE XIV.

Si quelqu'un abuse par force de la Sarrazine d'un autre, qu'il subisse pareille peine.

CHAPITRE XV.

Si une chrétienne se livre volontairement à un Sarra-

zin, ils seront jugés tous deux d'après la loi des fornicateurs. Dans le cas où le Sarrazin aurait usé de violence, elle ne sera pas réputée coupable, mais le Sarrazin sera fait eunuque.

CHAPITRE XVI.

Le Sarrazin ou la Sarrazine qui prendront l'habit des Francs appartiendront au fisc.

CHAPITRE XVII.

Si quelqu'un, déjà marié, a épousé une autre femme, il a, jusqu'au premier dimanche de la quadragésime de notre année, pour se confesser au prêtre et faire pénitence; ensuite il n'a qu'à vivre suivant les préceptes de l'église. Mais s'il cache son crime plus long-temps, ses biens seront confisqués; il sera retranché de la société et banni de cette terre.

CHAPITRE XVIII.

Si quelqu'un, sans le savoir, épouse la femme d'un autre, ou si une femme épouse, sans le savoir, un homme déjà marié, alors que celui qui est innocent par ignorance chasse le coupable, et qu'il ait le droit de se remarier.

CHAPITRE XIX.

Si quelqu'un, voulant renvoyer son épouse, dit qu'il

en a une autre, ou qu'il l'a prise du vivant de la première, qu'il le prouve avec un fer chaud, ou qu'il présente au magistrat de l'église, des témoins juridiques qui l'affirment par serment. Ce que l'on dit des hommes est applicable aux femmes.

Chapitre XX.

Si un clerc prend les armes pour sa défense, il n'y a point de mal; mais si, par amour de la guerre, ou pour sacrifier au monde, il renonce à son état, qu'il revienne à l'église dans le délai cité, qu'il se confesse et se conforme ensuite aux instructions du patriarche.

Chapitre XXI.

Si un moine ou chanoine régulier apostasie, qu'il revienne à l'ordre ou rentre dans sa patrie.

Chapitre XXII.

Quiconque accuse un autre sans pouvoir prouver le fait, subira la peine du talion.

Chapitre XXIII.

Si quelqu'un est convaincu de vol au-dessus de 6 sous, qu'il soit menacé de la perte de la main, d'un pied, des yeux. Si le vol est au-dessous de 6 s., qu'il soit marqué

d'un fer sur le front et fouetté par la ville. Si l'effet volé est retrouvé, qu'il soit rendu à celui à qui il a appartenu. Si le voleur n'a rien, que son corps soit livré à celui à qui il a fait tort. S'il réitère, qu'il soit privé de tous ses membres et de la vie.

Chapitre XXIV.

Si quelqu'un au-dessous de l'âge commet un vol, qu'il soit gardé jusqu'à ce que la cour du roi décide ce qu'on doit en faire.

Chapitre XXV.

Si quelque baron surprend en vol un homme de sa classe, celui-ci n'est pas menacé de la perte de ses membres, mais qu'il soit envoyé pour être jugé à la cour du roi.

No. VI.

Traité fait entre les Vénitiens et les princes du royaume de Jérusalem, pour le siége de Tyr, rapporté par Guillaume de Tyr, (traduction de Dupreau.)

« Au nom de la saincte et indiuisee Trinité, du Père,
» du Fils, et du S. Esprit. Du temps que le Pape Caliste
» second, et Henry cinquiesme du nom Empereur des

» Romains Auguste, l'vn gouuernoit l'Eglise Romaine, » et l'autre l'Empire; estant par l'ayde de Dieu et d'vn » concile celebré à Rome, la paix reformee le mesme » an entre l'Empire et le Sacerdoce, sur le different et » controuersie qui estoit entr'eux de l'anneau et baston » pastoral: le seigneur Michaëli, duc de Venise, Prince » du Royaume de Dalmatie et Croatie, est venu en celuy » notre Royaume de Ierusalem au secours des Chrestiens » au plus grand besoing et necessité qu'ils eussent, auec » vn nombre infiny de nauires et gens de guerre. Ou » d'arriuee a deffait pres Ascalonne, et chassé l'armee » des payens du Roy de Babylone, et de là arriué en » Ierusalem avec victoire et triumphe. Car en ce mesme » temps le Roy Baudouyn second, estoit par le demerite » de noz pechez, detenu prisonnier auec plusieurs au- » tres grands seigneurs souz la captiuité de Balac Prince » de Payans Parthes. Parquoy nous Guaremond par la » grace de Dieu Patriarche de la sainte cité de Ierusalem, » auec les freres Euesques ressortissans de notre Eglise, » le seigneur Guillaume de Bure Connestable, et le seig- » neur Payan Chancellier, et toute la gendarmerie des » Barons de tout le Royaume de Ierusalem, estans auec » nous assemblez à Acre en l'Eglise de saincte Croix, » voulans garder et obseruer inuiolablement les pro- » messes faictes par iceluy Baudouyn notre Roy, selon » le contenu de ses lettres (auec les pourparlez de ses » Ambassades) enuoyees par iceluy Roy audict Duc de » Venise, et escrites de sa propre main, ou de celle de, » Euesques, ou de son Chancellier, auec le signe de paix

» ainsi que nostre ordre le requiert : auons tous d'vn
» accord ordonné, arresté, resouz, et par serment fait
» sur les sainctes Evangiles affermé, que nous Barons
» desquels les noms sont escrits cy dessouz, garderons
» et obseruerons tous de poinct en poinct, les accords,
» conuentions, et pactions cy dessouz escriptes et men-
» tionnees à sainct Marc l'Euangeliste, au susdict Duc et
» aux successeurs d'iceluy, et à tous les seigneurs ma-
» nans et habitans de la ville de Venise : et voulons
» qu'à perpetuité sans aucune restriction elles sortissent
» leur effet et demeurent inuiolables et en leur integrité,
» fermeté, et constance au profit de luy et des siens,
» ainsi qu'elles seront cy dessouz dictes et escriptes.
» Amen. C'est à sçavoir qu'en toutes les villes et citez
» qui sont souz la domination et puissance du Roy et
» de ceux qui luy succederont et de tous ses Barons,
» iceux Venitiens ayent leur Eglise, leur place entiere,
» estuues, et four à ban, pour les posseder de droict
» hereditaire à perpétuité, exempts et affranchis de
» toute exaction, ainsi qu'est le propre du Roy. Et
» mesme qu'ils ayent autant de droict et proprieté en
» la place de Ierusalem, que le Roy a coutume auoir.
» Que si iceux Venitiens dans la ville d'Acre veu-
» lent faire en leur ruë four, moulin, estuues, et
» auoir mesurage, aulnage, jaujage, et flatrie, pour
» mesurer vin, huille, miel, il sera libre à tous habitans
» de ce lieu d'y cuyre, mouldre et estuuer ce qu'il leur
» plaira sans aucune repugnance ny contradiction, comme
» aux propres appartenances du Roy. Toutefois quant

» aux mesurages, poix et jaujages, ils n'auront liberté
» d'en user sinon qu'à la sorte et maniere qu'il s'ensuyt.
» C'est que quand les Vénitiens trafiqueront entr'eux,
» ils seront tenuz d'vser de leurs propres poix, aulna-
» ges et mesures, c'est à dire, de celles des Venitiens :
» mais quand ils venderont leurs marchandises à autres
» gens qu'aux leurs, ils seront tenuz les vendre à leurs
» propre poix, aulnages et mesures, c'est à dire, à celles
» des Vénitiens. Et quand iceux Venitiens achepteront
» quelques marchandises de quelques marchans forains,
» il leur sera permis de les achepter seulement aux poix,
» aulnages et mesures du Roy en baillant le prix qu'elles
» vallent. D'auantage les Venitiens pour quelque cause
» que ce soit ne seront tenuz aucunement payer dace,
» peage, travers, pontenage, chaussee, ou autre sub-
» side et imposition quelconque, ou selon l'vsage, ou
» ou selon la coustume du pays, pour entree ne sortie
» des villes, pour achapt ne vendition, pour ouurage
» ne seiour qu'ils pourroient faire esdictes villes : sinon
» seulement quand ils entreront ou sortiront portans
» pelerins estrangers en leurs nauires. Car lors selon la
» coustume du Royaume, seront tenus en bailler au
» Roy la troisiesme partie. Au moyen de quoy iceluy Roy
» de Ierusalem, et nous tous serons tenuz et obligez
» comme debteurs, de payer tous les ans au iour et
» feste des Apostres S. Pierre et S. Paul, du domaine de
» Tyr, de la part du Roy, au Duc de Venise, la somme
» de trois cens Bezans monnoye Sarrasinoise. Et si d'a-
» uantage nous promettons à vous Duc de Venise, et

» tous ceux de votre gent, de ne rien prendre d'icy en
» apres de toutes gens et nations qui trafiqueront auec
» vous, sinon autant qu'ils ont coustume de bailler, et
» autant que nous prenons de ceux qui trafiquent auec
» les autres nations. Et quant à celle partie de place
» et ruë de la ville d'Acre, aboutissant d'une part à la
» maison de Pierre Zauni, et de l'autre au monastere de
» S. Dimitin : et l'autre partie de la mesme ruë, ayant
» d'un bout vne maison de charpenterie, et de l'autre
» deux autres maisons de pierre de taille, qui souloient
» estre cabanes et logettes couuertes de roseaux, que
» le Roy de Ierusalem Baudouyn devancier de celuy
» qui regne de present, a donnee à S. Marc, et au
» seigneur Duc Ordolaphe et à ses successeurs à la
» prinse et conqueste de Saïd : icelles, dy-ie, parties
» confirmons par les presentes lettres de priuileges et
» affranchissement à S. Marc et à vous Seigneur Mi-
» chaeli Duc de Venise et à voz successeurs : et vous
» donnons puissance et authorité de les tenir et posse-
» der, et d'en faire tout ce qu'il vous plaira à iamais.
» Nous vous donnons aussi par mesme moyen la mesme
» puissance que le Roy auoit sur l'autre partie de la
» mesme ruë, depuis la maison de Bernard de Neuf-
» chastel, qui fut iadis à Iean Iolian, iusques à la mai-
» son de Gilbert de Iaffe, qui est de la maison et fa-
» mille de ceux de Laudeue, en y procedant de droicte
» ligne. Et si d'auantage nous octroyons, qu'aucun
» marchant en tout le territoire et domaine, tant du
» Roy que de ses Barons ne soit tenu en y entrant, ou

» y seiournant, ou en sortant, payer dace ou peage
» comment que ce soit: et voulons qu'il ayt et vse de la
» mesme franchise et liberté, qu'il a coustume d'vser
» estant à Venise. Et s'il aduient qu'vn Vénitien ayt
» quelque conuenance et accord, ou proces pour affaire
» quelconque avec un autre Vénitien : nous voulons
» que la décision en soit faite en la Court des Venitiens.
» Ou si quelcun cuide auoir querelle ou proces contre
» vn Venitien, que le tout soit decis et determiné, en
» la mesme Court des Venitiens. Mais si un Vénitien
» fait clameur sur vn autre que sur vn Venitien, qu'il
» soit amendé en la Court du Roy. En outre si vn Ve-
» nitien decede, ayant ordonné, ou non ordonné de sa
» derniere volonté, que nous disons mourir intestat
» ou sans parler, que ses biens retournent en la puis-
» sance des Venitiens. Et si quelque Venitien ayt sur la
» mer perdu sa nauire par tempête, que pour cela il ne
» souffre aucun dommage en ses biens. Si de fortune
» il meurt par ledit naufrage, que le reste de ses biens
» soit restitué à ses heritiers, ou aux autres Venitiens.
» D'auantage que les Venitiens usent de telle iustice et
» coustumes sur les bourgeoys de quelque nation qu'ils
» soient, habitans en la rue et domiciles desdits Véni-
» tiens, que le Roy a sur les siens. Finalement que les
» Venitiens sans destourbier ou empeschement quel-
» conque, possedent de droict hereditaire, la tierce
» partie des deux citez, Sur et Ascalone, auec leurs
» appartenances, avec la troisiesme partie de toutes les
» terres qui en dépendent, qui maintenant sont sous la

» seruitude des Sarrasins, et ne sont encores remises es
» mains des Françoys, ou de l'une d'icelles, ou de tou-
» tes les deux ensemble, si par l'ayde de Dieu et de leur
» secours, ou comment que soit, il plaist au S. Esprit
» les mettre en la puissance des Chrestiens, que les
» Venitiens, dy-ie, possedent icelle troisiesme partie,
» comme dit est, franchement et royallement, en la
» mesme sorte que le Roy les deux autres, en commen-
» çant le terme depuis le iour S. Pierre, et continuant
» à perpetuité. Et quant à nous Guaremond Patriarche,
» nous promettons generalement pour tous, de faire
» ratifier le Roy sur le S. Euangile les susdites conuen-
» tions accordées, si par le vouloir de Dieu il peut
» sortir à quelques fois de captiuité. Et si quelque au-
» tre cependant vient à se faire promouuoir au Royau-
» me de Ierusalem, nous promettons aussi luy faire
» ratifier et confirmer lesdites ordonnees promesses pre-
» mier qu'il soit de nous receu et estably Roy : autre-
» ment nous ne consentirons iamais sa reception et
» establissement. Autant aussi en feront les successeurs
» des Barons, et les nouueaux qui viendront apres eux.
» Et en tant que touche la cause d'Antioche, que
» nous savons fort bien vous auoir esté promise souz
» l'accord de la mesme constitution par le Roy Bau-
» douyn second, à sçauoir qu'il donneroit à vous Ve-
» nitiens, le semblable en la principauté d'Antioche
» qu'il fait es autres villes de son Royaume : si les ap-
» poinctemens, traictez et alliances Royalles des pro-
» messes Antiochiennes susdites sortissent leur effect,

» nous le mesme Guaremond Patriarche de Ierusalem,
» auec nos Euesques, Clergé, Barons et peuple de Ierusa-
» lem, en vous y donnant conseil, confort et ayde entant
» qu'il nous sera possible, vous promettons d'accomplir
» de bonne foy et loyallement tout ce que le Pape nous
» mandera sur cecy, ensemble toutes et chacunes les
» choses dessus mentionnées à l'honneur et gloire des
» Venitiens. »

Moy {
Guaremond par la grace de Dieu Patriarche de Ierusalem ie conferme les susdites choses par la présente souzscription faite de ma propre main.
Ebremard Archeuesque de Cesaree ie conferme semblablement ces mesmes choses.
Bernard Evesque de Nazareth semblablement les conferme.
Asquitin Euesque de Bethleem pareillement les conferme.
Roger Euesque de l'Eglise sainct George de Lidde pareillement les conferme.
Gidouin Abbé de saincte Anne du val Iosaphat semblablement les conferme.
Girard Prieur du sainct Sepulchre semblablement les conferme.
Amalde Prieur du Temple nostre Seigneur pareillement les conferme.
Guillaume de Bure Connestable du Roy pareillement les conferme.

Donné à Acre par les mains de Payan Chancellier du Roy de Ierusalem, l'an vnze cens vingt troys, la seconde Indiction.

N°. VII.

Bulle du pape Eugène III pour la deuxième croisade.

Nous donnons ici la traduction de la bulle d'Eugène III, publiée en 1145, pour la seconde croisade. Elle est tirée du *Bullarium romanum novissimum*, premier volume.

« Le serviteur des serviteurs de Dieu, à son cher fils » Louis, illustre et glorieux roi des Français, à ses chers » fils les princes, et à tous les fidèles du royaume de » France, salut et bénédiction apostolique.

» Nous savons par l'histoire des temps passés, et par » les traditions de nos pères, combien nos prédécesseurs » ont fait d'efforts pour la délivrance de l'église d'Orient. » Notre prédécesseur Urbain, d'heureuse mémoire, a » embouché la trompette évangélique, et s'est occupé » avec un zèle sans exemple d'appeler les peuples chré- » tiens de toutes les parties du monde, à la défense de » la Terre-Sainte. A sa voix les braves et intrépides guer- » riers du royaume des Francs, les Italiens, enflammés » d'une sainte ardeur, ont pris les armes, ont délivré au » prix de leur sang, cette ville où notre Sauveur a dai- » gné souffrir pour nous, et qui conserve le tombeau, » monument de sa passion. Par la grâce de Dieu et par le » zèle de nos pères, qui ont défendu Jérusalem et cher- » ché à répandre le nom chrétien dans ces contrées éloi- » gnées; les villes conquises en Asie ont été conservées » jusqu'à nos jours, et plusieurs villes des infidèles ont » été attaquées et sont devenues chrétiennes. Mainte-

» nant, par nos péchés et par ceux du peuple chrétien, » (ce que nous ne pouvons dire sans douleur et sans gé- » missement), la ville d'Edesse, qui, dans notre langue » est appelée Rohas, et qui, si l'on en croit l'histoire, » lorsque l'Orient était asservi aux nations païennes, » resta seule fidèle au christianisme, la ville d'Edesse » est tombée au pouvoir des ennemis de la croix.

» Plusieurs autres villes chrétiennes ont eu le même » sort; l'archevêque de cette ville avec son clergé et plu- » sieurs autres chrétiens ont été tués, les reliques des » saints ont été livrées aux outrages des infidèles et disper- » sées. Le plus grand danger menace l'église de Dieu et tou- » te la chrétienté. Nous sommes persuadés que votre pru- » dence et votre zèle éclateront en cette occasion; vous » montrerez la noblesse de vos sentiments et la pureté de » votre foi. Si les conquêtes faites par la valeur des pères » sont conservées par la valeur des fils, j'espère que vous » ne laisserez pas croire que l'héroïsme des Francs a dé- » généré. Nous vous avertissons, nous vous prions, nous » vous recommandons de prendre la croix et les armes. » Nous vous ordonnons, pour la rémission de vos péchés, » à vous qui êtes les hommes de Dieu, de vous revêtir » de la puissance et du courage, et d'arrêter les invasions » des infidèles, qui se réjouissent de la victoire remportée » sur nous; de défendre l'église d'Orient, délivrée par nos » ancêtres, d'arracher des mains des musulmans plu- » sieurs milliers de prisonniers chrétiens qui sont dans les » fers. Par-là, la sainteté du nom chrétien s'accroîtra » dans la génération présente, et votre valeur, dont la

» réputation est répandue dans tout l'univers, se conser-
» vera sans tache et prendra un nouvel éclat. Prenez pour
» exemple ce vertueux Mathathias, qui, pour conserver les
» lois de ses ancêtres, ne craignit point de s'exposer à la
» mort avec ses fils et sa famille, n'hésita pas à abandon-
» ner tout ce qu'il possédait dans le monde, et qui, avec
» le secours du ciel, après mille travaux, triompha de
» ses ennemis. Nous, qui veillons sur l'Église et sur vous
» avec une sollicitude paternelle, nous accordons à
» ceux qui se dévoueront à cette entreprise glorieuse
» les priviléges que notre prédécesseur Urbain avait
» accordés aux soldats de la croix. Nous avons aussi
» ordonné que leurs femmes et leurs enfants, leurs
» biens et leurs possessions soient mis sous la sauve-
» garde de l'Église, des archevêques, des évêques et
» des autres prélats. Nous ordonnons, de notre auto-
» rité apostolique, que ceux qui auront pris la croix
» soient exempts de toute espèce de poursuite pour leurs
» biens, jusqu'à leur retour, ou jusqu'à ce qu'on ait des
» nouvelles certaines de leur mort. Nous ordonnons, en
» outre, que les soldats de Jésus-Christ s'abstiennent de
» porter des habits précieux, de soigner leur parure et
» d'emmener avec eux des chiens de chasse, des faucons
» et rien de ce qui peut amollir des guerriers. Nous les
» avertissons, au nom du Seigneur, qu'ils ne doivent
» s'occuper que de leurs chevaux de bataille, de leurs
» armes, de tout ce qui peut servir à combattre les infi-
» dèles. La guerre sainte appelle tous leurs efforts et
» toutes les facultés qui sont en eux; ceux qui entrepren-

» dront le saint voyage avec un cœur droit et pur, et qui » auront contracté des dettes, ne paieront point d'inté- » rêts. Si eux-mêmes et d'autres pour eux, se trouvaient » obligés de payer des usures, nous les en dispensons par » notre autorité apostolique. Si les seigneurs, dont » ils relèvent, ne veulent ou ne peuvent leur prêter » l'argent nécessaire, il leur sera permis d'engager » leurs terres et possessions à des ecclésiastiques ou » à tout autre. Comme l'a fait notre prédécesseur, » par l'autorité du Dieu tout-puissant et par celle du » bienheureux Pierre, prince des apôtres, nous ac- » cordons l'absolution et la rémission des péchés, nous » promettons la vie éternelle à tous ceux qui auront en- » trepris et terminé le saint pèlerinage, ou qui mour- » ront pour le service de Jésus-Christ, après avoir con- » fessé leurs fautes d'un cœur contrit et humilié. »

Donné à Viterbe, le mois de décembre 1145.

N°. VIII.

Extrait de la chronique d'Ibn-Férat. Les Francs allemands marchent vers la Syrie et font la guerre aux habitants de Damas. Ils s'en retournent (1).

La nouvelle arriva que les Francs allemands étaient

(1) Cette pièce a été traduite par M. Jourdain, sur le manuscrit de la Bibliothèque impériale. La chronique d'Ibn-Férat n'était point connue du savant Berthereau. Dans cette pièce et les suivantes, M. Jourdain ne s'est point astreint à une traduction littérale.

arrivés de Bahriéh (1), et avaient débarqué sur le rivage d'Accu (St.-Jean d'Acre.) Ils avaient avec eux cinq princes souverains, dont trois hommes et deux femmes. Un grand nombre de Francs du Sahil se réunirent à eux et ils allèrent à Jérusalem; mais une maladie leur arriva, qui fit périr plus de cent mille hommes. Lorsque ceux qui restaient virent cela, ils se rassemblèrent et marchèrent contre Damas. Ceux qui se trouvaient dans cette ville s'étaient préparés à aller au-devant des Francs et à les combattre. Après avoir disposé tout ce dont ils avaient besoin, ils écrivirent à Mélik-el-adel Noureddin, prince d'Alep et aux autres princes; les Damasquins étant allés dans les lieux où il y avait de l'eau, les avaient comblés et avaient effacé jusqu'aux traces des citernes; ils en avaient fait de même pour les puits.

El-hafeth Ibn Djouzy dit : « La nouvelle arriva (à » Bagdad) que les rois francs (et ils étaient trois) » étaient arrivés à Jérusalem, qu'ils y avaient célébré le » jour des morts (2), et en étaient sortis par le côté de la » Mekke; qu'ils avaient distribué leurs biens aux troupes » (ce qu'ils leur donnèrent s'éleva à 700,000 dinars) et » qu'ils avaient dessein d'attaquer les musulmans. Lors» que les musulmans apprirent que les Francs marchaient » vers eux, ils recueillirent les grains et la paille et ils ne » laissèrent rien dans les villages. Les habitants de Da-

(1) On nomme ainsi la partie de l'Egypte inférieure qui touche la mer.

(2) Mot à mot : y avaient prié la prière de la mort.

» mas ne savaient pas que les Francs leur en voulaient ;
» mais ils croyaient qu'ils avaient dessein d'attaquer deux
» châteaux proche de Damas. Mais le samedi, 6 de réby
» 1er. ils n'eurent nouvelle des croisés, que lorsque
» ceux-ci étaient à la porte de la ville. Ils étaient au
» nombre de six mille cavaliers et soixante mille hom-
» mes. Les musulmans sortirent et les combattirent.
» Les troupes qui sortirent étaient, outre la cavale-
» rie, au nombre de cent trente mille; il périt beau-
» coup de musulmans et une quantité innombrable de
» Francs. »

Le chéïlh Yahya ben abi Thayy, dit: « Les Francs
» arrivèrent à Almézéh avec environ cinquante mille
» hommes de cavalerie et d'infanterie. La guerre s'établit
» fortement entre eux et les Damasquins. Le 6 de réby
» 1er., les Francs remportèrent la victoire à cause de leur
» grand nombre, et enlevèrent aux musulmans l'eau et
» les jardins, s'y établirent, approchèrent de la ville,
» et arrivèrent dans une position où il n'était pas possi-
» ble de les combattre. Il y eut beaucoup de Damasquins
» tués: alors les Francs commencèrent à couper les ar-
» bres, à abattre les murs des jardins; ils passèrent la
» nuit dans cet état. Cette position dangereuse effraya
» les habitants de Damas et affaiblit leur courage; ils al-
» laient les uns chez les autres; chacun interrogeait
» ses amis. Lorsque le matin fut venu, les Damasquins
» sortirent tout armés; les Francs s'étaient dispersés dans
» les jardins, où la plupart s'occupaient à dévaster, à
» tuer et à piller. Les Damasquins les combattirent avec

» des cœurs forts, comptant sur la bonté de Dieu, at-
» tendant patiemment son secours; Dieu leur envoya la
» victoire. Les musulmans eurent l'avantage dans cette
» journée, tuèrent beaucoup de Francs, les chassèrent
» de leur position et y passèrent la nuit. Cette victoire
» donna du ressort aux ames et fortifia les colonnes (sol-
» dats, soutiens de la ville ou du pays.) Cette même
» nuit il arriva à Damas un nombre considérable de Tur-
» comans et de Kourdes, ce qui redoubla le courage de
» ses habitants. Les Francs eurent un tel désavantage,
» qu'ils se renfermèrent dans des fossés qu'ils creusèrent
» et se garantirent par des arbres qu'ils coupèrent pour
» en faire des maisons. Les musulmans, connaissant leur
» faiblesse et leur débilité, les assaillirent; les hommes
» les plus courageux se réunirent aux Damasquins.

» Les Francs avaient avec eux un prêtre qu'ils hono-
» raient beaucoup; un d'eux lui lança une flèche qui le
» tua : cela fut cause qu'ils ne voulurent plus combattre.
» Le quatrième jour, les musulmans sortirent dans l'in-
» tention de combattre; mais il ne parut qu'un très petit
» nombre de Francs. Ils tuèrent ou firent prisonniers
» ceux qui sortirent; ils apprirent (les Francs) l'arrivée
» des armées musulmanes et le rassemblement des trou-
» pes de Syrie et s'éloignèrent de Damas le 5e. jour (de
» leur arrivée). Les musulmans se mirent sur leurs tra-
» ces, tout en prenant ceux qui s'écartaient. Mélik el
» adel Noureddin Mahmoud fils d'imad eddyn Zen-
» ghi, prince d'Alep, arriva à Damas vers la fin du mois
» de réby 1er.»

Hafiz Ibn-Djouzy dit : « Le cinquième jour (de» puis l'arrivée des Francs), Ghazy ben Zenghi arriva » au secours du prince de Damas avec vingt mille hom» mes de cavalerie. Son frère Mahmoud (Noureddin) » arriva à Hamah avec une armée trois fois plus forte ; » enfin, les fils de Ghazy vinrent aussi avec trois mille » hommes. Ils tuèrent un peuple innombrable (sans » doute des Francs.) Les pleurs et la désolation étaient » dans la ville (apparemment avant son arrivée) ; on » se coucha sur la cendre pendant plusieurs jours ; on » porta l'alcoran, rassemblé par Otsman, au milieu de » la grande mosquée. Les hommes, les femmes, les en» fants se réunirent autour de ce livre sacré et priè» rent ; Dieu les exauça : les Francs se retirèrent. Ceux-ci » avaient parmi eux un prêtre qui avait une longue barbe » blanche ; il monta sur un âne, ayant une croix à son » cou et deux à ses mains, et s'écria : *Le Messie m'a pro*» *mis que vous prendriez Damas*. Les Francs se pressè» rent autour de lui, et n'en eurent que plus le désir de » prendre cette ville. Lorsque les musulmans virent » cela ; ils se dévouèrent pour l'islamisme et l'assaillirent » unanimement. Ils le tuèrent ainsi que son âne, prirent » ses deux croix et les brûlèrent. »

Le cheik Djemal eddyn Mohammed ben Salem ben Nasr-allah ben Wasel de Hamah, dit dans son livre intitulé : *Moferredj alkoloub*, ou Histoire des Ayoutites :

« En l'année 543, le roi des Allemands arriva avec » son armée et ceux des Francs du Sahel qui se joigni-

» rent à lui à Damas. Le prince qui y régnait alors était » Medjir eddyn Utek ben Mohammed, et son régent, » Moïn eddyn Aïz, mamlouk de son aïeul Toktekyn. Les » Francs s'approchèrent de la ville le 6 de réby 1er. Ils » livrèrent aux habitants un combat très vif et s'établirent » dans la place Verte (Alméïdan alakhdar.) Les habi- » tants se voyant réduits à la détresse, l'émir Moïn ed- » din, atabek de Damas, envoya vers Séïf eddin Ghazy, » roi de Mossoul, pour le prier de venir au secours des » musulmans. Celui-ci s'avança en effet vers la Syrie; son » frère Noureddin l'accompagna. Ils arrivèrent à Emesse; » Séïf eddin Ghazy envoya dire à Moïn eddin: « Je suis » arrivé avec tous ceux qui portent les armes dans ma » principauté; je veux que tu sois mon lieutenant à Da- » mas (1). Je marcherai contre les Francs; et si je suis » battu, j'entrerai dans la ville, moi et mon armée, et nous » la défendrons; et si nous obtenons la victoire, la ville » vous restera sans que personne s'y oppose. En même » temps il menaça les Francs par un envoyé, que s'ils ne » s'éloignaient point de la ville (2)... Alors les Francs

(1) Ici les points diacritiques manquent, et on peut lire : *je veux que mon lieutenant entre dans Damas.*

(2) Tout portait à croire qu'il y avait ici une lacune. Je viens d'en avoir la certitude, en comparant ce qui est dit ici avec le récit de Ibn atsir. Voici ce qu'on lit dans ces historiens.

« Je suis arrivé avec tous ceux qui portent les armes dans mon pays; mais si je suis venu vers toi, si je marche vers les Francs, que Damas ne soit point entre les mains de mes lieutenants et de mes

» cessèrent de combattre, et les habitants de Damas » redoublèrent d'énergie dans la garde de la ville et se » reposèrent de la continuité du combat. » Moïn eddyn » envoya vers les Francs étrangers, pour leur annoncer » que le roi de l'Orient était arrivé : « Si vous ne vous » éloignez, leur dit il, je lui livrerai la ville, et alors » vous vous en repentirez. » (Dans Ibn Elatsir il y a: » Et vous n'aurez point de salut à espérer de lui.) En » même temps il fit dire aux Francs du Sahel : *Quelle* » *pensée avez-vous donc de prêter secours contre* » *vous à des étrangers!* (les Francs étrangers; c'est » ainsi qu'on nommait les croisés venus de l'Occident, » pour les distinguer de ceux qui étaient déjà en Syrie) » *S'ils se rendent maîtres de Damas, ils prendront* » *les pays que vous possédez dans le Sahel* (le rivage » de Syrie): *mais moi, puisque je vois l'impossibi-* » *lité de conserver la ville, je la livrerai à Séif eddyn,* » *et vous connaîtrez que, s'il s'en empare, vous* » *n'aurez aucun moyen de rester en Syrie.* Alors ils

---

compagnons, et que nous soyons mis en déroute, personne de nous ne se sauvera et ne retournera chez lui. Alors les Francs s'empareront de Damas et autres lieux. Si tu veux que je marche à leur rencontre et que je les combatte, livre la ville à quelqu'un en qui j'aie confiance, et je te jure, si la victoire est à nous, de ne m'en rendre maître que jusqu'à ce que les ennemis s'en soient éloignés. Moïn eddin ne lui répondit point, afin de savoir ce que diraient les Francs. Séif eddin envoya vers eux, et les menaça, et leur fit savoir qu'il allait marcher contre eux s'ils ne s'éloignaient pas. » Le récit de Ibn elatsir jette beaucoup de clarté dans celui d'Ibn Férat.

» convinrent d'abandonner le roi des Allemands; ils
» allèrent donc trouver celui-ci, et lui firent craindre
» que Séïf eddyn ne s'emparât de Damas, et qu'alors il
» ne leur fût impossible de lui résister. Ils le pressèrent
» tant qu'il s'éloigna de Damas, et ils prirent possession
» de Paucas. « Cette fois, continue Ibn Wasel, fut tué
» Chahinchah ben Nedjm-eddyn Ayoub, aïeul de notre
» sultan Almélik Almansour, roi de Hamah (que Dieu
» éternise son règne) sur la porte de Damas, par les
» Francs qui assiégeaient la ville. Il fut enterré à Al-
» cheref, au-dehors de la ville; il laissa deux fils, Almélik
» al Modhaffer Omar, et Azz-eddyn Férokh-chah, père
» de Mélik Alamdjid Behram chah, prince de Baalbek. »

N°. IX.

Lettre de Saladin, rédigée par le cadi Alfadhel, à l'imam Nassir Deldin-illah Aboul Abbas Ahmed, contenant le récit de la conquête de Jérusalem, et de la bataille de Tibériade.

Après des vœux pour le khalife, il entre ainsi en matière.

« Le *serviteur* (c'est Saladin) a écrit cette lettre, qui contient le récit des faits heureux dont il est l'auteur. L'inscription de cette lettre est la description du bienfait divin, qui est une mer pour les plumes; mer dans laquelle elles nagent long-temps. C'est une grâce dont la reconnaissance est sans mesure. Que l'on rende donc à Dieu des actions de grâces pour cet autre bienfait d'aujourd'hui; c'est un bienfait qui durera éternellement; qu'on ne dise point: On a vu son pareil. Les affaires de l'islamisme sont dans le meilleur état; la croyance de ceux qui le professent est affermie. Les musulmans ont détruit l'erreur que l'infidèle avait étendue sur ces lieux. Dieu a rempli fidèlement à l'égard de sa religion, le pacte qu'il avait contracté. La religion était exilée et étrangère, elle habite aujourd'hui sa demeure naturelle; la récompense est arrivée, cette récompense achetée au prix de la vie. Le commandement de la vérité (de Dieu), qui était sans force, est en vigueur; sa maison est repeuplée, et elle avait été abandonnée

après avoir été détruite. L'ordre de Dieu est arrivé, et les nez des polythéistes sont abaissés. Les épées se sont avancées de nuit et les malades dormaient. (C'est-à-dire, je crois, que Saladin a surpris les croisés, et que les chrétiens ne s'attendaient point à ce qui leur arriva de sa part.) Dieu a tenu la promesse qu'il avait faite d'elever sa religion au-dessus de toutes les religions. Sa clarté a été plus brillante que celle du matin; les musulmans sont rentrés en possession de leur héritage, qu'on leur avait arraché. Ils ont conquis, éveillés, ce qu'ils n'auraient pas cru pouvoir conquérir, même en songe; leurs pieds se sont affermis sur la colline; leurs étendards ont flotté sur la mosquée, ils ont prié sur la *pierre* noire. En agissant ainsi, le serviteur ne se proposait que ces grands résultats; il n'affronta ce *malheur* (les maux de cette guerre), que dans l'espoir de ce grand bienfait; il n'a fait la guerre à ceux qui s'opposaient à lui, qu'afin que la parole de Dieu fût repandue (car la parole de Dieu est élevée); il n'a combattu qu'afin de se mériter par-là la vie future, non les biens de ce monde. Peut-être que les langues l'avaient accusé d'un but méprisable, que les esprits l'avaient calomnié; mais il a éteint ces pensées au moyen du temps et de la patience. Celui qui a cherché une chose précieuse s'est mis en danger. Celui qui s'est élevé afin d'illustrer sa vie, s'est exposé. D'ailleurs le serviteur n'a agi qu'après s'être concerté avec les plus sages des docteurs. Le serviteur a écrit cette lettre, et déjà Dieu l'a fait triompher de l'ennemi. Les tours de l'infidèle sont renversées; il a voulu tirer son épée, et elle était devenue un bâton.

Ses attaques sont devenues faibles ; il a tourné bride ; et par un châtiment de Dieu, il n'a pas eu de mains pour agir. Ses épées ont dormi dans les fourreaux ; ses lances ont perdu leur nez (pointe), et depuis long-temps elles étaient levées pour donner la mort. La terre de Jérusalem est devenue pure, et elle était comme une femme qui a ses règles. Dieu est devenu l'unique, et il était *trinaire* (ou trois). Les maisons de l'infidèle sont détruites, celles du polythéisme abattues. Les musulmans ont pris possession des châteaux fortifiés. Les ennemis n'y rentreront plus, car ils sont marqués au sceau de l'impuissance et de l'avilissement. Dieu a mis la beauté à la place de la laideur. . . . .

La première fois que le serviteur les attaqua (1), Dieu vint à son secours et l'aida de ses anges ; il les rompit d'une rupture sans remède ; il les précipita d'une chute qui ne permit point aux infidèles de se relever. Il leur a fait un grand nombre de prisonniers, et leur a tué beaucoup de monde. Le champ de bataille a été couvert de morts, d'armes et de chevaux. Ils se servaient d'armes et étaient atteints par le feu d'armes plus fortes. Combien d'épées qui devinrent comme des scies à force de frapper. Combien de cavaliers qui se précipitèrent vers le

(1) Saladin parle ici de la bataille de Tibériade.

destin qui les a perdus. Le roi lui-même (de Jérusalem) s'approcha et franchit l'espace. Ce jour était un jour de témoignage (de la faveur de Dieu et de la valeur des musulmans). Les anges étaient témoins. L'erreur était aux abois; l'islamisme prenait naissance. Les côtes des infidèles étaient des matériaux pour le feu de l'enfer. Le roi fut pris, et il avait en sa main le plus ferme de ses liens, la plus forte des *attaches* de sa religion et de sa croyance. C'était la croix, le chef, le guide des partisans de l'orgueil et de la tyrannie. Ils (les chrétiens) ne s'avançaient jamais dans un péril qu'ils ne l'eussent au milieu d'eux; ils volaient autour d'elle comme des papillons qui voltigent autour de la lumière. Leurs cœurs se rassemblaient sous ses ombres; ils combattaient sous cette bannière avec le plus grand courage. Ils la regardaient comme le lien le plus fort qui pût les réunir; ils la croyaient un mur qui les défendrait dans ce jour. Ce jour-là, la meilleure partie des infidèles fut prise. Aucun personnage d'entre eux ne tourna le dos, si ce n'est le Comte (1). Que Dieu le maudisse! Il était fort pour le carnage au jour de la victoire, et plein de ruses basses au jour de l'avilissement; il se sauva! mais comment! il s'évada dans la crainte d'être frappé par les lances ou les épées; Dieu le prit ensuite en ses mains, et le fit mourir selon sa promesse, et l'envoya du royaume de la mort aux enfers. Après la défaite, le *serviteur* (Saladin) passa par la province (la Palestine), rassembla les sujets abassides qui y étaient répandus; ces sujets qui jetaient

(1) Le comte de Tripoli.

l'épouvante dans le cœur de leurs ennemis, et conquit par leurs secours tels et tels lieux. . . . .

. . . .

. . . .

. . . . Cette province (la Palestine) est remplie de puits, de lacs, d'îles, de mosquées, de minarets, de population, d'armées. Le serviteur changera là l'ivraie de l'erreur contre la semence de la vraie foi; il renversera les croix des mosquées, y fera entendre l'*izan* (c'est l'appel des musulmans à la prière.) Il changera en *chaire* le lieu où l'on immolait (les autels); des églises il en fera des mosquées.

Il ne restait plus que Jérusalem; tout banni, tout homme mis en fuite s'y était retiré; ceux qui étaient loin comme ceux qui étaient près s'y étaient renfermés; ils se regardaient là comme protégés par la faveur de Dieu; ils croyaient que leur église intercéderait pour eux. Alors le serviteur arriva devant la ville; il vit une ville bien peuplée; il vit des troupes qui étaient tombées d'accord pour mourir; pour qui la mort était douce si leur ville devait périr. Il vint d'un côté de la ville, mais il trouva que là les vallées (ou les jardins) étaient profondes; que les mauvais pas étaient nombreux; que des murs, semblables à un collier, l'entouraient, que des tours semblables à de *gros grains* tenaient le milieu des murs (1). Alors il se porta d'un autre côté où il y avait une échelle pour les désirs, un lieu, un asyle pour la cavalerie; il entoura ce

(1) Pour entendre cette phrase, il faut savoir que l'auteur de la lettre compare les fortifications de Jérusalem à un collier.

côté et s'en approcha ; il fit poser sa tente dans un endroit où il était exposé aux coups des ennemis; il attaqua vivement les murailles et enfin s'en empara. Les assiégés envoyèrent auprès de lui, offrant de payer un tribut pendant un certain temps ; ils voulaient obtenir un sursis à leur détresse, et attendre des renforts ; le serviteur différa de répondre, et fit approcher les machines, les bâtons et les cordes qui punissent les châteaux de leur résistance. Leurs coups préparaient la victoire. On s'empara des tours ; les murs furent vides de combattants ; la pierre redevint poussière comme elle l'était d'abord. Les portes tombèrent au pouvoir de l'armée du serviteur. Alors les infidèles désespérèrent ; le chef de l'impiété sortit alors : c'était *Ben* ou *Bezbar-ran ;* il demanda que la ville fût prise par capitulation, non par force ; l'abjection de la perte, de la détresse, était empreinte sur lui, qui auparavant avait la gloire de la royauté ; il se prosterna sur la poussière, lui devant qui personne n'osait lever les yeux, et dit : « Là, (en montrant la » ville) sont des milliers de captifs musulmans. Voici » de quoi sont convenus les Francs : si vous prenez la » ville de force, si vous faites peser sur leur dos les » fardeaux de la guerre, ils se hâteront de tuer les cap- » tifs ; ils tueront ensuite leurs femmes, leurs enfants ; » alors ils n'auront plus rien à désirer que la mort ; mais » aucun d'eux ne mourra sans en avoir tué beaucoup des » vôtres. » Les officiers furent d'avis de prendre la ville par capitulation, car (disaient-ils) si elle est prise de force, il n'y a point de doute que les assiégés ne se

précipitent tête baissée dans le danger, et ne sacrifient leur vie pour une chose qu'ils ont si bien défendue. Dans les sorties qu'ils avaient précédemment faites, ils avaient déployé un courage inimaginable, et leurs attaques avaient été terribles. . . . .

. . . .

Mais Dieu les a fait sortir de ce territoire et les a précipités; il a favorisé les partisans de la vérité et s'est irrité contre les infidèles. Ceux-là avaient protégé cette ville par l'épée : ils y avaient élevé des constructions à la pointe de l'épée et avec des colonnes. Ceux-ci (les infidèles) y ont placé des églises, et les maisons des Diwéich, Douïourjéh, etc., et des Hospitaliers. Dans ces édifices sont des choses précieuses en marbre. . . . .

Le serviteur a rendu la mosquée *Alacsa* à son ancienne destination. Il y a mis des imans qui y célèbrent le culte. On y faisait le *khothbeh* (ou sermon) le vendredi 14 de chaaban. Peu s'en est fallu que les cieux ne se fendissent de joie, que les étoiles ne se missent en danse. La parole de Dieu a été exaltée; les tombeaux des prophètes que les infidèles avaient souillés ont été purifiés, etc.

Dans la fin de cette lettre, Saladin dit que ses troupes sont répandues dans la province; il en vante la fertilité, la richesse, et dit qu'il va achever de la conquérir. Il dit que la flotte a été mise en mer; il annonce qu'il va rétablir les murs de Jérusalem.

---

(1) Cette pièce et la suivante ont été traduites très librement par M. Jourdain : il a cherché à rendre le *sens* plutôt que les *mots*; il s'est même permis de fréquents retranchements.

N°. X.

Khothbeh ou Sermon fait dans Jérusalem, le premier vendredi après que Saladin se fut emparé de cette ville, par Mohammed ben Zeky.

Mohammed ben Zeky monta sur le mimber, ou chaire, et commença la khothbeh par réciter la surate *Fatihah* (première du Coran), depuis le commencement jusqu'à la fin. Ensuite il a dit : « Périsse la séquelle de » ceux qui ont été injustes, et louanges à Dieu le maî- » tre des mondes. » Ensuite il a lu : 1°. le commencement de la surate *Alin'am:* louange à Dieu qui a créé les cieux ; 2°. un verset de la surate *Soubhana:* dis, louange à Dieu qui n'a point de fils; 3°. trois versets de la surate *Alkéhef:* louange à Dieu qui a envoyé le livre à son serviteur ; ensuite il a lu 1°. le verset : louange à Dieu et salut sur ses serviteurs ; 2°. un verset de la surate *Seba*: louange à Dieu à qui appartient ce qui est dans les cieux et sur la terre ; 3°. plusieurs versets de la surate *Fathr :* louange à Dieu le créateur des cieux. Son intention était de rapporter tous les *Temehhoudat* (louanges) qui se trouvent dans le Coran: ensuite de cela il commença sa *khothbeh* en ces termes.

« Louange à Dieu qui a élevé l'islamisme en gloire par son aide ; qui a abaissé le polythéisme par sa puissance ; qui gouverne les affaires selon son arbitre; qui prolonge ses bienfaits selon la mesure de notre reconnaissance ; qui renverse les infidèles par ses ruses ; qui donne

la puissance aux dynasties, selon sa justice; qui a réservé la vie future à ceux qui le craignent, par un effet de sa bonté; qui étend son ombre sur ses serviteurs; qui a fait triompher sa religion de toutes les autres; qui remporte la victoire sur ses serviteurs sans qu'on puisse s'opposer à lui; qui triomphe dans son khalife sans qu'on lui résiste; qui ordonne ce qu'il veut, sans qu'on lui fasse d'objections; qui juge selon sa volonté, sans que l'on diffère d'exécuter ses décrets. Je loue ce Dieu de son secours qui a rendu victorieux ses élus; de la gloire qu'il leur a donnée; de l'aide qu'il a accordé à ses défenseurs; je le loue d'avoir purifié la maison pleine des souillures, des impuretés du polythéisme. Je le loue intérieurement et extérieurement. Je rends témoignage qu'il n'y a point d'autre Dieu que ce Dieu; qu'il est le seul et n'a point d'associé; l'unique, l'éternel, qui n'engendre point et n'est point engendré, et n'a point d'égal. Je rends témoignage que Mahomet est son serviteur et son envoyé; ce prophète qui a levé les doutes, confondu le polythéisme, couvert le mensonge, qui a voyagé de nuit depuis Médine jusqu'a Jérusalem; est monté jusque dans les cieux, est parvenu jusqu'au cèdre *Almontéhy*. Que le salut de Dieu soit sur lui, sur son successeur Abou bekr Alsadic, etc.

O hommes! publiez le bienfait insigne par lequel Dieu vous a facilité la reprise et la délivrance de cette ville que nous avions perdue, l'a rendue le centre de l'islamisme, après qu'elle a été pendant près de cent ans au pouvoir des infidèles. . . . .

. . . .

. . . .

. . . .

. . . .

Cette maison a été bâtie, et ses fondements ont été affermis pour la gloire de Dieu et sur la crainte du ciel. Car cette maison est la demeure d'Abraham; l'échelle de votre prophète (que la paix soit sur lui); la kiblah vers laquelle vous priiez dans le commencement de l'islamisme, la demeure des prophètes, le but des saints, le lieu de la révélation, l'habitation de l'ordre et de la défense; elle est située dans la terre du rassemblement, l'arène de la réunion; elle est dans cette terre bénie dont Dieu parle en son livre sacré. C'est dans cette mosquée que Mahomet pria avec les anges qui approchent Dieu. C'est la ville vers laquelle Dieu a envoyé son serviteur, son envoyé, le verbe qu'il a envoyé à Marie. Le prophète qu'il a honoré d'une mission, ne s'est point écarté du rang de son serviteur. Car Dieu a dit : *Le Messie ne niera pas qu'il ne soit le serviteur de Dieu. Dieu n'a point de fils, et n'a point de Dieu avec lui.* Certes ils ont été dans l'impiété, ceux qui ont dit que le Messie fils de Marie était Dieu.

Cette maison est la première des deux kiblah, la seconde des mosquées, la troisième des hérameïn; ce n'est que vers elle que l'on se porte en foule après les deux mesdjed; c'est vers elle que les doigts sont dirigés, après les deux lieux. Si vous n'étiez point du nombre des

serviteurs que Dieu a choisis, certes il ne vous aurait point favorisés particulièrement par cette faveur qui n'a été accordée à aucun brave, et dont personne ne peut vous disputer l'honneur; que vous êtes heureux d'être les soldats d'une armée qui a manifesté les miracles du prophète, qui a fait les expéditions d'Abou-Bekr, les conquêtes d'Omar, etc! Dieu vous a récompensés par la meilleure des récompenses de ce que vous avez fait pour son prophète. Il a été reconnaissant du courage que vous avez mis à punir les rebelles; il a eu pour agréable le sang que vous avez répandu pour lui; il vous a introduit dans le paradis qui est la demeure des bienheureux; reconnaissez donc le prix de ce bienfait, rendez-lui les actions de grâces nécessaires; car Dieu a eu pour vous une bienfaisance particulière en vous accordant ce bienfait; en vous choisissant pour cette expédition. Car les portes du ciel ont été ouvertes pour cette conquête; son éclat a jeté la lumière jusque dans les ténèbres les plus profondes; les anges qui approchent la majesté divine s'en sont réjouis; l'œil des prophètes et des envoyés en a été dans la joie. Puisque par la faveur de Dieu, vous êtes l'armée qui conquerra Jérusalem à la fin des temps, la troupe dont les épées élèveront les étendards de la foi après la destruction de la prophétie. . . . .

. . . .

. . . .

. . . . Cette maison n'est-elle point celle dont Dieu a parlé dans son livre; car il dit: soit

loué celui qui a fait voyager son serviteur de nuit, etc.; n'est-ce point cette maison que les nations ont révérée; vers laquelle sont venus les prophètes, dans laquelle ont été lus les quatre livres envoyés de Dieu. N'est-ce point cette maison pour laquelle Dieu arrêta le soleil, sous Josué, et retarda la marche du jour, afin que sa conquête devînt facile et s'accélérât. N'est-ce point cette maison que Dieu recommanda à Moïse, et qu'il ordonna à son peuple de sauver; mais ce peuple ne le voulut point, à l'exception de deux hommes; Dieu s'irrita contre ce peuple et le jeta dans le désert, pour le punir de sa rébellion.

Je loue le Dieu qui vous a conduit à l'endroit dont il avait écarté les enfants d'Israël, et cependant ceux-ci étaient distingués des autres peuples. Dieu vous a secondés pour une entreprise dans laquelle il avait abandonné les nations qui vous ont précédés; ce qui a fait qu'il n'y a eu parmi vous qu'un seul dire, tandis qu'auparavant les opinions différaient; soyez félicités de ce que Dieu vous a mentionnés parmi ceux qui sont auprès de lui, et a fait de vous sa propre armée, après que vous aviez été soldats par votre propre volonté. Les anges (qui avaient été envoyés vers cette maison) vous ont remerciés d'y avoir conduit la doctrine de l'unité. . .

. . . .

. . . .

Maintenant les puissances des cieux prient pour vous, et répandent sur vous des bénédictions. Conservez ce don en vous, par le crainte de Dieu. Quiconque le possède est

sauvé. Gardez-vous des passions, de la désobéissance, de retourner en arrière, de fuir l'ennemi; empressez-vous de profiter de l'occasion de détruire ce qui reste d'angoisses? combattez pour Dieu comme vous le devez; sacrifiez-vous pour lui plaire, vous ses serviteurs, puisque vous êtes du nombre des élus. Prenez garde que le diable ne redescende en vous, et que l'irréligion ne s'introduise dans vos ames. Vous figureriez-vous que ce sont vos épées d'acier, vos chevaux choisis, votre persévérance extrême, qui ont remporté cette victoire? non; c'est de Dieu, c'est de lui seul que vient le succès. Gardez-vous, serviteurs de Dieu, après avoir obtenu l'honneur de cette victoire, de devenir désobéissants et rebelles : alors vous seriez comme celle qui coupait ce qu'elle avait filé, ou comme celui à qui nous avons envoyé nos versets, et qui les a rejetés; le diable s'est attaché à lui et il est devenu du nombre des errants. La guerre sainte! la guerre sainte! c'est le meilleur de vos cultes, la plus noble de vos coutumes; aidez Dieu et il vous aidera; gardez Dieu et il vous gardera; ressouvenez-vous de lui, et il se ressouviendra de vous; faites-lui du bien et il vous en fera; efforcez-vous de couper toute maladie, de détruire jusqu'au dernier ennemi; purifiez le reste de la terre de ces nations contre lesquelles Dieu et son envoyé sont irrités. Coupez les rameaux de l'impiété, et craignez, car déjà les jours ont crû. Vengeance des attaques musulmanes, de la nation mahométane. Dieu est grand : il donne les conquêtes, il avilit l'impie; sachez que ceci est une occasion; profitez-

en ; c'est une proie, jetez-vous sur elle ; c'est un butin, emparez-vous-en. C'est une affaire très importante, appliquez-y tous vos esprits, livrez-vous-y tout entier, faites marcher pour elle les bataillons de vos tribus. Car ces affaires touchent à leur fin, et les trésors sont remplis de gain. Dieu vous a déjà donné la victoire sur ce vil ennemi. Ces ennemis sont comme vous, ou peut-être plus nombreux que vous ; mais comment cela serait-il ; et déjà il a été manifesté qu'un de vous vaut vingt autres hommes. Dieu nous aidera ainsi que vous à faire suivre ses ordres et à prohiber ce qu'il a défendu. Il nous fortifiera nous tous musulmans par une victoire; si Dieu vous aide, vous n'avez point à craindre de vainqueur ; et s'il vous retire son secours, qui sera celui-là qui vous aidera après lui.

Ensuite le prédicateur pria pour l'Imam Alnassir, le khalife, et dit : ô Dieu, éternise le sulthan ton serviteur, qui s'humilie devant ta majesté, qui est reconnaissant de tes bienfaits ; qui conserve le souvenir de ta faveur; conserve ton épée tranchante, ton étoile brillante, qui protège et défend ta religion, qui défend le Haram; le Seid, le prince triomphant, le *réunisseur* de la parole, de la foi (c'est-à-dire qui a fait que les princes musulmans, d'une parole, d'un sentiment unanime, ont marché contre les infidèles) ; l'*arracheur* du culte de la croix, le bien de l'état et de la religion (*salah eddounia wa eddyn*), le sulthan des musulmans ; le purificateur de la maison sacrée, Aboul modhaffer Yous ben

Ayoub, le vérificateur de la puissance de l'émir des croyants ; ô Dieu, fais que tes anges entourent son trône, fais bonne la récompense par rapport à ce qu'il a fait pour la religion d'Abraham, et récompense ses actions pour la religion mahométane. O Dieu prolonge pour l'islamisme, etc.

N°. XI.

BULLE DE GRÉGOIRE VIII, AN 1187.

GRÉGOIRE, ÉVÊQUE, SERVITEUR DES SERVITEURS DE DIEU;

A tous ceux des adorateurs de Notre Seigneur J.-C., à qui ces Lettres parviendront, Salut et Bénédiction apostolique.

AYANT appris la sévérité redoutable des jugements que la main divine vient d'exercer sur Jérusalem et la Terre-Sainte, nous avons été, nous et nos frères, pénétrés d'une telle horreur, affligés de douleurs si vives, que, dans l'incertitude pénible de ce que nous avions à faire en cette occasion, nous n'avons pu que partager les regrets du psalmiste, et nous écrier avec lui : « Seigneur ! les nations ont envahi ton héritage, elles ont » souillé ton saint temple ; Jérusalem n'est plus qu'un » désert, et les corps de tes saints ont servi de pâture » aux bêtes de la terre et aux oiseaux du ciel. » Car, à

la suite des dissentions intestines que la méchanceté des hommes, par la suggestion du démon, avait fait naître dans la Terre-Sainte, voici qu'à l'improviste Saladin, à la tête d'une armée formidable, vient fondre sur elle. Le roi et les évêques, les templiers et les hospitaliers, les barons et le peuple vont à sa rencontre, portant avec eux la croix du Seigneur, cette croix qui, en mémoire de la passion du Christ qui y fut attaché, et qui y racheta le genre humain, était regardée comme le plus sûr rempart à opposer aux attaques des infidèles. Le combat s'engage; les nôtres sont vaincus, la sainte croix tombe entre les mains des ennemis; le roi est fait prisonnier, les évêques sont massacrés, et ceux des chrétiens qui échappent à la mort ne peuvent éviter l'esclavage. La fuite en sauve à peine quelques-uns, qui disent avoir vu périr sous leurs yeux la totalité des templiers et des hospitaliers. Nous croyons inutile, très chers frères, de vous rapporter comment, après la destruction de l'armée, l'ennemi s'est répandu dans tout le royaume, s'est rendu maître de la plupart des villes, à l'exception de quelques-unes qui résistent encore. C'est ici que nous croyons devoir dire avec le prophète: « Qui changera mes yeux en une fontaine de larmes, » pour pleurer nuit et jour le massacre de mon peuple!» Cependant, loin de nous laisser abattre et de nous diviser, nous devons bien nous persuader que ces revers ne sont dus qu'à la colère de Dieu contre la multitude de nos péchés; que la manière la plus efficace d'en obtenir la rémission sont les pleurs et les gémissements, et

qu'enfin apaisée par notre repentir, la miséricorde du Seigneur nous relèvera plus glorieux de l'abaissement dans lequel il nous avait plongés. Qui pourrait, dis-je, retenir ses larmes dans un si grand désastre, non seulement d'après les principes de notre divine religion qui nous apprend à pleurer avec les affligés, mais encore d'après de simples motifs d'humanité, en considérant la grandeur du péril, la férocité des barbares altérés du sang des chrétiens, leurs efforts pour profaner les choses saintes, et anéantir le nom du vrai Dieu dans une terre où il naquit; tableaux qu'au reste l'imagination du lecteur se représentera mieux que nous ne pourrions les peindre. Non, la langue ne peut exprimer, les sens ne peuvent comprendre quelle a été notre affliction, quelle doit être celle du peuple chrétien, en apprenant que cette terre souffre maintenant ce qu'elle a souffert sous ses anciens habitants; cette terre illustrée par tant de prophètes, d'où les lumières du monde sont sorties, et, ce qui est encore plus grand et plus ineffable, où s'est incarné le Dieu créateur de toutes choses, où, par une sagesse infinie et une incompréhensible miséricorde, il a bien voulu se soumettre aux infirmités de la chair, souffrir la faim, la soif, le supplice de la croix, et, par sa mort et sa résurrection glorieuse, opérer notre salut. Nous ne devons donc pas attribuer nos désastres à l'injustice du juge qui châtie, mais bien à l'iniquité du peuple qui a péché; puisque nous voyons dans l'écriture que, lorsque les juifs revenaient au Seigneur, ils mettaient en fuite leurs ennemis, et qu'un de

ses anges suffit pour anéantir l'armée formidable de Sennachérib. Mais cette terre a dévoré ses habitants; elle n'a pu jouir d'une longue tranquillité, et les transgresseurs de notre divine loi ne l'ont pas conservée longtemps, en donnant tous cet exemple et cette instruction à ceux qui ne soupirent qu'après la Jérusalem céleste, que ce n'est que par la pratique des bonnes œuvres et au milieu de tentations nombreuses que l'on peut y parvenir. Déjà précédemment le peuple de ces contrées avait dû craindre ce qui lui arrive aujourd'hui, lorsque les infidèles s'étaient emparés d'une partie des villes frontières. Plût au ciel qu'alors il eût eu recours à la pénitence, et qu'il eût apaisé, par un repentir sincère, le Dieu qu'il avait offensé! car la vengeance de ce Dieu est toujours différée. Il ne surprend pas le pécheur, il donne du temps au repentir, jusqu'à ce qu'enfin sa miséricorde lassée cède la place à sa justice. Mais nous qui, au milieu de la dissolution répandue sur ce pays, devons faire attention, non seulement aux iniquités de ses habitants, mais encore aux nôtres et à celles de tout le peuple chrétien, et qui devons, de plus, craindre la perte de ce qui reste encore de fidèles en Judée, et les ravages dont les contrées voisines sont menacées, au milieu des dissentions qui règnent entre les rois et les princes chrétiens, entre les villages et les villes; qui ne voyons de toutes parts que scandales et désordre, nous devons pleurer avec le prophète, et dire avec lui: « La vérité, la science de Dieu ne sont pas sur la » terre; je ne vois régner à leur place que le men-

» songe, l'homicide, l'adultère et la soif du sang. » Partout il est pressant d'agir, d'effacer ses péchés par une pénitence volontaire, et, par le secours d'une piété véritable, de revenir au Seigneur notre Dieu, afin que, corrigés de nos vices, et voyant la malice et la férocité de l'ennemi, nous fassions pour le soutien de la cause du Seigneur, ce que l'infidèle ne craint pas chaque jour d'attenter contre lui. Pensez, nos très chers Frères, pour quel objet vous êtes venus dans ce monde, et comment vous en devez sortir; songez que vous passerez ainsi que toutes choses. Employez donc le temps dont vous pouvez disposer en bonnes actions et à faire pénitence; donnez ce qui vous appartient, parce que vous ne vous êtes pas faits vous-mêmes, que vous n'avez rien en propre, et que la faculté de créer un ciron est au-dessus de toutes les puissances de la terre; nous ne dirons pas, renvoyez-nous, Seigneur, mais bien, permettez-nous d'entrer dans le grenier céleste que vous possédez; placez-nous au milieu de ces fruits divins, qui ne craignent ni les injures du temps, ni les entreprises des voleurs; nous travaillerons à reconquérir cette terre sur laquelle la vérité est descendue du ciel, et où elle n'a pas refusé d'essuyer l'opprobre de la croix pour notre salut. Nous n'aurons en vue ni l'amour des richesses, ni une gloire périssable, mais bien votre sainte volonté, ô mon Dieu! vous qui nous avez appris à aimer nos frères comme nous-mêmes, et à vous consacrer ces richesses, dont la disposition, après nous, est si souvent indépendante de notre volonté! Il n'est pas plus étonnant

de voir cette terre frappée par la main de Dieu, qu'il ne l'est de la voir délivrée ensuite par sa miséricorde. La volonté seule du Seigneur pouvait la sauver; mais il ne nous est pas permis de lui demander pourquoi il en a agi ainsi. Peut-être a-t-il voulu nous éprouver, et nous faire connaître que celui qui, lorsque le temps de la pénitence est arrivé, l'embrasse avec joie, et se sacrifie pour ses frères, quoiqu'il meure jeune, embrasse un grand nombre d'années. Voyez de quel zèle étaient enflammés les Macchabées pour leur sainte loi et la délivrance de leurs frères, lorsqu'ils se précipitaient, sans hésiter, au milieu des plus grands périls, sacrifiant leurs biens et leur vie, et s'exhortant mutuellement par ces discours : « Préparons-nous, montrons-nous courageux, parce » qu'il vaut mieux périr dans les combats, que de voir » les maux de notre nation et la profanation des choses » saintes. » Et cependant ils vivaient sous la loi de Moïse, tandis que vous avez été éclairés par l'incarnation de notre Seigneur Jésus-Christ et par l'exemple de tant de martyrs. Montrez donc du courage; ne craignez pas de sacrifier ces possessions terrestres qui doivent durer si peu, et en échange desquelles on nous en promet d'éternelles, au-dessus de la portée des sens, et qui, au sentiment de l'apôtre, sont dignes de tous les sacrifices que nous devons faire pour les obtenir.

Nous promettons donc à tous ceux qui, le cœur contrit et l'esprit humilié, ne craindront pas d'entreprendre ce pénible voyage, et qui s'y détermineront par les motifs d'une foi sincère, et dans la vue d'obtenir la rémis-

sion de leurs péchés, une indulgence plénière de leurs fautes, et la vie éternelle qui doit s'ensuivre.

Soit qu'ils y périssent ou qu'ils en reviennent, qu'ils sachent que, par la miséricorde du Dieu tout-puissant, et par l'autorité des SS. apôtres Pierre et Paul, et la nôtre, ils sont dispensés de toute autre pénitence qui leur aurait été imposée, pourvu toutefois qu'ils aient fait une confession entière de leurs péchés.

Les biens des croisés et de leurs familles resteront sous la protection spéciale des archevêques et évêques et autres prélats de l'Église de Dieu.

On ne fera nulle recherche sur la validité des droits de possession d'un croisé à l'égard d'un bien quelconque, jusqu'à ce qu'on soit certain de son retour ou de son décès; et jusque-là ses propriétés seront protégées et respectées.

Il ne peut être tenu à payer des intérêts, s'il en est redevable envers quelqu'un.

Les croisés ne marcheront pas vêtus d'habits précieux, avec des chiens, des oiseaux, ou d'autres semblables objets, qui ne montrent que le luxe et l'ostentation; mais ils auront le nécessaire, seront habillés simplement et ressembleront plutôt à des hommes qui font pénitence, qu'à ceux qui ne recherchent qu'une vaine gloire.

Donné à Ferrare, le IV des kalendes de novembre.

Suit l'ordonnance d'un jeûne général pour apaiser la colère de Dieu, afin qu'il fasse recouvrer Jérusalem.

JAMAIS la colère du Juge suprême n'étant apaisée plus efficacement que lorsque nous cherchons à éteindre en nous les désirs charnels;

En conséquence, comme nous ne faisons aucun doute que les malheurs arrivés récemment à Jérusalem et à la Terre-Sainte par suite de l'invasion des Sarrazins, n'aient été produits par les crimes des habitants et ceux du peuple chrétien; nous, d'après le conseil unanime de nos frères et l'approbation d'un grand nombre d'évêques, ordonnons que, d'aujourd'hui en cinq ans, on observera, tous les vendredis, le jeûne du carême pendant la journée.

Ordonnons, de plus, que, dans tous les lieux où le service divin est célébré, il le sera à neuf heures, et cela depuis l'avent du Seigneur jusqu'à sa nativité.

Tout le monde sans distinction s'abstenant de manger de la chair le vendredi et le samedi de chaque semaine, nous et nos frères nous en interdirons encore l'usage le mardi, à moins que des infirmités personnelles, une fête ou quelque autre cause valable ne nous en dispense, espérant par-là que le Seigneur s'apaisera et nous laissera sa bénédiction.

Tels sont nos réglements à ce sujet, et quiconque les enfreindra sera regardé comme transgresseur du jeûne du carême.

Donné à Ferrare, le IV des kalendes de novembre.

N°. XII.

CONCILE DE PARIS,

Tenu en 1188, sous le pontificat du pape Clément VIII. Les dîmes, nommées saladines *, y sont décrétées pour subvenir aux frais de la guerre contre Saladin, roi des Turcs.*

Au mois de mars de l'an de grâce 1188, vers la mi-carême, un concile général, où furent appelés les archevêques, évêques, abbés et barons du royaume, fut convoqué à Paris par le roi Philippe. Un nombre infini de soldats et de peuple y prit la croix. Il y fut résolu, du consentement du clergé et du peuple, que, vu les besoins urgents que l'on éprouvait (le roi n'ayant rien tant à cœur que d'entreprendre le voyage de Jérusalem), une dîme générale, dont personne ne serait exempt, et qui fut nommée *dîme saladine*, serait prélevée pour cette année-là seulement.

Établissement de la Dîme.

Au nom de la sainte et indivisible Trinité, salut. Il est ordonné par nous Philippe, roi de France, d'après le conseil des archevêques, évêques et barons des terres de notre obéissance, que les évêques, prélats et clercs des églises convoquées, et les soldats qui ont pris la croix, ne seront point inquiétés pour le remboursement des

dettes qu'ils auraient pu contracter antérieurement avec des juifs ou des chrétiens, avant deux ans révolus, à compter depuis la première fête de la Toussaint qui suivra le décret dudit seigneur roi : de sorte qu'à la Toussaint suivante les créanciers recevront un tiers de ce qui leur est dû, et ainsi d'année en année, à la même époque, jusqu'à l'entier acquittement de la dette. Les intérêts pour dettes antérieures ne courront plus à dater du jour où le débiteur aura pris la croix. Le croisé héritier légitime, fils ou gendre d'un soldat non croisé ou d'une veuve, procurera à son père ou à sa mère l'avantage accordé par le présent décret, pourvu qu'il ne jouisse pas d'autre revenu que de celui du travail de son père et de sa mère; mais si leur fils ou leur gendre croisé, héritier légitime, n'était pas à leur charge, ou même s'il ne portait point les armes et la croix, ils ne jouiront pas du susdit avantage; mais les débiteurs qui auront des terres et des revenus dans la quinzaine qui suivra la prochaine fête de S. Jean-Baptiste, désigneront à leurs créanciers les terres et les revenus sur lesquels ils pourront toucher leurs créances, aux termes sus désignés et suivant la forme prescrite, par le moyen des seigneurs dans la jurisdiction desquels se trouveront leurs terres. Les seigneurs ne pourront pas s'opposer à cette consignation, à moins de satisfaire par eux-mêmes le créancier. Ceux qui n'auront pas assez de terres ou de revenus pour former une consignation suffisante, fourniront à leurs créanciers des garanties et des cautions pour l'acquittement de leurs dettes au terme fixé; si dans la quinzaine

qui suivra la prochaine fête de S. Jean-Baptiste, ils n'ont pas satisfait leurs créanciers par une consignation de terres ou par des garanties et des cautions, s'ils n'ont pas de propriétés, ainsi qu'il l'a été ordonné, ils ne jouiront pas du privilége accordé aux autres. Si un clerc ou un soldat croisé est débiteur d'un clerc ou d'un soldat croisé, il ne sera point inquiété jusqu'à la Toussaint prochaine, pourvu qu'il lui fournisse une bonne garantie de paiement pour ce terme.

Si l'un des croisés, huit jours avant la Purification de la Vierge, ou plus tard, consigne, en faveur de son créancier, de l'or, de l'argent, quelque ouvrage ou quelque billet, le créancier ne pourra être forcé pour cela à le regarder comme libéré. Le marché par lequel un homme a acheté d'un autre croisé le produit annuel d'une terre est bon et valable. Si un soldat ou un clerc a engagé ou consigné pour quelques années sa terre ou ses revenus à un autre croisé, ou à un clerc ou un soldat non croisé, le débiteur, pour cette année, percevra les produits de la terre ou les revenus: mais le créancier, après l'expiration des années pendant lesquelles il a joui de la consignation ou de la garantie, continuera à en jouir une année de plus pour compenser la perte de cette première année; de manière cependant que le créancier aura pour cette première année la moitié du revenu pour la culture, s'il a cultivé les vignes et les terres qui lui étaient données en garantie. Tous les marchés qui auront été faits huit jours avant la Purification de la Vierge ou qui se feront par la suite seront authentiques. Il faudra, pour toutes les det-

tes comprises dans la faveur du présent décret, que le débiteur donne une garantie aussi bonne, ou même meilleure que celle qu'il avait donnée auparavant. Si l'on n'est point d'accord sur la bonté de la garantie il en sera référé au seigneur du créancier; s'il ne faisait point droit à cette demande, l'affaire sera portée devant le suzerain. Si les seigneurs ou les princes, sous la direction desquels se trouvent les créanciers ou les débiteurs, refusaient de tenir la main à l'exécution de ce qui est ordonné par le présent décret, au sujet des privilèges donnés au débiteur ou des consignations à faire, et si, admonestés par le métropolitain ou les évêques, ils ne l'ont pas fait dans quarante jours, ils pourront encourir l'excommunication; mais si le seigneur ou le suzerain se met en devoir de démontrer, en présence du métropolitain ou de l'évêque, qu'il n'a point manqué à cette formalité envers le créancier ou même le débiteur, et qu'il est prêt à exécuter ce qui est ordonné, le métropolitain ou l'évêque ne pourront l'excommunier. Aucun croisé, soit clerc, soit soldat ou autre, ne sera tenu de répondre que pour les dettes déjà répétées en justice au moment où il aura pris la croix; il ne sera passible des autres qu'au retour de la Terre-Sainte. Ceux qui ne sont point croisés paieront, au moins cette année, la dîme de tous leurs biens et revenus, excepté les religieux de l'ordre de Cîteaux, des Chartreux, de Fontevrauld et les léproseries, à l'égard des biens qui leur appartiennent. Personne ne s'ingérera dans les deniers des communes, si ce n'est le seigneur de qui elles relèvent. Au reste, chacun conservera

les droits qu'il avait auparavant dans les communes. Le grand justicier d'une terre en lèvera toujours les dîmes. On fera observer que ceux qui doivent payer les dîmes payeront sur tous leurs biens et revenus, sans en prélever auparavant leurs dettes. Ce n'est qu'après avoir acquitté les dîmes qu'ils pourront s'acquitter sur le reste envers leurs créanciers; tous les laïcs, tant soldats que sujets à la taille, en prêtant le serment, sous peine d'anathême, et les clercs sous peine d'excommunication, payeront les dîmes. Le soldat non croisé paiera au seigneur croisé et dont il relève, la dîme de son propre bien et du fief qu'il tient de lui. S'il n'a de lui aucun fief, il lui paiera la dîme de son propre bien et paiera la dîme des fiefs à ceux dont il les tient directement. S'il ne relève d'aucun seigneur, il paiera la dîme de son propre bien à celui sur le fief duquel il habite. Si un homme possédant une terre en propre trouve sur sa terre des dîmes appartenantes à un autre qu'à celui à qui il les doit, et si le propriétaire peut prouver qu'elles lui appartiennent légitimement, le premier ne pourra retenir ces dîmes. Le soldat croisé, héritier légitime, fils ou gendre d'un soldat non croisé ou d'une veuve, touchera la dîme de son père et de sa mère. Personne ne touchera aux biens des archevêques, évêques, capitulaires ou églises qui en dépendent, que les archevêques, évêques, capitulaires ou églises elles-mêmes. Si les évêques prélèvent des dîmes, ils les remettront à qui de droit. Le croisé sujet à la taille ou à la dîme et qui refusera de les payer, sera arrêté et mis à la disposition de celui à qui il les doit. Celui qui l'aura arrêté ne pourra

être excommunié pour ce fait. Celui qui paiera sa dîme avec dévouement, et suivant la loi et sans contrainte, sera récompensé de Dieu.

N°. XIII.

Note sur le feu grégeois, tirée de la Vie manuscrite de Saladin, par Renaudot.

Il est certain que le feu d'artifice appelé *feu grégeois, feu de mer*, ou *feu liquide*, dont la composition se trouve dans les historiens grecs et latins, était fort différent de celui dont les Orientaux commencèrent alors à se servir, dont l'effet était d'autant plus surprenant, que la cause en était entièrement inconnue : car, au lieu que le premier se préparait avec la cire, la poix, le soufre et autres matières combustibles, il n'entrait dans celui-ci que de la nafte ou pétrole, dont il y avait des sources auprès de Bagdad, comme les anciens en ont remarqué auprès de l'ancienne Ecbatane, sur les frontières de la Médie. Tous les naturalistes témoignent que cette matière bitumineuse prend feu fort aisément, et qu'il est impossible de l'éteindre qu'avec du sable, du vinaigre et de l'urine. On en fit l'expérience devant Alexandre, en en allumant une grande quantité par traînées, qui éclairaient fort long-temps sans pouvoir être éteintes : un bouffon même, en ayant été frotté, le feu l'endommagea d'une telle manière, qu'on eut de la peine à lui sauver la vie. Cependant, quoique les anciens en aient eu connaissance, on ne trouve pas qu'ils s'en soient ordinairement servis pour la guerre,

ni qu'elle entrât dans la composition du véritable feu grégeois, inventé, selon l'opinion commune, par Callinique, sous Constantin-Pogonat, mais qui est néanmoins plus ancien de beaucoup de siècles. Ainsi il est fort vraisemblable que les Orientaux n'en ayant fait aucun usage avant ce siége, Ebn-el-Mejas s'en servit heureusement comme d'une invention nouvelle, et que les chrétiens, à cause de la ressemblance, le nommèrent *feu grec*, suivant la pensée qu'ils eurent qu'il pourrait être le même que celui dont on avait alors connaissance par tout le Levant. Ce feu ayant été en usage pour la défense des places assiégées, s'appelait *oleum incendiarium*, *oleum Medicum*, et l'on s'en servait du temps de Valentinien, sous qui Végèce, auteur militaire qui en donne la composition, a fait son ouvrage. Énée, ancien auteur cité par Polybe, en parle aussi dans son *Traité de la défense des villes*, et Callinique n'y ajouta rien de nouveau, sinon les machines ou tuyaux de cuivre, par le moyen desquels il s'en servit le premier sur mer, et brûla la flotte des Arabes auprès de Cyzique. Les Grecs continuèrent depuis à se servir de ces machines dont ils armèrent leurs brûlots, et ne les communiquèrent jamais aux autres nations, non plus que les mahométans leur feu de nafte, quand ils en eurent une fois appris la pratique. Ainsi les noms se communiquèrent par l'ignorance des deux nations, les Grecs appelant, avec plus de raison, *feu de Médie* le feu d'artifice des mahométans, et les Latins renfermant l'un et l'autre sous le nom de *feu grégeois*, comme ensuite les Orientaux ont appelé la poudre à canon *nafte*, par le

rapport qu'ils trouvaient avec ce feu qu'elle leur a fait entièrement abandonner.

N°. XIV.

Mémoire sur la forêt de Saron, ou la forêt enchantée du Tasse.

(La plupart des lieux de la Palestine, où s'étaient livrées des batailles entre les Francs et les Sarrazins, ont été, vers la fin du 18e. siècle, le théâtre de plusieurs combats entre les Français et les Musulmans. Les Français, en 1799, mirent en fuite les Syriens dans le voisinage d'Arsur, au lieu même où Richard remporta une grande victoire sur Saladin. Nous croyons devoir donner ici un Mémoire fort intéressant de M. Paultre qui a fait la campagne de Syrie, et qui a reconnu la forêt de Saron, ou la forêt enchantée du Tasse.)

« Le 24 ventôse an 7 (14 mars 1799), notre armée partant de Jaffa pour marcher sur Saint-Jean d'Acre, après une heure et demie de chemin, arriva sur le bord d'un torrent qui venait de Lidda, et se jetait à la mer à peu de distance sur notre gauche; le passage de ce torrent offrit beaucoup de difficultés à notre artillerie.

» En avant de nous était une plaine d'à peu près une lieue de largeur, mais qui, à notre gauche, s'étendait jusqu'à la mer, où elle était fermée par quelques dunes couvertes de verdure; tandis qu'à notre droite elle se prolongeait à deux ou trois lieues, et se perdait dans les pentes des montagnes de Gofna et de Naplouse, dé-

signées par les Hébreux sous le nom de Mont-Garizim. Le torrent que nous venions de passer faisait l'ancienne limite des tribus de Dan et de Benjamin avec celle d'Ephraïm, sur le territoire de laquelle nous allions marcher.

» La plaine nous paraissait fermée en avant de nous, par un coteau boisé, qui s'étendait depuis la chaîne principale qui longeait à notre gauche les plaines de la Palestine, jusqu'au rivage de la mer; notre route devait traverser ces bois, et il eût été dangereux de nous en approcher sans les avoir fait reconnaître, d'autant plus que nous savions l'armée syrienne peu éloignée, et il était à croire qu'elle y aurait jeté quelques partis pour s'opposer à notre passage, et profiter de l'avantage que pouvaient lui offrir des lieux couverts et difficiles. Cette forêt placée sur une côte fort élevée, nous offrait un aspect tout-à-fait pittoresque, qui nous rappela avec satisfaction les sites de nos belles contrées boisées de la France.

» Le général français profita du moment où le passage du torrent retardait la marche de l'armée pour faire reconnaître par notre avant-garde les différentes issues de cette forêt, et s'assurer si les chemins en étaient praticables. Sur les neuf heures du matin, le général qui commandait la cavalerie, lui fit savoir que la route était libre, qu'il n'existait aucun parti ennemi dans le bois, et que l'armée pouvait s'avancer en toute sûreté. D'après cet avis, on reprit la marche, et après une heure de chemin dans un plaine très unie, on commença à entrer dans les bois, et à monter un coteau où

les chemins devinrent très difficiles pour nos pièces, et nos voitures. La route que nous tenions paraissait peu fréquentée, quoique nos guides nous assurassent que c'était le grand chemin de Jaffa à St.-Jean d'Acre et à Damas. Des sables, des rochers, des buissons, des ravins, des côtes escarpées rendaient notre marche très-pénible; on eût dit que jamais il n'eut été tracé de routes dans ces cantons; et je ne peux mieux comparer celle que nous tenions, qu'aux chemins de traverse de nos forêts peu fréquentées de la France. Des branches d'arbres, des troncs tout entiers, renversés de vieillesse ou par accident, des rochers énormes barraient la route à chaque pas, et nos sapeurs eurent mille peines à frayer le passage aux voitures et aux chameaux chargés. Si l'ennemi eût su profiter de la circonstance, et augmenter ces difficultés par quelques redoutes ou abattis, il nous eût été impossible de forcer le passage; quelques partis d'infanterie, ou seulement des paysans armés, auraient pu nous faire beauconp de mal et arrêter entièrement la marche de notre armée, dans des lieux déjà presque impénétrables par leur nature. Mais heureusement nous avions affaire à des ennemis qui ne se doutaient même pas des premiers éléments de la tactique militaire, car tandis que nos colonnes traversaient avec tant de difficultés ces montagnes boisées et rocheuses, où il leur eût été si facile de nous arrêter, et de nous combattre avec avantage, ils nous attendaient paisiblement à quatre lieues de là, dans une plaine découverte, où notre artillerie et nos manœuvres devaient nous don-

ner sur lui toute espèce d'avantage, comme il eut lieu de s'en apercevoir le lendemain. Après avoir fait deux lieues d'une marche pénible, au travers de la forêt, l'armée s'arrêta à la sortie du bois, et prit position sur le revers septentrional du coteau, à hauteur du village de Meski, où fut établi le quartier général. Un torrent coulait à peu de distance, en avant de notre position, et nos troupes légères qui l'avaient déjà dépassé, nous firent savoir que l'on découvrait dans une vaste plaine qui s'étendait du côté de St.-Jean d'Acre des partis de cavalerie Mamelouke et syrienne, ce qui indiquait le voisinage de l'armée ennemie; aussi prit-on ses dispositions pour se tenir en mesure de combattre, dans le cas où elle marcherait pour nous attaquer, mais la soirée et la nuit se passèrent sans coup férir, et le lendemain, après avoir traversé le torrent sans aucune opposition de l'ennemi, nous lui présentâmes la bataille dans la plaine de Qoqoun, au pied des montages de Naplouse; et, après une légère affaire, nous le rejetâmes dans la plaine d'Esdrelon, d'où il opéra sa retraite sur St.-Jean d'Acre.

Description de la forêt de Saron.

» Les bois que nous venions de traverser, sont connus dans le pays sous le nom de *Forêt de Saron*; elle s'étend sur un vaste coteau qui est un des contreforts occidentaux de la chaîne qui sépare la vallée du Jourdain, des plaines de la Palestine, et qui est elle-même un prolongement du mont Liban. Ce coteau, désigné par les Hébreux sous le nom de mont Saron, se détache de la

chaîne principale au-dessous de la ville de Naplouse, et s'étend jusqu'à la mer, où il vient se terminer par des rochers et des dunes peu élevées, entre Jaffa et Arsouf, l'ancienne Appollonias : il peut avoir huit à neuf lieues de longueur, depuis le mont Garizim, où il quitte la chaîne principale, jusqu'au rivage de la mer; sa largeur moyenne est de deux à trois lieues, et sa hauteur est progressive, depuis Naplouse jusqu'au rivage de la méditerranée, où il se termine par des rochers et des collines d'une hauteur médiocre. Il est bordé au nord par le torrent d'Arsouf, (Nahar el Haddar), qui prend ses sources au-dessous de Naplouse, dans le mont Garizim, passe près des ruines de l'ancienne Antipatris, et se jette à la mer, proche d'Arsouf, après un cours de sept à huit lieues. Au midi il est côtoyé par le torrent de Lidda, l'ancienne Diospolis, qui prend sa source dans le mont Acrabatêne, à la hauteur de Jérico, près de Gofna et Gazer, vient passer à Lidda, et se jette à la mer à une lieue au nord de Jaffa, et après un cours de huit à dix lieues. Ces deux torrents coulent parallèlement l'un à l'autre, et affectent des courbures presque semblables, étant dirigées par les pentes du même contrefort. La distance moyenne entre leur lit, est de cinq à six lieues, qui était la largeur de l'ancienne tribu d'Ephraïm, sur le centre de laquelle s'étendait le mont Saron, dont la base, qui a deux à trois lieues de large, se termine à ces torrents par deux petites plaines latérales d'une lieue de largeur, ou à peu près.

» La forêt couvre le coteau, depuis la chaine principale,

jusqu'à trois quarts de lieue au bord de la mer, ce qui lui donne une longueur de six à sept lieues, sur deux à trois de largeur. La chaîne des monts Acrabatênes et Garizim m'a paru nue, ou seulement couverte de broussailles. Les pentes du mont Saron sont plus escarpées et plus coupées du côté du nord, que du côté du midi; sa base est une roche calcaire, qui, dans plusieurs endroits de la forêt, s'élève à nu au-dessus du terrain, par gros blocs isolés ou entassés les uns sur les autres. En général je ne puis mieux comparer les sites de cette partie de la Palestine, qu'à ceux des environs de Fontainebleau. La forêt de Saron est uniquement composée de chênes, de l'espèce désignée par les anciens, sous le nom de *Quercus*, *Cerris*; ses feuilles sont plus lisses et moins dentelées que celles de nos chênes communs; la capsule des glands est d'une très grande dimension; j'en ai vu plusieurs qui portaient de dix à douze lignes de diamètre à leur ouverture, et qui avaient contenu des glands de cette grosseur; les écailles qui recouvrent cette capsule n'étaient pas arrondies et appliquées l'une sur l'autre, comme à celle de nos chênes de Bourgogne, mais elle était terminée en pointe, et recourbée en dehors en forme de volute, ou de petits crochets qui ont fait donner à cette espèce de chêne le nom de *Quercus Crinita*; les feuilles étaient chargées de ces tubercules, désignées dans le commerce sous le nom de Noix de Galle. Ces chênes ne me parurent pas susceptibles d'atteindre une grosseur un peu considérable; la plupart quoiqu'annonçant un âge très reculé,

pouvaient être embrassés à leur tronc par un seul homme, et auraient tout au plus un équarri de sept à huit pouces. Leur tige étaitnoueuse et d'une venue peu droite, et atteignant au plus vingt-cinq à trente pieds de hauteur; leur cime affectait une forme orbiculaire plutôt que pyramidale, telle que celle de nos pommiers et de nos châtaigniers d'Europe. Leur écorce cependant était plus lisse et moins rugueuse que celle de nos chênes de même âge. En général la venue de ces arbres était à peu près celle de nos bois de gravier de nos côtes sèches et élevées de la basse Bourgogne, et je crois que la même cause, savoir, les défauts de profondeur de terre végétale et d'humidité, pouvait produire cette ressemblance, quoique sous des climats différents. Du reste je présume que le bois doit en être fort dur, et de très bonne qualité; mais, étant noueux, contourné et de peu de grosseur, il ne pouvait être d'une grande utilité pour la charpente; aussi Salomon, pour bâtir son temple, fut-il obligé de tirer ses bois du Liban, tandis que la forêt de Saron était aux portes de Jérusalem. Nos premiers croisés, lors du siége de la ville sainte, obligés d'y prendre leur bois pour la construction de leurs machines et de leurs tours d'attaque, se plaignirent que cette forêt ne pouvait leur fournir que des pièces de petite dimension, ce qui rendit leurs travaux de charpente longs et difficiles. Peut-être depuis cette époque on n'a eu nulle occasion d'exploiter cette forêt qui aujourd'hui ne sert plus qu'aux usages des habitants du voisinage, qui coupent sur ses rives les arbres dont ils peu-

vent avoir besoin. Le gouvernement ne tient pas à une propriété qui ne peut lui être d'aucun produit, vu la difficulté de transporter des bois quarrés dans un pays où les voitures ne sont pas en usage et où tout se porte à dos de chameaux; du reste on fait si peu de consommation de bois à brûler dans tous les climats chauds, que cette forêt ne pourrait avoir une grande valeur sous ce rapport.

» Il me reste à prouver que cette forêt de Saron a été celle où nos premiers croisés, lors du siége de Jérusalem en 1099, allèrent couper leur bois de charpente pour la construction des machines et des tours qu'ils employèrent à l'attaque de cette ville.

» Selon Guillaume de Tyr, ce fut un syrien qui l'indiqua au duc de Normandie et au comte de Flandre. Cet historien la place à six ou sept milles de distance de Jérusalem, et remarque que les arbres de cette forêt ayant peu de grosseur, et ne pouvant fournir les fortes pièces dont on avait besoin, la difficulté de s'en procurer d'autres dans un pays où les bois étaient très rares, fit que l'on fut obligé de former ces mêmes machines de pièces d'assemblage, ce qui demande beaucoup de temps et de travail.

« *Casu affuit quidam fidelis indigena natione Syrus* » *qui in valles quasdam secretiores, sex aut septem ab* » *urbe distantes milliaribus quosdam de principibus di-* » *rexit, ubi arbores, etsi non ad conceptum opus* » *aptas penitùs, tamen ad aliquem modum bonas inve-* » *nerunt plures.* »

» Guillaume de Tyr se trompe dans les distances, en indiquant cette forêt à six ou sept milles de Jérusalem, tandis qu'elle en est éloignée de dix à onze lieues. Il la place aussi dans une vallée enfoncée, ce qui ne serait exact que dans le cas où on la considérerait des montagnes de Gofna et de Naplouse, par où devaient y descendre les croisés pour y venir couper les bois dont ils avaient besoin.

» Raoul de Caen, historien également contemporain, est plus exact sur l'emplacement de cette forêt, et nous prouve, d'une manière irrécusable, que c'est celle de Saron où les croisés allèrent couper les bois pour le siége, car il la place au bas des montagnes de Naplouse, ainsi qu'elle existe effectivement.

« *Lucus erat in montibus et montes ad Hyerusalem* » *remoti ei, quà modò Neapolis, olim Sebasta, ante* » *sychar dictus est, propiores, adhuc ignota nostratibus via, nunc celebris et fermè peregrinantium* » *unica.* »

Rad. Cad. Cap. 121.

» Effectivement pour venir de St.-Jean d'Acre à Jérusalem, il faut traverser cette forêt, et je ne sais comment les croisés ne l'avaient pas reconnue dans leur marche d'Antioche sur la ville sainte. Apparemment qu'ayant suivi les bords de la mer de Césarée à Jaffa, les dunes élevées qui étaient à leur gauche leur en avaient dérobé la vue.

» Le père Maimbourg fait mieux ; sachant que la Palestine est un pays où les bois ont été fort rares de tout temps, dans son *Histoire des Croisades* il révoque en doute l'existence de cette forêt, qui, à ce que je puis croire, est effectivement la seule de ces cantons.

» Le Tasse, dont l'imagination poétique et féconde s'est plu à créer tant de choses merveilleuses, n'a pas été arrêté par de si faibles considérations, et dans sa *Jérusalem délivrée*, la fôrêt de Saron lui a fourni un des plus riches épisodes de son poëme.

» Je crois devoir hasarder ici quelques idées sur l'origine du nom de la forêt, de la ville et de la contrée de Saron. M. Danville, dans sa carte de la Palestine, donne à la partie du territoire de la tribu d'Ephraïm, comprise entre le torrent de Lidda et celui d'Appollonias, le nom de *Saronas,* qu'il écrit comme nom de contrée, et c'est précisément sur ces lieux qu'existe la forêt de Saron, dont peut-être M. Danville n'eut aucune connaissance. Il place également entre ces deux torrents au-dessus de Lidda, une ville de Thamnath-Sare, dans une contrée qu'il dénomme *Tamnitica*, qui aujourd'hui fait partie de la forêt du côté où le mont Saron se rattache à la chaîne principale.

» Dans la carte de la Terre-Sainte, dressée par M. Robert, sur les manuscrits des sieurs Sanson, on voit une ville de *Sarona*, située entre Lidda et Antipatride vers le centre de la forêt actuelle; il fait de cette cité une ville royale des Hébreux. Il place, comme M. d'An-

ville, la ville de Thamnath-Sare, et à peu de distance au nord, une ville d'Ozensara.

» Le rapport de ces différents noms m'a porté à penser qu'ils pouvaient tous se former du primitif *Sar* qui, dans beaucoup de langues, signifiait chênes, bois, forêts, ainsi que nous l'indique Diodore, lib. V, en nous disant que les Gaulois donnent le nom de *Saronides* à certains philosophes de leurs pays, parce qu'ils habitaient les forêts de chênes et professaient sous l'ombrage de ces arbres. Nous avons encore conservé ce *sar* dans le nom *sarman*, bois de vigne; dans *serpe* (ou *sarpe* en bas breton), instrument pour couper le bois; *sarbacane*, bâton perforé pour lancer de petites flèches ou autres projectiles; *sarse*, tonneau; *esserter*, ou *essarter*, arracher des buissons dans un endroit que l'on veut cultiver.

» Je laisse à une plume plus versée que la mienne dans la science des Etymologies, à s'étendre sur ce sujet d'une manière plus savante et plus assurée. »

N°. XV.

Extrait d'une Chronique anonyme contenue dans le MSS. de la Sorbonne, N°. 454, du XIIIe. siècle.

Dont fist li rois Richars atourner ses nés et monta sour mer et s'adrecha au plus droit et au mius qu'il pot vers Alemaigne, et prist port, et s'en ala par terre à privée maisnie, et tant erra qu'il vint à Osterriche et fut espiiés et.

connéus. Quant il s'apierchut, si prist la reube à un garchon et se mist en la quisine à tourner les capons, et une espie le connut, et l'ala conter au duc, et quant li duc le sot, si i envoia tant de gens et de chevaliers, que la force en fu leur, et fu li rois pris et envoiiés en un fort castiel, et toute sa maisnie en un autre, et fu menés li rois de castiel en castiel, tant que nus n'en sot nouvieles, neis cil qui le gardoient fors li dus seulement.

. . . .

Comment li rois Richars fu mis hors de prison par Blondiel le menestrel.

Des ore mais vous dirons del roi Richart que li duc d'Osterriche tenoit en prison et ne savait nus nouvieles de lui fors seulement li duc et ses consans. Si advint qu'il avoit longuement tenu un menestrel qui nés estoit deviers Artois, et avoit à non Blondiaus. Cius afferma en soi qu'il querroit son signor par toutes terres tant qu'il l'averoit trové, u qu'il en orroit novieles; et se mit au chemin, et tant erra l'un jour et l'autre par lait et par biel, qu'il ot demouré an et demi, n'onques ne pot oir vraie noviele del roi; et tant qu'il aventura qu'il entra en Osterriche, ensi con aventure le menoit, et vint droit au castiel ù li rois estoit en prison, et se hiebrega ciés une vaive femme et li demanda à cui cis castiaus estoit ki tant estoit biaus et fors et bien séans. Li ostesse respondi et dist qu'il estoit au duc d'Osterriche. Biele os-

tesse, dit Blondiaus, a-il ore nul prison dedens. Ciertes, dist-ell, oïl, un qui i a esté bien à quatre ans; mais nous ne poons savoir ki il est ciertainement; mais on le garde moult sougneusement, et bien esperons que il est gentius hom et grands sires. Et quant Blondiaus entends ces paroles, si fut merveilles liés, et li sembla en son cuer que il avait trouvé cou que il queroit, mais ains n'en fit samblant al ostesse. La nuit dormi et fut à aise; et quant il oi le yvaire corner le jour, si se leva et ala al église proiier Dieu que il li y aidast, et puis vint au castiel, et s'acointa al castelain de luiens, et dit que il estoit menestreus de viiele, et volontiers demouroit avec lui s'il li plaisoit. Li castelain estoit jouenes chevaliers et jolis, et dist que il le retenroit volontiers. Adont fu liés Blondiaus, et ala querre sa viiele et ses estrumens, et tant servi le castelain, qu'il fu moult bien de laiens et de toute la maisnie, et moult plot ses siervices. Ensi demoura laiens tout l'ivier, onkes ne pot savoir ki li prisons estoit. Et tant qu'il aloit un jour es fiestes de paskes par le gardien ki estoit lès la tour, et regarda entour savoir se par aventure poroit véoir le prison. Ensi com il estoit en celle pensée, li rois regarde et vie Blondiel, et pensa comment il se feroit à lui connoistre, et li souvint d'une canchon que ils avoient fait entre aus deux que nus ne savoit fors que il roi. Si commencha haut et clerement à canter le premier vier, car il cantoit très bien. Et quant Blondiaus l'oï, si sot certainement que c'estoit ses sires, si ot à son cuer le plus grant joie qu'il ot onkes, mais à nul jour, et se parti maintenant

dou vergier; et entra en sa cambre ù il gisoit, et prist sa viiele et commencha à viéler une note, et en viélant se délitait de son signor que il avoit trové. Ensi demoura Blondiaus deschi à Pentecouste, et si bien se couvri que nus ne se pierchut de son afaire. Adont vint Blondiaus au castelain, et li dist : Sire, s'il vous plaist je m'en iroie volentiers en mon pays, car lonc tans a que je n'i fus. Blondiel, biau frère, ce dist li castelains, ce ne ferés vous mie se vous m'en creés, mais demorés encore et je vous ferai grant bien. Ciertes, sire, dit Blondiaus, je ne demouroie en nule manière. Quant li castelains vit qu'il ne le pooit retenir, si li otria le congiet et li douna boin ronchi noeve. Atant se parti Blondiaus dou castelain, et ala tant par ses journées qu'il vint en Engleterre, et dist as amis le roi et as barons ù il avoit le roi trové et comment. Quant il orent entendu ces nouvieles, si en furent moult liet; car li Rois était li plus larges chevaliers ki onkes cauçast esperon. Et prirent consel entr'aus k'il envoieroient en Osterricche au duc pour le roi raiiembre, et elliurent deus chevaliers ki là iroient des plus vaillans et des plus sages. Et tant alerent par lor journées, qu'il vinrent à Osterriche au duc, et le troverent en un sien castiel, et le saluerent de par les barons d'Engleterre, et li dirent : Sire, il vous mandent et prient que vous prendés de lor signor raenchon, et il vous en donront tant que il vous venra en gré. Li dus lors respondi que il s'en conselleroit; et quant il s'en fu conselliés, li

dit : Signor, se vous le volés r'avoir, il le vous convient racater de deus cens mil mars d'esterllins, et si n'en reprendés plus ma parole, car ce seroit paine pierdue. Aant prisent li message congiet au dus, et disent que ce reporteroient-il as barons, et puis si en euissent consels. Adont revinrent en Engleterre, et disent as barons çou que li dus lor avoit dit, et il disent que jà pour çou ne demouroit. Adonc firent aprester lor raenchon, et le firent envoiier au duc, et li duc lor delivra le roi; mais anchois li fist douner boine seurté que jamais il n'en feroit molieste.

N°. XVI.

Extrait d'un Voyage fait dans le pays de Galles, par Baudouin, archevêque de Cantorbéry.

Nous avons parlé, dans le VIIe. livre, de la prédication de l'archevêque Baudouin, et du voyage écrit par Girauld le Gallois, *Giraldus Cambrensis*, connu aussi sous le nom de *Barri*. Nous croyons devoir donner ici un extrait de cette relation, qui peut servir à faire connaître les mœurs et l'esprit des habitans du pays de Galles au 12e. siècle. Les prédicateurs allèrent d'abord à Hereford et Radnor. Dans cette dernière ville, un évêque du pays et un moine de l'ordre de Cluni prirent la croix; avec eux s'enrôla Rhys, fils de Gruffydh, prince de la partie médidionale du pays de Galles. Leur exemple fut suivi par Eineon fils d'Einou Clyd, prince

d'Elkenia, et par plusieurs autres habitants. Giraud le Gallois rapporte ce qui était arrivé au seigneur de Radnor sous le règne de Henri Ier. Ce seigneur était entré dans une église, où, sans respect pour la sainteté du lieu, il passa la nuit avec ses chiens de chasse. S'étant levé de grand matin, selon la coutume des chasseurs, il trouva tous ses chiens morts; et lui-même avait perdu la vue. On le reconduisit par la main dans son château, et lorsqu'il eut mené long-temps une vie triste et malheureuse, il voulut aller à Jérusalem, afin que la lumière de la foi ne fût pas éteinte en lui. Arrivé dans la Palestine, il alla combattre les Sarrazins, et monté sur un cheval fougueux, il se précipita dans les rangs ennemis, où il expira avec gloire.

Dans la province de Warthrenion, voisine de Radnor, on racontait parmi le peuple une aventure non moins miraculeuse. Eineon, gendre de Rhys, seigneur du pays, était un jour à la chasse dans les forêts. Un des siens perça une biche avec une flèche. Cette biche avait, contre la coutume, des cornes de douze ans, et de la grosseur de celles du mâle; cet animal fut regardé comme un prodige de la nature, et le chasseur qui l'avait tué perdit tout à coup l'œil droit, et tomba en paralysie; il resta toute sa vie dans un état languissant.

Le peuple de cette province révérait un bâton qui avait appartenu à S. Cyricus; ce bâton était courbé aux deux extrémités à la manière d'une croix, et recouvert d'or et d'argent. Il avait la vertu spéciale de guérir les

écrouelles et les humeurs à la gorge. Ceux qui étaient attaqués de cette sorte de maladie, devaient toucher le bâton, après avoir fait l'offrande d'un denier. Il arriva de nos jours, dit Giraud le Gallois, qu'un homme souffrant des écrouelles, ne déposa devant le bâton qu'une seule obole, et que l'écrouelle ne fut guérie qu'à moitié; le malade offrit une seconde obole, et fut guéri tout-à-fait. Un autre malade obtint sa guérison en promettant un denier; mais comme il n'acquitta point sa promesse, son mal revint, et ne disparut entièrement que par l'offrande de trois deniers.

Près d'Elevein, dans l'église de Glascum (1), était une cloche, qu'on disait être celle de S. David : une femme, pour délivrer son mari enfermé dans un château du voisinage, y porta cette cloche qu'elle avait prise en secret dans l'église; mais les châtelains ne voulurent point délivrer le mari, et retinrent la cloche : le château fut brûlé pendant la nuit par une flamme miraculeuse, qui n'épargna que le mur où la cloche était suspendue. Un miracle presque semblable était arrivé à Luel (2). L'église à laquelle on avait mis le feu, fut consumée tout entière, avec tout ce qu'elle contenait, à l'exception de la boîte qui renfermait les hosties.

Dans la province d'Elvein, deux grands lacs avaient rompu leurs digues, dont l'une était construite par la

(1) Petit village situé dans les montagnes sur les confins des contrées de Breknock et de Hereford, entre Buelt et Kington.

(2) Luel ou Lliwell, petit village à un mille de Trecastle.

main des hommes, et l'autre par la nature. La digue naturelle changea de place, et l'étang parut deux mille pas plus loin, dans une vallée où il conserva ses poissons. Giraud le Gallois, en rapportant cet événement singulier, raconte que, dans la Normandie, quelque temps avant la mort d'Henri II, on avait vu dans un lac tous les poissons combattre pendant une nuit, et qu'une foule d'hommes du voisinage étaient accourus pour voir cet étrange spectacle. Le lendemain matin, on ne trouva pas un seul poisson vivant.

Au pays de Haga et de Breknock, dans un lac à travers lequel passait la rivière de Wye, en face de Glasbury, l'eau parut tout à coup d'une couleur verte. Les vieillards annoncèrent que ce phénomène avait eu lieu dans le temps où le pays avait été désolé par Noël, fils de Mérédit. Il arriva, dans le même pays, qu'un petit garçon, voulant se saisir d'un nid de pigeons dans l'église de St.-David, sa main resta attachée à une pierre; ce qui fut regardé comme un miracle du saint, qui voulait protéger les oiseaux de son église. Ce jeune garçon, suivi de ses parents et de ses amis, vint se jeter au pied des autels, et passa trois jours dans les jeûnes et les prières; la pierre se détacha de sa main, et il fut délivré. Giraud le Gallois dit, dans sa relation, qu'il avait vu dans son voyage ce jeune garcon qui était devenu vieux, et qui racontait lui-même ce prodige. La pierre à laquelle la main avait été attachée, était conservée dans l'église de St.-David, et les cinq doigts de l'enfant y paraissaient encore imprimés.

Un miracle non moins incroyable était arrivé près de St.-Edmondbury. Une pauvre femme, avec l'extérieur de la dévotion, s'approchait de la cassette ou du tronc d'un saint personnage; au lieu d'y mettre son offrande, elle avait trouvé le moyen de dérober chaque jour quelque chose des aumônes des fidèles. Elle baisait dévotement la cassette, de manière qu'une pièce de monnaie restait attachée à sa langue, et qu'elle l'emportait dans sa bouche, sans qu'on pût s'en apercevoir. Un jour qu'elle baisait le tronc, selon sa coutume, ses lèvres y restèrent attachées; elle vomit l'argent qu'elle avait dans la bouche, et ne put détacher ses lèvres pendant toute une journée. Un grand nombre de chrétiens et même de juifs accoururent pour voir ce miracle, et furent frappés de surprise et d'admiration.

L'archevêque Baudouin et sa suite prêchaient la croisade dans les champs, où se trouvaient les laboureurs et les bergers. Ils donnèrent la croix à un grand nombre d'hommes qui étaient accourus presque nus, parce que leurs femmes avaient caché leurs vêtements pour les empêcher d'aller s'enrôler dans la croisade.

En traversant le territoire de Breckenock, Giraud le Gallois entendit raconter que, dans une église de Hevedin, la concubine du recteur de l'église s'était assise imprudemment sur le cercueil de bois de Ste. Osana, sœur du roi Ofred. Ce cercueil se trouvait plus élevé que l'autel. Lorsque la concubine voulut se relever, elle ne put arracher ses cuisses du bois où elles étaient atta-

chées. Le peuple étant accouru, elle fut accablée de coups, dépouillée de ses vêtements, et ne put être délivrée que par le secours de la divinité, qui prit pitié de ses larmes et de ses prières.

Le livre de psaumes de Quindreda, sœur de S. Kenelmus, opérait aussi de grands prodiges. La veille de la fête de S. Kénelmus, à Winchelcumbe, une foule de femmes arrivèrent des lieux voisins pour assister aux fêtes données par les moines. Le *subcellarius fornicationem incurit* avec une d'elles dans les corridors du cloître. Le jour suivant, à la procession, il portait le livre des Psaumes dont on vient de parler; mais, lorsqu'au retour il voulut le déposer, le livre resta attaché à ses mains. Il se rappela alors le péché qu'il avait commis la veille, s'en confessa, fit pénitence, et secondé par les prières de ses frères, put enfin briser les chaînes que lui avait imposées la divinité. Ce livre des Psaumes avait une vertu admirable et souvent éprouvée. Lorsqu'on portait au cimetière le corps de S. Kénelmus, et que le peuple criait sur son passage : *C'est un martyr!* Quindreda, accusée d'avoir tué son frère, répondit : *Il est vrai qu'il a été assassiné, comme il est vrai que mes yeux, arrachés de ma tête, sont attachés à ce psautier.* A ces mots, les deux yeux de Quindreda tombèrent sur le livre ouvert, et laissèrent sur les feuillets des vestiges de sang.

On montrait, dans le même pays, un collier ou couronne qu'on disait avoir appartenu à S. Canaucus. Un

voleur, ayant voulu s'en saisir, fut privé de la vue, et passa sa vie dans les ténèbres.

Giraud le Gallois raconte encore plusieurs autres prodiges qui ne sont pas moins extraordinaires. Nous en rapportons quelques-uns d'après sa relation. Un soldat, nommé Gilbert Hagernell, mit au jour, *per fenestram ejectionis*, un poulain en présence d'un grand nombre de témoins : il fut malade, pendant trois ans, avant de pouvoir accoucher. Une jument qui s'était accouplée avec un cerf, enfanta en même temps un animal d'une vitesse extraordinaire, qui ressemblait à un cheval par devant et à un cerf par derrière.

Près des rivières d'Avon et de Neth, Giraud entendit raconter une aventure arrivée à un curé nommé Élidore. Ce curé, à l'âge de douze ans, s'était enfui de la maison paternelle. Après être resté deux jours dans une caverne, il aperçut deux petits hommes qui vinrent à lui, et lui dirent : *Voulez-vous venir avec nous? nous vous conduirons dans une terre remplie de délices.* Le jeune homme suivit les pygmées par un chemin souterrain et ténébreux, et découvrit un beau pays qui était coupé de bois, de prairies et de rivières, mais qui n'était point éclairé par le soleil. Le jeune Élidore fut conduit devant le roi de cette obscure contrée, qui l'admira longtemps, et le donna au prince son fils. Les sujets de ce prince étaient d'une petite stature; ils avaient des cheveux blonds et bouclés, qui pendaient sur leurs épaules. Ils avaient de petit chevaux, égaux en grandeur à des

chiens de chasse. Ils ne mangeaient ni viande, ni poisson, et ne vivaient pour la plupart que de lait. Ils ne faisaient jamais de serment, et détestaient le mensonge. Lorsque quelques-uns d'entre eux venaient sur la terre, ils ne pouvaient concevoir l'inconstance, la perfidie, l'ambition des hommes qu'éclaire le soleil. Ils ne paraissaient avoir aucun culte extérieur, aucune pratique de religion, et se bornaient à aimer la vérité.

Le jeune Élidore remontait quelquefois sur la terre, et venait voir sa mère, à qui il racontait ses découvertes et ses aventures. Sa mère lui conseilla d'apporter un peu d'or, qu'on trouvait en abondance dans la contrée merveilleuse. Il voulut obéir, et déroba une balle d'or avec laquelle le fils du roi des Gnomes avait coutume de jouer. Comme il entrait dans la maison paternelle, son pied resta attaché au seuil de la porte; la balle d'or qu'il apportait alla rouler aux pieds de sa mère, mais fut bientôt reprise par deux pygmées, qui accablèrent le jeune Élidore de railleries. Celui-ci, honteux et confus, ayant voulu retourner au pays des Gnomes, ne retrouva plus le chemin, et le chercha inutilement pendant une année. Il finit par se consoler, s'adonna à l'étude, et devint prêtre. Il avait appris, dit Giraud, la langue des Pygmées, et il en disait plusieurs mots : cette langue ressemblait beaucoup au grec.

Ce récit, qui ressemble aux *Mille et une Nuits*, et qui pourrait bien avoir donné à Swift l'idée de *Gulliver*, est rapporté très longuement par Giraud le Gallois. Le

curé Élidore, ajoute notre voyageur, racontait dans sa vieillesse ces aventures merveilleuses, et ne pouvait les répéter sans verser des larmes.

Dans les pays de Haverford et de Ros, une multitude innombrable d'habitants suivit l'archevêque Baudouin, et prit la croix. Les orateurs de la guerre sainte prêchaient en latin et en français, et quoique le peuple n'entendît point ces deux langues, il était ému jusqu'aux larmes. Une vieille femme, qui depuis trois ans était aveugle, envoya son fils auprès de l'archevêque Baudouin, afin d'obtenir un morceau de la robe du saint prélat. Le jeune homme, n'ayant pu percer la foule qui entourait l'archevêque, apporta à sa mère une motte de terre sur laquelle le pied du prédicateur était empreint; la femme aveugle plaça cette motte de terre sur sa bouche et sur ses yeux, et recouvra la vue.

Les prédicateurs de la croisade parurent dans l'île de Mona ou d'Anglesey. Dans cette île, Rotheric, le plus jeune des fils d'Awen, prit la croix avec un grand nombre de ses sujets. Les habitants de cette île montraient avec respect une pierre qui avait la forme d'une cuisse d'homme, et qui, par une vertu miraculeuse, lorsqu'on la déplaçait retournait d'elle-même au lieu qu'elle avait d'abord occupé. Le comte Hugues de Cestre la fit attacher dans la mer avec de fortes chaînes; dès le lendemain, on la trouva dans le lieu d'où elle avait été tirée.

L'archevêque Baudouin finit sa tournée en visitant les environs de Déva ou Chester; ces pays n'étaient pas moins

féconds en merveilles que les autres. Plusieurs princes et seigneurs de ces contrées prirent la croix.

En traversant la rivière Conwey, Giraud nous apprend que c'est à la source de cette rivière que demeurait l'enchanteur Merlin ; il donne, à ce sujet (ch. 8), une notice curieuse sur les deux Merlins ; l'un était d'Écosse et l'autre Gallois : ce dernier se nommait Ambroise, et était né d'un démon, dans la ville de Cærmardyn, qui lui doit son nom.

N°. XVII.

LETTRE A M. MICHAUD,

SUR LES ASSASSINS;

PAR M. Am. JOURDAIN.

Dans le cours de vos travaux, vous aurez rencontré souvent, Monsieur, le nom de ces sectaires fameux, connus sous le nom d'*Assassins*, et dont la religion admettait pour principe l'obéissance aveugle à ce *Vieux de la montagne*

(1) M. Jourdain m'annonce qu'il a composé cette lettre d'après, 1°. Le *Mémoire* de M. le baron Silvestre de Sacy, *Sur l'origine du nom d'Assassins*; 2°. un Mémoire manuscrit sur les Ismaéliens que M. Et. Quatremère a bien voulu lui communiquer; 3°. d'après l'histoire même des Ismaéliens, tirée de l'historien persan Mirkhond, morceau très important, dont M. Jourdain vient de publier le texte et la traduction en français dans le tom. IX des *Not. et Ext. des manuscrits de la bibliothèque impériale.*

qui ne régnait que par le meurtre et les plus horribles attentats. Plus d'une fois peut-être vous aurez attribué à l'amour du merveilleux qui régnait dans des siècles d'ignorance, de barbarie et de crédulité, les récits des auteurs occidentaux, contemporains des croisades, touchant leur persévérance, leur audace imperturbable dans la poursuite et l'exécution du crime. Cependant il faut l'avouer à la honte de notre espèce, ces récits sont même au-dessous de la vérité, et se trouvent confirmés par le concours unanime des écrivains arabes et persans.

Je ne vous entretiendrai point de ces sectaires d'après Guillaume de Tyr, Jacques de Vitry, et une infinité d'autres historiens que vous connaissez très bien; je ne vous apprendrais rien que vous ne sachiez déjà. Mais je consacrerai cette lettre à vous présenter une courte esquisse de l'origine, des dogmes, de l'histoire des Assassins; même de leur état actuel; car il en existe encore aujourd'hui quelques restes dans les montagnes de la Syrie. Je serai charmé qu'elle puisse ajouter quelqu'intérêt à votre ouvrage, ou vous donner au moins une preuve du plaisir que j'éprouve à vous être agréable.

Avant d'entrer en matière il ne sera pas inutile de vous rappeler l'origine des deux grandes sectes religieuses qui divisent les musulmans en *Sunnites* et en *Chiites*.

Mahomet étant mort sans désigner de successeur, il s'éleva parmi son peuple deux factions, dont l'une voulait porter au califat Ali, gendre de ce faux prophète, et l'autre le pieux Abou-Bekr. La courageuse fermeté d'O-

mar trancha les difficultés, et le parti d'Abou-Bekr triompha. Omar gouverna après lui et eut Othman pour successeur. Ce ne fut qu'à la mort de ce prince faible, qu'Ali prit possession du trône, regardé par ses partisans comme son héritage. Cependant à peine son règne avait-il commencé qu'il s'éleva de toutes parts des factions, dont le but était de le priver du sceptre; Ali avait contribué à cet état des choses, en dédaignant les ménagements de la politique, en indisposant par des refus, par des disgrâces, des officiers de Mahomet, dont le crédit était grand. Un de ces factieux, Moaviah, rival ambitieux et puissant, aidé de l'astuce d'Ibn-el-Ass, le fameux conquérant de l'Égypte, soutenu par Aïchah, veuve de Mahomet, qui ne pouvait pardonner à l'époux de Fatiméh, d'avoir soupçonné sa fidélité conjugale, profitant habilement des fautes d'Ali, parvint enfin à lui ravir une autorité dont la légitimité ne pouvait être contestée. Dans le même temps un rebelle termina par le meurtre le cours d'une vie que ce calife allait probablement finir dans l'humiliation et les peines de tous genres. Ses deux fils n'éprouvèrent point un sort plus heureux, et périrent victimes de l'ambition des Ommiades, maison dont Moaviah fut le premier prince.

Dès-lors on vit s'élever dans l'empire Musulman deux partis, dont l'opposition avait la religion pour base, et qui existent encore de nos jours: ce sont les *Sunnites* et les *Chiites*. Les premiers reconnaissaient la légitimité de la succession dans les personnes d'Abou-

Bekr, d'Omar et d'Othman, et mettaient Ali sur le même rang que ces trois califes. Les seconds, au contraire, traitaient d'usurpateurs les premiers vicaires de Mahomet, et soutenaient qu'Ali était son seul et véritable successeur.

Le nombre des partisans d'Ali devint très grand, surtout en Perse; mais ces partisans ne tardèrent pas à se diviser eux-mêmes en plusieurs partis réunis dans leur vénération pour Ali et sa descendance, mais divisés par rapport aux prérogatives qu'ils attachaient à cette noble origine, et à la branche qui possédait les droits à l'*Imamat*, c'est-à-dire la puissance spirituelle et temporelle. De toutes les sectes auxquelles cette différence d'opinions donna naissance, la plus puissante fut celle des ismaéliens. Elle était ainsi appelée parce qu'elle prétendait que la dignité d'Imam avait été transmise par une suite non interrompue des descendants d'Ali, jusqu'à un prince nommé Ismaël, et qu'après sa mort l'Imamat avait reposé sur des personnages inconnus aux hommes, jusqu'au moment où devait s'opérer le triomphe de la maison d'Ali; à cette secte appartenaient les Carmates et les califes fatimites, qui enlevèrent l'Egypte et la Syrie aux califes abbassides de Bagdad, après avoir jeté les fondements de leur puissance en Afrique, et formèrent un empire puissant jusqu'au moment où Saladin vint renverser leur trône et y placer un prince de la descendance d'Abbas. Mais comme ces Fatimites ne reconnaissaient d'autorité légitime que la leur, ils employè-

rent un grand nombre de missionnaires à répandre leurs dogmes et à se former en secret des prosélytes.

Tel est, Monsieur, l'exposé que j'ai cru nécessaire avant de vous entretenir du fondateur de la secte qui fait l'objet de ma lettre.

Ce fondateur s'appelait Hassan, fils de Sabbah. Il était natif des environs de Thous, ville du Korassan, célèbre pour avoir donné le jour à plusieurs grands hommes. Son père vivait dans les pratiques d'une vie mortifiée et d'une doctrine austère, mais il suivait en secret la secte des Rafédhites, ou partisans d'Ali. Cependant, pour éloigner tout soupçon sur ses opinions, il confia l'éducation de son fils à un docteur fameux Movaffec eddin de Nichapour, qui était un vertueux sunnite. Il se donnait une origine arabe, et se prétendait issu de la famille de Sabbah-Homaïri; mais c'était une fable à laquelle personne n'ajoutait foi, et on savait très bien que ses ancêtres habitaient des villages de la dépendance de Thous.

Hassan parle ainsi de ses premières années et de sa conversion à la secte des ismaéliens : « Dès l'âge de sept » ans j'ai travaillé à acquérir des connaissances et des » talents. Je faisais ainsi que mes pères, profession de » cette secte des Chiites, qui reconnaissait la succession » des douze imams... J'eus occasion de me lier avec un » réfik (1) nommé Amiréh-Zarrab, et il s'établit une

(1) J'expliquerai plus bas quels étaient les personnages qui portaient ce nom.

» amitié intime entre lui et moi. Je croyais que les » dogmes et les opinions des ismaéliens n'étaient autres » que ceux des philosophes, et j'imaginais que le sou» verain de l'Egypte (c'est-à-dire le calife fatimite) » était un sectateur de la philosophie. Cette persuasion » où j'étais m'engageait dans de vives dicussions avec » Amiréh : toutes les fois qu'il voulait défendre sa doc» trine, nous avions ensemble des disputes et des con» troverses touchant les dogmes. Il avait beau attaquer » la doctrine de ma secte, je ne me rendais point à ses » discours, néanmoins ils faisaient insensiblement im» pression sur mon esprit. Dans ces entrefaites nous » nous séparâmes, et j'eus une maladie violente. Je me » disais alors intérieurement : la doctrine des ismaéliens » est conforme à la vérité, et ce n'est que l'entêtement qui » m'empêche d'y adhérer. Si donc, ce qu'à Dieu ne plaise, » le moment fatal est arrivé pour moi, je mourrai sans » avoir embrassé la vérité. Je revins cependant en bonne » santé, et je fis la connaissance d'un autre ismaélien » nommé Abou-Nedjm-Sarradj. Je l'interrogeai sur le » vrai système de la croyance ismaélienne : il me l'expli» qua clairement, et j'en pénétrai bien toutes les pro» fondeurs. Je rencontrai ensuite un dai (1) ismaélien » nommé Moumen, à qui le chéik Abdelmélik-ben At» tach, dai de l'Irac, avait permis d'exercer les fonc» tions de missionnaire. Je lui témoignai le dessein » que j'avais de faire entre ses mains ma profession » de foi, et il accéda à ma demande. Dans le temps

(1) J'explique plus bas cette dénomination.

» que le chéik Abdelmélik vint à Rey, je l'accompagnai, » et ma conduite lui ayant plu, il me confia le minis- » tère de dai. Il faut que vous alliez en Egypte, me dit- » il, afin de rendre vos hommages à l'imam Mostanser, » et que cela vous porte bonhèur. Mostanser-billah, » descendant d'Ali, occupait alors le califat d'Egypte » et l'*Imamat*. Lors donc que le chéik partit de Rey » pour Ispahan, je me mis en route pour l'Egypte. »

Hassan fut reçu en Égypte avec toutes sortes de distinctions, car le bruit de son mérite l'y avait précédé, et l'imam Mostanser l'admit à sa plus intime familiarité. Ce haut degré de faveur le perdit. Les courtisans, jaloux de son crédit, travaillèrent à sa disgrâce, et la division s'étant mise entre le célèbre Bedr-Al-djémali, généralissime des troupes du calife, et lui, Hassan succomba. Ses ennemis le saisirent et le jetèrent avec quelques Francs, dans un vaisseau qui faisait voile pour l'Afrique. A peine était-on en mer qu'une horrible tempête s'éleva et mit le bâtiment en danger; tous les passagers, saisis de frayeur, n'attendaient que la mort; le seul Hassan conserva son repos et sa tranquillité. Interrogé sur cette conduite extraordinaire: « Notre seigneur, répon- » dit-il, m'a promis qu'il ne nous arriverait aucun mal- » heur; » et en effet au bout de quelques instants la mer reprit son calme. On ne manqua point de crier au miracle, et Hassan fit en peu d'instants autant de disciples de ses compagnons de voyage. Une autre fois le vaisseau fut poussé dans le port d'une ville chrétienne, dont

le gouvernement fit rembarquer notre pieux docteur après lui avoir donné l'hospitalité. Enfin le vaisseau ayant été jeté sur les côtes de la Syrie, Hassan l'abandonna et se mit en route par terre pour se rendre en Perse. Il passa par Alep et Bagdad, se rendit dans le Kouzistan, à Ispahan, à Yezd et dans le Kirman, prêchant partout sa doctrine; du Kirman il retourna à Ispahan, qu'il habita pendant quatre mois, au bout desquels il partit pour le Kouzistan; il s'y arrêta trois mois et vint à Damégan où il séjourna trois ans, se faisant dans cette contrée un grand nombre de prosélytes. Hassan, après différentes autres courses, s'empara enfin d'Alamout, château très fort, situé dans le Roudbard, pays voisin de Casbin. Mirkhond, historien persan, rapporte qu'il fit proposer à Méhdi, descendant d'Ali, qui possédait ce lieu, de lui vendre la portion de son territoire que pourrait embrasser une peau de bœuf, pour le prix de 3000 dinars. Méhdi ayant consenti à ce marché, Hassan prit une peau de bœuf dont il fit des lanières, liées les unes aux autres, et avec lesquelles il environna tout le château. Ce fut au moyen de cette ruse qu'il se rendit maître d'Alamout, qui devint dans la suite le point central de la puissance des ismaéliens.

Cette puissance, par l'habileté et l'activité de Hassan, prenait de nombreux accroissements; déjà elle s'était établie dans toute la province de Roudbar, où ces sectaires avaient élevé un grand nombre de châteaux-forts; il n'était plus question en Perse que de Hassan, qui me-

naçait de ranger sous sa domination la Perse entière. Mélik-chah, alarmé de ses progrès, ordonna à un de ses généraux de détruire Hassan et ses partisans, et de raser leurs forteresses; mais ce fut en vain, et la mort frappa Mélik-chah sans que ses troupes eussent obtenu le moindre avantage.

Les troubles qui suivirent cette mort, la division qui se mit parmi les enfants de ce prince, au sujet de la succession au trône, laissèrent à Hassan le champ libre pour augmenter le nombre de ses prosélytes. Les châteaux les mieux fortifiés du nord-ouest de la Perse, tombèrent en son pouvoir. Enfin le sultan Sindjar s'étant rendu maître de ce royaume, il songea sérieusement à détruire les ismaéliens. Hassan se débarrassa, par l'artifice, de cet ennemi dangereux. Il séduisit un des serviteurs du prince qui, pendant son sommeil, plaça près de sa tête un stylet aiguisé. Lorsque le sultan vit ce poignard à son réveil, il fut saisi d'une grande crainte, mais comme il ignorait la main qui l'avait placé, il garda le silence sur cet événement. Au bout de quelques jours il reçut la lettre suivante du chef des ismaéliens. « Si l'on n'avait » point de bonnes intentions pour le sultan, on aurait » enfoncé dans son sein le poignard qui a été placé près » de sa tête pendant son sommeil. » Sindjar effrayé, consentit à faire la paix avec les ismaéliens, sous trois conditions : la première, qu'ils ne feraient aucune nouvelle construction à leurs châteaux; la deuxième, qu'ils n'achèteraient point d'armes et de machines de guerre; la

troisième enfin, qu'ils ne feraient plus de nouveaux prosélytes. Il accorda même à Hassan, à titre de pension, une portion des revenus du pays de Coumès.

Dès-lors Hassan vécut paisiblement dans le château d'Alamout, livré à la retraite la plus sévère, aux exercices d'une piété vive, et à la composition de traités dogmatiques conformes à sa doctrine. On dit que, pendant trente cinq ans qu'il habita Alamout, il ne monta que deux fois sur la terrasse de son palais. Il exigeait de ses sectaires la plus rigide exactitude dans l'observance de sa religion. La tendresse paternelle ne put même le faire dévier de sa sévérité. Hosséin, son fils, ayant tué le *dai* du Couhestan, il le fit périr; un autre de ses fils, pour avoir bu du vin éprouva le même sort. Un homme ayant joué de la flûte dans le château d'Alamout, il l'en fit chasser et résista à toutes les prières qu'on lui adressa pour obtenir sa grâce. Quelques auteurs prétendent qu'en sacrifiant ainsi ses fils, il voulait prouver aux ismaéliens qu'il n'avait point l'intention de fixer le pouvoir souverain dans sa famille; je doute qu'une telle raison puisse justifier Hassan de sa barbarie. Au surplus ce ne serait point la première fois que la politique aurait sacrifié les sentiments du cœur aux intérêts d'un état.

L'habileté de cet homme dans la conduite des affaires égalait son fanatisme. L'histoire nous en a conservé plusieurs preuves, dont je citerai seulement celle-ci. Hassan avait étudié sous l'iman Movaffek-eddin, dans la société de Nizam-elmoulk, l'un des plus grands hommes d'état

qu'ait produits l'islamisme, et la communauté de travaux avait établi entre eux une amitié très étroite. Ils s'étaient promis mutuellement que le premier d'entre eux qui parviendrait aux honneurs les partagerait avec l'autre, sans que la fortune pût altérer leur attachement. Hassan, après avoir mené long-temps une vie misérable, alla trouver à Nichapour Nizam-elmoulk, ministre du grand Mélik chah, c'était vers l'année 1073 de J.-C. Nizam-elmoulk, fidèle à sa promesse, accueillit Hassan avec empressement, et lui fit obtenir une dignite à la cour. Doué d'un esprit très étendu, d'une rare finesse, d'une grande facilité pour l'administration, ce protégé ne tarda pas à s'insinuer dans les bonnes grâces du sultan et à acquérir sa confiance. Un jour Mélik-chah, ayant conçu quelque doute sur la probité de son premier ministre, lui demanda en combien de temps il pourrait dresser un état mis au net des recettes et dépenses des provinces: il est bon de savoir qu'à cette époque la domination de ce prince s'étendait depuis Antioche de Syrie jusqu'à Kachkar dans le Turkestan. Nizam-elmoulk demanda l'espace de deux ans; Hassan offrit de faire le travail en quarante jours, si le sultan voulait mettre à sa disposition tous les écrivains de la cour; et sa proposition ayant été acceptée, il réalisa sa promesse. Il se préparait à présenter au prince le résultat de ses recherches, lorsque Nizam-elmoulk, qui voyait sa perte prochaine, trouva moyen de se procurer ces états, et de les mutiler. Lorsque Hassan parut devant le sultan, ce

prince lui fit plusieurs questions sur la situation et les finances de l'empire : Hassan eut recours à ses papiers, et les trouvant incomplets, il balbutia et ne put répondre. Nizam-elmoulk profita habilement de ses tergiversations pour le perdre dans l'esprit de Mélik-chah. « Des hommes sages, dit-il, ont demandé deux ans » pour faire le travail désiré par votre majesté; un » ignorant, qui a prétendu le terminer en quarante » jours, ne peut donner aux questions qu'on lui fait que » des réponses insignifiantes. » Le prince, dans sa colère, voulait faire punir Hassan; mais, comme c'était une créature de sa cour, il laissa tomber cette affaire, et se contenta de le charger de son mépris. Ce trait, qui ne fait pas honneur au caractère de Nizam-elmoulk, et montre le peu de délicatesse de Hassan dans sa conduite à l'égard d'un homme à qui il devait sa fortune, prouve du moins que ce dernier possédait une grande facilité dans le travail.

Tel est l'homme que les ismaéliens ou plutôt les Assassins de nos croisades reconnaissaient pour chef, et auquel ils donnaient le nom de *séidouna*, notre seigneur. Mais, avant d'aller plus loin, il est nécessaire d'entrer ici dans quelques détails sur les principes de cette secte, l'origine des dénominations qu'elle porte, et son organisation.

Vous avez vu précédemment, monsieur, l'origine de la dénomination d'ismaélien, donnée à la branche des partisans d'Ali, à laquelle appartenait Hassan. Ce nom

n'est point le seul cependant sous lequel ces hérétiques soient connus des musulmans orthodoxes. On les appelle encore *Bathéniens*, *Nézzariens*, *Molaheds* et *Hachichins*; ces deux dernières épithètes s'appliquaient seulement aux prosélytes de Hassan.

Ce titre de *bathéniens* désignait les principes établis par les ismaéliens. Un des caractères de leur religion était d'expliquer, d'une manière allégorique, tous les préceptes de la loi musulmane; et cette allégorie était poussée si loin par quelques-uns de leurs docteurs, qu'elle ne tendait à rien moins qu'à détruire tout culte public, et à élever une doctrine purement philosophique et une morale très licencieuse, sur les ruines de toute révélation et de toute autorité divine. Voilà pourquoi on les appelait *Bathénis* ou *Bathéniens*, c'est-à-dire *partisans du culte intérieur*.

Molahed, pluriel du mot arabe *molhed*, signifie *impie*; les partisans de Hassan ne reçurent cette epithète que vers l'année 1164 de J.-C. et sous le règne de l'un de ses successeurs, nommé Hassan, fils de Mohammed. Ce prince se livra, dès sa jeunesse, à l'étude des livres dogmatiques de cette secte; et comme son père, auquel il avait succédé, était dépourvu de science, il parut aux yeux de la populace un savant très profond et un homme extraordinaire. Cette bonne opinion, à l'égard de sa personne, s'accrut de jour en jour, et les ismaéliens s'empressaient de plus en plus de remplir ses ordres. Hassan, enhardi par ce succès, manifesta des opinions erronées,

et se donna pour l'Imam du siècle. Son père vivait encore; et, dans son ignorance, il suivait scrupuleusement les dogmes de sa secte. Les prétentions de son fils le révoltèrent; il fit tuer deux cent cinquante de ceux qui les avaient favorisées. Tant que Mohammed vécut, Hassan réprima ses véritables intentions; mais il les reprit dès que la mort de son père l'eut mis en possession du trône. Il permit toutes les choses que la religion défendait, abolit les pratiques extérieures du culte musulman, permit à ses sujets de boire du vin, les dispensa de toutes les obligations que la loi de Mahomet impose à ses sectateurs; publia que la connaissance du sens allégorique des préceptes dispense de l'observation du sens littéral, et enfin se fit proclamer fils de Nézzar, fils du calife Mostanser, et le calife de Dieu sur la surface de la terre (1). Cette conduite hérétique mérita aux ismaéliens la dénomination de *molahed*, impie.

Le surnom de Nezzariens dérivait du nom de ce Nézzar dont je viens de parler, et fut donné à ceux des ismaéliens qui suivirent le parti de ce prince, fils aîné du calife d'Egypte Mostanser. Les sectaseurs de Hassan étaient du parti de Nézzar.

Je viens actuellement à l'épithète d'*assassins*. L'origine de ce nom avait été l'objet de nombreuses recherches, restées toutes sans aucun résultat satisfaisant, lors-

(1) Cette doctrine régna chez les ismaéliens de Perse pendant près de cinquante ans; mais Djélal-eddin, petit-fils de Hassan, rétablit le culte dans sa pureté.

qu'un savant illustre a démontré, d'une manière évidente, en s'appuyant de différents textes arabes, qu'il était la corruption du mot *hachichin*; et qu'il avait été donné aux ismaéliens parce qu'ils faisaient usage d'une liqueur enivrante appelée *hachich*. Ce hachich est une préparation de feuilles de chanvre ou de quelque autre partie de ce végétal, que l'on emploie de différentes manières, soit en liqueur, soit sous la forme de confection ou de pastilles édulcorées avec des substances sucrées, soit même en fumigations. « L'ivresse produite » par le hachich, dit M. Silvestre de Sacy, jette dans une » sorte d'extase pareille à celle que les Orientaux éprou- » vent par l'usage de l'opium; et, d'après le témoignage » d'un grand nombre de voyageurs, on peut assurer que » les hommes tombés dans cet état de délire s'imaginent » jouir des objets ordinaires de leurs vœux, et goûter » une félicité dont l'acquisition leur coûte peu, mais » dont l'usage trop souvent répété altère l'organisation » animale, et conduit au marasme et à la mort. Quel- » ques-uns même, dans cet état de démence passagère, » perdant la conscience de leur faiblesse, se livrent à » des actions brutales, capables de troubler l'ordre pu- » blic. On n'a point oublié que, lors du séjour de l'ar- » mée française en Egypte, le général en chef fut obligé » de défendre sévèrement la vente et l'usage de ces » substances pernicieuses, dont l'usage a fait un besoin » pour les habitants de l'Égypte, et surtout pour les » classes inférieures du peuple. Ceux qui se livrent à

» cet usage, sont encore appelés aujourd'hui *Hachichin*, » *Hachachin*; et ces deux expressions font voir pour- » quoi les ismaéliens ont été nommés par les historiens » latins des croisades, tantôt *Assissini*, et tantôt *As-* » *sassini.* »

Pour peu que l'on ait quelque teinture de la langue arabe, des altérations que certains mots de cette langue ont éprouvées en passant dans les auteurs latins et grecs, et par suite dans les écrivains français, il est impossible d'élever aucun doute sur la vérité de l'étymologie proposée par M. Silvestre de Sacy. Cependant il est permis de croire que tous les ismaéliens n'employaient point indistinctement le hachich; que leur chef seul avait la connaissance de cette préparation, et qu'il ne l'administrait qu'à ceux qu'il destinait à exercer le métier infâme de *fédai* ou d'*assassin*; car il régnait dans les partisans de cette secte une hiérarchie remarquable : les *daï*, les *réfik* et les *fédai* formaient trois classes très distinctes.

Le chef de la secte habitait, ainsi que je l'ai dit, dans le château d'Alamout, placé au milieu des montagnes. Ce fut la situation de ce séjour qui lui fit donner le titre de *Chéik aldjébal*, *Seigneur de la montagne*; mais comme le mot *chéik* signifie également *seigneur et vieillard*, nos historiens des croisades le prirent dans le dernier sens, et appelèrent le prince des Assassins *le Vieux de la montagne*.

Les *daïs* formaient la première classe de la secte : c'était

à eux qu'il était reservé d'en propager la doctrine (1). Ils exerçaient les fonctions de missionnaires, se répandant dans toutes les provinces, y prêchant les dogmes de leur culte, et recevant la *profession de foi* de ceux qu'ils convertissaient. Il y avait encore des degrés parmi eux. On appelait *dai eldoat, daï des daïs*, celui qui avait plusieurs missionnaires sous ses ordres, et dont la juridiction comprenait une ou plusieurs provinces. Les ismaéliens avaient des *daï aldoat* en Syrie, en Irac, en Dilem, au Korassan, etc.

Sous le nom de *réfik*, on comprenait, à ce qu'il paraît, l'universalité des sectateurs.

Enfin les *fédaïs* étaient les ministres aveugles du Vieux de la montagne; c'était dans leurs mains qu'il plaçait le couteau sous lequel devaient tomber, sans miséricorde, tous ceux qui s'opposaient à l'établissement de sa doctrine, ou la combattaient par des argumens dangereux; les princes, les généraux, les docteurs, personne n'était à l'abri de leurs coups; ils montraient, dans l'exécution du crime, une persévérance que leur seul fanatisme égalait.

Le mot de *fédaï*, dans sa signification propre, signifie *homme dévoué*, et l'application en était très juste,

---

(1) *Dai*, participe arabe, signifie proprement celui qui appelle, *advocans*, et par extension, il désigne un personnage qui prêche les hommes et les invite à embrasser une doctrine quelconque. Le titre de dai fut connu dès le premier siècle de l'islamisme. Chaque secte eut les siens.

puisque cette classe de la secte ismaélienne avait pour les ordres de son prince un dévouement sans exemple; il est vrai que cette obéissance aveugle s'achetait par la ruse : car je ne doute point qu'il ne faille appliquer aux fédaïs ce que Marc-Paul rapporte des jeunes gens élevés par le Vieux de la Montagne. « Ce voyageur, dont la » véracité est généralement reconnue, dit M. de Sacy, » nous apprend que ce prince faisait élever des jeunes » gens, choisis parmi les habitants les plus robustes des » lieux de sa domination, pour en faire les exécuteurs » de ses barbares arrêts. Toute leur éducation avait » pour objet de les convaincre qu'en obéissant aveuglé- » ment aux ordres de leur chef, ils s'assuraient, après » leur mort, la jouissance de tous les plaisirs qui peu- » vent flatter les sens. Pour parvenir à ce but, ce prince » avait fait faire, auprès de son palais, des jardins dé- » licieux (1). Là, dans des pavillons décorés de tout » ce que le luxe asiatique peut imaginer de plus riche » et de plus brillant, habitaient de jeunes beautés, » uniquement consacrées aux plaisirs de ceux auxquels » étaient destinés ces lieux enchanteurs. C'était là

(1) Un passage de l'historien Mirkhond vient à l'appui de ce récit; il nous apprend que Hassan, après s'être emparé du château d'Alamout, y fit creuser un canal et conduire de l'eau de fort loin au pied de ce château. Des arbres fruitiers furent plantés à l'extérieur par ses ordres, et il encouragea les habitants à ensemencer la terre. C'est ainsi que l'air de ce lieu, qui était auparavant malsain, devint pur et salubre.

» que les princes ismaéliens faisaient transporter de » temps à autre les jeunes gens dont ils voulaient » faire les ministres aveugles de leurs volontés. Après » leur avoir fait avaler un breuvage qui les plongeait » dans un profond sommeil, et les privait pour quelque » temps de l'usage de toutes leurs facultés, ils les fai» saient introduire dans ces pavillons dignes des jardins » d'Armide. A leur réveil, tout ce qui frappait leurs » oreilles et leurs yeux, les jetait dans un ravissement » qui ne laissait à la raison aucun empire dans leurs » ames. Incertains s'ils étaient déjà entrés en jouissance » de la félicité dont on avait si souvent offert le tableau » à leur imagination, ils se livraient avec transport à » tous les genres de séduction dont ils étaient envi» ronnés. Avaient-ils passé quelques jours dans ces jar» dins, le même moyen dont on s'était servi pour les y » introduire sans qu'ils s'en aperçussent, était de nou» veau mis en usage pour les en retirer. On profitait » avec soin des premiers instants d'un réveil qui avait » fait cesser pour eux le charme de tant de jouissances, » pour leur faire raconter devant leurs jeunes compa» gnons les merveilles dont ils avaient été témoins, et » ils étaient convaincus que le bonheur dont ils avaient » joui pendant quelques jours trop rapidement écoulés, » n'était que le prélude et comme l'avant-goût de celui » dont ils pouvaient s'assurer la possession éternelle par » leur soumission aux ordres de leur prince. »

Ce breuvage, doué d'un pouvoir si merveilleux,

n'était autre que le *hachich*, dont le chef de la secte connaissait les vertus, et dont l'usage ne se répandit que dans les siècles postérieurs.

Voilà, monsieur, ce que les historiens orientaux nous apprennent touchant l'origine de la secte des Assassins, ses dogmes, son organisation politique. Quant à son histoire, à l'étendue de ses domaines et de sa puissance, ce sont autant de points dont les développements demandent un espace beaucoup plus grand que celui dans lequel je suis obligé de me renfermer. Cependant je consacrerai quelques lignes à ces différents articles pour satisfaire votre curiosité.

Mirkhond nous a laissé dans son grand ouvrage, intitulé : *Bouzat Alsafa*, une histoire des ismaéliens de Perse. Ce morceau est d'autant plus précieux et authentique, qu'il est extrait mot pour mot d'une histoire écrite par le célèbre visir Atha elmulk, qui avait été envoyé par Holagou, après la ruine des ismaéliens dans le château d'Alamoût, et avait été à même de consulter leurs mémoires historiques originaux. Mirkhond, ou plutôt Atha elmulk nous apprend donc que cette dynastie d'ismaéliens de Perse a fourni huit princes, en comptant parmi eux Hassan ben Sabbah, et qu'elle a subsisté pendant un espace de 166 ans, jusqu'au moment où Holagou, appelé par différents princes qui haïssaient les ismaéliens à cause de leurs excès, conquit la Perse, détruisit les châteaux de la secte, et envoya au-delà de l'Oxus, Rokn eddin Korchah, dernier souverain

d'Alâmout. Ce grand événement eut lieu en 1256.

Cependant cette branche principale, ou plutôt cette *souche* des ismaéliens, n'est point celle dont il est si souvent fait mention dans nos croisades; mais Hassan Sabbah, après avoir jeté les fondements de sa puissance en Perse, avait envoyé des missionnaires supérieurs et des missionnaires du second ordre dans toutes les parties du monde musulman; ces missionnaires se répandirent surtout en Syrie. Un certain émir Seldjoukide, très célèbre, qui gouvernait Alep, servit merveilleusement leurs desseins. Rédouan (c'était le nom de ce prince) entra en amitié avec les ismaéliens, embrassa même leurs principes et leur accorda une protection ouverte. De cette époque, c'est-à-dire, de l'année 501 de l'hég., date l'origine de cette grande puissance qu'ils ont eue en Syrie, et qui a subsisté pendant près de deux siècles; mais ces ismaéliens étaient soumis au souverain d'Alamout et étaient dirigés par des daï: il est même remarquable que la plupart des *fédais*, employés à commettre le meurtre en Syrie, étaient persans de nation, et avaient sans doute été formés à cette exécrable profession dans les jardins délicieux d'Alamout et par la vertu du chich.

On s'est trop peu occupé jusqu'à ce jour en Europe de l'histoire des ismaéliens d'après les écrivains orientaux, pour déterminer l'étendue de pays occupé par ces sectaires. D'ailleurs, la géographie de la Perse s'enveloppe de trop d'obscurité pour qu'on puisse assigner la juste position des châteaux qu'ils habitaient. Ce que je

puis vous assurer, c'est que cette province de Roudbar où se trouvait le siége de leur empire, est, selon le *Ferhenk-Chooüri*, dictionnaire persan, expliqué en turc, un grand district renfermant plusieurs villages, et situé entre Casbin et le Guilan, dans le voisinage de Théhéran, capitale actuelle de la Perse.

Guillaume de Tyr nous apprend que les ismaéliens possédaient en Syrie dix forteresses, et évalue leur nombre à soixante mille ames. Leur principal établissement était à Massiat, place importante, bien fortifiée, située à l'occident de Hamah, à la distance d'une journée de marche. Ils s'en étaient emparés en 505 de l'hég., après avoir assassiné l'émir qui y gouvernait et l'ont conservé jusqu'à nos jours. Outre Massiat, ils possédaient sept forteresses dans le parallèle de Hamah, et de Hemes jusqu'à la Méditerranée et dans le voisinage de Tripoli. Ils avaient commencé à paraître en Syrie vers la fin du cinquième siècle de l'hég. Leur puissance prit de grands accroissements sous le Sedjoukide Redevan qui embrassa leur doctrine. Pendant toute la durée de son règne, ils eurent une maison dans la ville d'Alep, où ils exercèrent leur culte. On les redoutait tellement, qu'ils enlevaient au milieu des rues les femmes, les enfants, sans qu'on eût le courage de s'opposer à leurs violences. Ils dépouillaient publiquement les gens d'une autre secte que la leur, donnaient asyle aux plus grands criminels, et trouvaient dans l'impunité une nouvelle audace pour commettre de nouveaux crimes. Ces barbares

portaient même l'audace jusqu'à s'emparer, à main armée, des villes et châteaux forts; c'est ainsi qu'ils entrèrent à Apamée, d'où Tancrède les chassa.

Quelque pût être l'étendue des domaines possédés par les ismaéliens, soit en Perse soit en Syrie, elle ne saurait être comparée à la grandeur de leur puissance, établie par le fanatisme, maintenue par la crainte qu'ils inspiraient. Répandus dans tout le monde musulman, depuis les extrémités de l'Asie mineure jusqu'au fond du Turquestan, ils étaient partout redoutés. En vous offrant quelques traits de leur fanatisme et de leur audace, si je ne vous donne point une idée précise de leur puissance, je vous ferai connaître au moins de quelle nature elle était, et ce qu'on peut présumer qu'elle fut. Commençons par le dévouement et le fanatisme.

Ce serait une chose vraiment incroyable que ce dévouement sans bornes des fédais pour les ordres de leur chef, le fanatisme dont il savait les animer, si les écrivains occidentaux, arabes et persans ne nous en avaient conservé des traits.

L'histoire nous apprend qu'Henri, comte de Champagne, ayant fait un voyage dans la petite Arménie, il rendit visite à son retour au roi des Assassins, et en fut reçu avec les honneurs les plus distingués. Le prince le promena dans tous les lieux de son séjour, et l'ayant conduit à une tour très élevée, sur chaque créneau de laquelle étaient des hommes vêtus de blanc: « Sans doute, » dit-il à son hôte, vous n'avez point de sujets aussi

» obéissants que les miens. » En même temps il fit un signe et deux de ces hommes se précipitèrent du haut de la tour et expirèrent à l'instant. Le chef des ismaéliens ajouta : « Si vous le désirez, au moindre signal de ma » part, ceux que vous voyez se précipiteront également. » En se séparant de Henri, non sans lui avoir fait de riches présents, il lui dit : « Si vous avez quelque ennemi qui » en veuille à votre couronne, adressez-vous à moi, et je » le ferai poignarder par mes serviteurs. »

Mélik chah, alarmé des progrès de Hassan ben Sabbah, lui envoya un de ses officiers pour le sommer de se soumettre et d'abandonner ses châteaux. Hassan fit venir en sa présence un de ses serviteurs, et lui ordonna de se tuer, ce qu'il fit à l'instant. Il dit à un autre de se jeter du haut d'une tour et ses ordres furent également exécutés. « Rapportez à votre maître, répondit-il alors » à l'ambassadeur, ce que vous avez vu, et dites-lui » que j'ai sous mes ordres soixante mille hommes dont » la soumission est la même. »

En 1120, quelques Bathéniens ayant assassiné Bourseki, prince de Mossoul, ils furent à l'instant massacrés. La mère d'un de ces ismaéliens ayant appris la mort de cet émir et le sort des assassins, se livra à tous les excès de la joie ; mais sa satisfaction se changea en une vive douleur lorsqu'elle eut appris que son fils, par un hasard heureux, avait échappé à la destinée de ses compagnons. Ainsi le fanatisme opéra chez cette femme ce qui était l'œuvre de l'honneur national de l'amour de la patrie

dans le cœur de cette mère spartiate, dont l'histoire a immortalisé l'héroïsme, et qui sucomba à sa douleur en apprenant que son fils était échappé au massacre des Thermopyles. Quel sera donc le charme et le pouvoir de la vertu, si l'aveugle fanatisme, la honte de notre espèce, peut la rivaliser dans les belles actions qu'elle produit ?

Les ismaéliens étaient d'autant plus dangereux et redoutés, qu'ils s'introduisaient auprès de tous les princes, en changeant de costume et de profession suivant les circonstances. Ils prennent l'habillement syrien pour se défaire de cet Ahmed-bal dont je viens de parler; ils entrent en qualité de palfreniers du Korassan, au service de Tadjelmoulk Bouri, prince de Damas, et l'attaquent inopinément. Les meurtriers de Boursiki prennent l'habit de Derviches pour éloigner d'eux tout soupçon. Les ismaéliens veulent-ils poignarder le marquis de Montférat ? ils embrassent le christianisme, prennent les habits religieux, affectent la piété la plus vive, gagnent l'amitié, l'estime du clergé, méritent la bienveillance de leur victime, et après lui avoir donné la mort, ils périssent dans les supplices avec une admirable résignation. Un docteur de Perse, très célèbre, l'imam Fakr eddin Razi, avait été accusé de pratiquer en secret la doctrine des ismaéliens; pour se laver de cette injurieuse calomnie, il monte en chaire et prononce des malédictions contre eux. Cette nouvelle étant parvenue à Alamout, Mohammed qui régnait alors, chargea de sa vengeance

un fédaï. Celui-ci se rend auprès de l'imam, lui dit qu'il était jurisconsulte, qu'il désirait s'instruire sous un maître aussi habile qu'il l'était, et fit si bien par ses caresses et ses flatteries que l'iman l'accueillit dans sa maison : il y passa sept mois sans trouver l'occasion de remplir sa commission. Enfin s'étant trouvé seul un jour avec l'imam, il ferma les portes de la maison, tira son poignard, se précipita sur le docteur, le renversa et s'assit sur sa poitrine. Fakr-addin lui demanda quel était son dessein : « Je veux, lui dit-il, te fendre depuis le » nombril jusqu'à la poitrine. » — « Pour quel motif, » reprit l'Imam. » Alors le fédaï lui reprocha d'avoir maudit les ismaéliens dans la chaire. L'imam jura plusieurs fois de ne jamais parler en mal dorénavant de cette secte. Alors le fédaï lui rendit la liberté en disant : « Je » n'avais point l'ordre de te tuer, autrement je ne me » serais point cru permis de tarder à exécuter cet ordre, » ou d'y manquer ; sache maintenant que Mohammed te » salue. Il désire que tu lui fasses l'honneur de venir au » château. Tu deviendras un gouverneur tout puissant, » car nous t'obéirons aveuglément. » Et il ajouta : « Nous » ne tenons aucun compte des discours du peuple, ses » insultes n'ont aucun effet sur nous. Mais pour vous, » vous ne devez point permettre à votre langue de rien » dire contre nous, et de censurer notre conduite, parce » que vos paroles s'impriment dans les cœurs comme les » traits de la gravure sur la pierre. » L'iman dit : « Il » ne m'est point possible d'aller au château, mais je ne

» prononcerai dorénavant aucune parole qui puisse dé-
» plaire au souverain d'Alamout. » Après cet entre-
» tien, le fédaï tira de sa ceinture trois cent soixante
» pièces d'or, et dit à l'imam : « Voici votre traitement
» pour une année, et il a été statné par le *sublime divan*,
» que vous toucheriez chaque année pareille somme du
» réis Modhaffer. J'ai chez moi deux robes du Iémen ;
» lorsque je serai parti il faudra que vos domestiques
» les prennent : car notre maître les a envoyés pour
» vous. » Dans le même moment le fédaï disparut. L'imam prit les pièces d'or et les robes, et il toucha pendant cinq ans le traitement fixé.

Ce dévouement miraculeux, cette confiance dans une vie dernière, dont la félicité ne saurait être décrite, produisaient l'audace et la persévérance dans l'exécution des ordres du prince, le courage imperturbable qui portait les ismaéliens à endurer la mort, sans que les souffrances les plus fortes pussent leur arracher aucun aveu. Les califes, les émirs tombaient sous leurs coups dans les mosquées, dans les rues, sous les lambris des palais, au milieu de la foule du peuple et des grands. Etaient-ils pris le couteau fatal à la main, ils remerciaient le ciel qui les approchait du terme de leurs désirs, et la mort était pour eux le premier degré de la félicité. Moudoud, Acsancar Albourski, princes de Mossoul, sont assassinés au sortir de la grande mosquée de la ville, et quoiqu'entourés de leurs officiers et de leurs domestiques. Ahmed-Bal, gouverneur de plusieurs châteaux de l'A-

zerbaidjan, s'était déclaré plusieurs fois l'ennemi du seigneur de la Montagne; il reçoit la mort au milieu de la salle d'audience du sultan Mohammed à Bagdad. Le grand Saladin avait refusé d'embrasser ou de protéger la doctrine ismaélienne, et avait annoncé l'intention de la détruire. Tandis qu'il faisait le siége d'Akka ou Ptolémaïs, un fédaï se jette sur lui et lui porte un coup de poignard à la tête. Saladin le saisit par le bras, mais le meurtrier ne cessa de frapper que lorsqu'il eut été tué. Un second, un troisième fédaï lui succédèrent sans obtenir plus de succès. Néanmoins Saladin se retira dans sa tente, saisi d'une grande frayeur.

Je vous ai dit précédemment, monsieur, que l'irruption d'Holagou en Perse, et les expéditions de Bibars en Syrie ruinèrent la puissance ismaélienne. En détruisant les châteaux, ces deux grands guerriers ne purent toutefois détruire entièrement la secte. Lorsque Tamerlan pénétra dans le Mazendéran il y trouva un grand nombre d'ismaéliens. Il est souvent fait mention de ces sectaires dans l'histoire de la conquête du Yémen par les Turcs. Nous savons qu'ils sont répandus de nos jours dans plusieurs parties de la Perse, et que le gouvernement les tolère. On dit même qu'ils ont conservé jusqu'à ce moment leur imam, qui descend d'Ismaël même, fils de Djafar elsadic, et se nomme Chah Khalil. Il habite la ville de Khekh, près de Kom. Cet imam est presque vénéré comme un dieu par ses prosélytes, qui lui attribuent le don des miracles et le déco-

rent souvent du titre de calife. Les ismaéliens se retrouvent jusque sur les bords du Gange et de l'Indus, et chaque année ils viennent recevoir pieusement à Khekh les bénédictions de leur seigneur, en échange des magnifiques offrandes qu'ils lui apportent. Enfin, il en existe encore plusieurs familles aujourd'hui dans les montagnes du Liban, sur lesquelles M. Rousseau, consul général de France à Alep, nous a donné de précieux renseignements.

Les ismaéliens de Syrie sont divisés en deux classes : les *soueïdanis* et les *khedhréwis*. Les derniers, qui forment la partie la plus nombreuse de la secte, ont pour chef l'émir Ali-Zoghbi, successeur de l'émir Mustapha-Edris. Leur principale habitation est à Messiade, que M. Sylvestre de Sacy croit devoir être appelée Mesiat. Cette ancienne forteresse est située à douze lieues ouest de Hamah, sur un rocher isolé. A trois lieues ouest de Messiade, les ismaéliens possèdent une autre forteresse, nommée Kadmous, non moins grande que la première.

La seconde classe, qui comprend les *soueïdanis*, est bien moins nombreuse que la précédente, et concentrée dans le village de Feudara, du district de Messiade. Sa pauvreté l'a mise en butte au mépris des khedhréwis ; son chef actuel s'appelle le *Cheïkh soleïman*.

La secte des ismaéliens ne se compose aujourd'hui que de quelques malheureuses familles éparses çà et là, et que les vexations des Turcs anéantissent tous les jours. Voici l'événement sinistre qui les a plongés dans cette situation. Je laisserai parler M. Rousseau.

« Les *Reslans*, une des familles les plus distinguées de la secte des Nosaïris, possédaient depuis un temps immémorial la forteresse et le territoire de Messiade, lorsque les ismaéliens, devenus assez puissants pour empiéter sur leurs domaines, les attaquèrent à l'improviste et les chassèrent du pays pour s'y établir eux-mêmes. Cette usurpation manifeste aigrit encore davantage la haine invétérée que se portaient les deux peuples. Les Nosaïris, après avoir inutilement tenté plusieurs moyens pour rentrer dans leurs possessions, eurent enfin recours à la ruse. Ils envoyèrent à Messiade plusieurs des leurs, qui, sous des noms empruntés et sans faire naître aucun soupçon de leurs mauvais desseins, entrèrent au service du Chéikh émir, *Mustafa Edris*, qui commandait alors dans la forteresse.

» Abon Ali Hammour et Ali Bacha, chef des conjurés, ne tardèrent pas à trouver l'occasion qu'ils attendaient. Un jour que l'émir était resté seul dans son logis, ils l'assaillirent et le percèrent de plusieurs coups de poignard. Ce meurtre imprévu fut le signal de grands malheurs pour les ismaéliens. Les mesures avaient été tellement concertées entre leurs ennemis, qu'à un certain signal, une bande nombreuse de Nosaïris, postée dans les avenues de Messiade, devaient s'y précipiter tout à coup et massacrer les habitants qui voudraient se défendre. Ce projet reçut son entière exécution. Les ismaéliens, attaqués brusquement, consternés et égorgés pour la plupart au milieu des rues, ne résistèrent que faiblement

et se rendirent à leurs ennemis, à qui ils furent contraints de jurer pour l'avenir obéissance et soumission. On évalue le butin que ceux-ci firent dans cette journée, à plus d'un million de piastres, y compris les dépouilles des villages et des campagnes. Cet événement eut lieu dans l'année 1809. »

Ces ismaéliens ont un livre qui contient les dogmes de leur croyance actuelle, les pratiques de leur culte, etc. Il a pour auteur un certain Cheïkh Ibrahim qui semble être un des illuminés de cette secte; il parut au jour après le pillage de Messiade. C'est un assemblage de rêveries absurdes, de principes incohérents, ridicules, insignifiants, où la doctrine primitive de ces sectaires se trouve jointe à une foule de dogmes qui lui sont étrangers, et que le temps, les communications avec d'autres sectes, et l'ignorance ont introduits dans leur croyance. Cependant on ne saurait en négliger entièrement l'étude, puisqu'ils servent à prouver jusqu'à quel point l'esprit humain peut s'abuser.

Pour ne point fatiguer votre patience, je négligerai, monsieur, ce qui a rapport à la théologie mystique, aux différentes incarnations de l'imam ou messie, qui s'est manifesté dans la personne d'Adam, de Noé, d'Abraham, de Moïse, de Jésus, d'Ali, 4e. calife, selon les mahométans orthodoxes; je passerai également sous silence les mystères des lettres alphabétiques qui se divisent en lumineuses et obscures, substantielles et corporelles, étaient d'abord au nombre de vingt-deux, ont

été augmentées de six, lors de la révélation de l'Alcoran, se rapportent aux maisons de la lune, aux signes du zodiaque, aux planètes, aux éléments, désignent tantôt un prophète, tantôt un saint personnage, enfin sont susceptibles d'une infinité d'applications allégoriques; mais je citerai dans son entier la description du Paradis.

« J'ai réservé un séjour plus permanent et plein de délices éternelles à ceux qui suivent ma loi et craignent les effets de ma justice. Ce séjour est le paradis, où l'on entre par huit différentes portes, qui conduisent à autant d'enceintes; il y a dans chaque enceinte 70,000 prairies de safran; dans chaque prairie, 70,000 demeures de nacre et de corail; dans chaque demeure, 70,000 palais, 70,000 galeries de topaze; dans chaque galerie, 70,000 salons d'or; dans chaque salon, 70,000 tables d'argent; sur chaque table, 70,000 sortes de ragoûts secs, etc. Chacun de ces mêmes palais contient encore 70,000 sources de lait et de miel avec autant de pavillons de pourpre, occupés par de belles adolescentes. De plus, chaque salon est surmonté de 70,000 dômes d'ambre, et sur chaque dôme sont étalées 70,000 merveilles sorties des mains du Tout-Puissant. Les habitants de ces lieux enchantés sont immortels; ils ne connaissent ni les infirmités, ni les pleurs, ni les ris, ni les prières, ni le jeûne. »

Je dois vous dire au sujet de ce passage, que dans la vraie doctrine des ismaéliens le Paradis est la vraie religion

et l'époque de sa manifestation, et que cette description ou toute autre semblable doit être regardée comme une allégorie.

A cette citation je ne puis me refuser d'en joindre deux autres : l'une sur les devoirs de l'homme, l'autre sur les idées métaphysiques de cette secte.

« O fils d'Adam, l'empire de l'univers m'appartient en propre; ce que tu possèdes vient de moi; mais sache que les aliments dont tu te nourris ne te préserveront point de la mort, ni les habits que tu portes des infirmités de la chair; tu avanceras ou reculeras, suivant que ta langue s'exercera au mensonge ou à la vérité. Ton être se compose de trois parties : la première est à moi; la seconde à toi, et la troisième nous appartient en commun. Celle qui est à moi, c'est ton ame; la tienne, ce sont tes actions, et celle que nous partageons entre nous, ce sont les prières que tu m'adresses. Tu dois m'implorer dans tes besoins; ma bienfaisance est d'exaucer. O fils d'Adam, honore-moi et tu me connaîtras; crains-moi, et tu me verras; adore-moi, et tu t'approcheras de moi. O fils d'Adam, si les rois sont précipités dans les flammes pour leur tyrannie, les magistrats pour leurs trahisons, les docteurs pour leurs jalousies, les artisans pour leurs fraudes, les grands pour leur orgueil, les petits pour leur hypocrisie, les pauvres pour leurs mensonges... où seront donc ceux qui aspirent à entrer dans le Paradis?

»...... Il y a trois sortes d'existence : la première,

usuelle et relative, exposée à l'influence des astres, sujette aux altérations, et susceptible d'être ou de ne pas être à la fois, c'est celle de la matière : la seconde, intellectuelle, qui a été précédée par le néant, mais qui devient permanente du moment qu'elle commence ; c'est celle de l'ame, sur laquelle les corps célestes ne peuvent agir : la troisième, nécessaire, absolue et éternelle, supérieure par sa nature aux deux autres, c'est celle de l'Être-Suprême, par qui tout a été produit, qui a toujours subsisté, et qui subsistera à jamais.

» L'Être dont l'existence est éternelle, le premier principe, est illimité, unique et sans compagnon.

» L'homme existe donc doublement par l'ame et par le corps ; son existence spirituelle survit à son existence corporelle, qui se dissout tôt ou tard.

» L'ame est une substance simple, homogène et immatérielle, un souffle indestructible de la Divinité. Le corps est un composé de parties matérielles, hétérogènes et destructibles, qui ne subsiste qu'autant que ces parties restent unies ensemble. L'ame n'est point essentiellement inhérente au corps ; celui-ci n'en est pas le sujet : nous savons seulement qu'elle y est présente, comme l'éclat du soleil sur la superficie d'un objet quelconque.

» L'ame est immortelle..... Les ames ont été créées bien avant les corps : elles résidaient, en les attendant, dans le monde *intellectuel*, séjour des vraies essences. Depuis leur union avec ces corps, elles s'efforcent sans

cesse de conserver la réminiscence de leur cause productive : et si, dans leur nouvel état, elles n'oublient point cette essence première, elles retournent alors à leur demeure antérieure : autrement elles restent errantes et malheureuses dans le monde *matériel* pour y éprouver perpétuellement les vicissitudes et les peines de la vie présente.

» Pour ne point se détériorer et ne point perdre ses droits à la proximité de son auteur, il faut que l'ame soit constamment remplie de l'idée de cette cause première qui est disposée à l'attirer sans cesse vers elle. C'est son véritable état de perfection, celui dans lequel elle se maintient, en devenant insensible à toutes les affections terrestres.

» Outre son ame immatérielle et raisonnable, l'homme en a encore une autre, qui est l'ame naturelle : celle-ci naît et se détruit avec le corps ; c'est une certaine force indéfinissable, mais actuelle et agissante, qui lui est commune avec les animaux privés de raison, et qui l'élève au-dessus de ces derniers ; c'est le souffle immortel que la Divinité lui a communiqué à l'exclusion des autres êtres de l'univers (1). »

Recevez, monsieur, je vous prie, etc.

---

(1) M. Jourdain, qui m'adresse cette lettre intéressante, vient de publier un ouvrage intitulé : *La Perse ou le Tableau de l'Histoire du Gouvernement, de la littérature de cet Empire, des mœurs et coutumes de ses habitants.* Cet ouvrage, en 5 vol. in-18, renferme beaucoup de notions neuves, de détails curieux, et doit faire honneur au talent comme à l'érudition du jeune Orientaliste.

N°. XVIII.

SUITE DE L'ANALYSE

DES CARTES ET PLANS

Dressés pour l'Histoire des croisades, par C. M. P.

CARTE DES ÉTATS CHRÉTIENS EN ASIE,

FORMÉS PAR LES LATINS.

Échelle d'un cinq-millionième.

Au premier coup-d'œil jeté sur cette carte, on sera étonné de voir que les mots, au lieu d'être écrits horizontalement et parallèlement aux côtés supérieur et inférieur de la carte, comme dans tous les ouvrages de ce genre, suivent, de même que les méridiens, une direction extrêmement inclinée. Ce parti a été suggéré par le désir de faire entrer dans une même feuille de la même dimension que les précédentes, tous les pays conquis et possédés momentanément par les croisés, en Asie et en Afrique; d'avoir, en un mot, sous les yeux le théâtre des dernières croisades, depuis l'Égypte jusqu'à Edesse et au mont Sinaï, en une petite carte qui fît suite à celle de l'Asie mineure, et qui fût à la même échelle. L'incli-

naison de l'écriture, quoique peu usitée, s'emploie cependant sans inconvénient, au moins partiellement, dans toutes les mappemondes et les cartes générales où les méridiens et les parallèles éprouvent une courbure très considérable. Quoiqu'elle soit plus rarement en usage, dans de petites cartes représentant un pays peu étendu, les meilleurs géographes ne font pas difficulté de s'en servir dans l'occasion, et l'on peut citer pour exemple la jolie carte de l'Italie proprement dite, avec le détail des voies romaines, que d'Anville fit en 1739 pour l'histoire romaine de Rollin.

La graduation de la carte une fois tracée, on en a arrêté le canevas d'après les observations les plus modernes, et les cartes les plus estimées, ou plutôt on a suivi en général la belle carte de Syrie, publiée par M. Paultre, et de laquelle on ne s'est un peu écarté que pour l'île de Chypre (1), la Palestine et la mer Rouge, trois objets qui semblent mériter une discussion particulière.

Quoique l'île de Chypre n'ait pas toujours été regardée

---

(1) C'est pour ne pas trop choquer les gens du monde par une orthographe qui pourrait leur paraître bizarre, que j'ai conservé le mot *Chypre*, qui est un vrai barbarisme introduit par les navigateurs de la Méditerranée, qui ont voulu rendre en français la mollesse de la prononciation italienne du mot *Cipro*; il y aurait autant de raison d'écrire *Sichile*, du mot *Sicilia*. D'Anville, et les autres membres les plus savants de l'académie des inscriptions et belles-lettres, ont généralement écrit *Cypre*, du mot grec Κύπρος.

comme l'un des théâtres des croisades, puisqu'elle fut conquise sur les Grecs et non sur les Musulmans, elle y a cependant joué un si grand rôle après l'évacuation de la Palestine, qu'on n'a pu se dispenser de la comprendre parmi les états formés en Asie par les latins pendant les croisades. Les princes, barons et chevaliers, chassés du continent de cette partie du monde, y trouvèrent long-temps un asyle, et y introduisirent un luxe supérieur à celui des cours de l'Europe les plus brillantes à cette époque. Il était à un tel point, au rapport de Ludolfe qui visita cette île en 1337, qu'avec trois mille florins de revenu (environ trente-six mille francs) on y était moins considéré qu'avec trois marcs en Allemagne. Nous pourrons donner par la suite quelques détails curieux, tirés de ce voyageur très peu connu, mais qui fournit d'ailleurs peu d'observations pour la géographie. On n'a rien trouvé de plus authentique pour cette île, que la carte de d'Anville, faite en 1762, et insérée dans le tome XXXIII de l'*Acad. des Inscr. et belles-lettres*, avec un mémoire qui nous apprend qu'elle est le résultat d'un levé trigonométrique dont elle présente même les triangles. Cette carte d'ailleurs n'étant pas orientée, et n'ayant pas une échelle rigoureusement déterminée, on ne s'en est servi que pour fixer la situation respective des diverses parties de l'île, dont les points extrêmes ont été placés, et orientés d'après la carte de M. Paultre, considérée comme le résultat des observations astronomiques et des combinaisons hydro-

graphiques les plus modernes et les plus dignes de foi.

La petitesse de l'échelle n'admettant que peu de détails, et ne laissant place qu'à un petit nombre de positions, on a cru inutile de recourir à ce que les itinéraires des voyageurs auraient pu fournir dans l'intérieur de l'île. Sans cela on aurait pu tirer des documents utiles de la grande carte insérée dans le voyage de Drummond, de la description souvent minutieuse de l'abbé Mariti, et surtout de l'itinéraire, encore inédit, de Corancez.

La géographie de la Palestine offre bien moins de secours à l'analyse. Nul pays, sans doute, n'a été visité aussi souvent, si l'on excepte peut-être l'Italie; mais le désir de contribuer aux progrès de la géographie n'étant presque jamais entré dans le plan de ces pèlerins, et la soupçonneuse ignorance des musulmans ayant d'ailleurs toujours présenté un obstacle invincible à toute observation astronomique ou géométrique, on n'a pu combiner ensemble que des distances itinéraires souvent exprimées assez vaguement, et des reconnaissances nautiques et militaires. Les écrivains orientaux ne fournissent rien à cet égard (1). Les ouvrages de

(1) « La distance entre Hébron et Jérusalem est, à ce que les uns » disent, de treize milles, et suivant les autres de dix-huit. Dieu » sait mieux ce qui en est en effet. » Ce passage curieux, qui termine un extrait de l'*Enis-al-djélil*, donné par M. de Hammer, tom. II, pag. 142 des *Mines de l'Orient*, n'a pas besoin de com-

Quaresmi, de Jacques Ziegler, d'Adrichomius, et de leurs nombreux copistes, méritent à peine le nom de travaux géographiques. Tous ces auteurs semblent n'avoir eu d'autre but que de présenter dans leurs cartes tous les lieux dont il est fait mention dans l'Écriture sainte, sans beaucoup s'inquiéter si la position qu'ils leur assignent s'accorde avec le local; Ortelius et Sanson y ont mis un peu plus de critique, mais Reland est le premier qui ait discuté ces positions, d'après les vrais principes de la science géographique, quoique son érudition, bien plus profonde dans l'hébreu et l'arabe que dans les mathématiques, laisse encore beaucoup à désirer. Dans le tome Ier. de sa *Palæstina ex monumentis veteribus illustrata*, publiée en 1714, ce savant orientaliste donne (pag. 77) une carte du pays des Philistins, et (pag. 423) une carte générale de la Terre-Sainte, dressées uniquement sur les itinéraires romains et sur les distances fournies par Josèphe et les autres historiens de l'antiquité. Toutes ces distances, tracées d'un lieu à l'autre sur la carte, par des lignes droites, lui donnent l'apparence d'un rézeau trigonométrique. D'Anville a imité ce procédé dans sa carte du patriarchat de Jérusalem, dressée en 1732 pour l'*Oriens christianus* du P. Lequien, et l'a donné de nouveau, mais toujours

---

mentaire et fait même voir l'horreur invincible des musulmans pour toute discussion critique, et leur insouciance à s'assurer de la distance entre deux villes très fréquentées, lors même que rien n'est plus facile que de la vérifier.

plus perfectionné, dans une réduction au tiers de sa carte de la Palestine (1767) dont elle remplit une espace vide. Ce grand géographe n'a donné l'analyse de ce genre de travail que pour ce qui concerne le lac Asphaltite, dont il a discuté la forme, en 1764, dans un mémoire inséré dans la collection de l'académie des *Inscriptions et Belles-Lettres*, tom. XXXIV.

Ces travaux de d'Anville ont servi de base à tout ce qui a paru depuis (1) jusqu'à ces derniers temps, et dans cette partie la belle carte de M. Paultre n'offre de plus que les détails que lui ont fournis des reconnaissances militaires le long de la côte, entre Gaza et Tyr, et dans la Galilée jusqu'à Safet. M. Volney a joint à son *Voyage d'Egypte et de Syrie*, fait de 1783 à 1785, une petite carte de Syrie, dans laquelle il a rectifié d'Anville d'après son propre itinéraire. On y voit qu'il n'adopte point la forme que d'Anville donne au lac Asphaltite, et ce changement se trouve pleinement confirmé par les grands détails que donne sur cette partie la carte dressée par M. de Zach d'après les trois feuilles que M. Seetzen a envoyées à M. de Hammer. Cette carte, peu connue en France, a été insérée dans le cahier de décembre 1810 de la *Monatliche correspondenz*, Journal Astronomique publié à Weimar, en allemand.

(1) La Terre-Sainte de Guill. Delille, quoique publiée en 1763, ne doit pas être comptée ici puisque ce n'est qu'un ouvrage posthume, dressé vers 1710, et qui n'ajoute guère aux travaux de Sanson.

Cette carte, qui malheureusement ne donne guère que la partie située au-delà du Jourdain, mérite d'autant plus de confiance, que M. Seetzen, séjournant depuis long-temps au milieu des arabes, vêtu comme eux et parlant leur langue, a pu faire quelque usage d'instruments astronomiques inconnus avant lui dans ces déserts. Le figuré minutieux du terrain, et l'exactitude de la nomenclature pour les noms modernes, n'y laissent rien à désirer; mais la partie astronomique de sa carte peut être l'objet d'une légère discussion.

La latitude de Damas, indiquée (1) par 35° 32′ 28″, offre évidemment une erreur typographique. La carte de Seetzen ne porte pas de graduation, mais le parallèle de Jérusalem y est tracé avec la désignation d'une latitude de 31° 47′ 47″; partant de ce parallèle jusqu'à celui de Damas, si l'on porte sur le méridien l'échelle de la carte divisée en milles géographiques, et les prenant pour des milles d'Allemagne de 15 au dégré, on trouvera Damas à 33° 30′ 32″, et cette quantité doit plutôt être augmentée que diminuée, à en juger par la longueur totale de la mer morte, et surtout par la distance assez connue de Jafa à Jérusalem, qui font voir que l'échelle est plutôt trop forte que trop faible. On peut donc croire, sans hésiter, que M. de Zach, probablement d'après quelques observations astronomiques de M. Seetzen, a voulu fixer cette latitude

(1) *Monatl., Corresp.*, XV, 476.

à 33° 32′ 28″, la légère différence que présente la carte, pouvant aisément être attribuée au séchement du papier, ou à quelque défaut de précision dans l'échelle.

Le méridien de Jérusalem, tracé sur la carte de Seetzen, y est désigné par 33° 21′ de longitude E. de Paris. J'ai cru devoir adopter cette détermination que M. de Zach n'a fixée, suivant son usage, que d'après les observations les plus authentiques, et les discussions les plus sévères; car en conservant la longitude indiquée par la connaissance des temps à 33° 15′, la carte de Seetzen, ne donnerait pour la longitude de Damas, calculée dans l'hypothèse de la terre sphérique, que 33° 51′, et c'est évidemment trop peu; la carte de M. Paultre compte 34° 16′, et la Phénicie de d'Anville (1780) 34° 23′ 30″, au lieu qu'en comptant 33° 21′ pour Jérusalem, et resserrant un peu la graduation en longitude comme la carte de Seetzen l'exige évidemment, surtout en deçà du Jourdain, je trouve 34° 1′ pour la longitude de Damas.

Il est fâcheux que ce savant voyageur n'ait presque rien donné sur toute la partie qui est entre le Jourdain et la Méditerranée. Le défaut des matériaux exacts sur cette partie, m'a empêché de la donner sur une échelle plus détaillée. Quoique les noms y soient très pressés, quelques endroits assez considérables n'ont pu y trouver place; d'autres, quoique souvent cités dans l'histoire, ont été omis, faute d'en pouvoir déterminer assez exactement la position. Pour le choix des noms et la ma-

nière de les écrire, sur laquelle les historiens des croisades varient beaucoup, on a suivi ordinairement la carte que d'Anville fit en 1757 pour l'édition de Joinville, et celle qu'il avait faite en 1750 pour accompagner les dissertations de Falconet, sur les Assassins. (*Mem. de l'Acad. des Inscr. XVII*, 127).

La petite carte des croisades, publiée en 1781 par Joseph-Nicolas Delisle, a fourni quelques détails dont on n'a fait usage qu'avec précaution. On a consulté avec plus de confiance les petites cartes des patriarchats d'Alexandrie, de Jérusalem et d'Antioche, dressées par d'Anville en 1731 et 1732. C'est sur l'autorité de ce grand géographe que l'on a distingué Karrac à l'est de la mer Morte, et dont Seetzen indique les ruines sous le même nom de Krac, ou Mont-Royal, situé au sud du même lac, et qui est l'ancienne *Petra Nabathæorum*. Les historiens des croisades confondent a tous moments ces deux places, et il est souvent difficile de distinguer de laquelle des deux ils veulent parler. La dernière est incontestablement la plus considérable, mais il paraît que l'autre a aussi été connue sous le nom de Mont-Royal.

La basse Egypte et la position de Suez ont été placées comme dans la carte de M. Paultre, d'après les observations astronomiques de M. Nouet, et d'après ce qui a paru des travaux des autres savants de l'expédition d'Egypte. La grande carte d'Egypte dressée au dépôt de la guerre, n'étant pas encore publiée, on n'a pas cru pouvoir sui-

vre de meilleur guide pour la mer Rouge, que la grande carte en trois feuilles, dressée au dépôt de la marine, d'après les observations faites en 1787 sur la frégate *la Vénus*, par le vice-amiral Rosili, publiée en 1799; on s'est contenté d'en assujétir la longitude à celle du Caire et de Suez déterminées par M. Nouet. Les travaux de d'Anville, sur le golfe arabique, sont déjà surannés et offrent beaucoup moins de détail; la carte de Niebuhr ne mérite pas de confiance; la carte anglaise en quatre feuilles, dont M. Gosselin a donné la réduction (1) ne diffère pas essentiellement de celle de Rosili dans cette partie; mais une petite carte de Robert de Vaugondy, dressée en 1754 pour servir à différents mémoires de Gibert (2) donne une circonstance très remarquable. A quatre lieues au sud de Suez, le golphe Héroopolite forme dans l'ouest une baye très profonde, et sur la carte on lit cette explication: « Vis-à-vis de cette baye, la » mer a onze ou douze lieues de large, et cinquante » brasses de profondeur, si ce n'est près des bords. »

Les divers mémoires de Gibert, insérés dans la collection de l'académie des inscriptions, ne font aucune mention de cette circonstance singulière, et l'on ne voit nulle part d'après quelle autorité Robert de Vaugondy

---

(1) *Recherches sur le golfe arabique*, à la fin du tom. 2 de ses *Recherches sur la géographie systématique et positive des anciens*, 1798, 2 vol. in-4°.

(2) Mém. de l'Acad. des inscrip. et bell. lettr., tom. XXVII, p. 244.

l'a fait entrer dans sa carte. Quoiqu'elle ait été publiée dès 1761, les auteurs qui ont dressé des cartes de la mer Rouge depuis lors, n'y ont pas eu égard; on ne voit rien de pareil ni dans le Golphe arabique de d'Anville, publié en 1765, ni dans la grande carte de M. Rosili qui indique cependant les sondes faites dans cette partie, qui n'y trouve que de quinze à vingt-sept brasses, et qui marque même un ancrage au fond de cette anse.

La grande carte de la mer Rouge, en deux feuilles, qui accompagne l'édition anglaise des voyages du lord Valentia, quoiqu'un peu moins détaillée que celle de M. Rosili, n'en diffère cependant qu'assez peu dans cette partie; elle est de même fondée sur des observations nautiques et des relèvements, et surtout d'après la route du Swallow en 1776 (1). Tout semble donc concourir à faire rejeter cet évasement à l'ouest, qu'on est surpris de voir reparaître, avec peu de changement, dans des cartes modernes, d'après la carte particulière de la basse Égypte, gravée par Blondeau, jointe à l'ouvrage du général Reynier, intitulé : *De l'Égypte après la bataille d'Héliopolis*, Paris, 1802, in-8°., et dont une copie, réduite aux deux tiers, a été insérée dans le numéro de décembre 1803, des *Ephémérides géo-*

---

(1) Il en est de même de la belle carte publiée à Londres, par M. De la Rochette, en 1785, sous ce titre : *The Nord-west branch of the red sea*, dont celle du lord Valentia paraît n'être qu'une imitation en ce qui concerne cette partie.

graphiques publiées en allemand par Bertuch et Reichard, à Weimar. Jusqu'à ce que le grand ouvrage, auquel travaille la commission d'Égypte, ait pleinement éclairci cette question, j'ai cru devoir m'en tenir à la carte officielle de M. Rosili, confirmée par les meilleures cartes anglaises.

Le golfe d'Akaba, formant un autre bras de la mer Rouge, est bien loin d'être connu avec la même précision. M. Rosili ne l'a donné que d'après d'anciennes cartes, et il ne paraît pas qu'aucun voyageur moderne ait eu jusqu'à présent l'occasion d'en vérifier la forme et la position. La carte de Niebuhr le suppose beaucoup moins enfoncé dans le Nord; M. Gosselin est porté à croire qu'il ne forme qu'un seul bras, et qu'Ailah, mentionné par Abulfeda, est la même chose que l'Akaba que rencontrent les *Hadjis* ou pèlerins de la Mekke qui, dans leur route, ne voyent à cet endroit qu'un seul bras de mer. Mais on pourrait croire que le bras d'Ailah est peut-être plus court que ne le fait Rosili; et qu'il n'atteint pas le vingt-neuvième parallèle, en ce cas il est clair qu'il ne serait pas sur la route des Hadjis. La carte turque, de laquelle d'Anville avait tiré le détail de ces deux petits golfes, devait avoir passé au dépôt des affaires étrangères, mais M. Gosselin l'y a fait chercher inutilement.

PLAN DE PTOLÉMAÏS.

Échelle à un dix-millième.

La ville de Ptolémaïs, appelée aussi Acca, ou Acco, par les historiens des croisades, et les voyageurs du moyen âge, est peut-être la seule ville dont il nous soit resté un plan original levé dans le 13e. siècle. Ce plan, long-temps conservé dans l'abbaye de Fleury, autrement appelée St.-Benoit-sur-Loire, passa depuis, avec divers précieux manuscrits de cette bibliothèque, dans celle de Bongars qui le publia en 1611, sans aucun changement, à la fin de son recueil intitulé : *Gesta Dei per francos*. Il a été reproduit dans divers ouvrages, tels que le *Sommaire des privilèges de l'ordre de St.-Jean de Jérusalem*, par Naberat : les cosmographes allemands qui ont donné des recueils de plans de toutes les villes, l'ont enjolivé en y figurant en perspective l'élévation des bâtiments, d'après leur imagination. Enfin d'Anville en a donné, en 1758, une réduction, rectifiée d'après un plan moderne. Un autre plan, plus nouveau et plus complet, dont nous devons la communication à la complaisance de M. Paultre, a nécessité quelques nouvelles corrections à l'ancien plan de Bongars, et nous avons cru faire plaisir aux lecteurs en indiquant par une ligne ponctuée l'enceinte actuelle de la ville moderne, qui n'occupe pas la moitié de la Ptolémaïs du temps des croisades.

ENVIRONS DE PTOLÉMAÏS.

Échelle à un cinq-cent-millième.

D'Anville a donné en 1763 une petite carte des environs de Ptolémaïs, pour servir à l'histoire de Saladin, par Marin; ce morceau n'offre guère plus de détail que ce que fournit, pour la même partie, la belle carte de Phénicie, du même auteur, dressée en 1752, et publiée en 1780. J'ai fait usage de l'une et de l'autre en les rectifiant sur la carte de Syrie de M. Paultre, qui, bien que sur une plus petite échelle, donne cependant un détail plus circonstancié et plus vrai du figuré du terrain, l'auteur ayant fait sur les lieux mêmes un grand nombre de reconnaissances militaires. Je me contenterai d'en citer un exemple. Plusieurs auteurs de l'antiquité parlent du fleuve Bélus qui se perd dans la baie de Ptolémaïs : ce n'est à la vérité qu'un ruisseau, ou plutôt un torrent; mais il est célèbre, parce que le sable siliceux, que ses bords fournissent en abondance, mis en fusion par hasard avec des masses de natron, donna aux Phéniciens l'invention du verre, et pendant plusieurs siècles, on crut que le sable vitrifiable ne se trouvait que sur les bords de ce torrent. La carte de d'Anville offre deux ruisseaux entre la ville de Ptolémaïs et l'embouchure du Kison; l'un se jette dans la mer tout près des murs de la ville; l'autre, qu'il nomme

Nahr-el-Halou, sort d'un lac, ou marais, qui est le *Palus Cendevia* des anciens. C'est à ce dernier que d'Anville donne le nom de Bélus, et il paraît qu'il est à cet égard dans l'erreur; car Josèphe (*de bell. jud.* II. 11. 9.) dit expressément que l'embouchure du Bélus n'est qu'à deux stades de Ptolémaïs, et Pline donne seulement comme un ouï-dire, l'opinion que ce torrent sort du lac Cendevia : *ex eâ creditur nasci Belus amnis* (*Hist. Nat.* XXXVI. 26.) La carte de M. Paultre résout pleinement cette difficulté en faisant voir que les deux ruisseaux, dont d'Anville a mal à propos séparé les embouchures, se réunissent et se rendent ensemble à la mer, à peu de distance de Ptolémaïs; ainsi l'on n'a point d'erreur à craindre en leur donnant le nom de Bélus depuis leur réunion.

La petite ville de Cana, en Galilée, est célèbre dans l'Évangile par le miracle du changement de l'eau en vin, et tous les pèlerins qui traversent cette contrée manquent rarement de la visiter et d'en parler dans leur relation. Dans sa Palestine, publiée en 1767, d'Anville la place à deux petites lieues au nord de Séfori; cette position répond au Cafar-Cana de sa carte de Phénicie, dans laquelle Cana se trouve beaucoup plus au nord à six lieues E. S. E. de Tyr. Aucune de ces deux places n'est le Cana de l'Évangile. Celui qui est près de Tyr n'est qu'un petit village mentionné par Pococke; mais celui des pèlerins, qui a conservé la tradition du miracle de l'Évangile, est au sud-est de Séfori, dont il est éloigné de deux

milles d'Allemagne, selon Breydenbach; plusieurs autres voyageurs décrivent sa position, et il est clairement indiqué dans la carte de M. Paultre, qui a visité lui-même tout ce terrain. Les diverses relations des voyageurs, judicieusement comparées et analysées par Busching, dans la cinquième partie de sa géographie (1), m'ont aussi fourni quelques détails.

(1) Hambourg, 1781, in-8°. Cette partie n'a pas été traduite en français.

FIN DU SECOND VOLUME.

